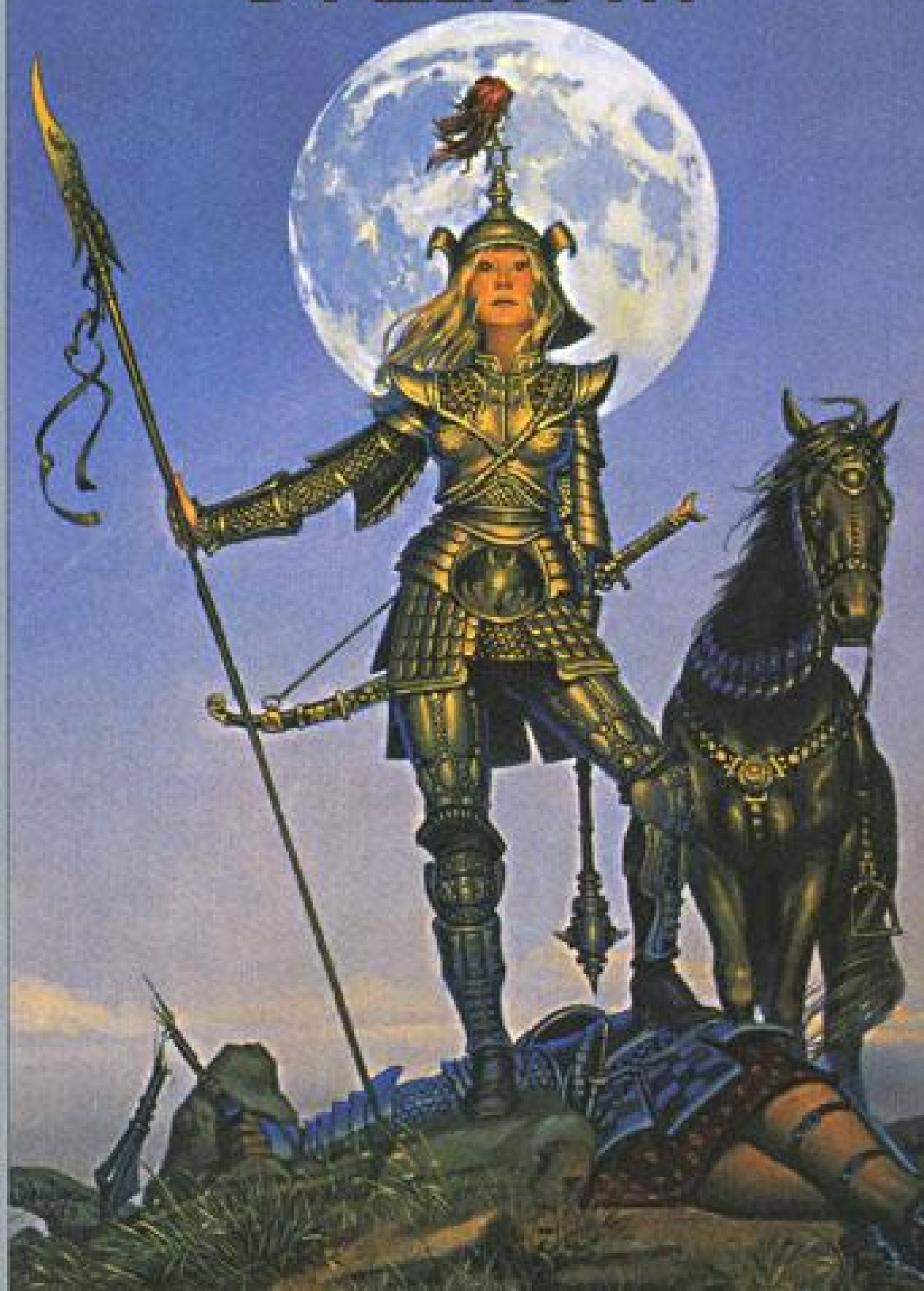




S-F
FANTASY

C.J. CHERRYH

LES FEUX D'AZEROTH



C. J. Cherryh

Les Feux d'Azeroth

Le cycle de Morgane - 3

Traduit de l'américain par René Lathière
Titre original : "Fires of Azeroth", 1979

J'ai Lu Science-Fiction n°3800, oct 1994
Illustration de Michael Whelan

*Scan par Capitaine Cosmos
Mis en page par Evaness3*

PROLOGUE

La première Porte fut découverte par les Qhals sur une planète inhabitée de leur système solaire.

Qui l'avait mise là, quelle fin en attendaient alors son ou ses créateurs, nul ne le sut jamais. L'intérêt des Qhals était ailleurs, ils ne virent que les perspectives inouïes qu'autorisait cette Porte, le moyen d'obtenir un pouvoir sans limites : ils prendraient les raccourcis de l'Espace et du Temps, d'un monde à un autre, d'une galaxie à une autre, du moment qu'un astronef ayant franchi le vide dans le temps réel amènerait en chaque lieu nouveau la technologie des Portes – donc un chaînon de plus. Ainsi les multiplièrent-ils, gigantesque réseau pour transfert immédiat. L'Empire Qhal était fondé.

Et il y trouva également sa fin, car de même que les Portes accédaient en tout point de l'espace et du temps, elles conduisaient *en avant et en arrière* – en amont comme en aval du grand fleuve.

Échappant aux lois de la durée, les Qhals s'octroyaient une puissance inimaginable. Ils allèrent jusqu'à semer çà et là certains êtres vivants glanés aux horizons de l'espace, et même des créatures pareilles à eux. Ils implantaient le beau, ils implantaient suivant leur fantaisie, et ils bondissaient plus loin pour admirer les résultats, ces civilisations dont les peuples, n'ayant pas, eux, le droit d'utiliser les Portes, ne disposaient que de l'écoulement normal du temps sur la longue route des millénaires.

Les siècles, les millénaires ? Ils n'étaient plus qu'un poids gênant pour les Qhals – le présent, l'habituel, qu'une entrave facile à rompre quand ils voulaient gagner le futur. Mais une loi prohibait tout retour en arrière. Rétrograder semblait dangereux, car une intervention dans le passé pouvait affecter de multiples vies, de multiples événements.

Ces audacieux du futur y prenaient un grand plaisir, puis, blasés de ce qu'ils avaient observé, ils faisaient un nouveau bond. Ils allaient de plus en plus loin, et leurs fils les rattrapaient, et leurs petits-fils, aboutissant à un mélange d'âges et de sociétés. Et ils émigraient toujours, fuyaient l'ennui, jusqu'au point de l'avenir où le temps semblait modifié.

Certains continuèrent cette route, à la recherche d'autres Portes en tels lieux où ils croyaient les trouver. Et certains perdaient courage. Ils cessaient de croire à un futur *au-delà*. Ils s'abandonnaient à l'épouvante, dans un présent que surpeuplèrent bientôt leurs propres aïeux. Et bientôt, la réalité subit une étrange distorsion.

La cause ? Peut-être quelque fou bravant la loi qui interdisait le retour en arrière... ou peut-être, simplement, le fait qu'on avait trop joué avec le Temps. Il n'en reste pas moins que passé vrai et passé possible s'imbriquaient, et que l'angoisse gagna les Qhals lorsqu'ils perçurent des choses qui n'étaient plus croyables, lorsqu'ils se rappelèrent des faits n'ayant jamais eu lieu.

Tout s'effiloçait autour d'eux – petites anomalies d'abord, puis séisme qui ébranla l'espace-temps pour provoquer une implosion où la réalité sombra.

C'était le glas de l'Empire Qhal. Il n'en subsista que fragments. Ici, telles ruines intactes malgré l'usure des siècles, là, d'autres tombant soudain en poussière. Ici, tel royaume dont l'essor repartait de lui-même, là, une contrée désolée.

Quant aux Portes, elles tinrent bon, échappant à la loi transgressée de l'espace-temps.

Les Qhals ? Il en survécut quelques-uns, héritiers d'un passé problématique, un passé qui avait – ou avait peut-être – existé.

Puis vint l'Homme. Il explora l'immense solitude des vestiges qhaliens et découvrit les Portes.

Certains Hommes s'étaient trouvés là, jadis, victimes des Qhals, donc compris dans leur chute. Les arrivants scrutèrent les Portes, bientôt effrayés par la gloire et la misère qu'ils voyaient. Ces Portes, un groupe d'Humains les franchit, un groupe dont aucun membre ne reviendrait. Il lui fallait avancer, toujours avancer, sceller chaque Porte *de l'autre côté*, une à une, pour détruire le mortel réseau qhalien, jusqu'à l'ultime Porte – ou jusqu'à la fin du temps.

Ces hommes, ces femmes allèrent donc de monde en monde, mais plus ils allaient, plus leur nombre diminuait, et plus ils menaient une vie insolite, traversant des siècles, voire des millénaires de temps réel. Peu survécurent de la troisième génération, et quelques-uns même y perdirent l'esprit.

La lutte aboutirait-elle ? Une seule Porte oubliée, une seule malencontreusement franchie, et tout était à refaire, mais ils ne pourraient pas refaire.

Sous l'aiguillon de la crainte, le dernier groupe imagina une arme indestructible – sauf par les Portes d'où elle tirait sa puissance. Une arme qui devait les protéger et qui contenait toutes les données. Une arme absolue face à la Porte Ultime, mystère au-delà duquel le néant les attendait. Ou pire.

Ils étaient cinq, quand l'arme fut forgée. Et des cinq, il n'y en avait maintenant plus qu'un – plus qu'une – pour l'employer.

« À quoi bon les chroniques, les témoignages ? N'est-il pas étrange d'en laisser, quand rien ne doit venir après vous ? Mais il faut qu'une race laisse quelque chose derrière elle. Notre monde se meurt... Sa fin est proche, sinon pour nous, du moins pour bientôt. Nous avons toujours aimé les témoignages.

» Sachez donc que la ruine de Shiuan est due à Morgane kri Chya – Morgen-Angharan, comme disaient les Humains, la Chevaucheuse à la Plume de Mouette, Morgane qui provoqua l'extinction de l'ultime clarté brillant au nord, Morgane qui rasa Ohtij-in, qui vida le pays de tous ses habitants.

» Du reste, antérieurement à mon époque, Morgane était déjà un fléau, elle qui mena les Hommes des Ténèbres, dix siècles avant nous. Ils la suivirent – jusqu'au trépas. L'Homme qui la suit et l'Homme qui la précède ont même visage et même esprit, car auprès d'elle hier et maintenant se confondent.

» Nous rêvons, ma princesse et moi, chacun, chacun à notre façon. Que faire d'autre ? Tout a disparu avec Morgane. »

Pierre gravée, sur une île déserte de Shiuan.

La plaine fit face à une forêt qui cerna bientôt les cavaliers, mais pas question d'arrêter, pas avant que l'ombre eût épaissi et que le crépuscule eût rendu l'air froid.

En tout cas, Vanye ne regardait plus derrière eux. Plus besoin d'être inquiet dans l'immédiat. Morgane continua néanmoins jusqu'au soir, puis choisit une voûte de grands chênes pour le bivouac, près d'un ruisseau. Endroit charmant, et calme, s'il n'y avait eu cette peur qui ne voulait pas les lâcher.

— Nous ne pouvons trouver mieux, estima Vanye – et Morgane, fatiguée, hocha simplement la tête.

— Je m'occupe de Siptah, dit-elle en mettant pied à terre.

C'était le travail du Kurshin – les chevaux, le feu, le confort de sa dame. Vanye était *ilin*, lié à son service. Mais ils avaient fait une longue route, et une blessure l'élançait. Il fut donc bien aise d'une telle offre.

Il bouchonna son alezane qui avait enduré les mêmes peines. Pas aussi belle que Siptah, cette jument, mais une noble bête, et un cadeau. Le cadeau d'une femme à présent disparue. Ce geste, Vanye ne l'oublierait pas, ne voulait pas l'oublier – c'est pourquoi il étrillait le cheval. D'ailleurs, il était de Kursh, d'un pays où tout homme monte dès le plus jeune âge. Il ne lui plaisait pas de crever une bête comme il y avait été contraint pendant des heures.

Ayant terminé, il ramassa du bois sec, tâche nullement ingrate sous les chênes. Il l'apporta à Morgane qui allumait déjà quelques brindilles, tâche pas plus ingrate pour elle, vu les moyens dont elle disposait, et que Vanye préférait ignorer.

Ils ne se ressemblaient pas. Mêmes armes, certes, même costume de guerrier kurshin, cuir et mailles, l'un brun – Vanye – l'autre noir, la cotte du premier faite d'anneaux grossiers, celle de Morgane d'un métal plus fin, tel qu'aucun artisan n'en aurait pu fournir. Mais l'*ilin* pouvait prétendre être humain de bonne souche. Morgane non. Ses yeux étaient aussi foncés que la riche glèbe d'Andur-Kursh – ceux de Morgane gris, sa chevelure couleur de givre. Morgane à la beauté *qujali*enne, belle comme les ennemis des Hommes, comme les maudits qui les traquaient, encore qu'elle ne voulût point se dire de leur sang. Lui, il s'était fait une opinion. Il avait une seule conviction : Morgane n'obéissait pas aux *Qujals*.

Tout en songeant, il alimenta le feu. Il n'aimait pas cette forêt. Mais ils n'entretenaient qu'un petit brasier, et la forêt les cachait. Bienheureuse détente après les souffrances des derniers jours, à l'abri d'une paisible clairière...

Morgane partagea les vivres qui restaient. Pas beaucoup. Toutefois, ils ne s'en souciaient plus tellement, car les bois révélaient certaines traces de gibier. Ils n'économisèrent que du pain pour le lendemain. Dès lors, Vanye eût volontiers accueilli le sommeil, ou assuré la première veille.

Mais Morgane prit sa grande épée, ce qui ôta l'envie de dormir à son *ilin*.

Changeling... nom maléfique pour un objet maléfique¹. Dégainée ou pas, Vanye tremblait rien que de la voir, mais elle ne quittait pas Morgane, et il fallait bien s'y faire. Cette chose, cette arme, avait une garde en forme de dragon, dans le style qu'affectionnaient les artisans kurshins un siècle plus tôt, mais du cristal bordait sa lame. En outre, une lueur opalescente soulignait le fin tracé des runes qu'on y avait gravées – une lueur qui vous éblouissait. Était-il dangereux d'effleurer *Changeling* même quand son fourreau en masquait le flamboiement ? Il ne se posait – ni ne cherchait à se poser – la question. Toujours est-il que Morgane maniait son épée avec prudence. Elle ne la tira du fourreau qu'une fois debout.

Changeling apparut, enrobée d'opale, projetant autour d'eux un jeu d'ombres et de clarté. À la pointe s'inscrivit un cercle noir – ténèbres, puits béant dans lequel il n'était pas non plus agréable de plonger le regard, dans lequel grondait comme un ouragan terrifiant. Le moindre objet qu'atteignait cette pointe cessait immédiatement d'exister. En fait, l'arme tirait son pouvoir des Portes. À elle seule, elle constituait une Porte, bien que nul ne se souciât de la franchir.

Changeling, l'épée magique, cherchait toujours son lieu d'origine. Jamais elle ne luisait autant que pointée en direction d'une Porte. Morgane essaya donc une fois de plus, lui fit décrire un cercle complet, et chaque chêne frémit, cependant que l'ouragan allait *crescendo* et qu'un nimbe d'opale baignait les traits de la Chevaucheuse. Un insecte étourdi y trouva sa fin, quelques feuilles furent arrachées des branches, avalées par le puits de ténèbres. Morgane eut un peu d'espoir lorsque l'éclat augmenta en direction de l'est. Et de l'ouest. Mais *Changeling* brilla surtout en direction du sud, comme d'habitude. Un éclat puisé, qui faisait mal aux yeux. Morgane jura.

— Le sud... dit-elle d'une voix sourde. Toujours le sud.

— S'il vous plaît, *liyo*, remettez-la au fourreau. Elle ne vous donne pas la réponse que vous souhaitez. À quoi bon, donc ?

Elle écouta Vanye. Le vent infernal mourut, le feu d'opale s'éteignit. *Changeling* à plat dans ses bras, elle revint s'asseoir. Son visage exprimait une tristesse poignante.

— La réponse ne peut être qu'au sud. Il le faut.

— Dormez, *liyo*, supplia-t-il, tant elle lui semblait diaphane. Je suis fourbu... et je n'aurai pas mon repos avant que vous ayez pris le vôtre. Si vous n'avez pas pitié de vous, pensez à moi. Dormez.

Elle se frotta les paupières, s'allongea sur place, sans même s'être préparé un matelas de fortune. Mais Vanye déplia leurs couvertures, en mit une à côté d'elle, la fit doucement passer dessus et l'enveloppa avec l'autre. Elle exhala un merci indistinct quand il lui glissa sa cape sous la nuque. Elle dormit d'un sommeil de plomb, serrant *Changeling* comme une femme peut serrer contre elle un être aimé. Elle ne la laissait jamais en d'autres mains, cette arme maléfique. Jamais, pas même pour dormir.

De sombres pensées accablaient Vanye. Morgane et lui étaient bel et bien perdus. Cela faisait cinq jours qu'ils avaient franchi un gouffre noir, un vide dont l'esprit fuyait le souvenir – cinq jours qu'ils avaient franchi l'*entre-Portes*. Route fermée, obstruée désormais, les coupant du point d'où ils s'étaient échappés. À présent, ils chevauchaient dans un pays inconnu, peuplé – et même l'était-il vraiment ? – d'inconnus. Ils ignoraient tout de ce monde, sauf qu'il recelait une nouvelle Porte à franchir, donc à fermer elle aussi.

Lutte formidable contre la magie des Anciens, contre les pouvoirs des *Qujals*. Et quête obsédante au cours de laquelle il fallait suivre Morgane, puisque Vanye était son *ilin*, bien que ses motifs ne fussent pas du tout pour l'intéresser. Non, cette lutte ne le concernait pas. Mais un soir, au pays d'Andur-Kursh, Vanye avait prêté serment – seule raison de ne plus abandonner Morgane. Cette fois, elle cherchait la Porte Ultime, la dernière à obstruer – et elle l'avait trouvée, car *Changeling* n'aurait pu mentir. C'était la Porte même d'où ils avaient débouché, ainsi que l'ennemi acharné à les rejoindre. Ils avaient fui, leur vie étant en jeu. Ironie des choses ! Morgane s'éloignait du lieu qu'elle s'efforçait d'atteindre, un lieu dont l'adversaire shiua allait prendre possession.

« La Porte que nous venons de quitter doit encore exercer sur nous son influence », disait Morgane au moment où, galopant vers le nord, elle voyait pour la première fois l'étrange signal émis par *Changeling*. Mais plus ils s'éloignaient de cette zone d'énergie, plus l'épée accentuait le signal. À la longue, un fait s'imposait, inquiétant. Morgane avait grommelé des mots au sujet d'horizons,

d'espace courbe, de phénomènes bizarres auxquels Vanye ne comprenait goutte. Finalement, elle avait secoué la tête, et ses pires craintes ne la lâchaient plus. Or, ils ne pouvaient que fuir, sinon leurs ennemis les écraseraient. Piètre argument pour la Chevaucheuse.

Elle avait ajouté : « Je n'aurai de preuve certaine que si la force du flux n'a pas baissé à la nuit. L'épée peut trouver des Portes d'un niveau inférieur, et il est toujours possible que nous soyons du mauvais côté du monde, ou trop loin. Mais ces Portes d'un niveau inférieur ne donnent pas d'habitude un tel éclat. S'il persiste au crépuscule, nous saurons où nous en sommes. »

À présent, Morgane savait.

Vanye desserra son armure. Il n'était pas un seul de ses muscles qui ne souffrît, mais il disposait d'une bonne cape, d'un bon feu et d'une forêt pour s'y cacher, avantages marqués sur les jours passés. Il s'enveloppa, appuya la nuque à un grand chêne. Son épée était déjà prête. Il ôta son casque qu'entourait l'écharpe blanche des *ilins*, libéra ses cheveux, soulagé du poids du lourd métal. Dans cette forêt, la paix régnait. Paix d'une eau chantante, d'une frondaison qu'un faible vent remuait, de Siptah ou de l'alezane qui broutaient le peu d'herbe offerte là où les troncs s'espaciaient. Bête d'écurie ne sachant guère flairer l'ennemi, la petite jument ne pouvait aider le Kurshin à veiller. Au contraire, Siptah valait un homme, méfiant, habitué à tous les bruits suspects. Il aimait le beau cheval comme on aime un compagnon – et ce monde lui semblait moins vide, moins lugubre.

Ventre plein, feu crépitant, ruisseau pour y boire et, certainement, du gibier pour un bon chasseur – une joie. Et la lune ! Une seule lune, inoffensive celle-là². Quant aux chênes, leur murmure rappelait à Vanye les riches futaies d'Andur-Kursh. Andur-Kursh... forêts perdues... Que souhaiter d'autre, lorsqu'un homme n'a plus rien, plus les moyens de regagner ses montagnes ? Si *Changeling* n'avait pas indiqué le sud, Vanye eût connu la quiétude totale.

Le jour vint, peu à peu, par touches progressives – gazouillis d'oiseaux, fuites de quadrupèdes. Vanye était resté près du feu, appuyé sur un coude, les yeux ouverts – des yeux troubles sondant obstinément la forêt que baignait une lumière d'aurore.

Brusquement, Morgane s'éveilla, chercha une arme, chercha *Changeling*, elle aussi s'appuyant sur un coude.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ? Tu dors quand tu montes la garde ?

Il fit signe que non. Peu lui importait la colère de Morgane – qu'il avait prévue.

— J'ai voulu vous laisser dormir. Vous me sembliez à bout.

— Une faveur, hein ? Une faveur pour moi, quand tu tomberas de cheval en cours d'étape ?

Il sourit, aguerri contre ses sautes d'humeur, ses éclats dont certains l'atteignaient tout de même rudement. Morgane exérait les « petits soins », elle avait trop tendance à se tuer, alors qu'elle eût dû ménager ses forces. Bien sûr, les rapports d'*ilin* à *liyo* auraient pu être différents – elle suzeraine, lui homme lige – mais cette femme ne voulait dépendre de personne... *Elle compte que je serai soumis jusqu'à mon dernier instant... comme ceux qui l'ont déjà servie. Oui, c'est cela qu'elle veut.*

— Dois-je seller les bêtes, *liyo* ?

Morgane se dressa, fit tomber la couverture d'un simple geste malgré le froid matinal, et demeura un moment les yeux baissés.

— Il faut que je réfléchisse. Je ne sais pas pourquoi, mais il faut que nous fassions demi-tour. Laisse-moi réfléchir.

— On ne réfléchit bien qu'après s'être reposé.

Immédiatement, les prunelles grises foudroyèrent Vanye. Il regretta cette pointe – besoin pervers en lui, que les habitudes d'une telle femme chagrinaient. Une réponse violente allait suivre, au moins

un rappel sec de la place d'inférieur qu'il occupait. Une colère, la centième peut-être depuis que le Kurshin heurtait intentionnellement ou non sa dame ? Soit, qu'elle le rembarre donc ! Or, cette fois, Morgane l'étonna.

— C'est probable, dit-elle d'un ton posé. Mais selle quand même les chevaux.

Le cœur serré, il s'éloigna des flammes. Bouger, marcher fut un supplice. Outre qu'il boitait, une douleur aiguë poignardait son flanc droit – une côte fêlée. Morgane devait souffrir également, comme de juste. Votre corps fatigué, il vous faut du sommeil. Mais surtout, il s'effrayait de sa soudaine apathie. Elle lâchait prise, elle désespérait. Trop longue, leur étape, trop rapide, leur allure, pour les nerfs et pour les chairs. Les plaies, on en guérit. Mais l'âme ? Mais le fardeau des morts et des combats ajoutés aux morts et aux combats, de l'horreur ajoutée à l'horreur, ces choses qui vous hantent parce que vous n'y pouvez remédier... Au total, il eût préféré la colère de Morgane, cette colère familière.

— *Liyo*... hasarda-t-il quand, les chevaux sellés, il la vit effacer toute trace du feu.

Il s'agenouilla, comme doit s'agenouiller un *ilin*.

— Si nos ennemis sont là où nous devons retourner, j'ai idée qu'ils y resteront un certain temps. Ils n'ont pas mieux supporté que nous le... le transfert. Quant à moi, *liyo*... je puis vous dire que j'irai jusqu'au bout, que je vous obéis. Mais je suis fatigué, j'ai des blessures qui saignent. Il me semble donc qu'une pause d'un jour ou deux... Les bêtes soufflèrent, nous abattrions du gibier... N'est-ce pas raisonnable ?

Il plaidait *pro domo*, autrement, l'instinctive opiniâtreté de Morgane eût joué contre lui. Et même ainsi, il craignait plus la rebuffade que le « oui ». Mais elle hocha la tête et, plus surprenant encore, elle effleura l'épaule du Kurshin... ne fit qu'effleurer, à peine. Geste exceptionnel, car il n'y avait aucun geste d'amitié humaine entre eux.

— Aujourd'hui, nous allons nous contenter de longer cette forêt et tâcher de débusquer quelque gibier – sans crever les chevaux. C'est raisonnable. Ils méritent du repos, on leur voit les côtes. Toi... toi, tu boites, tu ne travailles plus que d'un bras, et néanmoins tu veux tout boucler. Si je te laisse faire...

— N'est-ce pas mon rôle d'*ilin* ?

— Hum. Plus d'une fois je t'ai rudoyé. Il faut m'en excuser, Vanye.

Il eût voulu plaisanter, hausser les épaules – et abhorra davantage sa soudaine mélancolie. Les gens d'Andur-Kursh, comme les Shiuas et les Hiuas, maudissaient le nom de Morgane. Poussée par une force maléfique, elle avait, affirmait-on, plus de loyaux amis que d'ennemis sur la conscience. Vanye ? Sacrifié lui aussi, une fois. Il y aurait d'autres fois et, en bonne justice, il n'attendait pas un meilleur sort.

— *Liyo*... je vous comprends mieux que vous ne le pensez. Je ne comprends pas toujours le *pourquoi*... mais du moins la *chose* qui vous guide. Je ne suis qu'un *ilin*, et je peux discuter avec mon suzerain – ma suzeraine. Mais on ne discute pas avec cette *chose* ; elle est impitoyable, je le sais, je le comprends. Il serait fou de croire que je reste auprès de vous uniquement pour tenir mon serment.

Voilà. C'était dit. Il le regretta tout de suite, se leva, vérifia les troussequins – bon prétexte à fuir les yeux de Morgane.

Elle prit les rênes de Siptah, mit le pied à l'étrier. Il vit les sourcils froncés, comme avant. Mais elle semblait plus songeuse qu'irritée.

Elle n'ouvrit plus la bouche de toute l'étape. Ils suivaient les méandres du ruisseau, et la fatigue eut finalement raison de Vanye qui, bras croisés, dormit à cheval, en bon Kurshin. Morgane écartait

les branches gênantes au fur et à mesure. Le soleil chauffait, les feuilles gémissaient... feuilles des arbres d'un pays inconnu, ou des bois d'Andur ? Le temps n'est-il pas une courbe, un cercle fermé que suit votre route ? Puis il y eut un craquement. Le cheval de Vanye tressaillit. L'homme s'éveilla en sursaut, cherchant déjà son épée.

— Un daim.

Morgane montrait le point où, effectivement, la bête était tombée.

Un daim ? Non, mais un animal guère différent, avec un pelage pailleté d'or. Vanye mit pied à terre, l'épée prête. Il craignait les andouillers. Crainte vaine : le « daim » ne vivait plus quand il le toucha. Outre *Changeling*, Morgane disposait de moyens redoutables, armes *qujaliennes* tuant sans bruit, de loin, et sans causer la moindre blessure apparente. Mettant pied à terre elle aussi, elle donna à Vanye son couteau de chasse. Il dépeça leur victime. La jolie bête lui rappelait étrangement un cerf d'Andur – et un soir de froid, en pleines montagnes. Mieux valait n'y plus penser.

— Moi, j'aurais choisi un autre gibier, ou du poisson, dit-il. Pas un daim. Non, pas un daim. Que n'ai-je un bon arc...

Elle haussa les épaules. Morgane blessait son amour-propre, dans la mesure où il lui en restait, car l'affaire du gibier le concernait. Toutefois, c'était à elle d'entretenir son *ilin*. Certains jours, d'ailleurs, l'amour-propre de Morgane souffrait pareillement – quand le chauffage se réduisait à un petit feu, la chambre à un toit de frondaisons, la table à une maigre ration – une ration qui, même, manquait bien souvent. De tous les suzerains – les *liyos* – qu'un *ilin* pût être amené à servir, Morgane était le plus puissant et le plus gueux. Les armes pour Vanye ? Récupérées sur d'autres. Son cheval ? Volé – comme la nourriture. Ils vivaient tels des brigands. Mais aujourd'hui, du moins, ils n'auraient pas faim. Vanye vit l'offense causée par l'allusion au gibier. On fait donc taire son amour-propre, et on s'estime favorisé.

L'endroit n'incitait pas à flâner : cris d'oiseaux effrayés, mouvements furtifs de bestioles révélaient le meurtre en permanence dans le sous-bois. Il choisit les plus beaux morceaux du daim, coupant ou tranchant avec toute l'adresse des hors-la-loi kurshins – science acquise quand il pillait les domaines des clans ennemis. Prendre, fuir, brouiller la piste... jusqu'au soir où, réfugié près de Morgane kri Chya, il avait troqué sa liberté contre un coin à l'abri du vent.

Il nettoya ses mains rouges de sang, puis attacha à sa selle les pièces de viande enveloppées dans de la peau, tandis que Morgane traînait la carcasse dans un fourré. Il effaça soigneusement les indices, deux fois plutôt qu'une, car leurs ennemis n'étaient pas tous d'aveugles seigneurs – un en particulier, un homme habitué à flairer la moindre piste, le seul que craignait Vanye.

Un Chya des grands bois, son cousin du côté maternel – c'est-à-dire la forme humaine qu'il présentait actuellement.

Morgane décida de camper tôt et, pour une fois, rien ne manquait. Ils fumèrent la viande à emporter, afin qu'elle dure le plus possible, puis Morgane prit le premier tour de garde. Ensuite Vanye s'éveilla de lui-même, sans que Morgane eût à le secouer. Elle n'en avait d'ailleurs pas l'intention, voulant agir comme son *ilin* l'avait fait la nuit précédente. Cependant, elle ne souffla mot lorsqu'il vint la remplacer. Elle n'était pas de ces femmes qui aiment les disputes oiseuses.

Il entretint le feu avec des branchettes, pour que leur venaison fût boucanée. Certaines lanières étant déjà durcies, il en coupa un morceau, le mâcha tout à loisir – une de ces joies simples qu'on a trop tôt fait d'oublier au cours d'une vie errante. Perspective d'un jour de répit, peut-être deux...

Les chevaux s'agitèrent. Siptah appréciait l'alezane, ce qui pouvait créer des difficultés en cas d'accouplement. Mais pas cette fois, non. Vanye n'entendait que des bruits familiers.

Et puis, un buisson remua. Vanye sentit son cœur battre. Un craquement... Une bestiole ?

Malgré sa blessure, il s'éloigna du feu à pas de loup, toucha de son épée le bras que Morgane laissait pendre.

Aussitôt réveillée, elle ouvrit les yeux, rencontra les siens qui allèrent en direction de ce bruit qu'il avait senti plutôt qu'entendu. Les bêtes piaffaient toujours.

Morgane s'était levée, ombre noire sur un fond rougeoyant, que ses longs cheveux de givre mettaient par trop en évidence. Elle tenait une arme : la petite arme qui avait tué le daim, et qu'elle braquait sur le point suspect – mais était-ce une protection suffisante ? Elle prit donc *Changeling*, bien plus efficace. Vanye lui-même saisit fermement son épée, plongea dans le noir. Elle l'imita, choisissant d'aller vers la gauche, et disparut.

Le fourré remua à nouveau. Les bêtes ruèrent, tirèrent sur leurs brides, hennirent. Vanye se faufila entre de jeunes chênes – et tout à coup, une souche... non, pas une souche : une chose... il vit une chose ramper, glisser. Une énorme araignée dont la brusque animation le glaça d'effroi. Il continua, essaya de suivre cette chose, prudent néanmoins, du fait que Morgane cherchait elle aussi l'ennemi.

Une autre ombre. C'était elle. Vanye s'arrêta. Il n'ignorait pas qu'elle pouvait frapper à distance, et avec une précision terrifiante. Mais elle n'eût jamais tiré sans voir, jamais elle ne cédait à la peur. Ils se rejoignirent, restèrent accroupis. Plus un bruit, sauf le piétinement des chevaux.

La chose ? Pas un fauve. Sa main droite levée, Vanye fit comprendre à Morgane que l'être avait fui par les arbres – et, de sa gauche tendue, qu'il ne servirait à rien d'insister. Ils eurent bientôt plié bagage, Vanye étouffant le feu pendant que Morgane ramassait les provisions. L'angoisse lui desséchait la bouche, il appréhendait une embuscade, il ne songeait qu'à fuir. Couvertures roulées, chevaux sellés, ils quittèrent les bois. Ils repartaient de nuit, suivaient une autre route. La chose ? L'espion ? On ne traque pas un espion sous un ciel sans lune, un espion qui a certains complices, peut-être.

Mais cette forme monstrueuse l'obsédait, comme l'obsédait la prestesse avec laquelle le monstre pouvait se volatiliser, même aux yeux d'un bon guetteur.

— Son allure m'a semblé vraiment bizarre, dit-il quand Morgane eut mis une distance suffisante entre eux et la clairière. On croirait que cette bête n'a pas d'articulations.

Morgane ne laissa rien voir de son opinion.

— Les mondes où il y a des Portes contiennent plus d'une créature étrange, souligna-t-elle simplement.

Leur dialogue en resta là. L'aube les trouva déjà loin. Ils longeaient un ruisseau – peut-être le même que celui de la veille. Il serpentait, méandrait à plaisir, si bien que les arbres formaient écran tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, un écran s'ouvrant et se refermant tour à tour.

Et puis, au crépuscule, ils virent un chêne cerclé d'une corde blanche, un très vieil arbre que la foudre avait fendu.

Le Kurshin accueillit d'un cœur joyeux cette preuve que des hommes habitaient la région, mais Morgane poussa Siptah, et ils atteignirent l'endroit où une piste franchissait le ruisseau.

Une piste creusée d'ornières faites par des roues.

Au grand chagrin de Vanye, Morgane prit cette piste. Ce n'était pas d'elle, rechercher les gens qu'elle pouvait tenir dans l'ignorance de son passage – mais elle semblait pour l'instant avoir changé d'optique.

— Où que nous soyons, dit-elle enfin, et si ces bon-nés gens sont paisibles, il nous faut les mettre en garde contre le fléau que nous traînons derrière nous. Et s'ils le sont moins, nous les aurons comme alliés.

Plan raisonnable, somme toute, pour deux personnes décidées à affronter des hordes humaines

disposant d’une énergie capable de pulvériser le monde où ils chevauchaient.

La conscience ? Morgane prétendait l’ignorer, Morgane n’avait plus de conscience. Pas exact, mais presque. Au vrai, dans l’épée fixée à sa selle, sous son genou gauche, elle détenait elle-même un peu de cette énergie des Portes. Ce n’était donc point la folie qui faisait prendre à Morgane la piste creusée d’ornières, mais sa dureté, son manque de pitié.

Quant à lui, il obéissait.

¹ *Changeling* : enfant substitué au berceau par une fée.

² Allusion aux sept lunes de Shiuan.

Tout le long du chemin, ils virent les traces d'une présence humaine. Traces les plus diverses : ornières, empreintes de bétail, touffes de poils accrochées aux ronces. *Une piste menant à un abreuvoir*, songeait Vanye. *On doit trouver des pâturages par la même occasion.*

Une belle fin d'après-midi – l'heure douce pour atteindre le point central de cette région.

Ils l'atteignirent effectivement. Un village. N'eût été la courbure des toits, on l'aurait cru en lisière d'une forêt de Kursh. Un hameau nimbé d'un soleil dont les rayons filtrés par des arbres centenaires teintaient d'or chaume et chevrons. Il ne faisait qu'un avec les bois, en exceptant tout de même les façades curieusement sculptées. Un village bien niché. Trente ou trente-cinq maisons, aucun mur d'enceinte, des enclos, des chariots, un pré communal râpé, et une « mairie » du même modèle que les chaumières – pas un manoir, non, à ceci près qu'elle offrait une grande porte et des fenêtres imposantes.

Morgane arrêta son gris, immédiatement rejointe par Vanye. Réticent, Vanye. Il n'était là qu'à contrecœur.

— Ce genre de village ne peut avoir le moindre ennemi, dit-il.

— Eh bien, les ennemis lui viendront ! déclara Morgane en éperonnant Siptah.

Leur intrusion produisit peu d'émoi. Seuls réagirent un groupe d'enfants qui cessèrent de jouer pour les contempler, une femme travaillant à sa fenêtre et qui sortit aussitôt, et trois vieillards qui, plantés devant la mairie, les regardèrent approcher. D'autres vinrent se joindre à ces barbes blanches, dont une petite grand-mère, un jeune de quinze ans et un maréchal-ferrant – ou du moins supposé tel si l'on s'en tenait à son large tablier de cuir. Puis d'autres vieux encore. Un groupe d'humains de taille moyenne, au teint foncé.

Toujours méfiant, Vanye fouilla des yeux les espaces entre les chaumières, les bouquets d'arbres, les champs et les lopins situés au-delà. Portes, fenêtres, granges, charrettes... on ne saurait trop craindre l'embuscade possible. Il en fut pour ses inquiétudes. Mais Morgane n'avait pas tiré *Changeling* – Morgane toute paix, toute grâce. Lui, il faisait taire ses scrupules, il ouvrait l'œil.

Morgane fit halte à hauteur des villageois. Ils s'inclinèrent d'un même mouvement, avec une dignité pleine de noblesse, et levèrent sur elle des regards admiratifs où on ne lisait nulle peur.

Vanye serrait les dents. *Tremblez donc, bonnes gens !* eût-il voulu leur dire. *Si vous saviez quel fléau vous arrive !* Mais le doute ne venait pas aux villageois. La crainte, oui – crainte respectueuse qu'exprima un deuxième plongeon de la part des doyens. Et le plus âgé s'adressa à Morgane.

Du coup, une chape de glace figea Vanye – car l'homme utilisait la langue des *Qujals*.

Arrhthein – c'est-à-dire *noble dame*, pour désigner Morgane ! Il la connaissait, cette langue, il connaissait les termes que la Reine Blanche lui avait appris – termes de politesse, termes de guerre, mots usuels. *Qujals* ? Les petits noirs de ce village ne l'étaient certes pas, eux et leurs façons courtoises, mais on voyait bien qu'ils honoraient la mémoire des Anciens, qu'ils accueillaient Morgane comme une *Qujale*, dont elle avait l'aspect.

Il raisonna, émergea de sa stupeur. Récemment encore, l'âme du Kurshin eût tremblé d'entendre cette langue dans une bouche humaine... mais lui-même, actuellement ? Langue courante, expliquait Morgane, employée partout où passaient autrefois les *Qujals*, partout où menaient les Portes. Du reste, la langue d'Andur-Kursh lui devait bien des termes, chose inquiétante à admettre. Et ces gens parlaient un *qujalien* pratiquement pur. Ahurissant. *Khemeis* – pour Vanye –, forme très proche de *kheman*, *compagnon*, car on n'aurait pu dire *seigneur* dans une société ayant subi l'influence des *Qujals*.

— La paix soit avec vous.

Il ne trouvait pas autre chose, et le doyen demanda :

— En quoi pourrions-nous satisfaire votre dame ?

Là, il ne sut répondre. Les mots lui manquaient.

Il écouta parler Morgane. Un instant plus tard, elle se tourna vers Vanye, et, toujours en *qujalien* :

— Tu peux descendre de cheval. Nous sommes chez d’honnêtes gens.

Mais c’était simple façade courtoise. Il tint son épée prête et, l’œil aux aguets, bras croisés, s’immobilisa en un point d’où il voyait Morgane et ses interlocuteurs, plus les hommes et les bambins venant grossir la foule. Trop pour son goût, bien qu’aucun n’eût l’air méchant.

Grâce aux leçons de Morgane, il saisit des bribes du colloque : on les accueillait, on leur donnerait à manger. La prononciation différait, mais était-ce pire que les changements apportés par l’andurin à la langue de Kursh ?

— Ils nous offrent un toit, résuma Morgane, et j’ai besoin d’un lit... d’un vrai lit. Je ne flaire rien de suspect dans leur village.

— À votre guise, *liyo*.

Elle fit signe à un jeune garçon d’une douzaine d’années dont les traits fins et délicats frappaient l’attention.

— Voilà Sin, petit-neveu du doyen Bytheis. Il peut prendre soin des bêtes, mais je préfère que tu t’occupes d’elles – avec son aide.

Autrement dit, Morgane resterait seule en compagnie des notables. La chose ne lui plaisait qu’à moitié, mais elle avait affronté pire dans le passé, et elle était armée – mieux armée que Vanye, malgré les apparences. Il décrocha *Changeling* de la selle, lui présenta l’épée au fourreau, saisit les rênes des deux destriers.

— Suis-moi, *khemeis*, l’invita le garçon et, tandis que Morgane pénétrait dans la mairie escortée des doyens, Sin le guida vers un enclos – non sans allonger le pas pour tenir bon train et lui adresser les coups d’œil extasiés d’un villageois peu habitué à voir un homme de guerre. En fait, aucun paysan n’atteignait les épaules du Kurshin. Peut-être imaginaient-ils que Vanye était un *Qujal* ? Si oui, ils ne lui faisaient point honneur – mais à quoi bon se formaliser ?

L’enfant pépiait gaiement quand il ouvrit la barrière de l’enclos. Il pépiait encore quand il ôta les selles des chevaux. Il pépiait... face à un muet. Il finit tout de même par s’en rendre compte, posa une question.

— Excuse-moi... que dis-tu ? articula Vanye, et Sin fronça les sourcils.

Il caressait l’alezane.

— *Khemeis* ?

Où trouver les mots ? Et quels mots ? *Je suis étranger* ? Ou bien : *Je suis d’Andur-Kursh* ? Ne valait-il pas mieux s’en remettre à Morgane ? Elle entendrait Sin, elle entendrait son grand-oncle, leurs amis, elle choisirait les bonnes réponses, tairait le reste, couperait court aux bévues.

— *Ami*.

Vanye pouvait du moins l’utiliser, ce mot. Oui, il pouvait : le visage de l’enfant s’éclaira.

— Amis, nous deux !

Sin redoubla d’ardeur, bouchonna l’alezane avec conviction. Vanye montrait, il exécutait, il s’appliquait, son œil brillait chaque fois que l’homme jouait une pantomime mêlée de termes flatteurs. Un endroit accueillant, vraiment. Des gens francs comme l’or, chez lesquels on ne risquait rien. Vanye chercha ses mots, construisit une phrase plus ou moins correcte :

— Tu t’occupes des chevaux, Sin. Vu ?

Les yeux noirs du garçon semblaient contempler un dieu.

— Je coucherais ici. Je m’occuperai des chevaux... de ton cheval, et du cheval de ta dame.

— Suis-moi.

Vanye chargea les troussequins sur ses épaules – tout l’équipement dont ils auraient besoin pour la nuit, les provisions pouvant attirer les rats, les choses qu’il fallait cacher aux indiscrets. Il aimait le gamin, sa façon d’être avec lui, ni timide ni moqueur. Quand le Kurshin ne réussissait pas à s’expliquer, Sin l’aidait. Il posa sa main sur l’épaule du petit, et l’enfant bomba la poitrine, fier d’étonner les autres gosses qui l’observaient de loin. Côte à côte, ils revinrent à la mairie, grimpèrent les marches.

C’était un édifice au toit pointu, une longue salle dans laquelle on avait placé tables et sièges pour manger. Une salle avec une grande cheminée, une salle où le soleil qui traversait à flots les fenêtres non barricadées était, comme l’absence de toute enceinte, une preuve que le village ne songeait guère à un hypothétique ennemi.

Morgane occupait un fauteuil élevé – Morgane d’une blancheur de givre, vêtue de métal noir et d’une cotte de mailles aux reflets d’argent. Morgane entourée d’hommes et de femmes, jeunes et moins jeunes. À l’extérieur du cercle, on voyait des mères pouponnant leurs bébés, autant de regards suspendus à ses lèvres.

On s’écarta pour que Vanye puisse passer, atteindre un banc libre. En fait, la place d’un *ilin* était sur le sol – mais il prit le banc, et Sin se glissa, telle une anguille, contre lui.

— Ils nous offrent l’hospitalité, dit Morgane. J’ai l’impression qu’ils sont ébahis de te voir. Grand comme tu es, ils ne conçoivent pas tes origines, et nos armes les intimident. Mais je leur ai expliqué que tu es entré à mon service dans un pays lointain.

— Moi, je pense qu’il y a des *Qujals* par ici.

— C’est probable. Mais alors, l’élément *qujalien* ne doit pas être hostile à nos bonnes gens.

Elle reprit le dialecte archaïque :

— Je te présente les Anciens du village, Vanye : Sersein et son époux Serseis, Bythein et Bytheis, Melzein et Melzeis. Ils m’ont dit que nous passerions la nuit dans cette salle.

Il s’inclina respectueusement devant les vieillards.

— Pour l’instant, ajouta Morgane en andurin, je me borne à poser des questions. Je te suggère la même prudence.

— Je n’ai pas ouvert la bouche.

Elle approuva d’un signe de tête et renoua l’entretien interrompu, avec une telle maîtrise du *qujalien* que Vanye n’en saisit pas un mot.

Soirée étrange pour lui comme pour elle, sous les torches fichées aux murs, près d’un feu crépitant, à une table copieuse, parmi jeunes et vieux réunis. C’était la coutume : le village prenait son dîner en une seule grande famille. Coutume que l’on pratiquait d’ailleurs à Ra-koris. Mais ici, les bambins y participaient également, après quoi ils jouaient, bousculaient leurs aînés, bavardaient à tort et à travers avec une liberté inouïe, alors qu’un jeune Kurshin, fils de seigneur ou d’humble paysan, eût reçu une claque et pris la porte séance tenante. Les enfants mangeaient, puis ils couraient, criaient, braillaient au point qu’on n’entendait plus son interlocuteur.

Quand même, c’était un milieu où on ne risquait ni poignard ni poison. Assis à droite de Morgane, Vanye eût certes dû goûter avant elle vins et viandes – pour remplir parfaitement le rôle d’un *ilin* et pour être tranquilisé. Mais comme elle s’opposait à tant de précautions, il fit taire ses craintes. Dehors, dans l’enclos, les chevaux se régalaient de foin. Eux, ils jouissaient d’une salle bien chauffée et d’une compagnie dont chaque membre semblait vouloir les tuer à force de nourriture plutôt qu’autrement. Lorsque tout le monde eut le ventre plein, on laissa sortir la marmaille par trop

remuante, les plus âgés conduisant les petits, et personne n'eut l'air de penser que les enfants puissent être en danger. Une fille brune joua d'un instrument rappelant la harpe. Instrument aux résonances étranges. Sa chanson n'en fut pas moins belle. Une deuxième eut le même succès, reprise par tout le village en chœur. Seuls les voyageurs s'abstinrent. On eut beau leur offrir la harpe, l'époque des chansons avait fui, les doigts de Vanye n'étaient plus souples comme autrefois. Et Morgane... imaginait-on qu'elle ait jamais eu les loisirs de pincer une corde ?

Au lieu donc d'un chant, elle se lança dans une nouvelle discussion, et les doyens parurent aimer les propos que Vanye ne pouvait qu'écouter. Ensuite, la jeune harpiste chanta un troisième air.

C'était la fin du dîner. Chaque famille regagna son foyer, pendant que quatre adolescents préparaient une « chambre » de fortune près du feu : deux paillasses, un rideau en guise de cloison, un pot d'eau pour la toilette.

Quand tout le monde fut sorti, Vanye exhala un profond soupir, heureux d'être enfin seul. Morgane défaisait son armure, qui la blessait, mais qu'elle n'ôtait point au cours des étapes, ni sous les toits suspects. Comme elle l'abandonnait à présent, il pouvait bien en faire autant. N'ayant plus que sa culotte, il s'octroya une vraie toilette derrière l'écran, puis se rhabilla, car il gardait un reste de méfiance. Morgane se rhabilla elle aussi. Leurs armes prêtes, ils dormirent à tour de rôle.

Vanye eut la première veille. Il épia les moindres bruits, jeta un œil par la fenêtre, en direction des bois, des champs que baignait la lune. Rien – pas une ombre, pas même un feu. Il revint s'asseoir. Somme toute, la gentillesse des villageois semblait sincère. Étonnante, mais sincère.

Pas une insulte, pas de mines fermées, pas de fourches. Bon accueil, bon vouloir – Morgane et son *ilin* n'en avaient pas l'habitude.

Ces gens ignoraient le sinistre nom de la Chevaucheuse.

Le jour lui apporta une odeur délicieuse de pain chaud, un bruit d'allées et venues, d'enfants pépiants qu'on obligeait à se taire.

Il huma l'odeur du pain.

— Peut-être vont-ils nous en donner pour le voyage.

— Nous ne partons pas, rectifia Morgane à sa grande surprise.

Fallait-il s'en réjouir ou s'en plaindre ?

— Tout bien pesé, tu as raison : c'est un endroit où nous pouvons souffler. Si nous n'y passons pas quelque temps, il ne nous reste qu'à crever nos bêtes, puis nous crever nous-mêmes. Rien n'est certain, au-delà d'une Porte. À quoi bon entreprendre une chevauchée pénible, et tout perdre faute d'indices que l'on peut nous fournir ? Trois jours. Maximum. Je pense que ton idée est la bonne.

— Vous m'en feriez douter. Vous ne m'écoutez pas, et nous sommes en vie, alors que tout laissait craindre le contraire.

Elle eut un rire sec.

— Détrompe-toi : j'écoutais. Quant à mes propres plans, les mieux ourdis ont échoué aux plus mauvais moments. J'ai quelquefois ignoré tes conseils, pour notre malheur. À présent, je les suis. Nous avons nos chances.

Ils furent servis par un groupe d'enfants sérieux comme des prêtres. Pain chaud, lait crémeux, beurre – ils mangèrent en affamés de longue date, tant il est vrai qu'un bon déjeuner est rare chez les hors-la-loi.

Trois jours passent vite, trop vite, surtout lorsqu'une quiétude ambiante amène une chose pour laquelle on eût payé cher : la limpidité des yeux de Morgane. Ils étaient nettoyés. Il leur arrivait

même de rire, d'exprimer la joie.

Et les chevaux ! Ils se prélassaient. On les bourrait d'herbe verte, on les peignait, on les étrillait d'un tel cœur que Vanye ne voyait plus qu'un peu de maréchalerie comme occupation – et encore, le forgeron du village montrait-il une ardeur fâcheuse à l'aider.

Dès que Vanye approchait les chevaux, toute la jeunesse, Sin en tête, s'agglutinait aux clôtures du parc.

Les questions fusaient, concernant Siptah, l'alezane, Morgane et lui. Questions qu'il ne saisisait pas toujours très bien.

Une fois, au grand abreuvoir, Sin demanda :

— S'il te plaît, *khemeis* Vanye... tu ne peux pas nous montrer tes armes ?

Du moins la phrase s'interprétait-elle ainsi.

Il évoqua sa lointaine enfance, quand il guignait les *dai-uyin*, les fiers seigneurs kurshins, paradant avec leurs armures, leurs chevaux et leurs armes... et aussi l'amertume de cette enfance d'un bâtard, fils d'un noble et d'une femme enlevée – dont l'infériorité rendait le métier des armes d'une désespérante nécessité. Ces petits-là n'étaient que des paysans, leurs rêves n'allaient pas vers une cotte de mailles. Ils s'instruisaient comme d'autres s'instruisent sur les astres – astres et guerres demeurant pareillement loin d'eux. Pas plus que les astres, la guerre ne pouvait troubler leur compréhension.

Vanye ne voulait aucun mal à Sin, aucun mal à ses amis. Il déboucla son épée, la prit en main, murmura :

— Protégez-les.

Alors seulement il la tira, laissa leurs doigts plus ou moins nets toucher le fer – laissa même Sin prendre le pommeau (quelle joie !), essayer de pointer. Mais il la lui ôta presque aussitôt : on n'aime pas qu'un enfant brandisse un objet qui a fait couler le sang.

Puis ils voulurent voir l'autre arme du Kurshin. Cette fois, il refusa, cachant le manche sculpté. Sin eut beau sourire, supplier, il ne céda pas. Jamais ils ne tiendraient une lame d'Honneur. Un tel poignard est réservé au suicide du guerrier. Et il n'était que confié à Vanye, qui devait le rendre à son légitime possesseur.

— Une chose d'*elarrh*... chuchotèrent les bambins d'un même ton craintif.

Que signifiait *elarrh* ? En tout cas, personne n'insista.

Vanye crut bon de leur faire préciser certains détails.

— Dis-moi, Sin... voyez-vous des hommes armés, à l'occasion ?

La surprise fut générale, du plus grand au plus petit :

— Vous n'êtes pas habitués à notre forêt, toi et ta dame, souligna Sin.

Toi et ta dame – hypothèse assez juste. Vanye eut un mouvement d'épaules irrité. Il s'était trahi, et devant des enfants ! Ils connaissaient leurs us, leurs coutumes, ils flairaient donc le nouveau venu, l'étranger – *les étrangers*.

— D'où que tu es ? gazouilla une fillette.

Et, les yeux pleins d'un effroi bien agréable :

— Tu es un *sirrin* ?

Idée qui sembla amener une réprobation unanime. Conscient d'être un jouet entre ces petites mains, Vanye raccrocha l'épée, la fit passer derrière son dos.

— J'ai du travail, s'excusa-t-il, et, comme Sin allait suivre : Non, merci, j'irai seul.

Sin eut l'air offusqué, ce qui ne lui rendit pas le sourire.

Il regagna la mairie, où Morgane causait avec les doyens et nombre de villageois ayant

abandonné leur travail tout exprès pour elle. On lui laissa une place. Longtemps il prêta l'oreille aux questions et aux réponses, saisissant une phrase, ou du moins l'idée générale. Morgane s'interrompait, lui expliquait tel terme, car on parlait champs, bêtes, forêt.

Un peu comme des métayers avec leur seigneur, songea-t-il. Et Morgane s'y pliait de bonne grâce, écoutant plus qu'elle ne questionnait, suivant son habitude.

Puis les visiteurs partirent. Assise près du feu, Morgane se reposa, jusqu'au moment où Vanye vint s'agenouiller en face d'elle. Il était gêné d'avouer son impair, à propos des hommes armés.

Or, Morgane n'eut pour lui qu'un sourire.

— Vraiment ? Eh bien, le mal n'est pas grand. Je n'ai rien pu tirer de ces bonnes gens au sujet des *Qujals*, mais, crois-moi, il y a chez eux certaines choses tellement bizarres que je ne vois pas comment nous pourrions dissimuler que nous venons d'ailleurs.

— Quel est le sens du mot *elarrh* ?

— Le mot vient de *arrh* – *noble*, ou de *ar* – *force, pouvoir*. Ils sont synonymes, c'est le contexte qui implique l'un ou l'autre, ou les deux à la fois. Jadis, quand on disait *arrhtheis* à un *Qujal*, on englobait sa nature et le pouvoir qu'il détenait. Pour les Hommes de l'époque, tout *Qujal* était *mon seigneur*, et son pouvoir celui des Portes, car ils savaient les utiliser, au contraire des Hommes... Oui, le mot a cette triste acception également. *Elarrh* : une chose dépendante du pouvoir, ou d'un seigneur. Une chose qu'il faut respecter, ou craindre. Une chose que les Hommes ne doivent pas toucher.

Plus il creusait la langue *qujalienne*, moins Vanye aimait leur philosophie. Un peuple arrogant, haïssable, sans parler d'autres faits que Morgane lui avait appris, faits dont il n'aurait jamais eu idée : leur influence, leur exploitation des Humains, leur rôle aux premiers temps d'Andur-Kursh – ce qui le choquait profondément. Il soupçonnait même qu'on ne lui révélait pas tout. Il hasarda une question :

— Que direz-vous à ces villageois, *liyo*, quand il vous faudra les mettre en garde au sujet du péril que nous introduisons dans leur pays ? Et que pensent-ils de nous ? Pour qui nous prennent-ils ?

Elle fronça les sourcils.

— Ils nous prennent pour des *Qujals*, j'imagine. Toi, pour un sang-croisé, peut-être... Mais leur opinion... là, je ne trouve pas un moyen adroit de les tâter. Mettre en garde ces bonnes gens ? Je le voudrais. Seulement, j'aimerais savoir quelle réaction nous produirons alors. Ils sont doux, paisibles, tout le montre. Mais la force qui les défend, est-elle maniable ?

Les vues de Morgane correspondaient aux siennes. Ils allaient sur un fil. Ils étaient bien traités, mais ignorants, prisonniers d'un milieu possédant ses propres lois.

— Tiens ta langue, conclut Morgane. Quand tu parles kurshin, veille à n'employer que des mots qu'ils peuvent connaître. D'ailleurs, nous ferions mieux d'utiliser leur dialecte. Dresse-toi un vocabulaire. Notre sécurité est en jeu, Vanye.

— J'essaie, affirma-t-il.

Elle hocha la tête, et ils passèrent le reste de la journée à flâner dans le village, puis au bord des champs, Morgane signalant tous les mots nouveaux que la mémoire de l'*ilin* pouvait enregistrer.

Vanye s'attendait qu'elle choisisse de reprendre la route le lendemain – mais non : le soir venu, quand il lui eut posé la question, elle y répondit d'un simple mouvement d'épaules et aborda un autre sujet. Il n'insista donc pas. Il se promena à l'extérieur, goûtant le train-train quotidien des villageois que Morgane semblait goûter elle-même.

Train-train bienheureux. Vanye aurait presque pu croire que la suite de cauchemars vécus n'était

qu'illusion, que seuls le chaume, le soleil et les sourires avaient une réalité. Pas un mot d'un prochain départ, comme si, en ne disant rien, Morgane pensait éloigner d'eux et de leurs hôtes tout danger éventuel.

Mais la conscience de Vanye le tourmentait, car le repos durait plus que trois ou quatre jours. Pire : il fit un cauchemar. Lui et Morgane dormaient côte à côte ; à quoi bon prendre la garde quand on est chez des amis ? Il dormait donc, s'éveilla couvert de sueur, se rendormit – et s'éveilla une deuxième fois, avec un cri qui alerta Morgane.

— Un mauvais rêve ici ? dit-elle. Tu as connu des nuits où c'était plus explicable.

Elle n'en était pas moins troublée et demeura un certain temps près du feu à observer les flammes. Le cauchemar, Vanye s'en souvenait de façon très floue : quelque chose d'affreux, comme un serpent menaçant une couvée, et lui ne pouvant protéger les oisillons.

Ces villageois me hantent, songea-t-il. Non, ils n'avaient pas place chez eux – malgré quoi ils ne voulaient plus partir, hors-la-loi et hors-le-temps cherchant une oasis de paix, s'y installant en intrus. Et Morgane ? Se faisait-elle la même réflexion ? À moins que, toute honte bue, elle ne fut plus aussi inébranlable dans ses desseins, dans le besoin de survivre qui la guidait.

Pour un peu, il aurait provoqué une discussion. Mais il la voyait fermée, il connaissait son humeur présente. Le lendemain, des gens peuplèrent la grande salle. Plus tard, il s'abstint : somme toute, il n'était pas pressé de rencontrer un ennemi supérieur en nombre loin du village. Morgane serait bientôt prête – bientôt seulement. Il ne voulait pas l'importuner. Quand cette force la poussait, elle ne raisonnait plus. Allait-il lui faire perdre l'esprit une nouvelle fois ?

Il patientait donc, raccommodant le cuir, taillant des flèches pour un arc obtenu d'un villageois amateur de chasse. L'homme le donnait, simplement, mais voyant Vanye gêné, Morgane lui fit un cadeau : une bague aux ciselures curieuses, que son troussequin devait receler depuis des années. Vanye fut ému, car cette bague signifiait certainement quelque chose pour sa dame. Mais elle ne fit qu'en rire.

L'arc à Vanye, et la bague à un bon paysan qui susciterait l'envie de chacun. Le Kurshin put dès lors s'exercer, avec la bande d'enfants toujours désireux de copier ses moindres actes.

Quant à Siptah et à la jument, pensionnaires d'un pré verdoyant, ils montraient le même aspect que les bœufs gras du village : flancs lisses et saine modération dans l'allure. Et Morgane, qui activait d'habitude les choses – Morgane restait volontiers au soleil, en compagnie des doyens ou des jeunes bergers. Elle dessinait sur vélin ce que les paysans, n'ayant jamais vu une carte, admiraient comme un prodige. Ils avaient bien une idée de leurs origines, de leur position. C'était néanmoins la première fois qu'ils situaient l'endroit sous une telle perspective.

Le nom du village ? Mirrind. La plaine défrichée au-delà des bois ? Azeroth. Les bois eux-mêmes : Shathan. À l'intérieur d'Azeroth, Morgane traçait les cours d'eau rejoignant un fleuve : le Narn. Elle y avait également inscrit le mot *Athatin* : *les Feux* ou, pour mieux dire : la Porte du Monde.

En résumé, les paisibles villageois de Mirrind connaissaient une Porte, source de crainte respectueuse : *Azerothern Athatin*. C'était tout, d'ailleurs, mais Morgane ne poussa pas plus loin son œuvre. Elle se borna à calligraphier chaque nom de la carte.

Des noms, des mots que Vanye dut apprendre à écrire aussi, comme il avait appris la langue parlée. Installé sur le seuil de la mairie, il reproduisait les symboles dans la terre sèche tout en s'efforçant d'oublier les scrupules qu'un bon Kurshin peut éprouver face à ces choses. Les enfants, qui le harcelaient quand il soignait les chevaux, ou qui couraient après ses flèches avec tant de fougue qu'il craignait pour eux – les enfants jugèrent vite cette occupation monotone, au point de

l'abandonner.

— Travail d'*elarrh*, disaient-ils – donc, travail qui les dépassait.

Ils respectaient les runes, certes, mais puisqu'on n'en tirait nul amusement, ils cherchaient ailleurs, sauf Sin, accroupi devant Vanye. Sin qui essayait une maladroite reproduction.

Sin de Mirrind, grave, appliqué. L'enfant évoquait pour lui une image poignante, l'image d'un jeune Vanye inculte qui avait quand même maîtrisé les rudiments dont ses frères légitimes profitaient par droit de naissance, les meilleurs qu'offraient les pédagogues d'Andur-Kursh.

Et ici, à Mirrind, un gamin le mangeait des yeux, un gamin plus doué que d'autres, un gamin qui, après leur départ, souffrirait plus que d'autres, ayant entrevu des choses qu'un humble village ne peut donner. Sin était orphelin, son père, sa mère étaient morts, il était l'adopté de tous sans l'être, il était faible. *Ses camarades n'auront rien qui les distingue*, songea Vanye, *mais lui ? Mon épée... le petit l'a tenue, un jour*. Il frémit, se signa.

— Que fais-tu, *khemeis* ?

— J'appelle sur toi le bonheur, Sin.

Il effaça les runes, et eut du mal à arracher ses genoux au sol.

Sin le regarda d'un œil inquiet, car déjà il grimpait les marches de la mairie. Puis, un cri aigu emplit tout à coup le village – non point un cri d'enfant joyeux ou exubérant, chose fréquente à Mirrind. Un cri de femme. Saisi d'appréhension, il tourna la tête. Cette fois, il y eut d'autres cris... des voix d'hommes où résonnait une vraie colère.

Son poulx sembla s'arrêter, repartir à une cadence folle. Aller voir ? Consulter d'abord Morgane ? L'habitude prévalut. Il gravit les marches, pénétra dans la salle pleine d'ombre où Morgane causait avec les doyens...

... Et n'eut pas besoin de s'expliquer : *Changeling* à la main, Morgane accourait.

Sin les suivit en direction du pré communal qu'ils traversèrent jusqu'à l'endroit d'où venaient les cris. Cris et pleurs. Le groupe s'écarta pour faire place à Morgane – tous, sauf les vieux Melzein et Melzeis qui essayaient de réprimer leurs sanglots, une jeune femme et un couple d'âge mûr étreignant la victime. Ceux-là gémissaient de plus belle, épaules flétries.

— Eth... articula Morgane.

L'homme, un des meilleurs de Mirrind, n'avait guère que vingt-cinq ans. Eth, du clan Melzen, bon chasseur, berger de son état, joyeux compagnon, aimant sa femme. Eth, que personne n'aurait pu haïr. Eth gisant égorgé. En outre, son torse présentait des blessures peu profondes, des blessures destinées à le faire souffrir avant qu'il fût tué.

Vanye tremblait d'horreur. *On l'a achevé. On a dû l'obliger à dire ce qu'on voulait*. Et quel homme était-il donc lui-même, lui qui envisageait tout de suite une telle chose ? Eth... il le connaissait. Il eut un mouvement de recul, comme quand on n'a jamais vu un pareil spectacle.

Une nausée, que les petits éprouvaient eux aussi. Ils pleuraient, serrés contre les femmes, Sin serré contre lui. Il le poussa doucement vers ceux de son clan, et Bytheis prit Sin dans ses bras, un Sin blême.

Morgane mit un terme à cette stupeur clouant les adultes.

— Faut-il que vos enfants voient cela ? Vous êtes menacés. Faites garder la route, les principaux points du village. Où était le pauvre Eth ? Qui a trouvé son corps ?

Un jeune se détacha des autres – un nommé Tal. Il montra ses mains pleines de sang.

— Moi, noble dame. Je l'ai vu près... près du gué.

Il fondit en larmes.

— Qui a pu faire ça, noble dame ? Et *pourquoi* ?

On tint conseil, pendant que les Melzen préparaient les funérailles d’Eth. L’angoisse pesait sur tous – mais si Bythein et Bytheis ne pouvaient que pleurer, les membres du clan Sersen, eux, ajoutaient la colère au chagrin, et même les barbes blanches eurent quelque mal à se calmer avant de prendre la parole. L’assemblée n’attendait plus qu’eux. Un des doyens quitta son banc pour aller et venir à hauteur de la cheminée.

— C’est incompréhensible ! cria-t-il soudain, avec un grand geste. Me répondrez-vous, noble dame ? Quoique vous ne soyez point suzeraine de Mirrind, nous vous accueillons comme telle, vous et votre *khemeis*. Il n’y a rien que nous vous refusions. Irez-vous cette fois nous demander une vie humaine sans vous expliquer ?

— Voyons, Serseis... objecta Bytheis en tendant la main pour le modérer.

— Non, j’écoute, dit Morgane.

— Eth est allé où vous l’avez envoyé, noble dame, nos jeunes en sont témoins. Vous lui avez recommandé de n’en rien dire à ses parents, et il vous a obéi. Mais où donc est-il allé ? Il n’était pas *khemeis*, il avait son père, sa mère, sa famille. Ne déceliez-vous pas chez Eth, justement, la vocation de *khemeis* qui le poussait à prendre un gros risque pour vous ? Où est-il allé ? Le saurons-nous ? Et saurons-nous qui est coupable d’un tel acte ?

— Des étrangers, affirma Morgane.

Vanye ne comprenait pas tout, mais l’essentiel ne pouvait lui échapper, et il bouchait les trous. Vu l’atmosphère de plus en plus tendue, il restait à côté d’elle. *Dois-je tenir les chevaux prêts ?* avait-il demandé, sitôt le Conseil convoqué. *Non*, avait répondu Morgane. À son ton ému, on voyait bien qu’elle balançait entre l’envie de prendre la route et sa culpabilité dans le péril menaçant les villageois. Une saine raison la faisait demeurer, raison que Vanye partagea – et il transpirait abondamment sous son cuir.

— Des étrangers. Nous ne pensions jamais les voir ici.

— Des étrangers d’où ? intervint Sersein.

Elle montra la carte que Morgane avait dressée.

— Toutes vos questions tournent autour de notre pays, on croirait que vous y cherchez quelque chose. Vous n’êtes pas notre suzerain. Votre *khemeis* n’est pas de Mirrind, pas même de notre race. Vous venez certainement d’ailleurs. Existe-t-il un pays où le crime est possible ? Vous attendiez-vous à cela quand vous avez envoyé Eth affronter le danger ? Vos motifs sont peut-être trop élevés pour nous mais, noble dame, si un tel danger équivaut à la mort de nos enfants... ne pouviez-vous nous avertir ? Et à présent ? Ne pouvez-vous nous expliquer ?

Un lourd silence ponctua ces mots. Il n’y eut plus que les crépitements du feu et, au loin, une chèvre qui bêlait. Sous la lumière crue filtrant par les nombreuses fenêtres, chaque visage semblait un masque de bois.

Puis Morgane répondit à Sersein :

— Votre pays grouille d’ennemis – et cet ennemi occupe Azeroth. Nous faisons bonne garde tout en prenant du repos chez vous. Vos jeunes m’aident à veiller... car ils connaissent mieux que nous la forêt. Oui, nous sommes pour vous des étrangers – mais pas comme les autres, pas comme ceux qui tuent, qui torturent. Nous voulions un coup de semonce, mais pas une victime. Eth fut le seul – ainsi que vous le dites – à pousser très loin du village, donc à courir de vrais risques. Je le savais. Je l’avais bien prévenu, plutôt deux fois qu’une.

Vanye marqua le coup à l’idée que Morgane ne lui eût rien confié. C’était la tâche d’un *ilin*. Il aurait réussi où Eth avait échoué. Mais non : elle envoyait des jeunes paysans, des garçons bien peu

faits pour le genre de gibier qu'il fallait traquer.

En tout cas, les doyens ne disaient mot, plus effrayés qu'irrités, et suspendus aux lèvres de Morgane.

— L'ennemi n'est-il jamais sorti d'Azeroth ?

— Vous êtes plus à même que nous de le savoir, murmura Bythein.

— Eh bien, cette fois, il en sort. Et comme votre village est tout près, qu'il y a là-bas une meute humaine décidée à conquérir les plaines, l'ennemi, ayant le choix, veut s'emparer de vos terres. Ces hommes sont légion. Vanye et moi sommes seuls, nous ne pouvons les arrêter. Le meurtre d'Eth est un exploit des éclaireurs, qui tâtaient le pays. Maintenant, ils savent. Je ne peux que vous conseiller la fuite. Allez-vous-en, fuyez Mirrind, gagnez les bois, le fond des bois. Si l'ennemi poursuit l'avance, repliez-vous plus loin. Mieux vaut perdre un foyer qu'une vie – on n'en a pas d'autres... et mieux vaut vivre en fugitifs qu'en esclaves de bêtes féroces qui vous traiteront comme ils ont traité Eth. Vous n'êtes pas guerriers – donc, fuyez.

— Voulez-vous nous guider ? demanda Bythein.

Une phrase toute simple – et combien poignante pour Vanye ! Morgane secoua tristement la tête.

— Non. Nous suivons notre propre route. Oubliez-nous, oubliez que nous sommes passés ici, c'est préférable.

L'un après l'autre, ils saluèrent Morgane. À les voir, on eût cru la fin d'un monde – mais n'était-ce pas, en fait, la fin de Mirrind ?

— Nous n'aurons pas qu'Eth à pleurer, dit Serseis.

Et Sersein :

— S'il vous plaît, noble dame, soyez encore des nôtres cette nuit.

— Non, il ne faut pas.

— Rien qu'une dernière nuit. Nous aurons moins peur.

Elle ne croyait pas si bien dire. Morgane était à même de les défendre – et Vanye, surpris, la vit acquiescer.

Puis, dans le crépuscule, les lamentations funèbres redoublèrent, et les doyens n'eurent plus qu'à transmettre aux gens de Mirrind les conseils donnés.

— Ces paysans sont naïfs, dit Vanye d'un ton las. J'ai des craintes pour eux, *liyo*.

— S'ils me croient sans poser de questions, ils peuvent triompher. Mais j'ai peur qu'il en aille autrement.

Morgane secoua la tête et remonta vers le fond de l'immense salle, car les femmes venant préparer le souper émergeaient des brumes du soir.

Vanye s'occupa des chevaux, des troussequins pour le lendemain matin. Il était seul en quittant Morgane, mais quelqu'un courut derrière lui : Sin.

— Je veux aller avec toi. Laisse-moi aller avec toi, *khemeis*.

— Non. Tu as une famille, un clan. Estime-toi heureux d'avoir un clan. Si tu me suivais, ce serait fini.

— Tu ne reviendras jamais plus à Mirrind ?

— Jamais plus.

Cruel ? Oui, mais nécessaire. À quoi bon le rêve, à quoi bon, pour Sin, bâtir un Vanye idéal, un Vanye qui ne méritait pas d'être idéalisé ? Il ne l'avait d'ailleurs que bien trop poussé à rêver. Il serra les mâchoires, fixa une sangle, comptant que l'enfant, pris de colère, tournerait les talons.

Or, Sin n'était pas en colère, Sin l'aidait, Sin vous empêchait de vous montrer méchant. Au bout

d'un moment, il le mit à cheval sur l'alezane – comme le petit l'espérait depuis toujours – et Sin flatta la crinière soyeuse, et Sin pleura, bien qu'essayant de cacher ses larmes.

Vanye le laissa pleurer, puis le fit descendre, et ils regagnèrent la mairie.

Veillée lugubre s'il en fut. Plus de chanteuses, car on venait d'ensevelir Eth, et nul n'avait le cœur à s'amuser. On ne faisait que chuchoter, mais pas de colère, pas de coups d'œil noirs – non, pas même chez les proches du pauvre Eth.

Morgane prit la parole à la fin du souper, au milieu d'un silence écrasant qu'aucun jeune n'aurait songé à troubler. Tous étaient d'ailleurs fourbus, après l'agitation générale. Pas un ne bougeait.

— Je le répète : il vous faut fuir. Cette nuit comme les jours suivants, ayez du moins des guetteurs, camouflez la route, l'accès à votre village. N'hésitez pas, croyez-moi, partez. Avec Vanye, je ferai tout pour ralentir ces démons – mais ils sont des milliers, ils ont armes et chevaux, et il y a autant d'Hommes que de *Qujals*.

Les regards s'assombrirent, même ceux des doyens effrayés d'une chose que Morgane ne leur avait pas encore dite.

— Des *Qhals* ? marmotta Bythein. Quel est donc le seigneur *Qhal* qui voudrait nous léser ?

— Il en existe, vous pouvez me croire. Ces *Qujals* sont étrangers à votre pays, et féroces, plus féroces que les Hommes. Ne leur tenez pas tête, fuyez. Ils sont trop nombreux pour vous. Eux-mêmes ont dû fuir leur pays que la mer engloutissait. Ils ont franchi une Porte, et ils viennent prendre vos biens.

Bythein gémit, retomba lourdement sur son banc. Bytheis la serra contre lui, et chaque membre du clan Bythen se tourna vers eux avec compassion.

— C'est un malheur sans précédent, dit Bythein quand elle fut un peu calmée. Je vois pourquoi vous hésitez à nous parler, noble dame... Les *Qhals* ! Est-ce possible ?

Vanye remplit un hanap de bière qu'il but d'un trait. Une boule lui obstruait le gosier. Il n'était point cause du fléau, mais il y avait mis la main lors de sa formation. Une idée fixe le traquait : il eût pu l'empêcher d'une façon ou d'une autre.

D'une façon, en tout cas : la lame d'Honneur confiée par Morgane. Le meurtre de son cousin aurait peut-être évité bien des maux. Mais, ayant eu pitié, ayant tergiversé, il n'avait pas frappé. Pour sauver son existence, il n'avait pas frappé.

Et Morgane ? En fait, Morgane était à l'origine de cette poursuite dont le premier acte se situait un millénaire plus tôt, d'après l'écoulement du temps chez les Hommes – du moins, de ceux qui ne franchissaient pas les Portes. Poursuite reprise par ses alliés d'une fois – les Shiuas, enfants des enfants des hommes qu'elle mena jadis.

Vanye aurait voulu oublier beaucoup de choses, boire jusqu'à tout oublier – mais peut-on boire quand il faut être prudent, quand l'heure ne se prête pas aux sentiments personnels ? Il laissa donc la gourde, et même il mangea, car les loups traquaient à nouveau Morgane, et l'on doit manger lorsqu'on ne sait rien du lendemain.

Morgane ne fut pas en reste. Son bon sens gardait l'avantage sur l'appétit défaillant, c'était un don inné chez elle.

La salle vide, elle récupéra tout ce qu'ils pouvaient garder. Elle fit deux paquets, non pour une question de poids, mais pour le cas où ils viendraient à être séparés. Les vivres, les objets indispensables n'étaient jamais sur un seul cheval.

— Dors, dit-elle, en le voyant rester près du feu.

— Vous vous fiez à eux ?

— Dors d'un œil, mais dors.

Il posa son épée à côté de lui, et elle la sienne – *Changeling*. Puis ils sommeillèrent, sans armures, ainsi qu'ils pouvaient le faire à Mirrind.

Un frôlement extérieur. Vanye l'entendit, mais il crut que c'était le vent dans les branches et, comme le bruit cessait, il se recoucha, ferma les yeux.

Un autre son, un gond qui grince. Cette fois, Morgane réagit la première, et Vanye fut debout, l'épée en main, bien qu'il ne vît pas très clair, car il avait dormi. Morgane était contre lui, *Changeling* pointée vers la source du bruit : trois hommes.

Non – trois *Qhals*.

Grands, sveltes, cheveux blancs, des traits aussi fins que le profil de Morgane. Trois *Qhals* armés... qui ne cherchaient pourtant pas leurs armes. Pas du tout le genre des fauves lâchés sur Azeroth. Pas du tout.

Morgane sembla un peu plus à l'aise, et d'ailleurs *Changeling* resta au fourreau. Vanye baissa son épée.

— Nous ignorons qui vous êtes, dit l'un des *Qhals*. Selon les Mirrindims, vous vous appelez Morgane et Vanye. Noms inconnus ici. Toujours selon les Mirrindims, vous envoyez leurs jeunes traquer certains étrangers dans nos bois – et l'un de ces jeunes a été tué. Comment nous-faut-il prendre la chose ?

— Êtes-vous alliés des Mirrindims ? demanda Morgane.

— Oui. Et vous ? Qui êtes-vous ?

— C'est toute une histoire. Mais on nous a très bien accueillis ici. Je ne veux aucun mal à ces gens. Voulez-vous les sauver ?

— Oui.

— Eh bien, emmenez-les loin du village. Ils n'y sont plus en sécurité.

Bref silence.

— De quels ennemis étrangers parlez-vous ? Et vous-mêmes, qui êtes-vous ?

— J'ignore à qui j'ai affaire, seigneur *Qhal*. Il me semble que vous aimez la paix, car je vous vois les mains vides, et que vous êtes en bons termes avec les Mirrindims, puisqu'ils n'ont pas donné l'alarme. Je devrais donc vous croire. Convoquez les doyens : ils se porteront garants pour vous, et je répondrai à certaines questions.

Le *Qhal* s'inclina légèrement.

— Je m'appelle Ler. Nous sommes chez nous, je suis à ma place – vous pas. Je vous dénie le droit d'agir comme vous le faites, de pousser ces gens à un exode. Si vous voulez traverser Shathan, prouvez-nous vos bonnes intentions, sans quoi nous en douterons : nous vous tiendrons pour des émissaires de ceux qui veulent léser les paysans, et la route vous sera barrée.

C'était net – tellement, même, que les doigts de Vanye serrèrent plus fort son épée. Il regardait les *Qhals* – et les fenêtres qui n'avaient pas de volets. Entre ces fenêtres et le feu, Morgane et lui offraient une double cible à d'éventuels archers.

— On vous renseigne bien, releva Morgane. Avez-vous parlé aux Mirrindims ? Vous nous traitez en suspects – je pense donc que non.

— Il y a des étrangers dans les bois. Nous avons réglé le sort de quelques-uns, et nous sommes venus ici. On nous a effectivement renseignés. Les gens vous aiment... mais vous connaissent-ils bien ?

— Soit. Je vous dirai la même chose qu'aux Mirrindims : votre pays est attaqué. Une horde d'Hommes et de *Khals* a franchi les Feux d'Azeroth. Des pillards originaires d'une contrée, d'un monde où toute loi, toute morale n'existent plus depuis longtemps. Cette contrée, Vanye et moi l'avons fuie, mais nous ne sommes pas les meneurs du fléau qui s'abat sur vous. Ces Hommes et ces

Khals rôdent, chassent, traquent, tuent, et ils ont découvert Mirrind. J'espère qu'après votre accrochage vous n'en avez pas laissé un seul rejoindre leur campement – sans quoi ils récidiveront.

Cette mise au point parut émouvoir le *Qhal*, de même que les deux autres.

— Pouvez-vous protéger Mirrind ? insista Morgane.

— C'est notre affaire.

— Mais le protégerez-vous ?

— Mirrind est toujours sous notre protection.

— Et c'est une des raisons pour lesquelles les gens m'ont bien accueillie sans me connaître. Ils n'ont vu en moi qu'une *Qhale*.

— Parfaitement.

Morgane salua de la tête, rendant hommage à son interlocuteur.

— En résumé, bien des choses étonnantes s'expliquent. Si Mirrind est un reflet de vos mœurs, ces mœurs sont louables. Laissez-moi maintenant vous dire que je veux gagner Azeroth, où je materai cette horde – et que j'irai là-bas, quoi que vous fassiez.

— On n'est pas plus arrogant.

— Plus arrogant que vous, seigneur *Qhal* ? J'en doute. Vous possédez certains droits – tout comme nous.

— On peut être arrogant quand on a le pouvoir.

Morgane haussa les épaules.

— Sollicitez-vous la libre traversée de Shathan ? Il vous la faut – et je ne puis vous la donner. Pas moi.

— J'aimerais l'autorisation des vôtres. Mais, si vous permettez : qui peut me l'accorder, et à quel titre ?

— Où que vous alliez, vous serez continuellement épiée, noble dame qui n'êtes pas de chez nous. Quant à moi, je ne dis ni oui ni non pour l'autorisation. Vos propos, vos manières sont suspects. Ce sont des propos, des manières d'étranger.

— C'est exact, admit Morgane. Notre fuite n'a pas commencé près d'Azeroth. Le malheur a voulu que la horde shiua choisisse le mauvais chemin, mais nous n'y sommes pour rien. Elle est conduite par un *Khal* de sang-croisé – Hetharu – et par un Homme également de sang-croisé – Chya Roh i Chya. Toutefois, leur commandement n'est pas indiscuté. Ces gens ignorent la pitié, la clémence. Prenez-les face à face, et vous aurez le même sort qu'Eth. Ils vous ont déjà révélé leur nature, je le crains, et je regrette qu'ils ne m'aient pas plutôt attaquée.

Nouveaux coups d'œil, puis le *Qhal* s'inclina derechef.

— Suivez la rivière en direction du nord – du nord, si vous voulez vivre. Un petit crochet pour satisfaire notre seigneur peut vous y aider. Est-ce trop exiger ? Sinon, nous vous traiterons en ennemis. Des amis doivent tout nous confier.

Sur ce, les trois *Qhals* – dont l'un était d'ailleurs une femme dissimulée dans la pénombre – tournèrent les talons. Ils sortirent comme ils étaient venus : sans bruit.

Morgane grommela une insulte.

— Férons-nous ce crochet ? demanda Vanye d'une voix hésitante, bien qu'il n'eût guère le cœur à collectionner les ennemis.

— Si nous nous battions, nous causerions de telles ruines que les pauvres gens n'auraient plus aucun moyen contre les Shiuas – et, par-dessus le marché, nous y laisserions nos vies. Non, je n'ai pas le choix, et ils le savent. En outre, je doute que ces *Qhals* soient vraiment venus à l'improviste.

— Vous croyez que les Mirrindims... ?

— Sersein l’a dit : nous ne sommes pas des leurs. Aujourd’hui même, après la mort d’Eth, quand ils ont commencé à s’interroger... qui te prouve qu’ils n’ont pas cherché l’aide des *Qhals* ? Ils ont voulu nous garder cette nuit encore. Pourquoi ? Pourquoi pas dans notre intérêt, pour nous sauver ? À moins que je ne pousse trop loin les soupçons. Bref, je vais faire comme ils demandent. Je ne m’inquiète pas : j’ai senti dès la première minute que l’emprise *qhalienne* est ici assez douce, que les contacts sont meilleurs.

— Le fait est qu’ils ont plus d’entregent que certains *Qujals* de ma connaissance, admit Vanye, en refoulant toutefois une boule qui obstruait sa gorge, car il n’aimait guère leur voisinage. On affirme, *liyo*, qu’au cœur des forêts de Kursh, il y a des animaux très doux. Personne ne les traque, et ils n’ont peur de personne. C’est ce que l’on affirme.

— Possible.

Morgane retourna près du feu, observant un moment les flammes puis, ayant déposé *Changeling*, prit son armure.

— Est-ce notre adieu, *liyo* ?

— À quoi bon lanterner ? Ces gens sont doux, je le veux bien. Ce sont peut-être les mêmes raisons que nous qui les font agir, je le veux bien. Mais il y a des choses... enfin, tu es au courant, tu n’es plus un novice. Je ne me fie à personne.

— À personne, non.

Vanye s’équipa : cotte de mailles, gorgerin, coiffe, casque – son casque bosselé, oublié depuis son premier jour à Mirrind.

Et ils allèrent tous deux chercher leurs chevaux.

Une ombre menue surgit quand Vanye ouvrit l’enclos : Sin, qui couchait près des bêtes, Sin qui ne fit aucun bruit capable d’éveiller les habitants, Sin qui pleurait – et qui n’en aida pas moins à seller Siptah, seller la jument, boucler les couvertures enroulées. Et l’homme de Kursh voulut serrer la main du petit homme de Mirrind – mais Sin l’étreignit avec fougue. Pour abréger sa peine Vanye monta vivement, puis Morgane, et l’enfant s’éloigna.

Les chevaux marchaient sans bruit, malgré quoi bien des portes s’ouvrirent sur leur passage. On se levait, on venait au clair de lune, les yeux gonflés, les yeux tristes. On agitait un bras. Les Anciens barrèrent la route à Morgane, qui s’inclina.

— Vous n’avez pas besoin de nous pour l’instant, dit-elle. Si le seigneur *Qhal* Ler est votre ami, lui et ses hommes vous défendront.

— Vous n’êtes pas des leurs, chuchota Bythein.

— Vous vous en doutiez, je pense ?

— À la fin seulement, noble dame. Mais vous n’êtes pas non plus notre ennemie. Revenez, nous vous accueillerons encore.

— Merci, Bythein. Mais il me faut être ailleurs. Pouvez-vous vous fier aux *Qhals* ?

— Ils nous ont toujours protégés.

— Alors, vous risquez moins.

— Nous suivrons vos conseils. Nous placerons des guetteurs. Mais nul ne peut traverser Shathan sans autorisation, les *Qhals* nous l’interdisent. Bonne route, noble dame. Bonne route, *khemeis*.

— Et le bonheur pour vous tous, compléta Morgane.

Elle partait sans hâte, sans cette honte que méritent certains fugitifs – mais sans joie.

Puis les grands arbres les enveloppèrent, comme les enveloppèrent un moment les adieux des guetteurs placés sur la route, et comme les enveloppa bientôt le chant du cours d’eau devant les guider.

Pas un seul ennemi. Rien ne gênait les chevaux. Ils bivouaquèrent loin de Mirrind, sommeillant à tour de rôle pendant le peu de temps dont ils disposaient avant l'aube.

Une claire matinée les vit repartir, suivre une piste qui n'avait de piste que le nom, sous les frondaisons basses qui n'offraient aucune trace d'un passage suspect.

Quand même, quelques glissements, quelques frôlements leur laissaient l'impression d'être épiés. Une longue pratique des bois vous rend difficile à surprendre – mais ni le Kurshin ni Morgane ne voyaient personne.

— Ce ne sont pas nos ennemis, jugea Morgane, profitant d'un intervalle où ces supposés observateurs semblaient moins proches. Les Shiuas n'ont pas l'habileté des coureurs de forêts... sauf un.

— Roh ? Roh n'est pas ici, je ne le crois pas.

— Moi non plus. Il s'agit donc de *Qhals*. Nous avons une escorte.

Ladite escorte inquiétait visiblement Morgane – tout comme elle inquiétait Vanye.

Plus ils allaient, d'ailleurs, plus le silence pesait, mais pas un silence total. Outre le bruit des bêtes, des branches, de la terre foulée, il y avait un son différent... une brise qui n'aurait pas dû souffler, une chose qui remuait les feuilles. Vanye l'entendait, cette brise, cette chose. Il jeta un coup d'œil derrière lui.

Rien. Le bruit cessa. Il préféra observer la piste, car elle longeait un méandre du cours d'eau, un endroit peu fait pour les chevaux, plein de branches traîtresses – le taillis le plus dru, le plus vieux rencontré jusqu'alors, même autour de Mirrind.

Et une nouvelle fois, le bruit. À gauche.

— Il insiste, grommela Vanye, exaspéré.

— J'aimerais bien que notre homme se montre ! lança Morgane dans la langue des *Qhals*.

À peine eurent-ils atteint le bout du méandre, qu'une silhouette s'inscrivit devant eux. Une silhouette jeune, svelte, en pourpoint vert, cheveux de neige... sans armes.

Siptah et l'alezane hennirent, se cabrèrent. Morgane, qui ouvrait la marche, maîtrisa le gris, et Vanye la rejoignit dans la mesure où il le pouvait, vu l'étroitesse du layon.

Le jeune *Qhal* s'inclina, opposant une mine joyeuse à leur stupeur. Il n'était pas seul. Vanye entendait piétiner derrière. Impression désagréable.

— Êtes-vous ami de Ler ? questionna Morgane.

L'autre souriait toujours, les mains aux hanches.

— Je suis son ami. Et comme vous souhaitiez me connaître, me voici.

— Je préfère voir ceux qui sont sur ma route. Vous allez vers le nord, je pense ?

— Je dois vous protéger, répondit le jeune *Qhal* en appuyant ces mots d'une courbette dans les formes. Mon nom est Lellin Erirrhen. Vous êtes priée de passer la nuit au camp du noble Seigneur Merir Mlennira – vous et votre *khemeis*.

Morgane resta songeuse un moment pendant lequel Siptah piaffa – Siptah habitué à une action plus violente lors de pareilles rencontres.

— Et l'homme qui nous observe toujours ? Qui est-il ?

L'intéressé rejoignit Lellin – brun et trapu, celui-là, et portant un grand arc.

— Mon *khemeis*, dit Lellin. On l'appelle Sezar.

Sezar s'inclina avec l'élégance d'un *Qhal*, puis colla aux pas de Lellin quand le jeune homme prit la tête du groupe, tenant manifestement pour certain que les voyageurs l'imiteraient.

Vanye respira lorsqu'ils s'effacèrent dans la pénombre du sous-bois, tels des fantômes : Sezar était un Homme – et un Homme armé, à l'inverse de son seigneur *Qhal*. *Ou bien on les aime, ou bien*

on les craint, pensa le Kurshin. Mais y en avait-il beaucoup d'autres à rôder ?

Toujours gai, Lellin revint vers eux à l'endroit où la piste bifurquait, pour prendre une nouvelle direction qui les éloignait de la petite rivière.

— C'est moins long, expliqua-t-il.

— On nous a conseillé de suivre l'eau, objecta Morgane.

— Bah ! Ler vous a montré une route sûre... mais vous n'en auriez pas bientôt fini. Venez. Je sais où je vais.

Morgane acquiesça d'un simple mouvement d'épaules.

Ils arrêterent à midi pour laisser les bêtes souffler – et pour manger. Lellin et Sezar prirent ce qu'on leur offrait, mais s'éclipsèrent ensuite sans un mot. Le *Qhal* ne réapparut que quand, las d'attendre, Morgane et Vanye firent mine de s'éloigner seuls. Ça et là des oiseaux pépiaient – chose étrange au milieu du bruit que faisaient les voyageurs. Et ça et là, Lellin ou Sezar quittait la piste, ne se montrant à nouveau qu'un peu plus loin. On eût cru qu'ils prenaient des raccourcis du raccourci – encore que lesdits raccourcis ne fussent peut-être pas praticables pour des cavaliers.

Et puis, vers le crépuscule, une odeur de feu de bois chatouilla les narines du Kurshin, en même temps que Lellin, revenant – sans Sezar – d'une dernière expédition, barrait la route à Morgane. Il s'inclina respectueusement.

— Nous approchons. Veuillez me suivre, je vous prie. Surtout, pas de geste équivoque. Sezar annonce votre arrivée. Avec moi, vous ne risquez rien, et, vu ma position, je suis le premier intéressé. S'il vous plaît, noble dame...

Lellin emprunta une piste tellement obstruée qu'ils durent mettre pied à terre afin de guider leurs chevaux. Morgane n'en fixa pas moins *Changeling* à son baudrier. Vanye, lui, tenait son arc prêt. Il fermait la marche, l'œil aux aguets, mais nul ne vint les inquiéter.

Ce n'était pas une clairière, pas du tout comme la zone défrichée de Mirrind. On voyait un campement disposé sous les arbres dont l'un d'entre eux réduisait tentes et huttes à une taille minuscule – un tronc de quinze mètres avant les plus basses branches. Il s'en trouvait d'autres à la périphérie, étalant des frondaisons majestueuses, si bien que l'ombre projetée mouchetait les vélums.

Morgane et Vanye suscitèrent une certaine curiosité lorsqu'ils suivirent un passage libre baignant dans un jour filtré par les feuilles entre lesquelles le ciel bleu formait contraste avec le dessin des branches.

Pas un cri, pas une insulte. Ils longeaient une double haie de *Qhals* des deux sexes, minces, cheveux blancs, et de petits Hommes au teint foncé – jeunes ou chenus, ces derniers en robes. La vieillesse marquait humains et non-humains, sauf que les humains étaient parfois barbus ou chauves et, qu'au contraire, les *Qhals* ne l'étaient jamais. Comme habits, les jeunes semblaient préférer pourpoint et culotte – et des armes, tous n'en avaient pas. Le Kurshin tirait du spectacle une impression générale de douceur – à les voir l'escorter d'un air aimable, hôtes de Shathan qui, eût-on dit, obéissaient à une simple curiosité.

Mais Lellin s'arrêta avant qu'ils eussent traversé tout le camp.

— Noble dame, je vous prie de remettre vos armes à votre *khemeis*, et de me suivre.

Morgane ne s'émut point.

— Vous aurez pu noter que nos coutumes diffèrent des vôtres. Je ne fais pas d'objections, mais qu'allez-vous encore exiger de nous ?

— Refusez, *liyo* ! grommela Vanye.

— Demandez à votre seigneur s'il veut m'y contraindre. Pour moi, j'envisagerais plutôt de vous brûler la politesse immédiatement – et je le peux, Lellin.

Lellin hésita, fronça les sourcils et gagna à grands pas l'abri principal, une tente majestueuse. Sezar demeura sur place, près des voyageurs qui tenaient les rênes de leurs montures.

— Ils me plaisent, dit Vanye en kurshin. Tout de même, ils vous obligent à descendre de cheval, puis à me remettre vos armes, puis à nous isoler. S'ils continuent, ils vont nous hacher menu, *liyo* !

Morgane pouffa, et Sezar eut un clignement surpris.

— Ne crois pas que je vais accepter. Mais modère-toi, jusqu'au moment où nous connaissons leurs intentions. Nous n'avons pas besoin d'ennemis gratuits.

Ce fut long. Autour des voyageurs, humains et *Qhals* montraient toujours une vive curiosité. Pas d'épées, pas d'arcs, pas d'injures. Un simple cercle groupant jeunes, adultes et anciens. Rien d'une meute flairant le sang.

Lellin réapparut. Il salua Morgane.

— Faites comme vous voulez. Le seigneur Merir ne prétend pas vous contraindre. Je vous suggère seulement de laisser vos chevaux, qui ne peuvent nous suivre. Sezar s'occupera d'eux. Venez donc. Et n'usez pas de menaces à l'égard de Merir, étrangers, sinon nous prendrons un autre ton.

Vanye décrocha du troussequin de Siptah le bagage de Morgane, le chargea sur ses épaules, puis Sezar emmena les bêtes, pendant que le Kurshin suivait sa dame en direction de la tente verte – la plus grande du camp.

L'entrée n'en était pas fermée – point favorable, signifiant un risque moindre d'un piège quelconque. Effectivement, Morgane et Vanye y virent des *Qhals* âgés, non armés, mêlés à des Hommes eux-mêmes vieux pour le jeu du poignard. Au milieu demeurait assis un *Qhal*, plus qu'un ancêtre, celui-là, dont les mèches de neige croulaient sur les épaules – une chevelure serrée au front d'un bandeau doré, à la façon d'un roi humain. Pour le reste, il avait une cape couleur d'herbe neuve sous laquelle on voyait un mantelet en longues plumes grises mouchetées de noir – une merveille de beauté et de fabrication.

Lellin plia le genou.

— Merir, Seigneur de Shathan, articula-t-il à mi-voix.

— Soyez les bienvenus, étrangers.

Merir parlait à mi-voix comme Lellin. Un des vieillards présenta un siège. Morgane s'assit, et Vanye se tint derrière elle.

— Vous êtes Morgane, votre compagnon est Vanye, dit Merir. Vous étiez chez les Mirrindims, jusqu'au jour où vous avez pris sur vous d'envoyer leurs jeunes gens explorer nos bois, où l'un d'eux fut tué. S'il faut vous croire, vous pensez gagner Azeroth – et vous nous mettez en garde contre un envahisseur qui a franchi les Feux. Vous n'êtes Shathanéens ni l'un ni l'autre. Tous ces points sont-ils exacts ?

— Ils sont exacts. Ne croyez pas, seigneur Merir, que nous démêlons grand-chose aux événements. Mais nous sommes ennemis des gens qui occupent à présent vos plaines. Nous lutterons contre un tel fléau. Comme votre accord est nécessaire, je vous le demande.

Le *Qhal* scruta Morgane d'un œil aigu, et elle lui rendit la pareille. Puis il se tourna vers un des doyens avec qui il échangea quelques mots.

— Vous venez de loin, reprit-il. Vous avez bien droit à l'hospitalité, le temps que nous causions. Vous semblez agir vite. Si vous êtes au courant d'une attaque imminente, dites-le-nous. Je vous promets que nous agirons nous-mêmes. Ou alors, vous accepterez peut-être de nous fournir des détails.

Morgane ne répondit pas. Elle n'en dit pas davantage pendant qu'on leur donnait les preuves d'une large hospitalité, et que Merir veillait à leur faire aménager une tente. Pour sa part, Vanye

gardait la main posée juste derrière elle. Il restait aux aguets, car ils avaient tous deux l'expérience des Portes, une expérience dont les *Qhals* – et les *Khals* – manquaient, et que certains cherchaient à retrouver, dussent-ils tuer pour cela. Aimables, soit... mais il fallait craindre le pire.

On servit un rafraîchissement, et il intercepta le hanap offert à Morgane pour goûter son contenu avant de le lui passer, et de boire le contenu du sien. Morgane ne fit d'ailleurs que garder le hanap en main, malgré le bon vouloir de Merir qui, lui, buvait une gorgée.

— Est-ce la coutume chez vous ? demanda-t-il.

Vanye s'arrogea le droit de répondre.

— Non, mais nos ennemis ont la coutume d'empoisonner les gens.

Une telle audace verbale vis-à-vis du vieux seigneur sembla offusquer les Anciens.

— Non, non, tranquillisez-vous, articula doucement Merir. Je vais parler à ces nobles étrangers. Que ceux qui n'ont rien à faire ici s'en aillent.

Et il ajouta :

— Nous nous entretiendrons de choses qui n'intéressent que le Conseil privé de Shathan, noble dame. Vous avez insisté pour ne pas éloigner votre *khemeis*. Il peut néanmoins attendre dehors.

— Non ! trancha Morgane.

Les *Qhals* n'étaient pas tous partis. Ils prenaient place à même le sol, et les plus âgés sur des sièges.

— Assieds-toi ! dit-elle à Vanye, qui s'installa en tailleur.

Position rien moins que cérémonieuse, et il but une deuxième gorgée, la première ne lui ayant laissé aucun goût. Morgane but de même, puis allongea ses jambes bottées, attitude un peu trop désinvolte aux yeux des gens du seigneur Merir. C'était exprès. Vanye connaissait sa dame, il voyait son intention : elle jugeait *Qhals* et humains, elle cherchait leur mesure.

— On ne m'a jamais sommée de comparaître, dit-elle. Mais Shathan est votre pays, seigneur, et je vous dois cette visite courtoise.

— Vous êtes venue – pour notre mutuel profit. Comme vous le dites, Shathan est notre pays, et cette courtoisie que j'obtiens de vous prouve l'intérêt que vous nous portez. Qu'avez-vous dit aux Mirrindims ? Qui forme ces hordes sauvages ?

— Seigneur, il existe un pays nommé Shiuan, en deçà des Feux. Vous comprenez, je pense. Un pays misérable, une population affamée. Les Hommes d'abord ont eu faim, puis les *Khals*. Ces derniers étaient encore riches à une époque où les Hommes succombaient déjà, mais les inondations menaçant leurs terres eurent raison des uns comme des autres. Puis vint un Homme, un certain Chya Roh. Il connaissait le secret des Portes, que les *Khals* de là-bas ont totalement oublié. Chya Roh n'est pas un Shiua. Il est d'ailleurs, d'un pays situé en deçà des Portes de Shiuan. Il vient d'Andur-Kursh, d'où nous venons nous-mêmes. C'est la raison pour laquelle nous étions chez les Shiuas : nous traquions Roh.

Un doyen s'exclama :

— Qui aurait révélé de telles choses à un Homme ? Qu'en est-il donc d'Andur-Kursh, où les Hommes sont libres d'utiliser ces pouvoirs ?

Morgane hésita :

— Seigneur... un homme peut changer de corps avec un autre, grâce à ces pouvoirs. Est-ce une chose connue de vous ?

Les *Qhals* se regardèrent dans un silence plein d'effroi. Seul, Merir conserva son masque marmoréen.

— Une telle chose est du domaine interdit. Oui, elle nous est connue... mais les mots ne

franchissent jamais l'enceinte du Conseil Restreint.

— Il me plaît que tant de sages occupent ici des sièges élevés. Chez vous on honore la vieillesse. Je suis en présence d'un cénacle où domine une saine raison.

— Changer de corps avec un autre est un acte monstrueux.

— Qui n'en est pas moins connu d'êtres sans foi ni loi. Connus de certains fauves d'Andur-Kursh. Ce Chya Roh... Il y eut jadis un maître dans la pratique des Portes. C'était un *Qujal*, du moins au début car, par la suite, tous ses aspects successifs sont humains. Il n'a pas cessé de tuer, d'utiliser d'autres corps à ses fins démoniaques, de prolonger sa vie à travers les siècles et les siècles, à travers plusieurs générations d'Hommes et de *Qujals*. Il fut Chya Zri, il fut Chya Liell. Dernièrement, il a pris l'aspect de Chya Roh i Chya, cousin de Vanye. C'est vous dire, noble seigneur, que mon *khemeis* a une triste idée des Portes.

» Après cela, Roh nous a évités, car il sait que son être est en péril à cause de nous. Son être... mais combien d'existences a-t-il vécues depuis des siècles ? Était-il même mâle ou femelle au commencement ? Est-il natif d'Andur-Kursh, ou d'un autre pays ? En tout cas, il est incroyablement vieux et rusé, et il n'hésitera jamais à franchir une Porte. Telles sont les raisons qui nous l'ont fait traquer jusqu'en pays shiua. Là, il s'est vu acculé, dans une contrée vouée à s'engloutir – chose affreuse pour les autochtones dont plusieurs générations pouvaient encore se succéder avant cette fin. Mais pour un être voulant l'immortalité, la fin semblait proche... toute proche. Il alla chez les *Khals*, puis chez les humains, il leur affirma qu'il était à même d'ouvrir les Portes – ces Portes échappant aux connaissances des gens de ce monde – et de les guider vers un pays nouveau. Il s'octroyait une armée – et gagnait une issue certaine.

» Je n'ai pu l'empêcher, pas plus que Vanye. Il nous précédait sur la route, le temps manquait. Nous ne pouvions qu'emprunter le même passage. Une fois la Porte franchie, nous étions à bout. Nous galopions, jusqu'au moment où nous atteignîmes votre forêt... où nous atteignîmes la clairière de Mirrind. Nous nous y sommes reposés, nous voulions observer le pays, savoir quelle force vous possédiez pour combattre Chya Roh. Nous ne pensions point mêler les Mirrindims à cette lutte, car il est visible qu'une guerre n'est pas leur fait. Nous ne cherchions qu'à les protéger. À présent, le temps s'écoule. Nous comptons atteindre Azeroth ; régler son sort à Chya Roh. Bref, nous sommes ici, seigneur.

L'assemblée montra un désarroi qu'exprimèrent des chuchotements et des regards lancés à Merir. Le masque du doyen *Qhal* frémit.

— Voilà une bien sombre histoire, noble dame.

— Et encore, vous ne faites que l'entendre. Je ne sais où nous allons, Vanye et moi, mais je n'espère pas un recul de cette horde. Ils vous cerneront tôt ou tard. J'ai insisté pour qu'en aucun cas on ne leur tienne tête. Toutefois, j'aurais dû comprendre que les villageois n'ont pas plus peur des Shiuas qu'ils n'ont peur de nous. Je les ai prévenus. Mais il est clair qu'Eth est tombé innocemment entre leurs mains, ne les craignant pas plus qu'il ne me craignait moi, et sa mort me navre.

— Vous n'étiez pas autorisée à expédier des Hommes dans notre forêt, critiqua un vieillard. Les Mirrindims le croyaient, ils y sont allés comme ils l'auraient fait pour nous – à seule fin de vous être agréables. Il n'est pas douteux que vous avez provoqué la mort du pauvre Eth.

Vanye lorgna l'Ancien d'un œil noir.

— L'Homme était prévenu.

— Paix ! intima Merir. Voyons, Nhenn, l'un de nous eût-il fait mieux, ayant un village à défendre ? Nous sommes d'ailleurs blâmables nous-mêmes, car nos hôtes ont agi avec une telle habileté et si peu de bruit que nous ne soupçonnions pas leur présence là-bas, jusqu'au jour du

meurtre. L'issue aurait pu être pire, le fléau fondre sur nous tout d'un coup. Accusons notre négligence, non ces étrangers. Comme les Shiuas, ils ont joué nos guetteurs. J'en suis responsable.

— Il est possible qu'ils aient fait parler Eth, souligna Morgane. On doit donc admettre que certains *Khals* de la horde se trouvaient dans les bois, car eux seuls ont pu l'interroger. Les Hommes de Shiua n'ont pas la même langue. Vos gens font allusion à des envahisseurs tués : eh bien, vous pourriez savoir si la horde est renseignée d'après le nombre de *Khals* qui sont tombés ou qui ont échappé. Mais le rapport des meurtriers d'Eth, ou leur simple disparition peut suffire à inquiéter les chefs. Qu'on les juge comme on voudra, ils ne faibliront pas. Demandez à Ler. Vous obligez les Mirrindims à rester dans leur village, soit. Mais si le sort de ces bons paysans vous touche, je vous en prie : réétudiez la question. Je ne suis pas tranquille pour eux.

— Avec votre accord, seigneur, je m'en occuperai.

C'était Lellin, entré discrètement, et dont la présence détourna tous les regards.

— Oui, acquiesça Merir. Charge Nhirros d'aller voir Ler. Je ne veux pas trop risquer.

Le *Qhal* s'enfonça un peu plus dans son fauteuil.

— L'exode de tout un village n'est pas une mince affaire... mais ce que vous nous apprenez est grave. Quand même, de quelle manière... n'étant que deux, croyez-vous vous imposer à ces Shiuas ?

Morgane n'hésita pas.

— Je vise Roh. Chya Roh est notre ennemi le plus dangereux. Puis il y a Hetharu d'Ohtij-in – une forteresse de son pays. Hetharu est le chef des *Khals*. Je compte supprimer Roh. Hetharu vient ensuite. Sans chef, la horde se débandera. Hetharu a tué son propre père qui tenait Ohtij-in, il a causé la fin d'autres seigneurs, on ne l'aime pas : on le craint. Je prévois des factions, des heurts dont les Hommes surtout souffriront. Même chez les Hommes, l'entente ne règne guère. On y trouve les Hiuas – le peuple du grand marécage – et ceux qui étaient fixés en zone shiua. Trois groupes que, seul, Roh a pu momentanément unir. Tuons donc Roh le premier... mais ce n'est pas chose faite. Hetharu et lui sont bien gardés, ils ont des milliers de vougiers autour d'eux, ils ont pris la Porte d'Azeroth – la Porte Maîtresse, je crois, seigneur Merir ?

Le *Qhal* hocha la tête – un simple geste qui remplit les autres de frayeur.

— Oui. Vous le savez ?

— Je le sais. Et il existe un point d'où on peut commander la Maîtresse Porte.

Les anciens sursautèrent. L'un d'eux apostropha Morgane :

— Qui êtes-vous, vous qui posez cette question ?

— Ah ! Je vois que vous savez. Eh bien, croyez-moi, ou choisissez Chya Roh, mais je ne vous le conseille pas. Roh peut détecter le point, il peut faire appel à l'énergie des Portes. Je vous répète ma question, seigneurs : Où ?

— Pas tant de hâte, la tempéra Merir. Nous sommes à même de juger vos actes et ceux du nommé Chya Roh. Nous préférons de loin les vôtres, mais cette question... convenons qu'elle est épineuse, noble dame. Nous aimons vivre en paix. Cela fait des siècles et des siècles que le destin nous a poussés vers Shathan. Peut-être voyez-vous notre idéal, car pour franchir les Portes et nous poser ces questions, il faut avoir lu les Livres, les Chroniques d'autrefois. Il y eut ici des Hommes, et nous-mêmes. Notre puissance était diminuée, nous aurions pu succomber. Mais nous menons une vie simple. Comprenez-vous notre inquiétude, notre douleur, quand vous demandez le droit d'abattre vos ennemis ? Nous ne tolérons ni les querelles, ni les effusions de sang. Bon gré mal gré, nos lois maintiennent la paix. Irons-nous donc les enfreindre au nom de l'ordre, vous laisser traquer des hommes, alors que nos textes l'interdisent ? Ne sommes-nous pas responsables de notre peuple ? Admettons qu'une faction se crée *chez nous*, que les factieux exigent le même droit ?

— Premier point, seigneur : ni moi ni les Shiuas ne sommes originaires de Shathan. Le conflit a débuté ailleurs, et vous resterez d'autant plus indemnes qu'il ne franchira pas les limites de vos bois. C'est mon espoir, même s'il est faible. Deuxième point : si votre peuple est assez fort pour tenir tête à l'envahisseur, dites-le-nous. Je n'aime pas les luttes inégales : nous seuls contre des milliers... non. Connaissez-vous un meilleur moyen ? Si oui, je l'écoute.

— Que suggérez-vous ?

— Rien. Je ne chercherai pas d'aide auprès des habitants. Vanye et moi ne sommes pas à notre place dans votre pays. Je ne veux pas le troubler. Nous y toucherons le moins possible.

Allait-elle dire certaine chose – une chose qui ne plairait pas du tout à Merir ? Vanye dressa l'oreille, en essayant de garder un visage de bois. Le *Qhal* réfléchit, puis :

— Soyez des nôtres pour cette nuit, et pour demain, dame Morgane. Il me faut peser les événements. Il se peut que je dise oui, que je vous laisse traverser Shathan, comme il se peut que j'aie besoin d'être mieux informé. Mais ne craignez rien de ma part. Vous êtes libre.

— Vous avez beaucoup questionné et peu répondu, seigneur. Où en est Azeroth ?

— De grandes forces y sont rassemblées, comme vous le dites, et on cherche déjà à utiliser l'énergie des Portes.

— Roh cherche, mais il échoue. D'où je déduis que vous tenez toujours le point clé, qui n'est pas Azeroth.

Les yeux gris du *Qhal* regardèrent fixement Morgane.

— Nous disposons d'un pouvoir, peut-être celui de vous contrer. Mais nous ne l'emploierons pas ainsi. Et je vous en supplie, noble dame : suivez notre exemple.

Morgane quitta son fauteuil et s'inclina, imitée par Vanye.

— Comme vous nous affirmez qu'il n'y a pas encore crise, nous acceptons d'être vos hôtes... mais l'incursion des Shiuas aura un prolongement bien pire. À mon tour de vous supplier : veillez sur les Mirrindims.

— Ces étrangers vous traquent, je crois ? Vous craignez qu'Eth ne leur ait révélé votre présence, et en deuxième lieu, vous craignez pour Mirrind.

— Ils veulent me barrer la route. Ils ont peur que j'avertisse les gens du pays.

Le vieillard fronça les sourcils.

— Il y a peut-être autre chose, aussi ? Vous pouviez avertir Mirrind dès le début – or, vous ne l'avez fait qu'au premier sang versé.

— C'est ma faute, et cela ne se reproduira pas. J'hésitais. Certains traits chez les Mirrindims m'étonnaient – ne fût-ce que leur côté insouciant. Je ne me fie guère à ceux dont j'ignore les motifs – et vous en êtes, seigneur.

Plus d'un *Qhal* broncha, mais le vieillard les ramena au silence.

— Vous nous apportez un vent d'inquiétude, noble dame. Il souffle de votre personne. Un vent de meurtre. Vous êtes un hôte désagréable.

— Désagréable, je le suis toujours. Mais tant que je serai votre hôte, je ne troublerai pas la paix du camp.

— Lellin satisfera vos besoins. Ici, vous n'aurez rien à craindre, ni de nous, ni des Shiuas. Nul ne peut entrer à notre insu, et nous respectons la loi.

— Je me méfie, grogna Vanye lorsqu'ils furent seuls sous une petite tente. J'ai peur. Peut-être est-ce dû au fait que les *Qhals*...

Il bafouilla, cloué devant l'expression inhumaine des yeux gris, mais continua, malgré ses doutes

tenaces envers Morgane :

—... au fait que les *Qhals* et nous avons peu d'intérêts communs... et au fait que je suis payé pour ne pas voir que la mine. Les gens de Merir semblent paisibles. C'est le plus insolite, car tout me pousse à les croire sincères.

— Je te le dis, Vanye : s'ils mentent, nous n'aurons jamais couru un tel danger ailleurs. Leur donjon est une grande forêt, ils en connaissent chaque détour, et nous pas. Donc, que nous dormions ici ou en pleins bois, nos risques sont les mêmes.

— Si nous quittons cette forêt, il nous faut nous accommoder d'une région où rien ne pourra nous dissimuler.

Ils employaient la langue d'Andur-Kursh, espérant qu'aucun guetteur ne comprendrait. Les Shathanéens devaient l'ignorer, puisqu'ils étaient sans attaches avec les monts chers à Vanye. Mais qui disait que les *Qhals* ne cachaient pas sous leurs masques aimables un certain nombre d'ennemis venant d'Azeroth ? Bien qu'étant seulement sangs-croisés, quelques-uns offraient tous les signes extérieurs d'une race pure.

— Je m'occupe des bêtes, *liyo*, proposa Vanye, mal à son aise sous une tente exigüe. Et je verrai jusqu'à quel point nous sommes libres.

Elle le rappela au moment où il sortait.

— Prends garde. Nous nous trouvons dans une véritable toile d'araignée. S'il y a du grabuge, elle peut se refermer sur nous.

— Je ferai attention, *liyo*.

Il s'éloigna de plusieurs mètres, promena un œil circonspect et marcha entre les deux rangées de tentes que dominaient les frondaisons, cherchant où on avait pu parquer les chevaux. La nuit tombait. Il faisait nuit très tôt, du reste, et les Shathanéens donnaient comme un théâtre d'ombres. Vanye prit l'allure d'un flâneur, allant à droite, puis à gauche. Finalement, il repéra Siptah sur un fond d'arbres moussus. Nul ne vint lui barrer la route. Des hommes l'observaient, et des enfants – dont aucun n'approchait : un groupe d'humains et de *Qhals*, aussi gais les uns que les autres, mais pas du tout impolis. Ils regardaient Vanye à distance respectueuse.

Les chevaux ? On en avait pris soin : harnais pendus à une corde pour les isoler du sol, robes étrillées, seaux d'eau fraîche, et deux picotins déjà vides. *Les paysans leur vendent le grain*, songea-t-il. *Ou alors, c'est une dîme. Il n'y a pas de cultures sous bois, et nos hôtes n'ont pas le genre fermier.*

Il caressa Siptah, non sans éviter ses coups de dents affectueux... affectueux jusqu'à un certain point, car le gris, repu, eût mal accueilli un bout-selle à pareille heure. Il caressa également l'alezane, mesura les longes qui pouvaient s'emmêler – mais rien ne clochait. Peut-être ces gens avaient-ils une bonne pratique des chevaux.

Derrière lui, quelqu'un foula le tapis d'herbe. Il se retourna. C'était Lellin.

— On nous surveille ? grogna Vanye.

Lellin salua d'une brève courbette et, moins gai que d'habitude :

— Non. Vous êtes nos hôtes, *khemeis*. Voyez-vous, les anciens ont parlé de votre cousin, de sa mort. Ce n'est pas un sujet dont on s'entretient n'importe où. Qu'une telle chose soit possible, nous ne l'ébruitions pas. Nous craignons trop qu'elle puisse tenter une âme faible. Mais j'ai ma place au Conseil, et je sais. L'histoire est affreuse. Nous sommes de tout cœur avec vous.

Vanye crut d'abord à une moquerie, puis il vit l'expression sincère du forestier. Il baissa la tête.

— Chya Roh était un brave, dit-il. Mais il n'est plus un homme. C'est le pire de nos ennemis... Non, je ne peux voir en lui un homme.

— Pourtant, ce *Qhal* est tombé dans un piège – car à chaque transfert il perd de sa substance. Quand un être est assez mauvais pour prolonger sa vie d’une telle façon, il y a un prix à payer.

Un grand froid pénétra Vanye, et ses doigts lâchèrent la petite alezane. Il cherchait les mots que sa langue maternelle elle-même lui refusait.

— S’il... s’il a choisi des hommes ténébreux comme enveloppes, ils ont survécu partiellement, obéi à ses ordres ?

— Jusqu’au jour où il abandonne cette enveloppe, oui. Nos Livres le disent. Mais d’après vous, votre cousin était un homme vertueux. Faible ? Peut-être, et peut-être pas. Vous devriez savoir.

Une douleur profonde poignait le Kurshin qui se mit à trembler, et les yeux gris de Lellin s’embuèrent.

— Il reste un espoir, articula-t-il. Si, dans une certaine mesure, votre cousin garde le dessus – et je le crois volontiers – s’il n’est pas complètement asservi par le *Qhal*, il pourrait le vaincre. Espoir infime, auquel on doit néanmoins s’accrocher.

— Merci... murmura Vanye en passant sous la corde pour s’écarter des chevaux.

— Je vous ai peiné.

Il secoua les épaules d’un air malheureux.

— Je ne parle pas bien votre langue, mais je comprends... je comprends votre pensée. Merci, Lellin. J’aimerais tant que vous voyiez juste. Quand même, je...

— Vous avez un motif d’en douter ?

— Oui... non...

Il hésitait. Il voulait retourner à la tente, sachant que Lellin devait le suivre. Il fit en sorte qu’ils marchent côte à côte. Lellin ne se déroba point, mais l’envie de causer le fuyait brusquement.

— Si je vous ai peiné, excusez-moi, *khemeis*.

— J’ai aimé Chya Roh, dit Vanye – seule réponse qui lui vint, bien que le concept fût beaucoup moins simple.

Lellin resta muet, et ils se quittèrent devant la tente.

Il s’aperçut que ses doigts étreignaient le manche de la lame d’Honneur – le poignard grâce auquel Roh eût pu connaître la fin d’un guerrier, et non servir d’enveloppe à la créature Zri/Liell. Lui, Vanye, avait juré de tuer cette créature. L’espoir insufflé par Lellin le troublait. Penser que Roh puisse être encore là tout en ne faisant qu’un avec le monstre...

Assis dans le fond de la tente, il profita d’un reste de jour pour raccommoder une courroie. Morgane observait le pignon de leur abri, l’ombre des feuilles jouant sur la toile. Elle lui lança un bref regard, semblant bien aise de le voir sain et sauf – mais rien ne filtrait de ses pensées. Mutisme fréquent chez cette femme, toutes les fois qu’une idée la préoccupait.

Il travaillait pour la forme. Simple excuse, la courroie. Il pouvait se taire, s’isoler, cacher le tremblement de ses mains.

Il s’était un peu trop confié au *Qhal*, révélant certaines petites choses à la légère. Il faillit tout dire à Morgane – tout, même cette fois où Roh lui parlait, sur la grande tour d’Ohtij-in, cette fois où il ne voyait pas un ennemi, mais rien qu’un homme, son cousin. Cette fois où sa volonté l’avait trahi, où il avait trahi Morgane. Il s’était abusé, il n’avait vu que ce qu’il cherchait.

Il eût voulu son opinion au sujet de Lellin – mais il gardait quelque soupçon : Morgane en savait plus qu’elle ne disait concernant la double nature du pauvre Roh. Vu leur bonne harmonie, il n’aurait pas osé la braver, la traiter de menteuse... car elle mentait peut-être. Mais se fût-elle toujours fié à lui en pensant qu’il partageait ainsi son loyalisme ? Ne le trompait-elle pas pour mieux le forcer à tuer Roh ? Et s’il en avait une preuve flagrante, n’en tirerait-il pas une vive amertume ? Non, pas

question de preuve. Qu'importait la véritable nature de Roh dans le choix qu'il faisait ? Morgane avait ses raisons pour que Roh meure – et si elle préférait en charger Vanye, il avait juré obéissance. Un *ilin* ne refuse pas d'obéir, pas même au détriment d'un proche – la paix de son âme est à cette condition. Peut-être Morgane voulait-elle lui épargner une triste vérité. Morgane était miséricordieuse. En certains cas, elle devait user d'un pieux mensonge.

Et, somme toute, tirer maintenant la chose au clair n'aiderait pas plus Roh que Vanye. Une suprême bataille les attendait. Beaucoup avaient péri, beaucoup allaient périr, il était dans un camp, Roh dans l'autre. Donc, à quoi bon savoir ?

À quoi bon savoir, du moment que l'un d'eux, finalement, serait tué ?

De nuit, on ne craignait pas de laisser brûler des feux, et un vaste espace était dégagé pour un brasier plus imposant autour duquel on venait chanter au son d'une harpe. Certains airs rappelaient Andur-Kursh : les mots avaient beau être *qhaliens*, la mélodie restait simple, gaie... humaine. Les voix séduisirent Vanye, car on avait dressé la tente à proximité, et le « public » se pressait vraiment jusqu'au seuil. Morgane l'ayant rejoint, il apporta leurs couvertures de façon qu'ils puissent s'asseoir... et mieux entendre. On leur offrit d'ailleurs à manger, de même qu'à leurs voisins. Le dîner était en effet collectif, comme chez les Mirrindims, mais servi sous les grands chênes. Ils l'acceptèrent volontiers, oubliant la crainte du poison.

La harpe passa à un *Qhal*. Cette fois, la musique évoquait un vent plein de résonances bizarres. Lellin chanta un duo avec une jeune femme dont le registre, incroyablement élevé, eût troublé n'importe quel homme.

— Bien que ça ne soit pas humain, c'est beau, avoua Vanye à Morgane.

— Il y eut un temps où tu ne l'aurais pas vu.

C'était vrai. Un poids l'écrasa soudain. Il songeait à Morgane admirant une œuvre d'art qu'elle allait détruire – une œuvre admirée comme jadis.

Hommes et *Qhals* côte à côte dans la même forêt, la même clairière... *Tout prendra fin pour eux quand Morgane et moi aurons vaincu l'ennemi, ruiné le pouvoir de leurs Portes. Ils changeront, c'est obligé. Nous détruirons tout cela en détruisant Roh.* Sombre perspective, reflétée par les yeux de Morgane dont il n'avait jamais aussi bien compris la tristesse.

On s'agita derrière eux. C'était une jeune humaine, qui se pencha à l'oreille de Morgane.

— Le seigneur Merir m'envoie vous chercher, noble dame. S'il vous plaît...

Le temps de rentrer les couvertures, et Morgane suivit la femme – munie d'une arme, au contraire du Kurshin. Sous la tente de Merir, une seule lampe brûlait, de même que le vieillard n'avait qu'une petite *Qhale* à ses côtés. Il la congédia aussitôt.

Preuve d'une grande force et d'une grande confiance. Ils s'inclinèrent.

— Asseyez-vous, dit Merir.

Une cape l'enveloppait, et il se chauffait à un brasero. Bien qu'il y eût deux sièges libres, Vanye s'accroupit, en marque d'infériorité. Un *ilin* ne doit pas être sur le même plan qu'un seigneur.

— Prenez des fruits, offrit le vieillard – mais Morgane s'abstint, ainsi que Vanye.

Il trouvait sa place bonne, près du brasero, où il s'installa à son aise.

— Vous êtes un hôte généreux, le remercia Morgane. Nous n'avons manqué d'aucune chose. Une telle courtoisie me touche.

— Je ne vous considère pas comme les bienvenus. Les nouvelles que vous apportez sont trop sombres. Néanmoins, vous ne violez pas notre forêt. Vous épargnez ses arbres, ses habitants – c'est pourquoi vous avez place ici. La même raison me pousse à vous croire. Vous vous dites l'ennemie des Shiuas... peut-être êtes-vous une ennemie redoutable.

— Je suis peut-être également une alliée redoutable, seigneur. Au total, je ne demande qu'à passer là où je dois.

— Du mystère ? Mais Shathan est notre forêt.

— Nous nous intriguons mutuellement. Vous voyez mon œuvre, je vois la vôtre. Vous créez le beau, l'harmonie, ce dont je vous admire. Mais le beau n'est pas toujours le bon. Excusez-moi, seigneur : je n'ai pas parcouru un si long chemin en galvaudant mon savoir. Prenons votre force : jusqu'où va-t-elle ? Jusqu'à quel point pouvez-vous nous aider ? Le voulez-vous, seulement ? Et les Hommes, les Mirrindims ? Est-ce l'amour ou la crainte qui les fait vous obéir ? Ne risquent-ils pas

d'être un jour révoltés contre vous ? J'en doute, certes... mais l'ennemi est persuasif, et on y trouve d'autres Hommes. Et quelle valeur ont vos *khemeis* sous les armes ? On sent chez vous un tel esprit de paix qu'ils pourraient bien rompre dès le premier contact. Et s'ils sont entraînés au maniement de l'épée, alors dites-moi où est votre ennemi, et quel sort on me réserverait si je ne prenais votre parti ? Quelle est votre hiérarchie, qui légifère ? Êtes-vous à même de promettre, et d'honorer vos promesses ? Et même au cas où la réponse me plairait, j'hésite à laisser d'autres mains terminer une chose qui m'a coûté tant d'efforts.

— Questions franches et pertinentes, dame Morgane. Dans les doutes que vous gardez sur nous, je décèle plus d'un aspect de vous et des Shiuas. Je n'aime guère le bilan. Quant à répondre... ma foi, je vous dirai que le franchissement des Feux par vous et cet ennemi m'effraie. Une telle chose nous a toujours semblé mauvaise.

— Ce en quoi vous êtes sages.

— Pourtant, vous avez suivi l'envahisseur.

— Notre ennemi ne recule devant rien. Il faut l'arrêter. Vous connaissez l'existence d'autres mondes. Vous êtes trop au courant du labyrinthe des Portes pour ignorer où elles peuvent aboutir. Vous me comprendrez donc si je vous dis que le danger ne menace pas seulement Shathan. Chya Roh est un être qui n'hésitera jamais à utiliser les Portes, à utiliser leur pleine énergie. Voulez-vous que je précise davantage ?

Une peur soudaine emplît les yeux de Merir.

— Oui... je sais que trop de franchissements peuvent causer un désastre – comme celui qui nous a frappés, et à la suite duquel nous avons renoncé. Notre paix fut faite avec les Hommes. Nous jurâmes de ne plus succomber à cet attrait maléfique. Notre vie est paisible, nous aidons les affamés, nous protégeons les humbles, nous ignorons le vol, le meurtre, l'injustice. Certes, nous pourrions franchir la Porte – et nous nous en abstenons. Notre société, nos lois sont fondées là-dessus.

— Une première chose qui m'a étonnée fut de voir Hommes et *Qhals* si bien s'entendre. Il en va différemment ailleurs.

— Mais c'est la raison même, dame Morgane. N'est-ce pas l'évidence ? L'Homme est beaucoup plus prolifique que nous. Il vit moins longtemps, mais il est plus nombreux. Ne devons-nous pas, dès lors, respecter cette force naturelle, comme nous respectons le savoir, la bravoure ? L'Homme peut nous submerger, car un conflit verrait fatalement notre défaite à long terme.

Le vieillard se pencha, posa une main sur celle de Vanye – un geste aussi doux que l'étaient ses yeux gris. « Tu es plus fort qu'un *Qhal*, Homme. Nous outrepassions les bornes quand nous transplantions tes ancêtres parmi nous, et bien que tu ne sois pas l'origine des malheurs qui nous frappèrent, tu peux causer notre fin... à moins que nous ne fassions de toi notre successeur, et nous essayons. *Khemeis* Vanye... pourquoi suis-tu dame Morgane ? Veux-tu te venger de ton parent ?

Vanye sentit ses joues le brûler.

— J'ai prêté serment à ma dame, dit-il.

C'était à moitié vrai.

— Jadis, beaucoup de tes semblables vivaient ici. Vu leur grand nombre, les Hommes sont audacieux. Mais nous avons créé les *Khemeis*, un état qui ne pouvait que plaire à nos Hommes, et laissait d'autres mener une vie paisible dans les hameaux. Les *khemeis* rendent la justice, se chargent des choses désagréables qui nécessitent l'action. Il leur faut parfois être braves, courir un danger. L'audace n'est-elle pas le propre de l'Homme ? L'Homme ne craint pas la mort. Mais nous ? Quand un *Qhal* meurt jeune, il n'a souvent personne derrière lui, car nos femmes ne peuvent avoir qu'un bébé ou deux, et après de longues années d'union. En mauvaises périodes, notre nombre baisse

rapidement. L'intérêt nous pousse donc à maintenir la paix, à ne pas rudoyer ceux qui ont une telle supériorité sur nous. Vois-tu notre point de vue, Homme ?

Merir stupéfiait Vanye. Le Kurshin comprenait soudain pourquoi il y avait peu d'enfants chez les *Qhals*, et même chez les sangs-croisés.

Le vieillard lâcha son bras, puis, tourné vers Morgane :

— Que vous le vouliez ou non, je vais vous aider, noble dame. Un fléau nous menace, et il ne faut pas qu'il atteigne Shathan. Vous prendrez Lellin avec vous... Lellin et son *khemeis*. Lellin est l'enfant de ma fille, le dernier d'une lignée qui s'éteint. Il vous guidera.

— Lellin accepte-t-il ? Je ne veux pas de lui s'il n'est pas prévenu du danger.

— Il me l'a demandé... pour le cas où je jugerais bon de vous adjoindre quelqu'un.

Morgane hocha lentement la tête.

— Puissiez-vous le revoir sain et sauf, seigneur. Je veillerai sur Lellin de toutes mes forces.

— Qui sont grandes, n'est-ce pas ?

Morgane ne répondit rien, et un bref silence pesa.

— Seigneur, je vous ai prié de m'indiquer la route du point clé, le point d'où on peut contrôler la Porte d'Azeroth. Je vous en prie à nouveau.

— Son nom est Nehmin, et l'endroit est solidement protégé. Moi-même, je ne pourrais m'y aventurer sans autorisation. Votre insistance est... plus que délicate.

— Vous me rassurez. Mais Chya Roh a des troupes qui font fi de la vie d'autrui. Elles n'auront de cesse qu'elles n'aient percé vos retranchements. Il faut que je sois dans la place.

Merir hésita, son visage creusé éclairé par la petite flamme de la lampe.

— Vous voulez une emprise sur nous.

— Non.

— Nehmin vous donnerait le choix entre différentes voies, et pas seulement à propos des Shiuas. Peut-être feriez-vous comme nous... mais somme toute, vous êtes une étrangère. Est-ce bien prudent à nous d'accepter ? Avec cette force, ne seriez-vous pas plus redoutable que nos ennemis ?

Morgane ne sut quoi répondre, et Vanye eut peur : le *Qhal* allait peut-être comprendre... du moins en partie. Mais non ! Il secoua la tête.

— Lellin vous guidera, et d'autres sauront vous aider chemin faisant.

— Et vous-même, seigneur ? Vous ne resterez pas inactif. Où comptez-vous vous replier ? Je ne voudrais pas vous nuire, vous exposer malgré moi aux attaques des Shiuas.

— Fiez-vous à Lellin. Je suivrai une route différente. (Merir se leva péniblement.) Nos bons villageois ont fort admiré votre carte. Décroche cette lampe, jeune *khemeis*. J'ai ici une chose qui peut vous être utile.

Vanye obéit et accompagna le *Qhal* jusqu'à la paroi de la tente où une carte était pendue – une carte très ancienne, dont Morgane s'approcha elle aussi.

Merir montra le grand cercle qui en occupait le centre.

— Vous voyez Azeroth. Shathan est le nom de notre forêt. Le fleuve Narn et ses affluents arrosent tous les villages – chaque point a donc son eau potable... Mirrind est là.

— L'origine de ces « cercles » n'est pas naturelle.

— Non. Il est certains endroits où les arbres manquent, malgré l'eau, et les Hommes ont défriché le reste. Là où les arbres manquent trop, ils ont fait croître des haies, des fourrés pour transformer le sol, de telle sorte que les chênes poussent, et que le gibier abonde. Les cercles sont réguliers, la limite est bien marquée entre champs et bois. Nous pouvons circuler comme il nous plaît, car nous, *Qhals*, nous n'aimons guère les espaces nus. Les Hommes ont leurs herbages, leurs troupeaux. Et

puis... (Merir toucha le bras du Kurshin)... nous coupons court aux conflits, aux querelles mesquines. Dans l'ancien temps, des hordes humaines allaient partout, on se battait, nous étions en péril – mais la vitalité de Shathan est plus forte que les Hommes. Ils eurent beau incendier – nous sommes vulnérables au feu, certes ! –, les arbres avaient le dernier mot. Et les Hommes fixés parmi nous ont veillé au maintien des écrans formés par les haies. Notre forêt ne fut pas la seule à subir ce fléau, mais nous l'avons subi les premiers. À l'extérieur, les Hommes ont connu maintes luttes, provoqué maintes ruines, ou bien ils ont réalisé des œuvres magnifiques. Nous fondons là aussi un sincère espoir, quoique leur voisinage ne nous soit pas bon, tant nous sommes vulnérables. Nous ne les admettons pas dans le secteur de Nehmin qui est notre sauvegarde, un point clé qu'ils ne doivent pas atteindre... jamais atteindre. Nous les appelons *sirrindims* – *ceux du dehors*. Ils vont à cheval, ils évitent Shathan, d'ailleurs. Voyez-vous mon inquiétude, noble Morgane, quand je me dis que leurs pareils inondent Azeroth ?

— Nehmin est pour vous d'un intérêt capital, et pas bien loin d'Azeroth, je pense ? Votre carte ne l'indique pas. Mais le fleuve – le Narn – constitue une deuxième menace – une voie d'eau qui gagne le cœur même de Shathan.

— C'est juste. Le Narn coule trop près du pays des *sirrindims*. Le danger n'est pas que pour Mirrind. Une guerre, et notre fin ne peut tarder. Il faut encercler les Shiuas, ils ne doivent pas quitter Azeroth, surtout pas gagner le Nord, les grandes plaines. Pour nous, c'est l'essentiel... et je crois malheureusement qu'ils choisiront cette route, car vous êtes là, et le nommé Chya Roh saura que vous y êtes.

— C'est bien mon avis.

Le chagrin assombrit l'expression du vieux *Qhal*.

— J'endiguerai ce flot. Il nous en coûtera, mais je l'endiguerai. Nous n'avons pas le choix. Allez vous reposer. Demain vous partirez avec Lellin et Sesar. J'espère que vous tiendrez vos engagements, noble dame. Je vous ai dévoilé des choses qui peuvent nous être fatales.

La Chevaucheuse s'inclina d'un air grave.

— Bonne nuit, seigneur, articula-t-elle.

Comme elle sortait, Vanye raccrocha la lampe au-dessus du fauteuil de Merir pour lui éviter cette peine, puis il s'inclina à son tour – non, il s'agenouilla, et se prosterna, touchant le sol du front, ainsi qu'il eût fait devant un seigneur d'Andur-Kursh.

— C'est grâce à toi, Homme... dit doucement Merir. C'est grâce à toi que j'ai écouté ta dame.

— Moi ?

— Oui, toi. J'ai vu combien tu lui es dévoué. L'égoïsme est tel qu'il empêche les Hommes et les *Qhals* d'entretenir une foi réciproque. Vous deux êtes exempts du fléau. Tu sers Morgane, mais non dans la crainte. Tu affiches des gestes de subalterne, mais tu es plus. Tu es un guerrier comme les *sirrindims*, pas comme les *khemeis*. Néanmoins, tu respectes la vieillesse, tu respectes même un vieillard d'un autre peuple. Certaines attitudes valent mieux qu'un long discours... et c'est pour cette raison que j'écoute ta dame.

Merir écoutait Morgane, et Morgane trompait le noble *Qhal*, et Vanye fut horrifié. Il se voyait brusquement mis à nu, souillé, boueux, impur.

— Veille sur Lellin, Nhi Vanye.

— Je vous le promets, seigneur.

Du moins ne le tromperait-il pas en ce qui concernait son petit-fils. Il se prosterna encore, les yeux pleins de larmes.

— Je vous remercie. Ma dame était fatiguée, nos luttes nous ont éprouvés. Merci pour le répit

dont nous jouissons chez vous, et pour votre aide. Puis-je vous quitter, seigneurs ?

Merir ayant acquiescé, il regagna la tente de Morgane sous les arbres, derrière les humains et les *Qhals* toujours rassemblés autour du grand feu, derrière l'étrange mélodie d'un chant que tout le monde suivait en chœur.

— Nous dormons, décréta Morgane. Et sans cotte de mailles ; une telle occasion ne se présentera peut-être pas à nouveau d'ici à longtemps.

Certes ! Il accrocha une couverture en guise de rideau, rangea cotte et surcot, et s'emmitoufla avec plaisir pour la nuit. Morgane, elle, profitait d'une peau de bête formant lit. La couverture n'atteignait pas le sol et, comme un reflet du feu venait jouer dans la tente, le Kurshin vit qu'elle l'observait, appuyée sur son coude.

— Pourquoi es-tu resté avec Merir ?

— Vous ne me croirez pas.

— Qu'en sais-tu ?

— Eh bien, il... il a dit que c'est grâce à moi qu'il vous fait confiance... que si le mal était en nous, on le verrait dans nos rapports. Évidemment, les *Qhals* sont persuadés que vous êtes des leurs.

Elle eut un bruit de gorge – peut-être un rire.

— Nous allons causer leur perte, *liyo*.

— Tais-toi. Tu as beau employer l'andurin, je ne veux pas discuter. Cette langue a trop fait d'emprunts au *qhalien*, je ne suis pas tranquille. De plus, nous ignorons quel idiome parlent les *sirrindims*, et si certains *Qhals* de cette forêt ne comprennent pas le nôtre. Souviens-t'en lorsque nous serons avec Lellin.

— Je m'en souviendrai.

— Et je n'ai pas le choix, Vanye ; ne l'oublie pas.

— Je ne l'oublie pas.

Le visage plein d'ombre sembla s'émouvoir, exprimer une peine profonde.

— Dors, Vanye.

Vu la situation, c'était le meilleur conseil.

Le départ fut loin d'être discret. On amena les chevaux devant la tente du seigneur Merir, où Lellin prit congé de son grand-père, de son père, de sa mère et d'un grand-oncle. Tous avaient le même regard grave et doux. Le père et la mère semblaient bien vieux pour un fils aussi jeune, et bien tristes. Les adieux allèrent également à Sezar : le père, la mère de Lellin baisaient ses mains, lui souhaitaient bonne route, le *khemeis* n'ayant aucun lien de famille chez les Hommes, du moins dans le camp.

On leur remit des vivres, que Morgane accepta, car ces provisions boucanées pouvaient durer plusieurs jours. Puis Merir offrit à Morgane un médaillon d'or – un chef-d'œuvre d'orfèvrerie.

— Je vous le prête, dit-il. Il sera pour vous un sauf-conduit.

Vanye reçut le même, en argent.

— Présentez-les partout où vous allez : on répondra à vos besoins. J'excepte les *arrhas*, qui échappent à mon obédience. Au total, ce n'est pas négligeable. Ces médaillons ont plus de pouvoir que les épées.

Morgane comme Vanye lui rendirent hommage – et le Kurshin à genoux, spontanément – car sans son aide, la traversée de Shathan, désormais si facile, eût pu être une sérieuse affaire.

Les chevaux attendaient – Siptah le Gris, Mai l'Alezane – bien reposés, tout fringants. On avait accroché une guirlande de petites fleurs à chacune des deux crinières – bleues pour Siptah, blanches pour la jument. Vanye pensa que c'était là la plus étrange chose qu'eût jamais portée la monture d'un guerrier kurshin, mais ces fleurs symbolisaient la gentillesse des forestiers, une gentillesse qui le touchait.

Ni Lellin ni Sezar n'avaient de chevaux.

— Nous en trouverons plus loin, expliqua le jeune *Qhal*.

— Savez-vous où nous allons ? demanda Morgane.

— Où il vous plaira, une fois que vous serez sortis du camp. Mais n'ayez crainte, nous aurons nos chevaux.

D'où il semblait évident que d'autres yeux suivraient les voyageurs.

Ils prirent l'allée qui traversait le camp. Hommes et *Qhals* s'inclinaient sur leur passage, faisant songer à une herbe que ploie un vent matinal – comme si chacun voulait honorer des êtres chers – longue ondulation gagnant peu à peu le front des grands arbres.

Et Vanye se retourna une dernière fois. Cette oasis de paix n'était-elle pas un rêve ? Non. Les chênes avaient déjà mis leur ombre sur eux – sur lui, sur Morgane – mais un soleil d'or et d'émeraude baignait le camp, ses tentes facilement transportables. Merir pourrait se jouer des Shiuas.

Dans les bois, on sentit un air plus froid. Lellin choisit une piste différente de celle par où ils étaient venus, ajoutant d'ailleurs qu'il faudrait la suivre jusqu'au milieu du jour. Il marchait à côté de Siptah, alors que Sezar s'évaporait au cœur des fourrés. De temps en temps, le *Qhal* sifflait un trille, immédiatement renvoyé – preuve de la présence du *khemeis* – et de temps en temps – ce qui semblait amuser Lellin – le trille faisait place à un court refrain.

— Il faut être prudent, recommanda Morgane après un trille particulièrement aigu. Certains Shiuas ont l'expérience des bois.

Lellin agita un arc. D'un caractère gai, il ne modifia en rien sa démarche légère. Ses yeux pétillaient.

— Actuellement, vous êtes toujours chez nous. Plus tard, je suivrai vos conseils, noble dame.

Il n'impressionnait pas par son physique, Lellin Erirrhén, mais maintenant, oubliant la coutume des *Qhals*, il était armé. Arc et carquois. Somme toute, jugea Vanye, cet adolescent fluët pouvait très

bien décocher une flèche avec le même bonheur que son *khemeis* quand il rôdait, invisible, entre les fourrés. Le bruit des chevaux paraissait probablement si fort à leur jeune guide qu'il ne voyait pas de mal dans un simple refrain. En fait, il obéit, ne lança plus que les trois notes convenues. Musique ou non, il gardait sa joie de vivre.

Ils firent halte à midi. Lellin ayant appelé Sezar, ils s'installèrent au bord d'un ruisseau pour laisser souffler les bêtes et manger. Nourris, Morgane et Vanye l'étaient depuis quelques jours, nourris de vrais repas, alors que naguère il fallait mesurer les rations, serrer les ceintures. Cette fois, ils prenaient à nouveau la route, une route coupée d'une halte dans l'herbe, en plein soleil. L'herbe de Shathan, la douceur de Shathan – Vanye y eût aisément succombé. Mais Morgane, elle, ne succombait pas. Morgane observait les deux guides, paupières mi-closes, comme si elle ne pensait qu'au petit-fils de Merir.

— Nous partons, décida-t-elle, plus tôt qu'ils ne l'auraient voulu.

Ils la suivirent, et Vanye prit les sacoches.

Lellin chapitra Sezar.

— Dame Morgane sait que nos ennemis ont l'expérience de la forêt. Fais donc bien attention.

L'Homme s'inclina.

— Tout est calme. Je n'ai rien vu d'inquiétant.

— On peut craindre un accrochage avant la fin de cette étape, prévint Morgane. Mais nous sommes sortis du camp. Il faut choisir notre route. Jusqu'où allez-vous nous guider ?

Ils montrèrent une même stupéfaction, puis, retrouvant le premier son aplomb, Lellin s'inclina à son tour.

— Je suis votre guide désigné, noble dame. Si on nous attaque, nous nous battons. Si c'est vous qui attaquez et si vous gagnez les plaines, nous nous abstiendrons. Nous n'allons pas en terrain nu. Mais si vos ennemis pénètrent dans Shathan, nous nous chargeons d'eux. Ils ne vous approcheront pas.

— Et si je vous ordonne de nous mener jusqu'à Nehmin ?

Du coup, Lellin affronta les yeux gris, non sans tristesse d'ailleurs.

— On m'a prévenu que vous le souhaitiez – et je vous préviens moi aussi, noble Morgane : Nehmin est un lieu dangereux, pas seulement à cause des Shiuas. Nehmin a ses propres défenseurs – les *arrhas* – dont mon grand-père vous a parlé, je crois, pour vous mettre en garde. À Nehmin, votre sauf-conduit n'a plus aucune valeur.

— Nous pouvons quand même y aller.

— Oui, je peux vous guider, noble dame, mais si vous attaquez Nehmin... eh bien, c'est une folie.

— Si les Shiuas attaquent, rien ne prouve que Nehmin tiendra, et si Nehmin tombe, Shathan tombera. J'en ai discuté avec le seigneur Merir. Il m'a prévenue, mais il me laisse libre de faire comme je l'entendrai. Il vous a chargé de me surveiller, n'est-ce pas ?

— Oui.

La crainte remplaça soudain la joie sur le visage du *Qhal*.

— Si vous nous trompez, ni Sezar ni moi ne pouvons rien contre vous. Vous aurez raison de nous par la ruse... au moins par la ruse. Mais je préfère croire à votre loyauté.

— Croyez-y donc, Lellin. J'ai promis que vous rentreriez sain et sauf chez vous. Je mettrai tout en œuvre pour cela.

— Alors, je veux bien vous guider.

— Je n'aime pas ça, objecta Sezar.

— Mais que faire d'autre ? Si grand-père avait dit non, je refuserais. Comme ce n'est pas le cas, je dois continuer.

— Moi, je...

Sezar s'interrompit net. Puis l'alezane hennit, mal à propos, noyant le faible bruit qui avait frappé ses oreilles – et celles de ses compagnons. Un trille d'oiseau, qu'un deuxième oiseau – ou supposé tel – renvoya peu après.

— Nous ne sommes plus en sécurité, murmura Lellin.

— Comment pouvez-vous le savoir ? demanda Vanye qui cherchait toujours à s'instruire.

Lellin hésita, haussa les épaules.

— C'est une question de force. Plus le trille est aigu, plus le péril est certain, imminent. Il y a d'autres notes, suivant les cas, et même des mots – mais celles-là viennent d'un guetteur.

— Partons, si nous voulons échapper au danger, conclut Sezar. Je pense que c'est bien votre idée ?

Morgane acquiesça, et ils poussèrent leurs chevaux.

Il y eut toute une suite de trilles, à droite, à gauche. Jusqu'au crépuscule, Morgane fit route vers l'est, contournant le grand cercle d'Azeroth – et bien que l'itinéraire fût différent, elle et Vanye avaient l'impression d'être en pays connu.

— Nous approchons de Mirrind, déclara tout à coup la Chevaucheuse, ce qui corroborait l'opinion de Vanye, même s'il était un peu désorienté par les zigzags effectués et les constellations nouvelles qu'offrait le firmament de Shathan.

— Exact, confirma Lellin. Nous passons au nord du village. Il est préférable de nous tenir éloignés d'Azeroth, si j'en crois les guetteurs.

Au crépuscule, ils avaient laissé Mirrind derrière eux, franchi un ruisseau, puis un autre – à peine de quoi mouiller les sabots d'une alezane. Enfin ils virent un bouquet d'arbres, dont la plupart ceinturés de blanc.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vanye.

On voyait la même chose à Mirrind et, le blanc ayant un tout autre sens chez les Shiuas, il n'avait pas osé questionner les paysans.

Lellin sourit.

— Les marques ? Elles sont pour nos bûcherons. Nous sommes près de Carrhend, et nous cerclons les chênes qu'il faut abattre. On utilise le bois – je veux dire le bois des arbres tordus – de façon à donner plus d'espace aux autres. C'est pareil dans toute la forêt. Les Hommes y gagnent, comme nous y gagnons.

— Un immense jardin, s'extasia Vanye – car, même au pays d'Andur-Kursh, les gens coupaient n'importe où, malgré quoi les arbres foisonnaient.

Le mot sembla plaire à Lellin qui effleura au passage l'écorce rugueuse d'un chêne géant dont le sommet se confondait avec la nuit.

— Nous aimons nous déplacer, mais je me déplace bien plus qu'aucun habitant de Shathan. Je connais nos arbres comme un fermier connaît son troupeau. Le chêne que voilà est un vieil ami, il m'a guidé depuis mon enfance, depuis l'époque où il était simple rejeton. Un jardin, certes ! Et quand les mauvaises herbes veulent y pousser, nous les arrachons !

Cette dernière phrase évoquait une chose moins gaie, qui n'avait rien à voir sous ces arbres.

— Il est temps de faire halte, releva Morgane. Voyez-vous un bon endroit, Lellin ?

— Carrhend. On nous laissera la mairie.

— Au risque d’attirer les Shiuas, d’attirer le malheur sur ce village ? Je préfère bivouaquer.

Lellin esquissa une courbette.

— Je n’en doute pas, noble dame, mais c’est inutile. Nos chevaux nous y rejoindront demain matin, et nous veillons. Vous trouverez là-bas des gens connus : certains Mirrindims ont choisi de se réfugier à Carrhend.

Morgane lorgna son *ilin* qui ne disait ni oui ni non, bien qu’intérieurement réjouï quand elle accepta. Cela faisait plus de deux ans qu’il menait une existence d’errant – et Mirrind lui avait redonné l’envie d’un toit, cette envie perdue au côté de la Chevaucheuse. Un toit, le pain chaud, le lait, le beurre... Il s’amollissait ! La façon dont on voyageait ici semblait trop aisée... N’empêche qu’on avait couvert une longue route, tout en échappant au *Khal* Hetaru...

Sezar revint pour fermer simplement la marche. Bientôt ils virent l’orée des bois, puis une vaste plaine cultivée dont ils contournèrent les champs. Et ils atteignirent Carrhend.

Carrhend où ils furent accueillis dans la joie, tant par les grands que par les petits.

— Sezar ! Sezar ! pépiait une ribambelle autour du guide.

— Carrhend est son pays, expliqua Lellin, comme Vanye descendait de cheval. Toute sa famille y vit. Il nous eût été impossible d’aller ailleurs. On ne l’aurait point toléré.

On avait fort bien manœuvré Morgane – mais vu le bon motif, elle ne se fâcha pas, remerciant d’un sourire les doyens de Carrhend. On distinguait trois clans : Salen, Eren, Thesen... et Sezar, qui appartenait au dernier, embrassa d’abord les vieux, avant son père et sa mère. Cette visite ne semblait pas une surprise – on eût même dit une chose courante. Mais comme Vanye éprouvait une certaine sympathie à l’égard du jeune *khemeis* obligé de les suivre dans un voyage dangereux, il comprenait que leur halte fût pour lui un plaisir.

Lellin n’était pas moins fêté, d’autant qu’il n’inspirait aucune crainte. Non, aucune. Il échangea force poignées de main et embrassades, entre autres avec la mère de Sezar.

Mais, tout à coup, surgirent les Mirrindims, dévalant l’escalier de la mairie. Ils avaient laissé le premier moment à leurs hôtes. À présent, ils s’y joignaient – Bythein et Bytheis, les doyens des clans Sersen et Melzen, et les jeunes femmes aux yeux qui riaient...

... Et les enfants, dont Sin. Vanye l’extirpa d’une bande serrée pour le mettre à cheval sur l’alezane. Sin resta bouche bée quand le Kurshin lui confia les rênes de la jument, mais elle ne bronchait pas, trop fatiguée après une telle course, et d’ailleurs elle ne voulait pas s’éloigner du gris.

Morgane reçut l’hommage des doyens de Mirrind, donnant l’accolade à Bythein, leur plus ferme appui. Naturellement, on l’invita à un festin.

— Quelques hommes sont encore là-bas, précisa Bytheis quand elle l’interrogea à ce sujet. Ils s’occupent des champs, et les *arrhendims* les protègent. Mais nos enfants sont plus en sécurité ici. Vous êtes les bienvenus, noble dame, vous et votre *khemeis*.

On pouvait même croire que ces braves gens étaient heureux qu’ils voyagent avec Lellin, avec le petit-fils du seigneur Merir : ils avaient là une preuve que Morgane ne les trompait pas.

— Je te laisse les bêtes, dit-elle au Kurshin, une fois le premier tumulte calmé.

Vanye prit les rênes de Siptah, et Sin suivit sur la jument, Sin plus grave qu’un monarque à cheval.

Sezar guida Vanye, tandis qu’une volée d’enfants pépiait derrière eux. Bambins de Carrhend et de Mirrind, garçons, filles, tous observèrent l’entrée de Siptah et de l’alezane atteignant l’enclos choisi. Puis il y eut un assaut d’offres pour le foin, la paille, la brosse. Grand maître des lieux, Sin mit chacun en garde – « Le gris rue quand il a peur ! » – et à juste titre, tant on ignorait les sabots ferrés de Siptah. Mais, comme la jument, Siptah montra une patience louable. Ils savaient que leurs jeunes

admirateurs ne pensaient qu'à les régaler. Vanye eut l'œil à tout, et tapota l'épaule de Sin.

— Ils ne manqueront de rien, déclara l'enfant – ce dont on n'aurait pu douter.

— À bientôt, Sin. Au dîner, viens près de moi.

Le petit se rengorgea.

Le Kurshin rejoignit Sezar qui l'attendait, à la barrière.

— Soyez prudent, dit l'éclaireur. Vous ne mesurez peut-être pas bien votre influence.

— Mon influence ?

— Il ne faut pas hypnotiser cet enfant. Ne le poussez pas aux aventures. Vous jouez un jeu cruel.

— Et s'il rêve d'aventures ?

La colère prenait l'*ilin* – mais les coutumes d'Andur-Kursh lui revinrent, ces coutumes établissant qu'un homme ne doit jamais quitter son milieu d'origine... Aucun homme – sauf un certain Nhi Vanye, qui avait su choisir.

— Oui, je vois...

Sezar hocha la tête, et ils gagnèrent la mairie, suivis d'une bande d'enfants cherchant à copier leurs longs pas souples.

— Vous les entendez ? reprit Sezar. Pour eux, nous sommes le grand rêve. Puis l'âge vient, le bon sens parle... mais chez certains le rêve persiste. Oui, la soif d'aventures est toujours là, et beaucoup d'enfants y succombent – comme nous. Ainsi vont les choses. Ce petit est appelé ? Je veux bien – mais ne l'influencez pas, ne l'hypnotisez pas. Il essaierait trop tôt, au risque d'être victime.

— Autrement dit, Sin ira un jour dans les bois rejoindre les *Qhals* ?

— Le sujet est interdit, on n'y fait pas la moindre allusion. N'empêche que ceux qui veulent ont le fin mot – et personne ne les contrarie. Oui, ils rejoignent les *Qhals*... quand ils n'ont pas trouvé la mort. Le sujet est interdit, mais il y a une légende qu'ils se transmettent. À douze ans, ils peuvent venir... douze ans, ou même treize. Ensuite, c'est trop tard, ils ont choisi, ils restent. Nous ne les chassons pas, nous faisons de notre mieux pour qu'aucun ne meure dans la forêt. Mais il n'est pas question de les abuser, de les forcer. Un paysan, un berger a ses joies. Les *arrhendims* dont je suis ont les leurs. Nous vous déroutons, je pense ?

— Par moments.

— Vous êtes un *khemeis* d'un genre différent.

Vanye baissa les yeux.

— Je suis *ilin*. C'est... autre chose.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'à la mairie, puis Sezar dit encore :

— Il y a chez vous un aspect insolite.

Vanye le regarda, soudain méfiant. Les yeux de l'éclaireur exprimaient la pitié.

— Vous êtes triste... même pour un homme pleurant un cousin. Vous êtes tristes, vous et votre dame. Elle...

Sezar semblait vouloir tout dire, et Vanye lui coula une œillade sombre, tant ces réflexions étaient peu faites pour alléger sa peine.

— Lellin et moi... voyez-vous, *khemeis*, nous nous doutons bien qu'un chagrin vous ronge. Nous saurions vous aider, si vous nous le disiez.

Il tourne autour du pot, je crois, pensait Vanye en observant de plus près l'*arrhendim*. Il cherchait à montrer un visage gai, mais cette gaieté venait mal.

— Je vais me surveiller, Sezar. Je ne veux pas être un rabat-joie.

Et ils pénétrèrent dans la mairie où l'on préparait le repas du soir.

Les viandes cuisaient déjà avant leur arrivée, mais l'abondance régnait à Carrhend, et les courtois Mirrindims ne perdaient ni un coup de fourchette ni un coup de langue. Les femmes chargées des plats riaient entre elles, les petits jouaient, les vieux restaient au coin du feu. L'amalgame n'amenait pas le moindre heurt. Les doyens pouvaient imposer telle ou telle mesure quand il le fallait – et nul ne discutait la loi des *Qhals*.

— Nous alignons nos points de vue, leur apprit Serseis. Nous regrettons Mirrind, certes, mais nous sommes ici en sécurité.

D'autres approuvèrent, bien que les gens du clan Melzen portassent encore le deuil d'Eth. Ils étaient peu nombreux, la plupart n'ayant pas voulu quitter Mirrind en souvenir du mort – preuve d'un esprit résolu inhérent aux Hommes de Shathan.

— Si l'envahisseur traverse notre pays, dit Melzein, il n'y passera pas une deuxième fois.

— Souhaitons qu'ils ne le traversent jamais, appuya Morgane ; et Melzein hocha la tête.

— À table, noble dame ! intervint Saleis de Carrhend pour ramener la bonne humeur.

Et chacun s'empressa d'occuper ou de réoccuper sièges ou bancs.

Sin se faufila jusqu'à l'endroit promis, contre Vanye. Il ne parla pas de tout le dîner, ne faisant qu'écouter et observer. Il était là : que chercher de plus ? Sezar observait lui aussi – tantôt l'enfant, tantôt le Kurshin, d'un œil curieusement gai, comme s'il voyait l'évidence.

— C'est écrit, murmura-t-il enfin.

Vanye seul put comprendre ces mots. Il se sentit soulagé d'un poids, nota l'expression étonnée de Morgane. Quelle drôle de chose d'avoir tout à coup un intérêt personnel dans une affaire privée, alors que jusqu'à présent l'un n'agissait, ne pensait jamais sans l'autre.

Il frémit. Il songeait à la position d'un *ilin*, au danger de nouer des rapports humains en cours de route... des rapports fatals pour ceux qu'ils fréquentaient.

— Vanye...

Morgane lui saisissait le poignet : sa cuiller avait heurté la table, il faisait du bruit, trop de bruit.

— Qu'est-ce que tu as ?

— Rien, *liyo*.

Non, ce n'est rien. Oublie, ne cherche pas à gronder Sin. Sin ne peut comprendre, tu l'effraies... Il déglutit, puis tout alla mieux.

Après le dîner, une harpe réclama l'attention de chacun. Sern, la jeune Mirrindim, chanta comme elle avait chanté naguère. Un adolescent de Carrhend la remplaça. Il improvisa en l'honneur de Lellin, petit-fils du noble *Qual* son suzerain, ce dont on plaisantait affectueusement l'intéressé.

— À mon tour, dit Lellin – et lui, il chanta une ballade humaine.

Mais quand il eut fini, il ne rendit pas la harpe, plaqua un accord pour obtenir le silence, et Vanye fut frappé soudain de son étrange beauté, comme de sa peau, de ce teint de neige contrastant avec le teint foncé des paysans.

— Soyez sur vos gardes. Je vous en supplie, Carrhendims, soyez sur vos gardes ! Les Mirrindims n'ont vu qu'une faible partie du fléau. Bien qu'on vous protège, cette protection est dispersée, et Shathan est grande.

Ses doigts allèrent plus vite.

— Les Guerres des Arrhends... un thème que je peux mettre en chanson – mais n'en avez-vous pas écouté d'autres, vous et vos aînés ? N'avez-vous pas écouté les ménestrels célébrant la lutte qui opposa *Qhals* et *sirrindims* jusqu'au jour où les *Qhals* chassèrent les *sirrindims* de Shathan ? À cette époque l'Homme attaquait l'Homme, et il nous attaquait par le fer et par le feu. Soyez donc sur vos gardes. On trouve actuellement la même race de *sirrindims* dans les plaines d'Azeroth, des

sirrindims que viennent aider certains *Qhals* félons. Les luttes de jadis vont reprendre.

La frayeur secoua l'auditoire.

— Triste message, enchaîna Lellin. Le cœur me fend de vous l'apporter. Mais soyez prêts à évacuer Carrhend si le fléau gagne. Vos biens, vos terres ne comptent pas. Seules comptent vos familles. Nous vous aiderons à vous réimplanter, nous vous fournirons le bois, la pierre, nos propres mains – comme vous aiderez d'autres hameaux en péril. D'ailleurs, nous agissons : on ne voit pas toujours les *arrhendims*, mais c'est pour mieux vous protéger. Faisons notre possible, faisons même l'impossible – quand nous aurons tout épuisé, prenons nos arcs et nos flèches.

Les cordes de la harpe vibrèrent en sourdine, passèrent à une chanson *qhale* dont on eût cru que chacun subissait l'envoûtement. Et le silence resta quand Lellin eut achevé.

— Rentrez chez vous, Carrhendims et Mirrindims. Nous quatre partons à l'aube. Ne vous réveillez pas exprès pour nous.

Un jeune murmura :

— Nous lutterons s'il le faut, seigneur.

— S'il le faut, vous défendrez Carrhend et Mirrind. Voilà la bonne manière de nous aider.

Le jeune homme s'inclina, rejoignit ses amis, puis tous sortirent en saluant Morgane – tous, sauf les Mirrindims qui logeaient à l'autre bout de l'immense pièce.

Seul l'infatigable Sin préférerait être avec les chevaux – joie dont Vanye ne voulut point le frustrer.

— Lellin, je peux... ?

Interpellé par Sezar, le *Qhal* hocha la tête, et l'*arrhendim* sortit, probablement pour aller chez son père – ou auprès d'une femme.

Le silence ne se fit pas tout de suite. Enfants remuants, piétinements, couvertures déployées afin d'isoler les couples ou les familles et de laisser la cheminée à la disposition des voyageurs, produisaient un certain tumulte.

Lorsque tout le monde eut trouvé place, Morgane et ses compagnons s'installèrent devant le feu, sans cottes ni armes, savourant quelques gouttes d'une liqueur donnée par Merir à Lellin.

— Ici, tout va bien, apprécia Morgane en chuchotant, vu le sommeil des enfants qu'il ne fallait pas troubler. Une longue paix aide à diriger un peuple.

Les prunelles du jeune *Qhal* brillèrent. D'un seul coup, il rejeta son masque figé.

— Il est vrai que nous avons eu quinze siècles pour tirer un enseignement des fautes commises au cours de nos guerres. Nous avons établi un plan d'action en prévision d'un nouveau fléau. Ce fléau est venu – donc nous l'appliquons.

— Quinze siècles ? Tant que ça ? marmotta Vanye.

— Oui, dit Lellin – un *oui* qui englobait une durée dépassant celle de l'histoire d'Andur-Kursh où les luttes étaient fréquentes. Et plaise au Ciel que d'autres siècles s'y ajoutent !

Une fois couché près du *Qhal*, Vanye pesa longuement cette réponse.

Quinze siècles sans guerres. Jusqu'à un certain point, l'idée pouvait heurter un homme élevé dans le métier des armes. Être condamné à la paix, à une vie monotone en forêt... sombre perspective ! Et pourtant... les herbages, les champs, les gens de Shathan, si accueillants, ne manquaient pas d'attraits.

Il se tourna vers Morgane. Elle dormait. Morgane et Vanye, deux errants. Chevaucher, toujours chevaucher. La guerre, rien que la guerre. *Ne pouvons-nous donc rester ?* Mais non, une telle pensée était une trahison. Il la chassa. Il ne fallait plus songer à goûter la paix des Mirrindims.

Le jour naissait quand un bruit de fers retentit à l'extérieur. Vanye bondit, puis Morgane, *Changeling* en main, et Lellin courut comme eux aux fenêtres.

Des cavaliers – avec deux chevaux harnachés. Deux chevaux dont ils attachèrent les brides à une clôture, puis ils quittèrent le village immédiatement.

— Ils sont exacts, constata Lellin. Ils viennent d'Almarrhane, pas loin d'ici, et j'espère qu'ils ouvriront l'œil en rentrant.

Sezar sortit d'une chaumière voisine. Il embrassa ses parents, ses sœurs, chargea arc, flèches et baluchon, fit un dernier geste d'adieu aux siens, et gagna la mairie.

Morgane, Vanye, Lellin s'équipaient devant le feu, sans trop gêner les Mirrindims assoupis. Le Kurshin alla seller les bêtes – mais Sin était déjà au travail.

— Est-ce que vous vous battrez contre les *sirrindims* d'Azeroth ? demanda l'enfant pendant qu'ils bouclaient les sangles.

Finie, la candeur des petits. Sin avait vu le corps d'Eth, vécu l'exode d'un village.

— Je ne sais pas où je vais. Sin. Écoute-moi : rejoins les *Qhals*, plus tard. Je ne devrais pas te le dire, mais je préfère. Écoute-moi.

— Je ne veux pas que tu me laisses. Je ne veux pas !

— Sois raisonnable. Un jour, oui, tu connaîtras Shathan.

Une sorte de fièvre faisait briller les prunelles de Sin. Les Hommes des plaines étaient tous d'une taille modeste, malgré quoi il n'aurait rien d'un géant dans son milieu. Mais on trouvait en lui une flamme qui consumait déjà l'âme du petit.

— Alors, je te rejoindrai, *khemeis*.

— Je ne crois pas, dit Vanye.

Et comme le chagrin assombrissait les yeux de Sin, il eut un coup au cœur. *Non, Sin ne me rejoindra pas. Shathan ne sera plus la même forêt. Morgane et moi voulons fermer les Portes, détruire les Portes, et nous détruirons l'espoir de Sin... À cause des Shiuas, ou à cause de nous, toute sa vie va changer...*

Il étreignit Sin.

Et le quitta brusquement, sans se retourner.

Ils ne furent pas assez silencieux pour le village. Ils ne pouvaient pas ne pas réveiller les Mirrindims qui souhaitèrent bonne route aux voyageurs, ni la mère de Sezar qui offrit à Morgane un pain tout chaud, ni son père qui l'obligea à accepter son plus beau raisin, ni ses frères, ni ses sœurs. On applaudit quand Lellin baisa la joue d'une des petites – après l'avoir hissée car, bien que fort jolie, elle semblait une naine comparée aux *Qhals*. Elle reçut le baiser en riant, mais avec une expression de l'œil où on lisait jusqu'au plus profond de l'âme.

Ils s'engagèrent sous bois, hélés par les guetteurs dont on distinguait les ombres entre les arbres. Un écran de verdure cacha bientôt les maisons. Il n'y eut plus pour eux que le chuchotement de Shathan.

Sezar était triste d'abandonner les siens, et le jeune *Qhal* l'observait avec la même tristesse. Vanye comprenait. Sezar regrettait Carrhend – comme Lellin peut-être – Carrhend où ils eussent été à l'abri. Le rôle de guide dont on les chargeait leur pesait dans la minute présente.

Puis Lellin fit entendre une note basse qu'un guetteur répéta au loin. Une note qui eut l'air de ragailhardir Sezar, et Vanye n'en fut pas le moins heureux.

Ils préférèrent longer le cours d'eau, et gagnèrent ainsi du temps. Les chevaux des *arrhendims* – deux bais, dont un balzan, celui de Lellin –, les chevaux acceptaient le voisinage du gris, au point que le *Qhal* et Sesar ouvraient généralement la marche.

Ils causaient à mi-voix, échangeant des phrases que leurs compagnons n'entendaient pas très bien, mais ni Morgane ni Vanye ne s'en vexaient. Eux-mêmes discutaient, d'ailleurs, bien qu'en idiome *qhalien* le plus souvent. Vanye n'avait jamais connu une Morgane expansive – or, depuis le franchissement de la Porte de Shiuan, il voyait une tout autre femme. Elle s'était humanisée, lui apprenait le *qhalien*, lui faisait répéter les mots, les verbes. Un bonheur pour l'*ilin* et, quoiqu'elle ne remontât jamais à la période ayant précédé Andur-Kursh, il pouvait maintenant lui parler de son pays, de son enfance dans les hautes terres.

Ils parlaient de Kursh comme on peut parler d'un défunt, une fois le chagrin émoussé. Vanye revivait son époque, Morgane gardait les images d'une époque beaucoup plus lointaine. Et pour sombres que pussent être ces images, ils les aimaient. Morgane la Chevaucheuse errait de siècle en siècle – avec lui maintenant. Et avec elle, donc, son esprit aussi pouvait maintenant errer de siècle en siècle.

Pourtant, lorsqu'elle fit allusion à Myya Seijaine i Myya, chef du Clan Myya quand elle menait les armées d'Andur-Kursh, une ombre voila son regard. Elle se tut brusquement, sous l'emprise d'une mémoire impitoyable, car c'était la vraie origine du fléau qui frappait Azeroth – cette dispersion : Clan Myya, Clan Yla, Clan Chya, dispersion d'hommes jetés dans le labyrinthe des Portes, pour s'être voués à Morgane. Le labyrinthe de l'espace et des siècles. Les Myyas avaient survécu. Dix siècles plus tard, au pays shiua, les enfants de leurs enfants ne conservaient d'elle qu'une sinistre légende, qu'une image mythique... jusqu'au moment où Roh était venu les secouer.

— Seijaine avait un caractère féroce, dit-elle au bout d'un moment. Mais il montrait une grande largesse pour ses amis. Comme ses enfants, bien qu'ils ne m'apprécient guère.

Vanye voulut changer de sujet. Il improvisa :

— Je crois que nous aurons de la pluie.

Le coq-à-l'âne interloqua Morgane qui regarda les nuages – à peine frangés de gris. Puis, d'un ton plus gai :

— Oui, tu es gentil, Vanye... très gentil.

Puis elle parut chercher un point qui lui faisait détourner les yeux. Ses derniers mots donnaient au Kurshin une sensation douce-amère qu'il goûta d'abord – mais en voyant la silhouette mince du jeune Lellin, exacte réplique de celle de Morgane, il leur trouva un sens différent. *Sois sérieux, ilin ! Ce genre d'erreur t'éloignerait d'elle, et elle de toi.*

Il rit tout haut de sa naïveté, ce qui lui attira un coup d'œil aigu.

— J'ai de drôles d'idées, expliqua-t-il.

Et comme il parlait d'autre chose, Morgane se garda d'insister.

Finalement, il ne pleuvait pas. Alors que Vanye craignait un bivouac humide, il y eut une simple averse à la tombée de la nuit, si bien qu'au soir d'une longue journée en selle ils s'arrêtèrent près du ruisseau, sur l'herbe sèche. Les mésaventures passées faisaient maintenant l'effet d'un cauchemar d'où vous tirait un pays trop aimable pour décourager les hommes.

Vanye prit la première faction. À quatre, les tours de garde étaient, du reste, moins pénibles. Il fut relevé par Lellin qui se frotta les yeux pendant que le Kurshin s'étendait sans crainte d'être trahi.

Mais un choc le réveilla bientôt. Il se dressa, vit Lellin alerter Morgane ; Sesar était déjà aux aguets.

— Là-bas... chuchota le *Qhal*.

Il sonda les ténèbres, dans la direction qu'indiquait Lellin. Oui... une ombre, sous les arbres, de l'autre côté du ruisseau. Un sifflement – Lellin – et cette chose bougea, comme une créature humaine... qu'elle n'était pas. Une créature longiforme qui traversait à présent le cours d'eau avec des gestes mesurés. Une créature dont l'aspect glaça Vanye, car il avait vu la même, récemment, dans le même cadre, dans les mêmes bois.

Lellin s'était levé. Ils l'imitèrent, mais le laissèrent aller seul au-devant de l'être. En taille, la créature dépassait un *Qhal*. Ses bras rappelaient ceux d'un homme, sauf pour les articulations, et ses yeux pleins d'ombre malgré le clair de lune occupaient la majeure partie d'un visage mince percé d'une bouche minuscule. Quant aux jambes, elles se pliaient à l'inverse des nôtres – comme les pattes d'un oiseau. Vanye ne put s'empêcher de se signer, plus ahuri qu'effrayé, tant les différences avec un être humain s'imposaient davantage que l'idée d'une menace, somme toute incertaine.

— Un *haril*, murmura Morgane. J'en ai déjà vu de son espèce... une fois.

L'être atteignit la berge, d'où il braqua sur les cavaliers le regard fixe de ses immenses prunelles. Mâle ? Femelle ? Impossible à dire : on ne voyait qu'un long corps noirâtre sous une robe faite d'une sorte de gaze dont la teinte se fondait avec celle de l'épiderme. Lellin s'exprima à mi-voix et par gestes auxquels la créature répondit par des gestes semblables et deux ou trois trilles aigus. Puis le *haril* retraversa le ruisseau, chacun de ses mouvements évoquant ceux d'un héron.

— Il nous signale des intrus, résuma Lellin. Les *harilims* sont affolés, et on peut craindre le pire quand l'un d'eux ose approcher un *Qhal*. Il veut qu'on le suive.

— D'où viennent ces *harilims* ? demanda Vanye. Et êtes-vous sûr de ce qu'il vous a dit ?

— Ils viennent des temps passés, de très loin. Ils habitent le cœur même de Shathan, là où nous allons rarement. Ils n'en sortent guère. Ils ont un idiome à eux, que nous ne pouvons maîtriser, pas plus qu'un *haril* ne peut – ou ne veut – maîtriser le nôtre. Mais on communique par gestes. Celui-ci est venu nous prier de le suivre, et nous ferons bien d'accepter. Un danger doit menacer.

De l'autre côté du ruisseau, le *haril* attendait.

— Nous le suivons ! trancha Morgane.

Vanye n'objecta rien, encore qu'il sentît tout à coup une crainte familière le saisir au ventre. Il eut tôt fait de préparer les chevaux. Cette fois, le fléau évité ces derniers jours les rattrapait. Adieu l'espoir d'une route agréable vers Nehmin !

Ils passèrent à gué sans trop de bruit, et le *haril* ouvrit la marche, telle une ombre – dont les chevaux n'aimaient point la présence. Il choisissait des pistes difficiles pour des quadrupèdes, et les cavaliers devaient souvent baisser la tête ou négocier une pente raide. À chaque obstacle, l'étrange guide demeurait planté, jusqu'au moment où on le rejoignait.

— Une folie... grommela Vanye – mauvaise humeur dont Morgane ne tint aucun compte.

Il faut dire que si on ne perdait jamais de vue le *haril*, on n'en décelait pas moins un deuxième, rôdant çà et là. Les chevaux y étaient sensibles et, pour un peu, ils auraient fui. Ce deuxième « ange gardien » évoluait à droite ou à gauche, et toujours en arrière. On ne le voyait pas, on le devinait, du coin de l'œil, volatilisé avant même qu'on eût tourné la tête – ou alors c'était une branche qui remuait, une simple branche quand on cherchait l'endroit.

Un deuxième *haril*... ou plusieurs, peut-être ? Vanye fit glisser son épée à portée de main, puis se courba sur l'encolure de sa jument en distinguant un coude que barraient les frondaisons. Un coude au-delà duquel la piste descendait à nouveau.

Après, les arbres s'espaçaient, et le *haril* mena les voyageurs dans une clairière où une sorte de

papillon blanc butinait une fleur noire. Un papillon qui n'en était pas un, une fleur qui n'en était pas une. Le cadavre d'un *haril* tué. Le papillon était l'empennage de la flèche plantée entre ses omoplates. Et le guide produisit un couinement furieux, comme s'il accusait Morgane de ce meurtre.

Lellin mit pied à terre, le questionna par signes. L'autre ne réagit pas.

— Cette flèche n'est jamais venue de chez nous, chuchota Sezar – et, tandis que lui et Morgane restaient en selle, Vanye alla examiner le cadavre de plus près.

Aucun doute : l'empennage d'une telle flèche ne pouvait donner la précision qu'obtenaient les *arrhendims* avec les leurs, quand ils visaient une cible éloignée. Et cette flèche était munie de plumes de mouette. Des plumes de mouette à Shathan ?

— Une flèche shiua, conclut Vanye. Où a-t-on tué ce *haril*, Lellin ? Demandez-le.

— Je crois...

Le *Qhal* s'interrompt brusquement, et Morgane chercha parmi la collection de petites armes qu'elle portait à la ceinture. Car, tout à coup, une vingtaine d'ombres les encerclaient. Une vingtaine d'êtres bâtis comme des hérons. Pas un bruit. Pas un buisson, pas une feuille n'avait remué. Mais ils étaient là.

— Ne faites rien, prévint doucement Lellin. Ne bougez plus.

Il se tourna vers le premier *haril*, répéta les mêmes gestes pour le questionner.

Cette fois, les vingt couinèrent à qui mieux mieux. On eût dit une troupe de rats dressés les uns contre les autres. L'un d'eux montrait le mort, et Vanye s'éloigna du cadavre – mais pas trop, de peur que l'être ne s'imaginât qu'il voulait fuir. Non, il ne bougeait pas. Il demeurait même assez près du *haril*. Les immenses prunelles le fixèrent. Puis un bras tentaculaire le frôla. Il sentit les doigts toucher, palper la cotte de mailles. Il s'imposa une immobilité complète. Il vit une peau veloutée que le clair de lune faisait luire, l'espèce de gaze constituant la robe. Mais il ne put réprimer un frisson quand l'être passa derrière lui. D'instinct, il regarda Morgane. Quoi faire ? Morgane était aussi pâle que le Kurshin. Seulement elle tenait l'arme avec laquelle elle tuait le gibier. S'en servirait-elle ? Si oui, il pouvait dire adieu à sa dame.

Cependant, on échangeait toujours force gestes, irrités de la part du guide, pressants de la part de Lellin.

— Ils croient que vous êtes avec les Shiuas, traduisit le jeune *Qhal*. Ils veulent savoir pourquoi nous vous escortons. Ils vous ont déjà vus tous les deux.

— Oui, pas très loin de Mirrind, confirma Vanye. Il y en avait un... ou plusieurs. Je m'explique tout, maintenant. Celui-là n'osait pas nous affronter.

Les doigts du *haril* glissaient, légers comme un souffle – mais soudain ils empoignèrent son épaule, faisant preuve d'une force inouïe qui l'obligea à se retourner. Il pivota donc, le cœur battant, face à l'étrange masque aux prunelles disproportionnées.

— C'est de vous qu'ils ont peur, Vanye, souligna Sezar. Vous êtes trop grand, plus grand qu'un Shathanéen. Ils voient bien que vous êtes d'un autre sang.

Morgane intervint :

— Je vous conseille de faire vite, Lellin ; ou alors j'agirai.

— Ne faites rien, noble dame. Nous sommes seuls. Comme personne n'a pu nous prévenir, je crains qu'il n'y ait aucun *arrhendim* dans le secteur... et du reste, à quoi nous serviraient-ils ? Ces bois sont actuellement le domaine des *harilims*, et nos chances de fuite sont nulles. Bien que paisibles, ils peuvent être redoutables... ils peuvent tuer.

— Apportez-moi une de mes flèches, réclama Vanye. Allons, vite !

Lellin obéit, avec des gestes mesurés. Vanye montra la flèche au *haril*, de façon qu'il voie bien

l'empennage brun, puis il désigna celle plantée entre les épaules du cadavre, dont l'empennage était blanc. Cette fois, le *haril* adressa un couinement à ses congénères qui répondirent par une note moins aiguë.

Vanye insista :

— Dites-lui que les Shiuas ne sont pas nos amis, que nous voulons les chasser d'Azeroth.

— Je ne promets rien, souffla Lellin. Leurs signes correspondent à des choses concrètes, simples.

Les subtilités leur échappent.

Il essaya quand même, et peut-être même avec succès, car le *haril* parla encore aux autres, après quoi ils soulevèrent le cadavre et s'engagèrent dans les bois.

Celui placé derrière Vanye le poussa, l'obligeant à suivre. Il voulut s'esquiver, reculer, et une peur nouvelle le prit. La vigueur du *haril* était vraiment formidable, et d'autres cernaient toujours Morgane.

Lellin s'entremet, signifia « *non* », mais il n'obtint qu'un couinement péremptoire.

— Nous devons les suivre, traduisit le *Qhal*.

— Fuyez, *liyo* !

Morgane dédaigna ces mots. Vanye tourna la tête. Avait-il le temps d'atteindre son cheval ? Morgane, elle, ne bronchait pas. Elle pesait sans doute le pour et le contre.

Sezar grommela une phrase inaudible.

— Leurs armes sont empoisonnées, transmit Morgane au Kurshin. Écoute-moi, Vanye : je crois que Lellin le savait, et qu'il ne peut qu'accepter. Nous sommes dans une situation critique – et d'autres doivent nous épier, j'en ai bien peur, même s'ils ne se montrent pas.

Malgré le froid nocturne, la sueur mouillait Vanye.

— Une situation critique ? J'ajouterai « ridicule ». J'ai honte, *liyo*. Que choisissons-nous ?

— Vanye demande conseil, Lellin.

— Nous n'aurons pas le choix. Suivons-les, en nous abstenant de toute violence. Je ne crois pas qu'ils veuillent nous tuer. Ils ne peuvent s'expliquer mais, apparemment, ils voudraient s'assurer de quelque chose, ou prouver quelque chose. Leur esprit diffère beaucoup du nôtre. Un *haril* est changeant, prompt à s'émouvoir. Mais nous n'allons jamais dans leurs bois.

— Vous nous avez cependant menés chez eux ?

— Non. Ces bois sont les nôtres et, à suivre ce *haril*, nous sommes maintenant très près d'Azeroth... trop près pour mon goût. Vos ennemis ont soulevé une colère dont nous risquons tous de pâtir. *Khemeis* Vanye, je doute qu'on vous lâche tant que vous n'aurez pas donné satisfaction. Mais les *harilims* ne vous feront aucun mal.

— *Liyo* ?

— Il faut les suivre et voir venir.

Lellin fit un signe affirmatif. Le guide prit doucement Vanye par le bras, et ils marchèrent, alors que Morgane, Lellin et Sezar – comme il put l'entendre – avaient le droit de monter à cheval. Puis la main du *haril* glissa jusqu'à son poignet, contact léger de feuille morte, pas tellement agréable. Plusieurs fois, à mesure qu'ils franchissaient des endroits difficiles ou grimpaient des pentes raides, la créature se tourna pour lui adresser un couinement ou l'aider – et même, à la longue, elle lâcha le poignet de Vanye, jugeant sans doute qu'il ne voulait pas fuir. Et malgré l'aspect effrayant des énormes prunelles du *haril*, ses craintes diminuaient. On le faisait marcher vite, mais on ne le brusquait pas.

De loin en loin, il jetait un coup d'œil par-dessus son épaule, craignant d'avoir distancé les autres. Inquiétudes vaines. Morgane, Lellin et Sezar suivaient, à un pas qui ne fatiguait guère les

chevaux. Sezar tirait sa jument – le bon Sezar ! Mais quand il tardait à repartir, une main froide effleurait son poignet. Une main froide et ferme.

Il essaya un signe bien connu des paysans d'Andur-Kursh : *où ?* Mais l'être ne sembla point comprendre. Les longs doigts d'araignée répondirent d'un signe non moins hermétique pour l'*ilin* qui dut prendre le pas accéléré à travers taillis, bosses et creux, jusqu'au moment où il eut le souffle coupé.

Des chênes plus espacés : une haute futaie. Le *haril* saisit à nouveau son poignet pour l'entraîner, geste qu'il s'expliqua en voyant un mort, puis un deuxième. Deux hommes abattus, que l'ombre et les feuilles rendaient presque invisibles. Mais le clair de lune permit à Vanye d'identifier leurs vêtements. C'étaient des Shiuas. L'un avait même un carquois de flèches blanches. Il obligea son guide à faire halte, le temps d'en saisir une, de la montrer. Le guide parut comprendre. Il la lui arracha, la jeta au loin. *Viens donc !* intimait-il du geste.

Vanye eut un instant d'effroi. Morgane ? Il ne l'apercevait plus. Elle surgit enfin d'entre les chênes, ainsi que Lellin et Sezar. Il colla aux pas du *haril*. Il soutenait à présent un train infernal pour un Kurshin alourdi d'une cotte de mailles, et ces longues enjambées l'épuisaient.

Tout à coup, il vit la forêt s'interrompre. Plus d'arbres. Devant lui, une plaine qu'éclairait la lune... qu'éclairaient des feux brûlant çà et là. Et il vit autre chose, à droite, à gauche du sentier : des jonchées de branches, ainsi que des troncs mutilés. Des troncs que le *haril* désigna, comme il désigna ensuite Vanye d'un doigt accusateur.

Non, dit-il par signe. Quelles que fussent les idées de cette créature concernant Morgane et les feux, il disait non. D'ailleurs, Morgane arrivait. Il n'eut guère besoin de la regarder.

Elle prit le temps d'observer le camp shiua, puis chuchota à l'adresse de Lellin :

— Le gros des forces d'Hetharu n'est pas ici.

Remarque fondée, vu la surface restreinte couverte par les feux, et l'évidence que ni Roh ni Hetharu n'auraient lâché le cœur de la Porte d'Azeroth.

— Les *harilims* ont voulu nous montrer ces feux, expliqua Lellin. Ils sont en colère, à cause des arbres, à cause des tués. Ils nous croient complices.

— Vite, Vanye ! À cheval !

L'*ilin* obéit d'un bond qui le mit en selle. Les *harilims* couinèrent – toutefois, aucun ne s'interposa.

Vanye n'en songeait pas moins à leurs flèches empoisonnées, et son cœur battait la chamade.

Lentement, Morgane ramena Siptah jusqu'aux premiers arbres, où elle se heurta à une haie de bras levés.

— Ils ne veulent plus de nous, expliqua Lellin. Ils ne nous molesteront pas, mais notre présence est jugée indésirable.

— Donc, ils nous chassent ? Il nous faut gagner la plaine ?

— Je crains que oui.

— S'il vous plaît, *liyo*... (Vanye lisait les pensées de Morgane, qui l'effrayèrent.) Ou bien nous cédon, ou bien nous résistons, et dans ce cas nous n'irons pas loin avant d'avoir tous les autres à nos trousses. Et soyez certaine qu'ils connaissent l'art des embûches.

— Peut-être. Lellin ? Pourquoi vos gens ne sont-ils pas là ? Où sont les *arrhendims* ? Ils auraient dû nous prévenir de cette intrusion des Shiuas.

— Il est probable que les *harilims* les ont chassés, comme ils veulent nous chasser nous-mêmes. On ne discute pas avec eux. Je suis inquiet pour Mirrind et Carrhend, noble dame... très inquiet. C'est sûrement là que les autres *arrhendims* se sont repliés, pour la sauvegarde des villages...

Pardonnez-moi, noble dame. J'ai lamentablement échoué. Je vous ai jetée dans un piège sans issue. Nos *arrhendims* ne pouvaient imaginer que nous passerions outre à leurs signaux. Ils nous ont alertés, mais nous avons continué. Je ne pensais qu'aux *sirrindims*, auxquels on peut tenir tête. J'ignorais que les *harilims* étaient là. En fait, noble dame, je crois qu'ils obéissent à un ordre des défenseurs de Nehmin.

— Les *arrhas* ?

— On dit que les *arrhas* peuvent appeler les *harilims*. Ils doivent faire partie d'un plan de défense contre les Shiuas. Si c'est exact, j'en suis surpris. Convaincre un *haril*... autant chercher à convaincre un chêne. J'ajoute qu'un *haril* englobe Hommes et *Qhals* dans une même haine.

— Mais si vous voyez juste, il se peut que Chya Roh attaque actuellement Nehmin.

— C'est possible, noble dame.

Morgane ne répondit pas tout de suite, et Vanye eut la même impression qu'elle : cette sécurité éprouvée les derniers jours était trompeuse, les choses tournaient au tragique.

— Écartez-vous ! ordonna enfin Morgane.

Elle fit glisser son baudrier, leva sa main gauche d'un geste qui cloua net les *harilims*, et saisit le fourreau de *Changeling*.

Puis, progressivement, elle tira le glaive dont l'opale chassa les ombres. Son reflet joua dans les yeux des *harilims*, de plus en plus intense à mesure qu'elle sortait cette lame, un reflet aveuglant quand le cercle noir qui sommit la pointe fut braqué sur les êtres terrifiés. Ce cercle les obligea à reculer, à éloigner leurs yeux dont le miroir renvoyait l'effrayante image. Et l'ouragan, d'autre part, fouetta les chênes comme il fouetta les *harilims*. Vanye vit des mains, des coudes cacher ces yeux, des bustes s'incliner, fuir le souffle du vent.

Alors la Chevaucheuse remit *Changeling* au fourreau – et Lellin, puis Sezar vinrent s'agenouiller face à Siptah, face à Morgane, tandis qu'un couinement plaintif s'élevait du groupe des *harilims*.

— J'espère que vous m'écoutez à présent !

L'angoisse se lisait dans l'expression de Lellin.

— Ne... ne faites plus cette chose, noble dame... jamais plus... Oui, je vous écouterai. Je suis votre serviteur. On m'a désigné, donc je le suis. Mais le seigneur Merir est-il informé ?

— Peut-être. Il vous a donné à moi, Lellin Erirrhén. Vous êtes mon guide pour atteindre Nehmin. Dites aux *harilims* que nous voulons traverser leur forêt, que nous voulons leur aide.

Lellin multiplia les gestes, et le groupe des *harilims* recula encore.

— Ils ne nous barreront plus la route.

— À cheval !

Morgane fut obéie immédiatement, et elle poussa Siptah vers les chênes. Le gris broncha au contact des créatures de Shathan, mais il n'y eut point d'accrochage : les *harilims* évoquaient un cercle d'ombres.

— Je vois maintenant votre peine, *khemeis*, chuchota Sezar quand il se trouva à hauteur du Kurshin.

Vanye le regarda, regarda Lellin. Il sentit un poids l'écraser. Oui : les *arrhendims* voyaient clair en Morgane. Ils avaient vu *Changeling*, ils avaient vu son flamboiement d'opale maléfique.

Mais tout comme Vanye, ils allaient guider *Changeling* jusqu'aux Feux d'Azeroth.

Les *harilims* progressaient, telle une double file de spectres sous le dôme des grands chênes et des étoiles. Morgane chevauchait le plus vite possible à travers les fourrés. Personne ne l'empêchait d'avancer, mais personne ne pouvait, ou ne voulait, la conseiller – pas même Lellin et Sezar qui, loin des bois familiers, ne faisaient qu'évaluer l'itinéraire le meilleur.

Et puis, presque au terme de la nuit, les grands arbres s'espacèrent, et on distingua un reflet entre les troncs géants. Le reflet d'une eau boueuse.

— Le Narn, annonça Lellin, lorsque Morgane fit halte à côté de lui. Nehmin ne doit plus être très loin.

Elle scruta longuement le fleuve.

— Où peut-on traverser ?

— On croit qu'il y a un gué à mi-route de Merrhen et des plaines, dit Sezar.

— Le gué de Merrhen, précisa Lellin. Le fleuve est coupé par une île. Nous n'avons jamais été jusque-là, mais je le sais. Ce n'est peut-être qu'à une petite distance vers le sud.

— L'aube est proche, fit observer Morgane. Les berges du Narn sont visibles, et nos bons Shiuas doivent rôder. Je ne peux tolérer la moindre erreur, Lellin... et je ne veux pas non plus qu'on me barre la route.

— Si les Shiuas ont atteint Mirrind et Carrhend, estima Vanye, ils savent certainement quelle direction nous suivons, et j'en connais qui ont dû comprendre où nous allons. (En même temps, il voyait les traits défaits de Sezar, qu'angoissait le sort probable des Carrhendims. Son père, sa mère...) Ne peut-on demander aux *harilims* si, oui ou non, les Shiuas ont traversé le Narn ?

Lellin chercha les créatures des bois. Plus rien. Plus un bruit. Les spectres avaient tout à coup disparu.

Morgane jura entre ses dents.

— Tant pis. Admettons qu'ils craignent le jour, ou qu'ils flairent une chose que nous ignorons. Prenez la tête, Lellin, conduisez-nous vite à ce gué. Pour peu que le soleil ne soit pas levé d'ici là, nous pouvons gagner l'autre rive.

Lellin prit la direction du sud. Il tâchait de rester sous bois, mais un grand nombre d'épaves et d'arbres abattus gênèrent la marche. Plus d'une fois les voyageurs furent obligés de côtoyer le fleuve, ce qui les exposait à d'éventuels guetteurs. Et plus d'une fois ils durent, au contraire, s'écarter du Narn, qu'ils craignaient alors de ne pas retrouver.

Et la fatigue d'une nuit sans sommeil pesait sur eux, accrue par tant d'obstacles, de branches mauvaises, de faux pas des chevaux, de creux et de bosses. Et le jour pointait, comme une frange blême à la limite de Shathan.

Enfin, l'aube leur révéla Merrhen, une île longue et couverte de taillis. Du côté de l'amont, un repère indiquait le gué.

Morgane hésita, puis mena son gris jusqu'au fleuve, et Vanye éperonna Mai pour la suivre. Il ne s'occupait plus des autres, Lellin, Sezar, qu'il entendit néanmoins derrière eux. Morgane allait vite, une fièvre la brûlait – crainte d'un ennemi impitoyable... et hâte d'atteindre Nehmin. Hésiter ? Morgane n'aurait jamais hésité. Elle gagnait les Shiuas de vitesse, pendant qu'elle le pouvait.

Leurs chevaux ralentirent, bronchant sous la force de l'eau. Siptah rencontra un trou, d'où il réussit à sortir. Vanye s'en écarta, de même que Lellin et Sezar. L'eau montait toujours, arrivait au poitrail de la petite jument, et la pauvre bête collait à Siptah, quand elle ne bousculait pas le cheval de Sezar. Vanye faillit descendre pour la guider, mais le courant s'apaisa un peu une fois doublée la pointe de Merrhen – donc à mi-route. Siptah, le plus robuste des quatre, ne perdait pas un mètre, et

Vanye piqua des deux afin de stimuler Mai – tout en maudissant Morgane... Morgane et ses idées fixes. Peu après, il vit le gris émerger du fleuve, sur l'autre rive, Morgane faire volte-face pour voir où en était le Kurshin.

Un sifflement, un bruit mat... Elle s'effondra, presque désarçonnée, à l'instant même où, voyant Siptah se cabrer, Vanye labourait les flancs de sa monture. Mais, d'un ultime effort, la Chevaucheuse restait en selle, plaquée entre crinière et troussequin, une flèche shiua plantée là où sa cotte de mailles ne la protégeait pas. Siptah tourna, puis partit au galop sous une grêle de flèches. Éperonnant sa jument, Vanye voulut le rattraper, rattraper Morgane, Morgane qui se redressait, Morgane qui tenait bon...

— Une troupe à cheval ! cria Sesar.

Au diable cette troupe ! Il ne songeait qu'à Morgane, qu'aux gouttes de sang... les gouttes du sang de Morgane tombées dans le sable, le sang de Morgane sous les pattes de Mai.

Et Mai perdait du terrain, son écume arrosait Vanye. Sesar, Lellin le rejoignirent, le distancèrent quand Mai ne put plus galoper. Et Sesar fit mine d'attendre Vanye, et Lellin cria « *Non !* » et le *khemeis* fouailla sa bête, colla au train du jeune *Qhal*. Impossible de suivre. L'écart se creusait entre eux.

— Sauvez Morgane !

Sauver Morgane, son *ilin* l'aurait fait, s'ils n'avaient pas été aussi loin. Un homme, même un compagnon, on peut le désarçonner... Une fois désarçonné, il amuse l'ennemi. Et Lellin s'en doutait peut-être... il n'allait donc pas ralentir...

— Sauvez-la !

Mai ? Fourbue, la pauvre Mai... Risquer le tout pour le tout, remonter en direction du sous-bois... pousser Mai... puis semer les Shiuas...

Et Mai le trahit. Le sable mou eut raison de son ultime effort, alors qu'ils étaient toujours à quelques mètres du Narn. Mai trébucha, roula tête la première, roula sur Vanye qui n'eut pas le temps de vider les étriers. Mai gisait morte, le cou rompu.

Cette fois, les Shiuas le rejoignaient. Une traction – et une grimace. À quoi bon ? Le poids de Mai bloquait sa jambe. Seul un levier...

Plus d'espoir, pas même que l'ennemi perde du temps à s'occuper de lui. Et ils n'en perdirent point ! Presque tous continuèrent dans un jaillissement de sable et de cailloux, mais quatre firent halte. Il saisit son épée. Geste ridicule. Une simple flèche le réduirait à merci.

Quatre *Khals* ? Non, quatre Hommes. Il les distingua mieux quand ils approchèrent. Il voyait leur joie féroce, leur allure prudente. Il jura.

L'un d'eux... le plus grand... Myya Fihar i Myya ! C'était bien Fihar – ou Fwar, suivant l'orthographe nouvelle. Pas de doute. Fwar aux lèvres balafrees, souvenir cuisant d'une femme du Pays des Tumulus. Fwar, lieutenant de Morgane avant leur brouille. Les autres ? Trois parents de Fwar, trois Myyas comme lui, et, comme lui, voulant le prix du sang.

Ils s'esclaffaient, et Vanye guetta. Il ne craignait plus leurs flèches. Il attendait Fwar – surtout Fwar. Mais le colosse interpella Mener, un de ses cousins : « Prends donc cette branche ! » Une épave de bon bois, longue d'un mètre cinquante.

Un levier ? Non, Fwar n'était pas si stupide. Ses yeux parlaient pour lui, d'ailleurs. Vanye se recroquevilla, mais la branche s'abattit, encore et encore, jusqu'au moment où elle l'obligea à lâcher son arme. Ils bondirent. Vanye eut beau dégainer la lame d'Honneur, blesser une des brutes, il fut cloué au sol. Il sentit qu'on le ligotait, rua, et Mener dut presque l'assommer.

Fwar triomphait. Vanye ne bougeait plus, couché à plat ventre, réunissant ses dernières forces

pour la suite. On lui botta les côtes – en guise de prime – et il ne chercha même pas l’auteur de cet acte ignoble. Ces hommes étaient des Myyas, membres d’un clan ne songeant qu’à la vengeance, un clan qui le traquait jadis, au pays d’Andur-Kursh. Mais eux, Fwar et Mener, et les autres, qu’étaient-ils, après des siècles, après le franchissement des Portes ? Le code du guerrier myya ? Ils l’avaient bien oublié. Ils n’obéissaient qu’aux motifs personnels, comme Fwar...

Naturellement, ils le dégagèrent. Il craignait que sa jambe n’eût pas résisté sous le poids du cheval mort – mais, grâce au terrain mou, il n’en était rien. Allait-il trouver une occasion ? L’espoir s’envola quand une douleur aiguë l’empêcha de se mettre debout. Malgré coups et insultes, il ne pouvait certainement pas marcher. Sa rotule lui faisait trop mal. S’échapper, pas question.

— Chargez-le ! conclut Fwar. Il a peut-être des amis dans les bois. Tu m’écoutes, Nhi Vanye i Chya ? Nous te paierons ton dû à loisir, pour mes frères, pour tous ceux que tu as tués.

Vanye cracha dans sa direction – seule riposte possible, qui manqua d’ailleurs Fwar. Les yeux du Hiua le foudroyèrent... en le jugeant néanmoins. Fwar savait calculer – jamais Morgane n’eût pris un idiot à son service.

— Ouais... tu voudrais nous amuser, n’est-ce pas ? Eh bien, les nobles Roh et Hetharu s’occuperont d’elle... comme nous nous occuperons du noble Hetharu plus à loisir. Je préfère t’expédier loin d’ici !

On amena un cheval – que Vanye gratifia d’un coup de botte. La pauvre bête hennit, rua, mais les Hiuas n’étaient pas à court. Les jambes liées, le Kurshin fut chargé en travers d’une autre selle. Son casque tomba, et un des hommes s’en coiffa par dérision.

Ils longèrent le fleuve, maintenant un trot rapide sous l’effet duquel Vanye, dont le buste pendait, semblait peu à peu dans une sorte d’inconscience... un passage noir où il ne trouvait pas complètement l’oubli.

Morgane... Morgane rattrapée – ou agonisante... Morgane... le sang de Morgane... Un crève-cœur. Lui, il voulait vivre. Vivre pour sa dame, si elle n’était pas morte. Elle aurait besoin de Vanye. Si elle était morte... oui, si elle était morte, il lui faudrait tenir son serment.

Son serment... Y pensait-il en bravant Fwar, en cherchant une fin prompte, honorable ? À présent, il voyait. Il allait renoncer à une lutte immédiate, choisir un autre combat... un combat où il ne gagnerait point d’honneur.

Une halte. Une halte ? Oui... le cheval s’arrêtait... on le faisait rouler sur le sable... Vanye ne bougeait plus, ignorant Fwar. L’eau du fleuve grondait à une portée de pierre... le fleuve ; seule route entre lui et l’endroit où était Morgane... Cette idée le réconforta. Morgane n’était pas perdue... il la rejoindrait.

On colla une gourde à ses lèvres. Il but. Puis on mouilla ses tempes, ses joues – sans préjudice des coups de botte pour mieux le ranimer. Il ne réagit qu’à peine, bien qu’ayant sa lucidité.

Et Fwar l’empoigna par les cheveux, l’obligea à lever la tête. Fwar aux prunelles braquées, Fwar qui crachait les noms de ses frères tués, de ses cousins tués, de ses acolytes tués.

— Ger, Awan, Elwy... Terrin, Ejan, Prafwy... et Ras, le frère de Mener... Eran, le frère de Hul... Sithan et Olwy, les frères de Trin !

— Et nos femmes et nos enfants, qui ont péri avant, renchérit Mener, dans les yeux duquel il lut la même haine.

Les femmes, les enfants... ? Certes, Vanye avait bien tué les frères de Fwar, et peut-être même Terrin – et d’autres – au cours de cette longue poursuite. Mais pas les femmes, pas les enfants. Les femmes, les enfants avaient été victimes des séismes, des assauts de la mer contre Shiuan. Seulement, les hommes de Fwar ne faisaient pas la différence. Ils tenaient un responsable – Vanye –, un objet sur

lequel assouvir leur colère, leur haine héritée d'un autre temps. Haine à l'égard de Morgane qui avait mené leurs ancêtres jusqu'au désastre, jusqu'à Irien, Morgane qui avait voulu les vouer au même sort – à la fin de Shiuan. Et Vanye était l'homme de Morgane. C'est lui qu'ils feraient payer.

À quoi bon répondre ? Trin lui assena un coup. Il riposta d'un jet de salive rouge qui, cette fois, ne manqua pas son but. Trin cogna encore, mais Fwar intervint.

— Nous avons le temps... tout notre temps.

Le visage du Hiua s'éclaira. Insultes et blasphèmes succédèrent aux voies de fait. Vanye serrait les mâchoires, tourné vers le fleuve. Qu'importaient ces menaces, ces moqueries ? Du reste, il ne les comprenait qu'à moitié, car les brutes parlaient un kurshin tenant plutôt du jargon, mêlé de *qujalien* et d'idiome du peuple des marécages, alors qu'il avait appris cette langue grâce à la petite Jhirun – et Jhirun parlait moins grossièrement.

Malgré tout, une immense fureur le possédait. Et bien que fermé à leurs voix méchantes, il s'en étonnait. Oui... pourquoi être plus furieux qu'effrayé, face à ce groupe ? Brave ? On n'aurait pu le dire brave. Tous ses malheurs de hors-la-loi venaient du fait qu'il appréhendait trop la souffrance, les taquineries, les brimades de ses demi-frères. Ses demi-frères : il avait eu le tort de les aimer... trop les aimer.

Ceux-là, en revanche, ces pilleurs de sépulcres, ces Myyas dégénérés, il ne les aimait pas. Et il était d'autant plus furieux qu'entre tous, il tombait sur Fwar, dont il avait épargné la triste vie – car un Nhi n'achève pas l'adversaire vaincu. Pitié mal placée ! Ils riaient toujours, se moquaient maintenant de Morgane elle-même. Vanye rongea son frein. Qu'ils relâchent seulement leur attention, dans cette euphorie, quand Fwar...

Mais ils s'en gardaient bien. Ils le connaissaient. On le pendit la tête en bas pour lui ôter son armure – comme on dépiaute un daim. Ils y trouvèrent un nouveau plaisir, le faisant tournoyer, au point qu'il en devint tout congestionné. On eut moins de peine à achever le travail. Quand même, il réussit à agripper Trin, mais ne put arriver à l'étrangler. Ils jouèrent avec lui jusqu'au moment où il saigna – jusqu'au moment où il sombra dans le noir.

Une troupe. Nombreuse.

Un bruit énorme de chevaux. Un bruit qui l'encerclait. Les chevaux piaffaient...

D'autres hommes de Fwar, revenant d'une longue poursuite ? Est-ce que Morgane... ? La tête en bas, il ne distinguait pas grand-chose. Des formes floues... Des chevaux, c'étaient bien des chevaux... Non, pas Siptah... Un cavalier, couvert de plaques miroitantes. Mince, visage blême.

Un *Khal*. Un seigneur shiua. Un ordre bref :

— Dépendez-le !

Puis il sentit qu'on tranchait la corde. Il eut le geste instinctif de se protéger le crâne, car il allait tomber. Mais deux cavaliers le soutenaient. On le mit d'aplomb. Il ne résista pas : on l'aidait. Il atterrit moins durement qu'il n'aurait cru. Ces cavaliers n'étaient pas du groupe de Fwar, pas non plus d'un groupe ami. Féroces ? Peut-être le même genre que Fwar. Mais, dans l'immédiat, on voulait Vanye vivant. Ils l'auraient donc vivant. Il gisait sur le sable, son sang recommençait à circuler, son cœur cognait. Les *Khals* grommelaient, maudissaient les brutes qui avaient failli le tuer.

Morgane ? Où est Morgane ? Il n'entendait rien au sujet d'elle.

— Partez ! intima le seigneur à Fwar. Nous gardons le prisonnier.

Ici comme ailleurs, les *Qujals* faisaient la loi. C'est dire que le groupe de Fwar obéit. Il n'y eut pas un mot de protestation, pas une menace, ce qui, chez un Myya, laissait craindre une vengeance à long terme – un coup de poignard dans le dos.

Arc-bouté sur ses coudes, le Kurshin les vit tourner bride, ou plutôt, il ne vit que les pattes des chevaux, puis deux *Khals* en armures scintillantes, avec les heaumes d'airain cachant la moitié des masques de chair sous un masque gravé. Puis il vit les autres. Tous étaient masqués, sauf leur seigneur dont le vent ébouriffait les longues mèches blanches. Un inconnu pour Vanye.

Les *Khals* coupèrent ses liens, voulurent l'arracher au sol. Il fit signe que non.

— Ma jambe... je ne peux pas marcher, dit-il d'une voix rauque, dans leur propre langue.

Ils montrèrent quelque étonnement. Au pays shiua, les Hommes n'employaient pas la langue des maîtres, bien que ceux-ci parlassent le langage humain. Une gifle lui rappela qui ils étaient, une gifle châtiante son insolence.

— Qu'on le mette à cheval ! décida le seigneur. Alarrh, ta monture est assez robuste. Enlevez tout ce qui traîne. Les humains n'ont pas d'ordre, ils laissent trop d'indices. Dis-moi...

Pour la première fois, il interpellait Vanye, qui le regarda d'un œil noir.

— Tu es Nhi Vanye i Chya.

Petit signe de tête.

— Tu réponds « oui », je suppose ?

— Oui.

Le seigneur l'avait questionné dans la langue des Hommes, et lui s'en tenait à celle des *Khals*. Le visage blême traduisit une colère rentrée.

— Je suis Shen, fils de Nhinn, prince de Sotharrn. Mes autres guerriers traquent ta maîtresse. Je peux du moins féliciter ces brutes huias pour la flèche qu'elle a reçue. Tout de même, une *Khale* de haut rang mérite mieux. Nous nous y emploierons. Toi, Vanye des Chyas, tu seras bien accueilli dans notre camp. Mon suzerain Hetharu souhaite vivement te revoir... moins qu'il désire revoir ta dame, certes, mais tu le trouveras cependant enchanté.

— Je n'en doute point, gronda-t-il.

Mais il ne résista pas lorsqu'on le mit à cheval les bras liés. Ses plaies le faisaient tellement souffrir qu'il vacilla sur la bête, et les Shiuas se disputèrent entre eux, ne voulant pas toucher cet être impur, cet humain couvert de sang.

— Je suis d'Andur-Kursh, leur dit-il d'un ton dédaigneux. Tant que votre cheval ira, j'irai. Je ne voudrais pas non plus qu'un seul doigt *khal* me touche !

Ils le menacèrent d'une correction, mais Shen les en empêcha. Ils suivirent le fleuve à un train qui secouait Vanye – le faisant exprès, car rien ne pressait. Ils ralentirent bientôt d'ailleurs, et le captif fourbu put s'abandonner totalement au destrier. Il dormit, sauf quand les *Khals* franchirent un gué. Cette fois, l'immense plaine s'ouvrait devant eux. Azeroth.

Une région d'herbages, un bon sol pour les chevaux qui allaient d'un pas ferme.

Somme toute, Vanye vivait, c'était l'essentiel. Il contint sa fureur, les yeux baissés comme l'exigeait le respect dû aux maîtres. Et ses vainqueurs ne le craignaient pas, eux qui marquaient leurs domestiques au fer rouge, eux qui ne faisaient pas plus de cas d'un Homme que d'un bœuf.

Il n'était donc pas surprenant qu'ils soignent sa jambe à la première pause, avec la même insensibilité que pour un cheval blessé : ni trop doux ni trop rudes. Mais on ne le fit pas boire, car ses lèvres auraient souillé les gourdes des *Khals*. Lorsqu'ils mangèrent, on lui jeta un morceau de viande – et il ne le prit pas : les bras liés, il ne voulait pas ramper. Il détourna la tête. Néanmoins, il eut ainsi le temps de retrouver ses jambes. Les guerriers y avaient intérêt – pour ne pas le toucher.

Plus tard, Shen chevaucha un moment botte à botte avec lui.

— Un *Khal* vous accompagnait, toi et ta dame. Qui ?

Il fit la sourde oreille.

— À ton aise. Réfléchis.

Et Shen poussa son destrier d'un air hautain. Il n'insistait pas – chose bizarre.

Son *Qui* ? semblait appeler un nom, comme s'il flairait en Lellin un frère de race, ou même – un peu d'espoir ! – comme si l'ennemi ignorait toujours les *arrhendims*, comme si les Shiuas ignoraient la cohabitation des *Qhals* et des Hommes. Eth avait-il eu la force de ne point parler ? Ou alors, ses bourreaux avaient-ils été tous tués ?

Malgré lui, le Kurshin leva la tête, scruta cet horizon d'herbe, cette plaine ondulant à perte de vue, où l'on ne voyait qu'un bouquet d'arbres çà et là. Azeroth... vaste cercle étrange, dont l'insolite ne vous frappait pas immédiatement. Azeroth qui déconcertait l'esprit. Azeroth se jouant d'Hetharu ? Une preuve pour Vanye qu'ils n'avaient pu capturer aucun Shathanéen ?

Il le souhaita de toute son âme, bien qu'il gardât peu d'espoir pour lui-même.

On passa la nuit à la belle étoile. Cette fois, les *Khals* s'humanisèrent. On libéra Vanye – pas longtemps, et un cercle d'épées et de lances le menaçait – mais on le libéra. Il mangea, puis un guerrier lui versa un peu d'eau dans les mains, de façon qu'il boive sans souiller la gourde. Ils le rattachèrent d'ailleurs peu après – et à un troussequin, encore ! Pas moyen de leur brûler la politesse. Et ils le couvrirent d'un manteau, afin qu'il n'attrape pas froid, n'ayant presque plus de vêtements sur le dos.

La nuit s'écoula. Nuit paisible. Shen jouissait d'une quiétude vraiment vexante. Pas un guetteur – à quoi bon ? Vanye eut beau faire, se tortiller, chercher des yeux le meilleur cheval – pour le cas où... –, les cordes tenaient. Il renonça. Il dormit lui aussi jusqu'au jour, tiré du sommeil par une bourrade assaisonnée d'un juron.

Cette nouvelle étape fut comme l'autre : rien à manger, rien à boire avant la nuit. À manger ? Juste de quoi vivre. Mais sa colère y suppléait. Il patientait face à l'orgueil féroce des *Khals*. Sauf quand un guerrier l'empoigna par les cheveux : il regimba... et le sang-croisé lâcha Vanye en voyant son expression.

Ils le frappèrent, simplement pour oser braver un des leurs. Et ils ne s'en tinrent pas là : on le provoquait, on faisait allusion au sort qu'Hetharu lui réservait – tout le monde sachant qu'il comprenait le *khalien*.

— Vous êtes dignes de vos ancêtres des Tumulus ! gronda-t-il.

Il eut droit à une gifle. Mais Shen était là, et on le laissa enfin tranquille.

Au bivouac, sur la berge d'un affluent du Narn, Shen lorgna longuement le captif, si longuement même que Vanye prit peur, d'autant qu'il écarta les soldats déjà couchés.

Mais Shen ne fit que s'asseoir.

— Réponds-moi, Homme.

Seul un *Khal* pouvait mettre une telle inflexion dans le mot « homme ».

— On dit que tu es proche parent du sang-croisé Chya Roh.

— Cousin... admit Vanye que cette entrée en matière déroutait.

Jusqu'alors, on n'avait rien pu obtenir de lui. Il n'ouvrirait plus la bouche. Mais Shen ne posa pas d'autre question, se bornant à l'observer d'un œil songeur.

— Fwar s'y entend pour atténuer une ressemblance physique – néanmoins elle existe, c'est visible. D'ailleurs, cette Morgen-Angharan...

Shen employait le nom sous lequel les Shiuas connaissaient Morgane.

— La Mort peut-elle mourir, je te le demande ?

Angharan – la Reine Blanche – déité maléfique pour le Peuple des marécages. L'autre s'en moquait.

Vanye n'ignorait pas le scepticisme *khalien*. Ce ton moqueur le laissa muet. Mais Shen l'obligea à tourner la tête vers lui, avec la lame de son poignard – de crainte d'un contact impur.

— Tu vaux cher, Homme... dans la mesure où tu es aussi instruit que Roh. Y penses-tu bien ? Oui ? Alors tu peux être libre, et riche. Un Humain qui parle notre langue ! Je n'hésiterais pas à te faire asseoir à ma table et à te donner... certains droits. Oh ! tu ne manques pas d'élégance. Tu en as même plus que beaucoup qui se vantent d'avoir une goutte de sang *khalien*. Tu n'es pas un Hiua. Sauras-tu te montrer sage ?

Vanye affronta les yeux de Shen, des yeux gris pâle à la lumière du jour, tels qu'on n'en voyait que peu chez les sangs-croisés. Ce prince était un vrai *Khal*, ou presque. Il fut un moment hésitant : somme toute, ne valait-il pas son poids d'or pour un seigneur d'Hetharu, n'avait-il pas la connaissance des Portes, cette connaissance qui plaçait Roh au premier plan ?

— Où est Roh ?

— Chya Roh a commis des erreurs qui peuvent lui être fatales. Toi, tu peux échapper à son sort. Tu peux même obtenir le pardon du seigneur Hetharu.

— Pardon que vous soufflerez à Hetharu, non ? Je vous livre ce que je sais, et vous reprenez le pas sur lui.

Le poignard piqua légèrement la joue du Kurshin.

— Qui es-tu pour faire une telle supposition ?

— Hetharu maintient tous les seigneurs shiuas à ses pieds grâce à Roh, et grâce aux troupes de Roh. Mais je doute que vous l'aimiez.

Un instant, Vanye craignit bien d'être tué en voyant l'expression des yeux de Shen. Mais le jeune prince rengaina sa lame.

— Il te faut un protecteur, Homme. Je peux t'aider. Mais tu cherches à me jouer.

— S'il y a pour moi une issue, dites-le clairement.

— Je serai donc clair : livre ce que tu sais, et je t'aide. Sinon, n'y compte pas !

Il scruta encore les yeux de Shen, y lut une franchise relative.

— Mais si je vous en dis assez pour prendre un avantage sur Roh et le seigneur Hetharu, vous n'aurez plus besoin de moi. Vous donner mes connaissances qui vous serviraient à subjuguer d'autres seigneurs vos frères ? Vous ne roulerez pas Hetharu. Soyez plus brave, noble Shiua, ou renoncez à moi comme arme. Rompez avec Hetharu, et je vous aide. J'ai dit.

— Le *Khal* qui vous accompagnait – qui est-ce ?

— Vous êtes bien curieux.

— Et tu te crois bien fort.

— Je le suis. Vos hommes, jusqu'à quel point vous sont-ils fidèles ? N'en est-il pas un, un seul, capable de vous trahir ? Il expliquerait à Hetharu comment vous m'avez tué en essayant d'apprendre certaines choses que votre seigneur ne veut pas vous faire connaître, comment vous l'écartiez afin qu'il ne puisse nous entendre. Non. Si vous lâchez Hetharu, je suis utile vivant. Je ne vous *apprendrai* rien. Mais je vous aiderai.

Shen s'accroupit pour l'observer. Il allait un peu loin avec le jeune prince. Il vit ses yeux se voiler. Son espoir faiblit.

— On prétend que tu as tué le père d'Hetharu... et tu penses qu'il t'écouterait ?

— C'est faux. C'est Hetharu lui-même qui a tué son père. Il m'a laissé accuser à sa place.

Shen eut un rire féroce.

— Oh ! nous nous en doutons ! Tel il te traite quand tu le contraries, tel il a traité son père. Et si je refuse de suivre ton plan imbécile, tu oserais te fier encore à Hetharu ? Tu saisis vite, Homme !

Vanye frémit. Il se rappelait Ohtij-in, mais n'en eut pas moins un geste négatif.

— Et vous, qui le connaissez ? N'admettez-vous pas que lui obéir ne peut vous avantager ? Croyez-moi, seigneur, et vous atteindrez votre but. Je saisis vite, ne vous en déplaît – trop vite pour communiquer au premier *Khal* venu la seule chose qui rend mon aide précieuse.

Les sourcils blancs de Shen se froncèrent, et ses yeux eurent une lueur inquiétante.

— Tu t'imagines pouvoir nous tenir tête, et que je pourrais tenir tête à d'autres seigneurs ? Tu nous connais mal.

— Je ne connais qu'une chose : je suis un homme mort dès que vous n'aurez plus besoin de moi.

Shen haussa les épaules.

— Tu exagères. Tu es tout d'une pièce. On n'accuse pas de mensonge un éventuel bienfaiteur. Je pourrais tenir parole.

— Non ! trancha Vanye – mais un léger doute s'implanta en lui.

— Penses-y... quand je te livrerai à Hetharu.

Et Shen s'éloigna. Vanye le vit s'asseoir, se verser un peu d'alcool d'une gourde.

Derrière lui s'inscrivaient les silhouettes de ses soldats, tous copiant les *Khals* : mêmes cheveux décolorés, même arrogance, même haine des Hommes, haine d'autant plus grande que leur sang n'était pas pur.

Puis Shen eut un petit rire moqueur à l'adresse du Kurshin.

— Penses-y... répéta-t-il.

Ils traversèrent deux autres affluents du Narn, le premier au jour, le deuxième à midi. Désormais, Vanye pouvait se situer : ils approchaient de la Porte d'Azeroth. Et il s'effrayait, car comment ne point s'effrayer d'une énergie capable d'engloutir toute matière ?

Mais cette Porte demeurait invisible. En fait, on ne s'arrêta guère. Shen avait promis d'être au camp le soir même et semblait bien décidé à y être, dût-il crever ses hommes. Les jambes des chevaux abattaient les lieues, malgré quoi Vanye ne disait mot. Shen non plus, se bornant à l'épier de loin en loin, et Vanye pensait qu'il ferait bien – bien ? – d'accepter l'offre du Shiua – et il regardait ailleurs pour fuir la tentation.

Pas de bivouac. En outre, la nuit était froide. Il demanda un manteau, mais les *Khals* le lui refusèrent, alors que le guerrier qui avait prêté le sien le laissait sur sa selle. Ils prenaient une joie mauvaise à le voir grelotter. Vanye les ignore. Shen ne fit pas taire leurs insultes, mais il ne bronchait pas. Il n'avait rien contre ses gens.

Et puis, une lumière emplît l'horizon. Une lumière givrée, qui aurait pu être celle de la lune. Mais la lune était haute, et cette lumière trop vive.

La Porte d'Azeroth, que les Hommes appelaient les Feux.

Il se redressa, osa affronter la terrible présence. Un moment plus tard, il voyait le camp d'Hetharu : beaucoup moins loin qu'Azeroth, à droite, à gauche, des brasiers flambaient, révélant tentes et huttes.

Il distingua encore les guetteurs postés sous des meules d'herbe, et un double alignement de piquets pour les chevaux – chevaux peu nombreux, vu la surface du camp. Toute une nation occupait la plaine d'Azeroth... Une nation ? Plus qu'une nation : les survivants de Shiuan, d'un monde que la mer avait englouti. Et les survivants de Shiuan atteindraient Shathan, les bois où un peuple faisait régner la paix.

C'est notre faute. La faute de Morgane comme la mienne. Le Ciel veuille nous pardonner.

Ils franchirent les limites. Brusquement, Shen lança sa troupe au galop, laissant derrière lui la jonchée d'abris qui les entourait.

Des yeux craintifs suivaient cette cavalcade. Des silhouettes bougeaient. Silhouettes trapues d'Humains venus des marais shiuas – silhouettes d'Humains ignorant toute pitié. Vanye frémit lorsque l'un d'eux fit entendre un cri aigu.

— *Son écuyer ! L'écuyer de la Reine Blanche !*

Un groupe d'énergumènes voulurent arrêter le peloton, mais les sabots des chevaux les dispersèrent. Ces paysans farouches reconnaissaient Vanye, ils l'auraient écharpé avec joie. Les *Khals* fouaillèrent leurs bêtes, insoucieux des vies humaines, pour atteindre un secteur moins agité. Là, quelques casques d'airain ouvrirent et refermèrent une clôture faite d'épineux.

La meute n'insista pas. Cette clôture suffisait. Les chevaux soufflèrent, puis Shen continua jusqu'à un abri tout en longueur, le plus imposant de l'enceinte. Un abri qui semblait fait de pièces diverses – herbes, mottes, joncs, et même une toile de tente sous laquelle brillait un feu. Il en sortait également une musique, mais pas le genre de musique dont on jouissait chez les *arrhendims*. Shen fit halte, et des gardes vinrent prendre les chevaux.

On empoigna Vanye.

— Doucement ! intima le jeune seigneur. Cet Homme est précieux.

Il guida le Kurshin vers l'entrée.

— Tu as eu le temps de réfléchir, non ?

Le captif eut un geste buté. Avait-il bien fait ? Avait-il déjoué un piège mortel, ou laissé fuir son unique chance ? Les *Khals* trompaient la confiance qu'ils se promettaient entre eux. Pourquoi Shen n'aurait-il pas essayé la même chose avec un Humain ?

Mais c'était trop tard. Il suffoquait, plongé tout à coup dans une atmosphère de chaleur et de lumière.

Hetharu.

Vanye tituba, affermit son équilibre malgré sa jambe douloureuse. Il ne pouvait pas ne pas reconnaître l'élément central du groupe occupant cette tente – le jeune prince habillé de noir. La musique cessa en un dernier accord, et dames et seigneurs interrompirent leurs divertissements plus ou moins dévêtus, figés parmi bancs et coussins, ou contre les murs de joncs.

Coussins et brocards chargeaient le trône d'Hetharu, un trône qu'entouraient une dizaine de guerriers, certains l'air hébété, d'autres l'œil vif – plus les gardes, vigilants. Dans un coin, une femme humaine cherchait à s'effacer. Hetharu foudroya des yeux les arrivants – il ne saisissait pas – après quoi son visage exprima la joie. Visage mince, prunelles pleines d'ombre, mélange étonnant de *Khal* et d'Homme. Les longues mèches neigeuses tombaient comme une soie, le pourpoint était un peu usé, les dentelles jaunies. Mais l'épée au pommeau guilloché avait toujours fière allure. Oui, Hetharu souriait, et du même coup Vanye flaira une atmosphère de sépulcre, l'atmosphère des Shiuas, d'un pays que l'eau allait submerger.

— Nhi Vanye... c'est donc toi. Où est Morgane ?

— Son sort doit être à présent réglé, avança Shen.

Le Kurshin banda ses muscles. Il voulait penser, raisonner. Mais cette froide hypothèse concernant Morgane, cette voix inhumaine l'atteignaient avec une force nouvelle, une force qu'il n'aurait pas imaginée.

Tuer Hetharu ? Il y avait songé, maintes fois songé depuis sa capture. Et il n'en voyait plus le besoin. Il existe des milliers d'Hetharu. Alors ? S'imposer aux *Khals* ? Pas moyen. Comment un Homme pourrait-il s'imposer, quand ses frères de race rampaient, tremblaient, pleurnichaient – telle cette fille nue et honteuse dans un coin ?

Il avança d'un mètre. Bien qu'il fût entravé, les gardes pointèrent leurs vouges. Il s'arrêta, certain qu'on ne plaisanterait pas avec lui.

— Est-ce vrai, dit-il à Hetharu, que vous et Roh ne vous entendez plus ?

La question doucha tout le monde. Un silence pesa, et l'Ohtij-in pâlit davantage.

— Sortez ! Que ceux qui n'ont rien à faire sortent immédiatement ! glapit enfin Hetharu.

Ordre qui visait plus d'un : la femme nue, presque tous les *Khals* groupés au fond de la tente. Mais un jeune seigneur à moitié lucide demeura vautré contre Hetharu, les yeux dans le vague, semblant très loin d'Azeroth. Une princesse demeura également, et trois seigneurs, et tous les guerriers, bien que beaucoup, déjà isolés dans le rêve, formassent un simple théâtre d'ombres autour du trône. Il y en avait quand même assez – trop – à garder l'œil vif, sans compter les gardes, vouges en main. Hetharu se redressa, lorgna Vanye d'un air où s'exprimait une haine tenace.

— Qu'est-ce que vous avez dit à cet Homme, Shen ?

Le *Khal* haussa les épaules.

— Je lui ai montré où il en est, le service qu'il peut nous rendre.

Les yeux noirs du prince d'Ohtij-in scrutèrent Shen.

— Un service égal à celui de Roh pour les connaissances ? C'est votre idée ?

— Pour les connaissances, oui, je crois. Il n'est pas bavard.

La femme intervint :

— Je le suppose plus raisonnable que Roh. Somme toute, les brutes humaines le haïssent. Il ne trouverait aucun appui de leur côté. C'est un bon point par rapport à Chya Roh.

— Il y a des dissentiments personnels, insinua Hetharu – et l'autre eut un rire aigre.

— Nous savons leur bien-fondé. Ne négligez pas une source précieuse, seigneur. À quoi bon

remuer le passé ? Shiuan est le passé. Seul compte aujourd'hui. L'occasion s'offre de nous affranchir du soi-disant Roh et de ses fidèles. Utilisez donc cet Homme.

Hetharu manquait d'enthousiasme, mais la dame parlait comme une personne qui a l'habitude d'être écoutée. Une dame de vieille souche – mèches blanches, yeux gris et, derrière elle, trois gardes personnels bien éveillés. Tenante d'une place forte, songea Vanye. Pas une Sotharréenne, mais peut-être une *Khale* de Domen, ou de Maron. Les nobles shiuas ne courbaient pas tous le dos devant Hetharu.

— Vous êtes trop crédule, dame Halah. Cet Homme est capable de nous tromper alors même qu'on le tient. Il s'est joué de Roh, qui doit cependant le connaître, et de mon pauvre frère Kithan. Ne voudrais-tu pas nous abuser pareillement, Homme ?

Vanye resta muet. Discuter ? Non – plutôt dresser l'un ou l'autre seigneur contre Hetharu.

— Tu nous tromperais, c'est sûr. Tu es de ceux qui ne remercient jamais quelqu'un d'un bon traitement... que le quelqu'un soit moi ou Shen. Méfiez-vous, Shen. Il a toute sa vigueur, même s'il ne le laisse pas voir. Son cousin prétend qu'il ne peut mentir... mais il peut garder un secret. N'est-ce pas, Vanye le Chya ? Morgen-Angharan, tu es son...

Hetharu employa un mot inconnu dont le sens fut néanmoins des plus clairs. Lèvres serrées, le Kurshin transperça l'ennemi du regard.

— Je te cingle, on dirait ? Tu n'as pas oublié Ohtij-in. Donc, cette Morgane manque au tableau. Où nous a-t-elle échappé ?

Vanye garda le silence.

— Près du fleuve, relata Shen. L'endroit le plus avancé de notre pénétration. Elle a reçu une flèche. Nos hommes la poursuivent et, s'ils ne l'ont pas déjà capturée, il est peu probable qu'elle survive. Mais un *Khal* l'accompagnait, seigneur, et un autre Humain... deuxième fait dont le prisonnier ne veut pas parler.

— Un *Khal* ? Kithan ?

Vanye baissa la tête pour cacher son trouble, car cette fois il semblait que le frère d'Hetharu n'avait pu franchir les Portes, et cela contrariait ses projets. *Mon pauvre frère*, disait Hetharu. Kithan n'était pas dans le camp. Dommage. Avec lui, Vanye aurait eu un espoir. Et le prince shiua croyait, fort logiquement, à une entente entre Kithan et Morgane.

— Qu'on le cherche ! s'exclama Hetharu, plus inquiet qu'il ne voulait le montrer.

Une des armes de Morgane, songea Vanye. *La position de notre homme est précaire.*

— Mes guerriers s'en occupent, seigneur. Peut-être l'ont-ils déjà retrouvé.

Du coup, Hetharu se tut – et leurs pensées, à l'un comme à l'autre, transparaissaient.

— Je vous ai amené le Chya vivant, reprit Shen. Et il m'a fallu le soustraire à Fwar, seigneur, souligna-t-il.

— Je vous en félicite, dit Hetharu dont les yeux, ayant perdu tout éclat, fixaient à nouveau Vanye. Eh bien, je te crois mal loti, Nhi Vanye. Il n'est pas un Homme dans le camp qui ne t'écorcherait vif s'il mettait la main sur toi. Les Hommes te connaissent, non ? Et nous avons encore les Hiuas, ces limiers de Roh. Et ta dame ne vient pas, si tant est que nous la revoyions jamais. Tu ne peux guère espérer une aide de Chya Roh. Et n'oublie pas l'amour que nous te portons.

— Il vous faut néanmoins le bon vouloir de Chya Roh, n'est-ce pas, seigneurs ?

L'assistance regimba, et les gardes pointèrent leurs vouges. Hetharu ne fit que ricaner.

— Roh ? On peut le traiter de différentes manières. Mais comme il est pour nous la seule source de savoir, nous le ménageons – encore. Il est dangereux, certes. Nous en tenons compte. Or, toi tu nous donnes quelque latitude. Tu partages les connaissances de Roh – et toi, tu n'es pas dangereux. Si

nous te... perdions un peu trop tôt... ma foi, Roh est toujours là. Nous pouvons risquer un coup de dés, qu'en dis-tu ?... Je n'ai plus besoin de vous, Shen. Je vous remercie.

Nul ne bougeant, Hetharu leva la main. Les vouges s'abaissèrent à nouveau, tournés vers Shen, cette fois.

Shen et ses guerriers sortirent. Un des jeunes seigneurs pouffa. Les autres souriaient, prenaient une allure moins raide. Hetharu se tourna vers Vanye.

— A-t-il essayé de te circonvenir ?

Que répondre ? Il avait rabroué Shen, un *Khal* qui eût peut-être – peut-être – tenu parole. Devant son silence éloquent, Hetharu hocha la tête.

— Tu as le choix. Tu peux me renseigner de ton plein gré... donc vivre... alors que Roh s'apercevra un jour que nous n'avons plus besoin de lui. Renseigne-nous, c'est ton intérêt. Ou bien nous t'y obligerons, et il t'en cuira. Choisis, Homme !

— Je n'ai rien à dire, mais je peux vous indiquer, vous montrer sur place.

Les *Khals* s'esclaffèrent. Ils lisaient en lui.

— Sur place ? Oui, tu voudrais bien qu'on te mène jusqu'à la Porte d'Azeroth. Pas question. Du moment que tu peux montrer, tu peux expliquer, de près ou de loin. Et tu nous expliqueras, tu parleras !

Nouveau silence.

Hetharu secoua le jeune seigneur toujours isolé à son côté, dans un rêve de drogué.

— Herren, donne-moi une double dose... oui, tu en as sur toi. Donne, c'est un bon conseil !

Le visage efféminé d'Herren refléta une haine sournoise, mais le *Khal* plia sous l'étreinte. Fouillant dans une de ses poches, il en tira des pilules, les tendit d'une main tremblante, et Hetharu les confia au garde posté près du trône.

— Tenez-le !

C'était clair. Vanye voulut reculer, mais les gardes intervinrent. On l'empoigna, son genou blessé céda, et il entraîna la meute au sol. Immobilisé, il fut obligé d'ouvrir la bouche, d'ingurgiter les pilules, d'autant qu'on lui versait un peu d'eau – parmi les moqueries des *Khals*. Il eut beau faire, beau essayer de recracher, on le tenait. Il fallait avaler ou s'étrangler. Il avala. On le lâcha, et on riait, et il cherchait encore à recracher – mais trop tard. Il sentit bientôt l'effet de la drogue, vice commun aux Shiuas et au peuple du marécage, qui vous privait de vos sens en provoquant une affreuse hébétude. Phénomène bizarre : l'*akil* n'émoussait pas l'angoisse, mais l'éloignait. Il eut chaud, agréablement chaud. Toute douleur s'atténuait, alors que le moindre contact devenait même un plaisir.

— Non ! cria-t-il.

On s'esclaffa. Il se débattit faiblement. On le remit debout.

— Il n'en a pas fini, dit Hetharu. Laissez-le.

Les gardes s'écartèrent. Il ne pouvait plus bouger. Il craignait de tomber. Son cœur cognait à lui faire mal, ses oreilles bourdonnaient. Une brume voilait sa vision, sauf un cercle noir au centre. Mais le pire était cette impression de douce chaleur anesthésiant la peine, la crainte... Il banda ses dernières forces...

— Le *Khal* qui accompagne Morgane... qui est-ce ?

Il secoua la tête. Un garde le saisit par l'épaule, l'effrayant si bien qu'il oublia tout. L'homme le frappa, mais cette brutalité ne fut pour lui qu'un léger choc. Puis le cercle noir centré sur Hetharu s'élargit, s'ouvrit, éclata en points...

— Qui est-ce ? tonna une voix formidable. QUI ?

Hébété, il répondit :

— Lellin...

Aussitôt, il vit sa faute. Il n'aurait pas dû. Il voulut se reprendre. Mirrind... Merir... il les trahissait tous. Il pleurait, il bousculait le garde, il tombait...

— Qui est Lellin ? Qui connaît Lellin ? demanda Hetharu aux *Khals*, dont certains restèrent muets et d'autres avouaient leur ignorance.

— Parle, toi ! Qui est Lellin ?

Il fut à nouveau frappé, bousculé, et il secouait toujours la tête. Tant qu'il aurait peur d'eux, il ne céderait pas.

— Où alliez-vous quand les Hiuas vous ont surpris ?

Non. Non ! On ne lui avait pas encore posé cette question. S'il répondait, il était perdu, sa dame était perdue. Et les *Khals* pouvaient lui arracher une réponse.

— Que sais-tu des Portes ? demanda Halah – voix féminine qui vint ajouter à son angoisse dans une telle cacophonie.

— Parle ! Où alliez-vous ? hurla Hetharu dont l'intonation hargneuse le jeta contre un des gardes.

Non. Non !

Et tout à coup, le mur de toile s'ouvrit. Vanye distingua plusieurs hommes – Fwar entre autres –, leurs grands arcs bandés. Fwar qu'une haie de vouges menaça immédiatement. Mais le Kurshin vit les hommes s'écarter, et Roh surgit d'un fond de nuit.

— Bonsoir, mon cousin.

Quelle noblesse pour dire ces mots, et quelle inquiétude exprimée par Roh. Il tendait une main vers Vanye, geste qu'aucun des gardes n'osa arrêter.

— Viens, dit-il.

Roh... un être à craindre... mais une créature humaine. Sa figure laissait espérer un commerce plus sain qu'avec Hetharu. Vanye le suivit donc, essayant d'oublier les points noirs. Roh l'aida à marcher, pendant que Fwar et ses hommes protégeaient leurs arrières.

Mais dehors, un vent aigre le transperça. Il se mit à grelotter.

— Ma tente n'est pas très loin, dit Roh. Marche, bon sang !

Il essaya, bien que son genou blessé fût encore le plus solide des deux. Le temps s'effaça, jusqu'au moment où il se retrouva couché dans la tente de Roh. Les petits Hiuas l'entouraient, avec leurs arcs, leurs yeux uniment fixés sur lui, silhouettes qu'éclairaient les maigres flammes d'un feu de bois dont la fumée s'échappait par le toit. Puis il vit Fwar, qui dominait le groupe de sa haute taille.

— Sortez, dit Roh. Sortez tous, et méfiez-vous des *Khals*.

Ils s'en allèrent – mais Fwar le dernier, après un sourire quelque peu inquiétant pour le Kurshin.

Roh s'accroupit, scruta longuement le regard hébété de Vanye.

— *Akil*, je pense ?

— Oui...

L'effet de la drogue était trop puissant. Il cédait, il répondait. Il détourna les yeux, d'un geste craintif, car cette chaleur transformait le moindre contact en brûlure. Non pas une brûlure pénible : une brûlure d'épiderme hypersensibilisé.

— Où est Morgane ? Où voulait-elle aller ?

Non. Non ! Il secoua la tête.

— Où voulait-elle aller ?

— Le fleuve... Fwar sait.

— Elle veut atteindre le point clé, n'est-ce pas ?

La question eut raison de toutes ses barrières. Il regarda Roh, cligna des yeux, et comprit que cette réaction l'avait trahi.

— Bon. Nous nous en doutions. Nos troupes ont déjà reconnu tout le secteur. Morgane n'ose pas venir directement, car c'est la Porte Maîtresse. Je suis renseigné, tu le vois. Il lui faut donc le point clé, un point aussi sûr qu'une étoile-phare. Elle le trouvera... si elle n'est pas morte. La crois-tu morte, mon cousin ?

— Je ne sais pas... gémit-il – et une peine profonde le saisit, un flot de larmes qu'il n'aurait pu endiguer, pas plus qu'il n'aurait su dire ce qu'on lui avait arraché. Ses sens ne jouaient plus, ni sa mémoire.

— Fwar affirme que Morgane est sérieusement touchée.

— Oui. Je crois.

— Son épée m'inquiète. Te représentes-tu son épée aux mains d'Hetharu le Bienveillant ? Il ne le faut pas. Tu m'entends, cousin, il ne le faut pas ! Tu dois l'empêcher. Où Morgane voulait-elle aller ?

Les mots persuadaient, les doigts étaient une caresse légère. Vanye se contracta, jura, et Roh laissa tomber sa main. Roh accroupi, Roh qui lui ressemblait tant, qui l'observait, sourcils froncés, face à un mur. Il ferma les yeux.

— Quelle dose t'ont-ils donnée ? Quelle dose *d'akil* ?

Il eut un geste las.

— Je ne sais pas. Je suis fatigué... fatigué... Ça fait des jours que je n'ai pas dormi. Je veux dormir, Roh...

— Non. Je crains pour toi si tu t'endors.

Je crains pour toi... Insolite de la part de Roh ? Non. Ce n'était pas la première fois que Vanye voyait l'ennemi sous cet aspect – l'ennemi qui avait pris l'enveloppe charnelle d'un cousin. Il chercha à mieux voir l'être, eut un tremblement quand Roh effleura du doigt sa jambe douloureuse.

— Fwar m'a dit que tu as été coincé sous ton cheval. Et ces autres plaies – ta figure ?

— Demande à Fwar.

— Oui... c'est évident.

Roh dégagea la lame d'Honneur de sa ceinture, suspendit son geste en voyant que Vanye le regardait.

— Ah ! oui. Tu la portais sur toi pour me la rendre, certainement. Eh bien, merci, tu me l'as rendue.

Il coupa le bandage maintenant l'éclisse, ce qui, malgré la drogue, suffit à causer une souffrance au Kurshin, mais Roh tâta l'articulation avec douceur.

— C'est gonflé... meurtri... Le genou est intact, je crois. Je ferai de mon mieux. Je te libère, ou non ? Tu n'as qu'à choisir.

— Je ne bouge pas pour l'instant.

— Tu es raisonnable.

Roh trancha ses liens, lui massa les doigts jusqu'au moment où le sang circula de nouveau.

— Tu redeviens lucide, je pense. Sais-tu où nous sommes ?

— La Porte...

Oui, il se le rappelait – et il se rappelait une autre Porte, où Roh avait trouvé son affreux destin. L'épouvante l'envahit. Les ongles de Roh s'enfoncèrent dans son poignet, brisant net un mouvement de fuite. Une douleur aiguë lui traversa le genou, au point qu'il crut défaillir.

— Non, mon cousin, pas boiteux comme tu l'es... grommela Roh.

Et, lâchant son poignet :

— Tu as peur ? Tu crains qu'on ne veuille s'emparer de la misérable chair que les Hiuas ont bien voulu te laisser ? Je n'y pense pas. Réfléchis : t'aurais-je ôté tes liens ?

Il essaya d'ordonner ses idées, de désengourdir ses doigts. Il tremblait, une sueur froide le mouillait.

— Calme-toi, cousin. Changer de corps n'a rien d'agréable, tu peux m'en croire. Celui que j'ai me suffit. Néanmoins (clin d'œil moqueur), néanmoins, je ne serais pas étonné qu'un Hiua guigne le tien. Fwar, par exemple. Il n'aime guère ses lèvres balafrées.

Vanye ne répondit pas. Cette fois encore l'*akil* atténuait l'impact des mots. La souffrance s'endormit à nouveau dans un cocon de douce chaleur.

— Du calme, te dis-je. Tu n'as rien à craindre.

— Qui es-tu ? Liell ?

Le visage du Chya s'éclaira.

— Peut-être.

— Roh... supplia-t-il – et l'expression des yeux braqués sur lui changea.

— Je te l'ai dit : tu n'as rien à craindre.

— *Je*... ? Qui est « *je* », Roh ?

Roh se leva.

— C'est « *je* », c'est « *moi* ». Tu ne comprends pas. Il n'y a pas de séparation, pas de division.

Il alla jusqu'à un pot d'eau fraîche et, semblant suivre une autre idée, remplit un gobelet qu'il revint offrir à Vanye.

Le Kurshin but goulûment. Roh reposa le gobelet vide, puis mouilla un linge propre pour lui nettoyer les ecchymoses du visage.

— Je vais t'expliquer. Au début, tu es choqué, mais ensuite, pendant quelques jours, c'est comme un rêve. Tu es *l'un* et *l'autre*. Après, seulement après, une moitié du rêve s'efface, tu t'en souviens de moins en moins. Il y eut une époque où j'étais Liell. Maintenant, je suis Chya Roh. Et je crois que cette nouvelle forme me plaît. Mais l'autre me plaisait autant, probablement. Et les autres, avant. Je suis devenu Roh dans tous les domaines – son être physique, ses pensées, ses affections, ses haines. Tout ce qu'il est, tout ce qu'il a été.

— Sauf par l'âme.

Roh fronça les sourcils.

— Je ne m'arrête pas à cette question.

— Roh, lui, l'aurait fait.

Les doigts légers reprirent le nettoyage un moment interrompu.

— Cousin, j'ai... parfois... un mauvais penchant. Il prend le dessus en moi. Un penchant irrésistible. Je ne te veux aucun mal, mais cesse de me tourmenter. Cesse. Je n'aime pas... quand j'ai fait certaines choses.

— Seigneur ! Je te plains.

Le linge rencontra un endroit à vif. Vanye grimaça.

— Cesse de me tourmenter et de me nuire, grommela Roh, les dents serrées. Car tu me nuis. Tu n'imagines pas la situation où tu me mets, entre les *Khals* et les Hiuas. À vingt mètres de nous, les petits noirs du marécage cherchent comment s'emparer d'un homme qui a tué leurs frères.

Vanye fixa Roh avec une expression hébétée.

— Secoue-toi. Les *Khals* t'ont fait prendre trop d'*akil*. Que leur as-tu dit ?

La tête lui tournait. Il flottait, véritablement. Roh l'empoigna par l'épaule, l'obligea à écouter.

— Que leur as-tu dit, par le Ciel ? Les autres sauraient, et pas moi ? Souviens-toi !

— Ils m’ont demandé... tout ce que je sais des Portes. Ils sont las de te faire confiance. Comme les Humains du camp veulent me tuer, ils auraient davantage prise sur moi que sur toi... c’était l’idée de Shen... Je ne me souviens pas au juste. Mais Hetharu m’obligeait à parler... et pensait ne rien te dire tant qu’il ne le jugerait pas bon.

— T’obliger à parler... Que connais-tu des Portes ? Morgane t’a-t-elle instruit au point d’être dangereux ?

Vanye hésita, pesa les risques d’une réponse franche. Sans pouvoir conclure.

— En connais-tu assez ?

— Oui.

— Et que leur as-tu dit ?

— Rien. Je n’ai rien dit. Tu es venu, alors...

— J’ai su qu’ils t’avaient ramené au camp. En fait, je me doutais déjà de ce que tu m’apprends.

— Ils guettent la moindre occasion pour t’égorger.

— Parbleu ! Et toi en premier, sans ma protection. Mais que sais-tu d’autre ?

Même sous l’effet de l’*akil*, Vanye eut un moment d’angoisse. Il n’osait plus dire un seul mot.

— Je répondrai donc à ta place. Je crois que Morgane a une aide cachée. Elle a séjourné dans certain village – je le sais, tout comme Hetharu. On a beau ne jamais les voir, il y a des Humains ici. Et pas que des Humains. Je me trompe ?

Vanye garda le silence.

— Il y en a. J’en suis sûr. Et je suis sûr qu’il existe un noyau de *Qujals*, mon cousin. Et que vous vous êtes fait des amis, dont peut-être celui qui a fui avec Morgane. Des alliés indigènes. Elle pensait gagner le point clé, contrôler la Porte et me détruire. N’est-ce pas son but ? Que peut-elle envisager d’autre, logiquement ? Mais vu sa situation présente, Morgane m’inquiète moins que l’Homme – ou le *Qujal* – qui a pu prendre cette fameuse épée. Il y a bien deux cavaliers avec elle, Fwar l’affirme. Quel est cet Homme, quel est ce *Qujal*, que ferait l’un ou l’autre de cette arme maudite ?

Les idées se télescopaient dans la tête de Vanye. *Changeling*... Aierir... *Merir ferait bon usage d’une pareille force*... Bon usage, était-ce prouvé ? Morgane et Vanye ne poursuivaient-ils pas un but risquant de léser les *arrhendims* ?

— Fwar m’a donné quelque chose, continua Roh. Oh ! en rechignant... mais Fwar respecte un homme décidé – et cet objet, il me l’a donné, vu qu’il y allait de sa santé. Regarde. (Il exhiba un médaillon d’argent avec chaîne – le médaillon du vieux Merir.) Tu l’avais sur toi. Ciselures curieuses, non ? Pas de chez nous... pas même de Shiuan. Ce sont des runes *qujaliennes*. Elles signifient : Amitié. Qui donc t’honore de son amitié, Nhi Vanye ?

Le blessé secoua la tête. Un brouillard de fatigue l’enveloppait soudain, et la peur, tenue éloignée par le stupéfiant, contre-attaquait, de plus en plus présente.

— Te harceler pendant que tu es drogué... peu digne d’un seigneur chya, n’est-ce pas ? On pourrait te déchiffrer à livre ouvert. Eh bien, j’arrête, vois-tu ? Mais n’oublie pas, et penses-y quand tu seras redevenu lucide : aucune des questions que je t’ai posées ne visait à te nuire. Maintenant, réveille-toi, Vanye. Frotte-toi les yeux. Considère-moi sainement.

Il essaya. Roh le cogna du poing, mais sans méchanceté, à seule fin de l’aiguillonner.

— Réveille-toi. J’accepte ta colère. Tu es encore abruti, et d’ici que l’*akil* ait cessé d’agir, tu dois serrer les dents. Ces derniers jours, j’ai vu des hommes succomber sous l’effet de cette drogue. On dort et on meurt. Toi, je veux que tu vives.

— Pourquoi ?

— Disons que j’ai mis ma tête sur le billot en ta faveur, et que j’entends être payé.

— Qu'exiges-tu ?

Roh s'esclaffa :

— Ton aide, cousin !

— Je t'ai prévenu... je t'ai prévenu qu'Hetharu ne te saurait aucun gré de t'être joint à lui. Tu es un Homme, il ne peut que te haïr.

— Un Homme ? Donc je suis ton cousin, tu l'admets ?

— Un *Qhal*...

Vanye s'interrompit.

Un Qhal nommé Lellin m'a expliqué ton double personnage, avait-il failli dire – mais il n'était pas abruti au point de ne pas s'arrêter à temps. Roh haussa les épaules, continua à nettoyer ses ecchymoses. Le linge toucha un endroit douloureux. Vanye ne put réprimer une grimace – et proféra un juron.

— Je n'y peux rien. Adresse-toi plutôt à Fwar. Moi, je fais de mon mieux. Et remercie l'*akil* de ne pas trop souffrir.

Roh y allait doucement, habilement. Il nettoya toutes les plaies, les badigeonna d'une huile chaude, mit des compresses sur le genou – des compresses qu'il changeait à intervalles réguliers. Au fur et à mesure, Vanye laissait retomber sa tête. Roh le secoua encore pour observer ses yeux, puis ne l'empêcha plus de dormir, sauf quand il changeait les compresses. Il était plus de minuit, ou d'une heure du matin, songea Vanye lors d'un brusque réveil – et Roh s'occupait toujours du genou enflé...

— Tu... Pourquoi tant de peine ?

— Je ne veux pas que tu restes infirme.

— Un autre peut bien me soigner.

— Qui ? Fwar ? Les serviteurs manquent, dans mon beau château. Dors donc.

Il dormit – et en paix pour la première fois depuis Carrhend. C'était un effet de cette drogue : l'*akil* lui octroyait au moins un sommeil réparateur après coup.

Roh l'éveilla au petit jour – un jour filtrant à travers la toile et le trou par où s'échappait la fumée. Roh l'éveillait pour qu'il mange. Il se dressa, prit le pain, le poisson sec, un gobelet de piquette shiua. Menu acceptable, bien que d'une qualité médiocre rappelant Ohtij-in.

Ses muscles faciaux lui firent mal, son corps n'était que plaies et bosses, mais il pouvait remuer son genou dont l'élancement – auquel il ne prenait plus garde, à force – semblait moins douloureux. Il ne s'habilla pas. Il resta assis, et Roh changea les compresses chaudes de son genou pendant qu'il dévorait – un linge tiré de l'eau bouillante, puis un deuxième, alternativement.

Vanye ne dit rien, sauf un mot qui résumait tout :

— Merci.

— Eh quoi ? Un vrai merci ? Du fond du cœur ? C'est mieux qu'à Ohtij-in. Là-bas, tu voulais me trancher la gorge, cousin.

— Je sais ce que je te dois.

Roh eut un mince sourire, mit une nouvelle provision d'eau à chauffer, but un gobelet de piquette shiua en faisant la grimace.

— Oui... je pouvais tirer parti de la situation, n'est-ce pas ? Les *Khals* t'auraient bourré d'*akil*, tu aurais complètement perdu conscience, et tu leur aurais tout dit. C'était suffisant pour te sauver. Tu aurais vécu... peut-être... tant qu'ils se seraient amusés à humilier un Homme. Somme toute, tu peux me remercier. Mais, évidemment, il fallait que j'agisse. Il le fallait, sinon tu causais ma ruine. Pour le reste, disons que tu es mon débiteur. D'accord ? Tu me dois autre chose qu'une hostilité absurde.

Vanye montra sa paume droite marquée de deux cicatrices – l'engagement par le sang et la cendre.

— Je ne peux aller contre, tu le sais. Quoi que j'aie fait, quoi que je fasse, je suis un *ilin*, j'obéis à ma dame. Je n'ai plus d'honneur. Nulle promesse ne vaut contre l'intérêt de Morgane.

— Mais tu gardes en toi assez d'honneur pour le rappeler.

Il haussa les épaules, remué comme toujours quand Roh touchait son âme.

— Tu aurais dû mieux voir les *Khals*, hier. Ils n'osent pas porter la main sur Chya Roh. Pas encore. Mais ils trouveront bien un prétexte.

— Je sais. Je sais jusqu'à quel point je dois me fier au noble Hetharu. Il y a longtemps déjà que nous avons franchi les limites de ce pays.

— Et tu t'es adjoint Fwar. Fwar et sa bande. Ignorais-tu qu'ils ont servi Morgane, qu'ils ont tourné casaque en voyant que leur profit n'était pas là ? Contrarie-les, ils agiront de même envers toi. Et je le dis sans haine. C'est la simple vérité.

— Je m'y attends chaque jour. N'empêche que Fwar et ses hommes ont plus avantage à me servir qu'à servir Hetharu, vu l'amour qu'il leur porte. Les *Khals* se sont aliéné tout le monde, tous ceux qui ont déjà connu l'indépendance. Mais les noirauds du marécage n'aiment pas Fwar, certes pas ! S'ils ont la force, Fwar et ses brutes hiuas sont très peu nombreux. Fwar sait qu'à la moindre anicroche les petits hommes le piétineront. Fwar veut commander. La masse de ses ennemis a beau doubler, tripler, il veut commander. Il a suivi Morgane tant qu'il croyait obtenir d'elle ce commandement, tant qu'il croyait pouvoir rester son lieutenant et administrer les pays conquis. Il n'est venu à moi que le jour où il a bien vu qu'Hetharu ne lui céderait pas, et où il s'est aperçu que j'occupais aussi ma place dans le camp. Fwar tient les paysans sous la botte, ce qui m'est utile – et je tiens grâce à Fwar. Il n'est rien sans moi, il le sait, mais tant que je le garde, les *Khals* ne peuvent s'imposer ni aux Hiuas ni aux autres. Et les *Khals* ? Malgré leur orgueil, ils se voient dominés par le nombre, comme ils voient que leurs derniers serviteurs ne sont qu'un troupeau dont eux-mêmes ont provoqué la

déchéance. Pas un Shiua ne vaut un homme de Fwar. En outre, ces serviteurs ne peuvent aimer les *Khals*, surtout pas ceux qui ont la joue marquée. Réellement, les *Khals* ont peur... mais ils ne vont pas le clamer à tous les vents. Pas besoin que ce troupeau le sache, n'est-ce pas ?... Veux-tu un peu plus de pain ?

— Non, merci.

Roh secoua la tête.

— Depuis qu'Hetharu a pris le pouvoir, les choses ont changé. Chez certains, il y avait un désir de loyauté. Mais lors du passage, seuls les plus forts ont eu le dessus. Dans l'ensemble, ce n'en étaient pas les plus dignes.

— Mais tu as choisi Hetharu... Drôle de choix.

Roh remplit à nouveau les deux gobelets.

— Oui, j'ai choisi Hetharu, pour mon grand dam. Je n'ai guère de chances avec mes alliés. Cousin... où crois-tu que Morgane puisse être ?

Vanye eut brusquement peine à déglutir. Il saisit son gobelet, but une lampée de piquette, ce qui lui permit d'ignorer la question.

— L'endroit qu'elle voulait atteindre en franchissant le fleuve est certainement le point clé, qui contrôle la Maîtresse Porte. J'en suis sûr, tout comme Hetharu. Notre Doux Prince ne cesse d'envoyer des patrouilles, dont celle qui donne la chasse à Morgane à présent. Il voudrait y mettre encore une fois les Hiuas. Mais je ne lâcherai pas Fwar, pour des raisons évidentes. Lui-même n'est pas chaud, bien qu'il comprenne le danger d'une arme telle que cette épée aux mains d'Hetharu. De son côté, Hetharu craint les jeunes loups du genre Shen, ou de sa propre suite. Et j'avoue que je n'aimerais pas qu'un Fwar se l'octroie. Fwar aurait dû te laisser pris sous ton cheval, il aurait dû traquer Morgane. Il s'en rend compte maintenant, de loin, mais... mais il a peur d'elle. Les Hiuas ont vu l'effet de ses armes. Cette peur a obscurci son jugement – cette peur et la haine sauvage qu'il a pour toi. Il a osé tirer une flèche sur Morgane – toujours de loin, mais braver *Changeling*, c'est une autre affaire, du moins dans son optique actuelle. Il y a des moments où notre homme a besoin de réfléchir, de voir quel est son véritable intérêt. Il est trop dominé par l'immédiat, il n'envisage pas l'avenir quand sa peau est en jeu. Il a choisi. Il doit regretter son erreur. Mais l'occasion est passée... sans nuire à ton aide.

— Oui, l'occasion est passée. (Les mots s'étranglèrent dans la gorge de Vanye.) Je ne t'aiderai jamais.

— Paix, paix ! Ne m'attaque pas, je te le déconseille. Et oublie les façons du noble Hetharu. Hier soir, il ne tenait qu'à moi de faire comme lui. Non, je reste ton unique sauvegarde.

— Liell aimait les alliés du genre Fwar – brigands, coupe-jarrets, un château digne de Shiuan, malgré les Humains qui l'habitaient. Tu es toujours le même, et mes chances sont les mêmes que l'autre fois.

Un nuage voila les yeux de Roh.

— Je ne te blâme pas. J'exècre les Hiuas, comme tu me le prédisais... mais c'est toi qui m'as poussé vers eux. Ils me tueront à la première occasion, d'accord. Tu es en sécurité dans la mesure où j'y suis, uniquement du fait qu'Hetharu craint une émeute des Humains s'il veut te reprendre. Je pourrais lui jouer ce tour. En outre, il a une bonne raison d'attendre.

— Laquelle ?

— L'espoir que ses cavaliers lui apportent *Changeling* – et cette fois, mon cousin, nous sommes morts. Et je vois un autre danger : il est possible que toi, moi et Morgane ne soyons pas les seuls à connaître l'énergie des *Qujals*. Rien ne prouve que les gens de ce pays ne sont pas initiés. Est-ce

possible ?

Vanye essaya de ne rien montrer.

— Oui, hein ? On peut le supposer. Quelles que soient nos craintes par ailleurs, il y a surtout l'épée. Avoir conçu cette arme est une folie. Morgane l'admet, je n'en doute pas. Et je connais le sens des runes qui y sont gravées... des runes que l'on n'aurait jamais dû graver.

— Elle l'admet.

— Peux-tu marcher ? Viens. Je vais te montrer quelque chose.

Il se leva tant bien que mal et, Roh l'aidant, boitilla jusqu'à la paroi de l'abri. Son cousin écarta un rideau déchiré, geste qui fit apparaître l'immense plaine d'Azeroth.

Et la Maîtresse Porte, dont le chatoiement d'opale était plus glacé qu'un clair de lune. Vanye regarda. Cette présence, cette proximité d'une telle zone d'énergie l'effraya.

— On n'aime pas voir ça, hein ? Une force qui te vide le cerveau, qui t'écrase. C'est au point qu'elle perce tout, même les murs de pierre. Elle ne nous laisse aucune paix. Les Hommes du camp le sentent bien, tout comme les *Khals*. À cause *d'elle*, ils ont craint de s'éloigner – et maintenant ils ont peur. Certains peuvent fuir. Les autres... la folie les guette.

Vanye recula, au risque d'échapper à Roh, de tomber, mais Roh l'accompagna, l'aida à s'étendre sur la couche près du feu.

— Une deuxième source de folie, vois-tu ? Une folie pire que leur drogue...

Il saisit son gobelet, en lampa tout le contenu.

— Écoute, Vanye : je voudrais que tu me protèges un certain temps – comme tu protégeais Morgane.

— Tu es fou.

— Non. Je te connais. Il n'existe pas d'homme plus loyal que toi. Ton serment mis à part, tu es libre de me protéger. Je suis las, Vanye...

Il y eut soudain une brisure dans la voix de Roh, et une expression de peine dans son regard.

— Tu n'as qu'à me protéger tant que ça ne nuira pas à Morgane.

— Je peux en décider n'importe quand, sans t'avertir.

— Je sais. Mais je te le demande tout de même.

Ahuri, Vanye réfléchit, chercha – en vain – un piège possible. Il accepta.

— Soit. Je ferai pour le mieux... ce qui n'est pas beaucoup, dans ma position. Je ne te comprends pas, Roh. Je crois que tu as une idée derrière la tête. Je me méfie.

— Je veux que tu me protèges, c'est tout. Je te laisse. Dors, ou ne dors pas... mais reste là. Habille-toi, il y a des vêtements. Ménage ta jambe, si tu tiens à elle.

— Et Fwar ? S'il passe...

— Tu sais bien qu'il ne viendrait jamais seul. Ne t'inquiète pas de lui, je le surveille, où qu'il soit.

Roh se leva, prit son épée – mais pas son arc. Puis il ferma la lucarne avant de sortir, bouchant ainsi le jour qui pénétrait dans la tente.

Vanye resta au chaud, sommeilla. Personne ne le déranger. Une heure, deux heures... Quand Roh revint, il ne dit rien, mais il donnait des signes de fatigue.

— Je dors, dit-il en s'allongeant sur sa paillasse. Secoue-moi s'il le faut.

Étrange garde pour Vanye, entre la Porte d'Azeroth et les Shiuas, cette garde montée près d'un cousin qu'il avait juré de tuer. Et Morgane ? Tant de jours, depuis leur séparation... D'une façon ou d'une autre, le plus douloureux était passé...

Jusqu'au soir il multiplia les compresses pour faire se désenfler son genou. Ensuite Roh refit ses

pansements et alla chercher de quoi dîner. Et Vanye dormit, mais, plus tard, Roh lui demanda à nouveau de veiller.

Un tour de garde ? Donc une menace ? Roh s'étendit immédiatement, comme sous le poids d'une fatigue accrue, comme s'il voulait rattraper plusieurs nuits blanches. Il veilla jusqu'à l'aube, et dormit une partie de la journée, pendant que Roh s'occupait à l'extérieur.

Un bruit de pas. C'était Roh. Et c'était un tumulte dans le camp. Il chercha à voir, mais Roh s'assit, l'épée prête, but un gobelet de piquette. Ses doigts tremblaient.

— Ils vont se calmer, dit-il enfin. Un suicide : un Homme, sa femme et leurs petits. La chose est fréquente.

Vanye frissonna d'horreur. Au pays d'Andur-Kursh, le suicide était inconnu.

Roh haussa les épaules.

— Le dernier exploit des *Khals*. Ils ont poussé l'Homme à mourir. Et ce n'est qu'un aspect du fléau. Cette Porte... cette Porte gangrène tout.

Une main écarta les pans de la tente, et Vanye reconnut leurs visiteurs : Fwar, que flanquaient ses acolytes. Il voulut prendre la cruche de piquette – pas pour boire. Mais Roh cloua son geste, le ramenant d'un seul coup au bon sens.

Fwar affectait d'ignorer le Kurshin.

— Ils sont d'accord. Les *Khals* donnent du grain, et la famille procède à l'enterrement. Mais ça ne durera pas. Pas tant que l'autre affaire les agite. Hetharu les dresse contre nous. Je ne peux mettre des hommes partout, nous ne sommes pas assez nombreux.

Roh réfléchit un moment, puis :

— Hetharu joue avec le feu. Prenez place, Fwar... et vous tous.

— Pas devant ce chien !

— Prenez place, Fwar. N'abusez pas de ma patience !

Fwar lorgna Roh, et s'assit de mauvais gré, comme ses cousins.

— Tu exiges trop de moi... grommela Vanye.

— Non. Reste en paix. Tu dois m'obéir, n'oublie pas !

Il s'inclina et, regardant Fwar :

— J'obéis à Roh.

— Bon, nous resterons en paix, acquiesça Fwar d'un ton dur – mais Vanye ne le croyait pas plus qu'il n'eût cru le prince d'Ohtij-in. Moins, même.

— Vous allez faire trêve, et je vous explique pourquoi. Parce que nous sommes tous menacés, parce que nous sommes pris entre les *Khals* et les gens du marécage. Et il y a ça... (Roh montra le mur de toile derrière lui, cette toile dissimulant la Porte d'Azeroth, et les yeux des Hiuas s'emplirent d'une crainte abjecte)... une chose qui peut nous rendre fous. Partons. Éloignons-nous. Nous n'avons pas besoin d'être là.

— Où irons-nous ? grogna Fwar, tandis que Vanye essayait de cacher son désarroi.

Il sautait à l'évidente conclusion : bien qu'il se méfiât toujours de Roh, il ne pouvait refuser, protester. Ou Roh, ou Fwar... Fwar ou Hetharu.

— Nhi Vanye peut nous être utile, appuya doucement Roh. Il connaît la région. Il connaît Morgane. Il pèse ses maigres chances vis-à-vis des *Khals*.

— Et ses maigres chances vis-à-vis des Hiuas, précisa Vanye.

Cette fois, une main tira un poignard, mais Roh dégaina aussitôt sa longue épée pour tenir Trin en respect.

— Tout beau, ai-je dit !... sans quoi nous sommes perdus, contre les *Khals* ou avant la fin de notre voyage.

Fwar fit signe à Trin, et le poignard rentra dans sa gaine.

— L'enjeu vaut plus que vous ne croyez, vous le verrez seulement plus tard. Tenez-vous prêts. Pour cette nuit.

— Les Shiuas nous donneront la chasse.

— Et alors ? Vous brûliez d'envie de les tuer – c'est l'occasion, non ? Mais vous ne tuerez pas mon cousin. Entendez-moi bien, Fwar i Mija. J'ai besoin de lui, comme vous. Tuez-le, et vous êtes pris au piège : d'un côté les Shiuas, de l'autre les gens du pays, et votre position n'en est pas meilleure. Vu ?

— Vu, admit Fwar.

— Agissez donc immédiatement. Sans bruit. Quant à moi, je ne me montre pas. Les Shiuas insistaient pour que je vous renvoie à la découverte. Si on vous interroge, dites que vous sellez vos bêtes. Et s'il y a du grabuge... eh bien, faites le nécessaire. Allez !

Fwar et ses hommes se levèrent. Vanye continua à regarder le feu. Il ne tourna la tête qu'au moment où Trin – qui fermait la marche – sortit.

— Lesquels trahis-tu, Roh ? Tout le monde ?

— Tout le monde... sauf toi, cousin.

Ce ton moqueur cloua Vanye. Il regarda à nouveau les flammes, incapable d'affronter les yeux sombres de Roh. Roh le narguait, le poussait au doute – et à chasser le doute.

— Je vais avec toi.

— Pour protéger mes arrières ?

Vanye serra les poings.

— C'est de Fwar dont j'ai le plus besoin d'être protégé, cousin. J'aurai l'œil sur toi, et toi sur moi, quand Fwar et sa clique veilleront la nuit. L'un de nous dormira. L'autre fera semblant.

— Tu prémédites ce voyage depuis que tu m'as sauvé des griffes d'Hetharu.

— Oui. Avant, je ne pouvais abandonner cette Porte, à cause de Morgane. Maintenant je dois l'abandonner, toujours à cause d'elle... maintenant j'ai appris une chose qu'il me fallait savoir. Et j'aurai ton aide, Nhi Vanye i Chya. Je compte rejoindre Morgane.

— Mon aide ? N'espère pas que je te guide.

— Les alliés me font défaut, cousin. Je compte donc rejoindre Morgane. Peut-être n'est-elle plus en vie : si c'est vrai, nous verrons alors l'un et l'autre quoi faire. Mais cette sorcière d'Aenor-Pyvvn a la peau dure. Et si elle n'est pas morte, je tenterai quand même ma chance.

Vanye sentit une boule dans son estomac. Il ne put qu'acquiescer du menton.

— Toi, tu veux ta chance contre Fwar. Ne t'impatiente pas.

— Je veux des armes.

— Tu as les tiennes. Les Hiuas m'ont rendu épée, cotte de mailles – tout ton équipement. Et j'éclisserai ta jambe, sans quoi tu ne résisterais pas à notre chevauchée. Il y a là des habits bien meilleurs que les haillons sous lesquels nous nous cacherons pour qu'on ne nous reconnaisse pas.

Vanye s'approcha du ballot, dégagea une paire de bottes, puis tout ce dont il avait besoin. Lui et Roh étaient de même corpulence. Mais il évita de regarder Roh. Il ne voulait pas qu'il déchiffre ses pensées. Roh *savait* que Vanye songeait à se retourner contre lui. Somme toute, il l'avait prévenu – et néanmoins, Roh l'équipait. Attitude folle, dans laquelle il ne voyait rien de bon.

Et, le dos au mur de joncs, Roh l'observait sous ses paupières mi-closes.

— Tu ne me crois pas, cousin.

— Pas plus que je ne croirais un démon.

— Crois tout de même ceci : une fois hors du camp, tu me suis et tu tiens parole – ou bien Fwar s’offre nos deux peaux. Tu peux m’abattre... mais est-ce ton intérêt ? Je t’assure que non.

L’agitation entre *Khals* et Hiuas n’avait pas vraiment cessé. Il y eut bientôt une nouvelle flambée, et Vanye vit surgir Trin tout essoufflé.

— Fwar veut partir dès maintenant. Pas question d’attendre la nuit. Ceux du marécage sont furieux après vous. Ils le réclament, lui, pour le tuer à petit feu. À mon avis, ils peuvent le prendre, si ça leur chante... mais une fois qu’ils auront franchi nos barricades, avec les *Khals* d’un côté... hum... Si vous voulez que nos chevaux fassent une trouée, l’occasion est bonne, pendant qu’ils discutent. Quand les mots ne suffiront plus, il sera trop tard.

— Tenez les chevaux prêts ! décida Roh.

Trin cracha en direction de Vanye que la colère étranglait.

— Combien de temps aurons-nous besoin d’eux ? grommela-t-il lorsque le Hiua eut tourné les talons.

— Tu verras peut-être pire.

Roh lui lançait un ballot de vêtements. Il le prit sans répondre. Il bouillait.

— Je ne plaisante pas, cousin. J’ai beau te confier des armes, tu dois rester calme. Tu m’as fait une promesse, je suppose donc que tu t’y tiendras. Modère ton courroux *nhi*, ronge ton frein. Remets ta vengeance à plus tard, joue le rôle d’un *ilin* en tout et pour tout. L’aurais-tu oublié ?

Vanye frémit.

— Je ne suis pas ton *ilin*.

— Sois-le quelques jours. Quelques jours sombres, certes. Mais c’est une occasion de survivre qui t’est offerte, comme elle s’offre à moi. Et survivre... n’est-ce pas aider Morgane ?

L’argument porta.

— J’accepte, dit-il.

Et il revêtit les défroques hiuas par-dessus ses habits. Roh fit de même.

Il y avait encore deux ballots. Roh lui en donna un, qui pesait lourd.

— Ton armure. Tu vois, je te la rends. Et je te rends ton épée.

Roh la lança à Vanye. Le Kurshin s’en saisit, mais il ne l’accrocha pas en sautoir, car le fourreau eût crevé cette mince défroque et irrité ses plaies. Roh avait moins que lui l’aspect d’un Hiua : sa chevelure était tressée comme il sied à un guerrier de son pays, et il se rasait. Vanye, lui, montrait un visage mangé de barbe, et la tresse, coupée jadis par son père en signe du déshonneur, faisait maintenant place à des mèches trop longues. En temps normal le casque les cachait mais, cette fois, elles tombaient librement. On voyait moins ses joues abîmées. Il pouvait passer pour un Hiua s’il affichait leur brutalité. Au vrai, la perspective de traverser le camp évoquait la triste image d’un homme nu qui vous glaçait le sang dans les veines.

Roh prit ses armes, dont la plus belle : un arc d’Andur. L’arc, le carquois de flèches empennées de vert – couleur du Clan Chya – puis le poignard à manche d’ivoire, l’épée, et la hache qu’on fixe à la selle. *Un seigneur-guerrier*, songea Vanye malgré lui. *On ne peut penser à Roh autrement.*

Et lorsque les chevaux arrivèrent devant la tente dans un bruit de tonnerre auquel s’ajoutaient des voix humaines en fond sonore, on remarquait surtout la jument noire de Roh, imposante au milieu des bêtes chétives du pays shiua. Il ne fallait plus compter passer inaperçus ! L’ennemi était prévenu... L’audace d’un seigneur comme Roh ! Vanye jura, monta en selle – on lui donnait un rouan –, sacra derechef contre la souffrance aiguë poignardant son genou, secoua les mèches qui l’aveuglaient...

Cette fois, un groupe de *Khals* galopèrent en direction de la tente.

— Roh !

Voyant le danger, Roh fit volter la jument noire pour piquer droit sur les Hiuas. Ceux-ci opérèrent un demi-tour à sa suite – une cinquantaine d’hommes, dont quelques transfuges des paysans du marécage.

— Hardi ! cria Roh. Nous leur échapperons. Par ici ! Ils n’ont aucune chance.

En effet, il allait droit vers le camp humain, vers une ligne peu fournie de casques d’airain qui fermaient – essayaient de fermer – la barricade afin d’absorber le choc.

Mais on reconnut Roh. Il y eut un certain flottement. Freinant son élan, il ordonna d’ouvrir, et deux Hiuas se chargèrent d’activer la manœuvre. Il passa de justesse, puis Vanye dont le pied gauche frôla l’obstacle à peine entrebâillé. Ils furent trop rapides pour que les gardes, n’ayant pas de consignes précises, eussent songé à s’opposer. D’autres Hiuas suivaient, et Roh gagna le centre du camp à bride abattue – l’endroit où une foule loqueteuse attendait.

Les épées jaillirent, cliquetèrent. Dès le premier choc, cette meute se débanda, malgré un jet de cailloux. Un seul homme fut désarçonné, saisi par les doigts crochus, un homme dont on n’aimait point imaginer le sort. Mais le simple élan de Roh, la vitesse acquise lui permirent de rompre l’ennemi. Soudain, Vanye put voir devant lui la Plaine d’Azeroth, pendant que d’autres pierres bien inefficaces sifflaient à droite et à gauche. Il galopait tête baissée. Il n’avait pas rougi sa lame. Un guerrier kurshin ne frappe pas l’ennemi en fuite, surtout pas lorsque cet ennemi fuit un vainqueur du genre hiua. Il ne ferait pas le jeu de Fwar !

Roh s’esclaffa.

— Les *Khals* vont trouver des guêpes furieuses !

Il jeta un coup d’œil par-dessus son épaule. Plus personne. Plus une ombre, plus de combat, plus rien. Les Humains s’étaient dissimulés, avec leurs armes. Pas de Shiuas non plus. Ou bien ils contourneraient le camp humain, ou bien ils commettraient l’imprudence de le traverser – et, dans les deux cas, ils allaient être retardés.

— Dès qu’Hetharu saura notre exploit, dit Roh, et je crois même qu’il en est déjà informé, ses patrouilles nous donneront la chasse !

— Aucun doute, grommela Vanye.

Il regarda encore derrière eux, derrière Fwar, derrière les Hiuas. Pourquoi n’y avait-il pas pensé plus tôt ? Leur fuite révolutionnait le camp. L’armée d’Hetharu s’ébranlait...

Il resta muet. Qu’eût-il pu dire ? Il voyait le piège dans lequel il était tombé. Il voulait vivre – il avait donc fermé les yeux, ne voyant qu’une occasion de survivre.

Son cœur saignait. *Mirrind... Mirrind, et la grande forêt...*

On poussa les chevaux, et il fit nuit avant que Roh eût décidé le bivouac – un bivouac sans feu qu'on lèverait dès le petit jour. Vanye mit pied à terre, cramponné au harnais du rouan. C'est à peine s'il pouvait marcher, malgré quoi il s'occupa de sa monture. Puis il rejoignit Roh en boitant, tête basse quand il longea un groupe d'hommes. *Si l'un d'eux me frappe, je le tue...* Tuer un Hiua ? Folie. Il serra les dents, supporta que son cheval soit bousculé. Oui, il baissait la tête, pour obéir à Roh – comme un *ilin*.

Une fois près de lui, il posa son équipement, mais resta debout, car fléchir les jambes était trop pénible.

— J'aimerais changer de linge, dit-il.

— Tu n'es pas le seul. Fais donc.

Il se dépouilla des odieux vêtements hiuas, pour ne garder qu'une chemise en toile de Shiuan, dont la légèreté lui plaisait. Et son hoqueton, contre le froid. La cotte de mailles ? Non – ses épaules protestaient. Il ne prit que la cape. Roh fit de même, et donna quelques instructions à Fwar.

— Vous placerez des guetteurs qui surveilleront tout l'horizon. Je dis bien : tout l'horizon. Il n'est pas douteux que les Shiuas nous poursuivent. Mais on peut aussi craindre une patrouille revenant de la forêt. Évitions un tel risque.

Fwar grommela « oui » – et fit un croc-en-jambe à Vanye.

Le Kurshin s'effondra, inondé de douleur, se redressa tant bien que mal. Mais Roh avait tiré son épée.

— Recommencez, dit-il à Fwar, ou portez la main sur lui, n'importe lequel d'entre vous, et votre tête saute !

— Pour un chien *pareil* ?

Vanye était debout. Roh l'empoigna, le gifla durement quand il voulut passer outre.

— Tu t'oublies ! Je suis moins endurant que Morgane. Si tu me causes des ennuis, je te livre à eux !

Il vit rouge – puis comprit, s'inclina une nouvelle fois. Il faisait bonne mesure, même avec cette jambe raide. Un *ilin* obéit. Son attitude humble égaya les brutes. Il ne réagit pas. Somme toute, le rire d'un Fwar ou d'un Trin allégeait l'atmosphère.

— Vanye est mon *ilin*, expliqua Roh. Les vieilles ballades en parlent. Peut-être avez-vous oublié la coutume ? Un *ilin* n'a plus ses droits d'homme. Vanye est donc hors la loi... simple serviteur. D'après le code d'Andur, il n'est plus comptable du sang versé. Son suzerain, oui, mais pas lui. Vanye était *ilin* de Morgane, il est maintenant le mien – et j'entends qu'il le reste, Myya Fwar. Aimeriez-vous le tuer, perdre toute chance de survivre ? Choisissez. Vous jouez notre sort. Estropiez-le, tuez-le, et nous sommes sans guide. Hetharu nous traque. Pourquoi, à votre avis ? Pour moi ? Non. Je peux lui échapper : il en prendra son parti, car il n'irait pas me tuer. Je sais certaines choses grâce auxquelles on ne risque rien dans cette contrée. Je sais les formules des Portes, Fwar, j'en sais même plus qu'Hetharu ne l'imagine. Du moment que vous me servez, il nous craint l'un et l'autre. Mais écoutez, je vais vous dire les raisons de notre séparation, les raisons qui le font nous poursuivre. Et il nous poursuit, croyez-moi ! Sachez qu'il a interrogé Vanye, et que, d'après ses réponses, il n'aime pas le savoir avec nous. Il sait qu'aidé de Vanye je peux abattre les *Khals*. Il sait que nous serons alors les maîtres du pays.

Un silence régna. Tous les Hiuas avaient pu entendre Roh. Vanye détourna la tête, plus soumis que jamais – et ses doigts frôlant son épée.

— Les maîtres ? releva Fwar.

— Oui, car cet homme connaît la forêt, il connaît ceux qui y vivent... outre qu'il connaît bien Morgane. Hetharu n'a pu la retrouver. Avec lui, je le peux. Nous pouvons la dépouiller de ses armes, contrôler les Portes. Oui, contrôler les Portes ! Vous ne songez qu'à prendre un ou deux pauvres villages, Fwar. Mais ne pensez-vous pas que l'ennemi se figure déjà notre force quand nous aurons vaincu Morgane ? Le prince d'Ohtij-in fera tout pour nous arrêter. Il n'aimerait pas qu'un groupe d'Humains impose sa loi. Eh bien, nous l'imposerons. Personne... j'insiste : personne, ne doit toucher à cet homme. Je lui promets la vie sauve en échange de son aide. Les *Khals* n'en ont rien tiré, pas plus que vous n'en tireriez un seul mot si vous le frappiez. Moi, il m'écoute, il sait que je tiens parole. J'exige trop de vous ? Dans ce cas, laissez-nous, rejoignez Hetharu... à vos risques et périls. Si vous restez, bas les pattes, ou je vous transforme en manchots ! Vanye a une grande valeur.

— Il ne l'aura pas toujours, gronda quelqu'un.

— J'ai promis ! tonna Roh. N'y pensez plus, Derth ! N'y pensez plus, aucun de vous.

Bon gré mal gré, ils plièrent. Derth cracha en marque de mépris, mais fit signe que oui, imité par d'autres.

— Quatre jours, appuya Roh. Dans quatre jours, nous posséderons toutes ces choses pour lesquelles vous me servez. N'êtes-vous pas satisfaits ? Quatre jours.

— Oui ! trancha Fwar d'un ton brusque – et la meute d'acquiescer. Il y eut même un « Oui, seigneur ». Le calme régna bientôt à nouveau. On n'entendait plus qu'un chuchotement au sujet d'Hetharu – le sort d'Hetharu une fois que les Hiuas l'auraient en leur pouvoir.

Vanye déglutit enfin une boule qui obstruait son gosier. Allongé à côté de lui, Roh resta muet un moment.

— As-tu mal ? demanda-t-il enfin.

L'ilin secoua la tête. Il éprouvait une gêne incoercible. Pas moyen de questionner Roh, les Hiuas étant à portée d'oreille. Roh devrait y prendre garde, maintenant et plus tard, ne pas le « rassurer », ne rien faire qui puisse trahir leur accord. Et Vanye eut un doute : quand il parlait à Fwar, Roh n'exprimait-il pas sa vraie nature ?

— Repose-toi, cousin, dit Roh en touchant doucement son poignet.

Il aida Vanye à s'envelopper d'une couverture – et Vanye dormit, mais pas tout de suite.

Roh le réveilla en pleine nuit. Il monta une garde discrète pendant que Roh s'allongeait, comme prévu. Autour d'eux, Fwar et ses Hiuas ronflaient, les chevaux piaffaient par instants, étrange combinaison de bruits et d'idées – les siennes – qui l'oppressait.

À l'aube, le bruit ne fit que croître, les guetteurs circulant pour réveiller tout le monde – et leurs coups de botte n'épargnaient personne. Vanye n'aimait guère le procédé. Il secoua lui-même Roh, puis revêtit son armure. Plusieurs Hiuas harnachaient déjà les chevaux. Ils juraient contre l'obscurité, contre le froid, car ils ne portaient pas de métal, sauf les dépouilles prises aux *Khals*. Ainsi Fwar avait-il un justaucorps fait de plaques sous sa tunique – chose dont Vanye prit bonne note en vue d'un affrontement ultérieur. Il mit donc sa cotte – malgré l'irritation de ses épaules écorchées – son casque – et la coiffe, afin de retenir ses mèches trop longues. Et Roh avait ajouté un poignard. Pas une lame d'Honneur, certes, mais une solide lame shiua.

— Tu as conservé le mien si fidèlement, plaisanta Roh dans la pénombre, que j'aurais scrupule à ne rien te laisser.

Vanye se signa.

— Protégez-moi, dit-il.

— Protégez-le, dit Roh en écho – puis il eut un petit rire désagréable.

Il fixa cette arme à sa ceinture et alla chercher leurs chevaux. Il lui fallait passer parmi les Hiuas dont il subirait l'odieux contact pendant quatre jours, et qui ne manquèrent pas une si belle occasion de l'insulter. Il rongea son frein. D'ailleurs, n'était-il pas trop chatouilleux ? Des mots, sans plus – bien qu'au fond cette brute de Fwar espérait qu'il se rebiffe, qu'il provoque la colère de Roh. *Si tu me causes des ennuis, je te livre à eux...* Ils faisaient tout pour ! Mais leurs injures, leurs sarcasmes n'allaient pas au-delà de certaines épithètes qu'employaient les seigneurs d'Andur-Kursh eux-mêmes quand ils étaient mal disposés. Morgane... oui, Morgane le traitait en homme, indépendamment d'autres considérations. Les yeux de Morgane... cette voix souvent douce... *N'y songe plus. L'instant n'est pas au chagrin.*

Morgane tuée ? Morgane ne pouvait être tuée. Jamais il ne subirait les brimades des Hiuas dans un monde sans Morgane. Elle ne pouvait être tuée.

— Regardez, seigneur !

Un cousin de Fwar montrait le sud, en direction de la Porte. On eût cru une deuxième aurore, un flamboiement plus rouge que le soleil.

— Le feu !

Roh observa le flamboiement, puis, joignant le geste à la parole :

— En route ! Les *Khals* ont mis un terme au désordre créé dans le camp. Le feu est leur tactique, pour obliger tout le monde à les suivre. Ils doivent nous traquer. Poussons nos bêtes. Ils arrivent !

Le nuage noir fut visible au jour, mais le vent le chassa bientôt – un vent qui soufflait du nord, et heureusement, car le feu propagé eût pu être dangereux.

— Il a rencontré l'eau, estima Roh alors qu'il jetait un coup d'œil par-dessus son épaule. Je préfère. Dans cette plaine, nous risquions tout d'une telle folie.

Vanye regarda à son tour.

— Les hommes d'Hetharu ne sont pas moins dangereux.

Mais s'il ne voyait pas encore l'ennemi, il voyait Fwar, qui lui plaisait aussi peu qu'un *Khal*. Après quoi il s'abstint de faire des remarques à Roh, ne voulant point compliquer les choses en laissant soupçonner leur accord.

Pendant les haltes, il fit comme il eût fait au service de Morgane. Du reste, les Hiuas l'insultaient moins, à présent que Roh pouvait les surveiller. Ils y mirent une sourdine. Seul Fwar grommela :

— Tu ne perds rien pour attendre !

Vanye le toisa. Avec cet homme, il fallait craindre le coup de lame en traître, donc ne jamais lui tourner le dos.

Et même, il vit son expression, alors qu'il passait derrière Roh. Une expression différente de l'autre, quand il parlait au Chya.

Voilà une brute qui n'oublie jamais. Il me hait... comme il hait peut-être Roh.

Et Roh voulait que Vanye le protège. Roh connaissait bien chaque membre du groupe. Il connaissait bien Fwar.

Les deux rivières furent franchies dans la journée. Ils maintenaient un axe nord-nord-est, en direction du gué du Narn. C'était Vanye qui les guidait, qui obliquait à volonté. Il ouvrait la marche avec Roh, Fwar et Trin. Roh ne faisait que coller au rouan sans en avoir l'air, et Fwar suivait.

Les *Khals* et les Hiuas se situaient plein nord – donc, pas question de tomber sur eux. Le gué ? Pas question non plus. Mais entre Hetharu et le Narn s'interposait une région boisée, peuplée d'êtres hostiles à l'Homme. Une région que Vanye préférait, nonobstant le danger.

Depuis que Roh avait muselé les Hiuas, il ne voulait pas les rapprocher de Morgane. À tout moment, il craignait qu'on ne le démasque. Fwar en était bien capable, lui qui avait naguère parcouru le secteur. Or, Fwar ne voyait rien. Vanye s'effaçait le plus possible, jouant l'homme fourbu. Même, il dormit un peu. Il dormit à cheval. Il donnait le change.

— Des cavaliers ! grommela soudain Trin.

Il sursauta, chercha le point indiqué. L'angoisse fit battre son cœur quand il vit le nuage de poussière au nord-ouest.

— Des Shiuas, dit-il à Roh. Ils ne peuvent pas déjà savoir que tu es brouillé avec Hetharu.

— Mais toi, ils te reconnaîtraient, gronda Fwar. Cache ton armure, tout de suite.

Venant ou non d'un Hiua, le conseil était bon. Il ôta son casque pour libérer ses cheveux, à la manière des autres. Fwar lui donna sa tunique en laine épaisse.

— Tiens, cousin bâtard de Roh... et mets-toi derrière nous !

Il obéit, passant cette tunique malpropre par-dessus sa cotte, et reculant au milieu des âmes damnées de Fwar, pour être moins visible. *Bâtard*... L'insulte le cinglait... une insulte que Roh seul avait pu souffler à Fwar. Leur lien de parenté... « Bâtard » le touchait d'autant plus que le Roh qu'il avait connu était un neveu de sa mère, et qu'une bâtardise n'honorait pas le Clan Chya.

Les Hiuas se resserrèrent. Outre leurs cheveux de jais, ils avaient une taille très moyenne. Vanye rentra sa tête. À présent, les *Khals* galopaient. Ayant vu Roh, ils cherchaient certainement à le rejoindre.

— Des Sotharréens, dit Trin. Des Sotharréens de Shen.

Roh et Fwar prirent les devants, afin d'aborder les *Khals* loin du groupe – manœuvre prudente s'il s'agissait bien du noble Shen. Les cavaliers ralentirent, puis firent halte, sauf leurs trois chefs. Du côté hiua on bandait les arcs, mais sans les montrer.

C'était Shen, et Vanye remercia le Ciel que Roh eût mis une bonne distance entre eux. Les bêtes piaffaient mais, un moment, tout fut calme. Et soudain, on parla plus fort. Shen exigeait que Roh le suive jusqu'au camp.

— Vos brutes vont n'importe où, coupent à travers notre territoire, nous gênent plus qu'ils ne nous aident. C'est intolérable ! Ils n'obéissent pas.

— Ils n'obéissent qu'à moi, répondit Roh. Éloignez-vous, seigneur Shen. Vous êtes sur ma route !

— Allez donc, mais vous rencontrerez bientôt la forêt, et si vos hommes ne sont pas une grande perte, nous tenons à vous. Nul n'est sorti vivant des bois, et j'emploierai tous les moyens pour vous dissuader, seigneur Roh. Vous risquez...

Roh leva un bras. Les arcs hiuas apparurent.

— Place !

Shen n'en croyait pas ses yeux. Un Humain défiant un *Khal* !

— Vous êtes fou !

— Place... ou vous saurez les limites de ma folie !

Shen recula, et son escorte avec lui. Puis, faisant volter sa monture, il rejoignit ses soldats dont les lances brillaient au soleil. Un des hommes de Fwar invoqua d'une voix sourde les dieux hiuas.

Mais Roh, Fwar et Trin poussèrent leurs chevaux. Toute la troupe suivit, longeant le front des *Khals* immobiles – la tête, le flanc, l'arrière-garde. Finalement, les hommes du seigneur Shen ne furent plus qu'un point éloigné. Roh prit le galop à crever sa jument. Il faisait nuit quand il ordonna le bivouac.

Fwar réclama sa tunique. Vanye l'ôta prestement, puis s'occupa de son cheval, de celui de Roh... et de celui de Fwar, car un homme l'y obligea – un plaisir pour les Hiuas. Ils le criblèrent d'insultes – dont « bâtard », voyant combien il y était sensible.

Détournant ses yeux, il dut bouchonner les trois chevaux, puis il rejoignit Roh près de qui se trouvait Fwar.

À peine fut-il assis, que Fwar le saisit par l'épaule.

— Tu es notre guide, n'est-ce pas ? Le seigneur Roh l'a dit ? Alors, explique-nous un peu les dangers des bois. Que craint Shen pour nous ?

Malgré sa colère, il prit le temps de répondre d'un ton posé :

— Ce sont des dangers comme on en rencontre partout. Je saurai les éviter.

— Quels dangers ?

— Nos ennemis. Les *Qhals*.

Fwar lança un coup d'œil à Roh.

— Morgane ne manque pas d'alliés, dit doucement le Chya.

— Où nous menez-vous donc ? C'est un piège ! *Elle*, nous l'avons crue une fois, déjà, pour notre malheur. Et *lui*, il est suspect !

— Triste situation, pas vrai ? Hetharu d'un côté, Shen de l'autre, et des bois qu'aucun de nous n'a encore pu traverser.

— C'est votre affaire.

— Un mot à vous seul, Fwar. Vanye, éloigne-toi.

— Veilles-y, Trin.

Vanye s'était levé – mais, plus leste, Trin l'empoigna et le poussa auprès des chevaux.

Il vit Fwar et Roh face à face, deux ombres en clair-obscur. Il tendait l'oreille, malgré Trin qui le serra au collet.

— Assieds-toi !

Il ne put que céder. Trin lui donna des coups de pied dans le genou, par simple amusement.

— Nous t'aurons tôt ou tard, chien !

Tôt ou tard ? Certes – tôt ou tard, Vanye aurait Trin.

— Trente-cinq, que nous sommes... et tous, nous avons une dette à te faire payer !

Devant son silence, Trin le menaça d'un nouveau coup de pied. Cette fois, il happa la botte du Hiua qui tomba en criant. Un cheval hennit. Ignorant la meute qui fonçait vers lui, Vanye écarta Trin, se mit debout sur une jambe, tira son poignard. Le cheval dont il trancha la longe eut beau ruer, il put prendre sa crinière à pleines mains au moment où les Hiuas le submergeaient.

Le cheval hennit encore, boula sous le poids des hommes, pendant que d'autres bêtes se cabraient. Dégagé, Vanye fonça sur une grappe humaine que menaçaient les pattes d'un troisième cheval. Son poignard fendit l'espace, un peu à l'aveuglette, mais il lui fut arraché quand quelqu'un l'immobilisa d'une clé impitoyable.

On le relevait, on le tirait. Sans la cotte de mailles qui lui fit reconnaître Roh, il l'aurait assommé. Mais Roh l'injuria seulement. Il secoua ses mèches, guetta les autres. Il vit venir Trin, la bouche en sang, Trin armé d'un couteau.

Et Fwar écarta Trin, écarta la meute.

— Non. Laissez-le !

Les Hiuas grondèrent, puis chacun obéit. Mais la fureur possédait encore Vanye : comme Roh agrippait toujours son baudrier, il le repoussa.

— Tu voudrais nous quitter ?

À question inutile, réponse inutile.

Roh lui rendit le poignard.

— Ne le dégaine plus, n'est-ce pas ? Tu me dois un grand merci.

Il s'agenouilla – marque de soumission – et Roh l'admira pour cela avant de s'éloigner. Fwar restait. Allait-il frapper ? Le fait que Fwar eût contenu ses cousins l'étonnait.

— Maîtrisez ce cheval ! lança Fwar.

Un homme s'occupa immédiatement du bai qui ruait près d'un piquet.

Vanye voulut suivre Roh.

— Viens !

Fwar le prit par le bras, le guida entre les Hiuas massés.

Nul ne bougea – sauf Trin. Mais Fwar lui chuchota quelques mots, et Trin fut bientôt calmé. Les autres s'installèrent pour la nuit.

Une telle douceur semblait étrange à Vanye. Il chercha des yeux Roh, qui regardait ailleurs tout en préparant sa couverture pour la nuit.

Ils partirent une nouvelle fois avant l'aube, et le soleil brillait quand la masse sombre de Shathan barra tout l'horizon au nord.

Une tension insolite pesait sur les Hiuas. Ils traînaient en groupes de deux ou trois, échangeaient quelques mots, rejoignaient leurs meneurs.

C'était visible, pour Vanye comme pour Roh et, Fwar présent, Roh ne pouvait y faire allusion. *Je suis fou d'écouter Roh...* Fou ? Et saisi d'une crainte que les grands arbres de Shathan n'auraient certes pu atténuer. Chevaucher sous bois... dans ces bois, dans le noir...

Il plia sa jambe meurtrie. En selle, il était bien. À pied, il était un homme mort. Pas question de lancer une bête au galop quand le terrain n'offre que creux et bosses. Pas question non plus de courir. Mais allait-il longtemps jouer ces Hiuas sans que l'un ou l'autre ait un doute ?

Or, Roh laissait faire, malgré l'épisode Shen, malgré Fwar. Fwar n'ouvrait plus la bouche. On n'entendait que les chuchotements en queue de colonne.

Dans la journée, ils firent une brève halte. Les chevaux soufflèrent. Ils mangèrent, ne sortant rien qui ne puisse être aussitôt réempaqueté. On joua à lancer le poignard, avec pour mise un butin imaginaire. Les propos devinrent vite obscènes. Roh seul ne disait mot. Il se bornait à regarder Vanye.

Tout à coup, il s'anima, les yeux braqués sur un point derrière le Kurshin. Vanye tourna la tête et, entre les pattes de son cheval, aperçut au loin un nuage grisâtre.

— Il faut décamper ! lança Roh.

— Oui.

Le nuage venait du sud. C'était donc Hetharu, que suivait la meute des Shiuas.

Fwar jura, alerta ses hommes qui interrompirent leur jeu pour sauter en selle. Vanye observait toujours l'horizon. Bien plus qu'un point, maintenant : un arc de cercle. On les coinçait à moitié.

— Shen est avec Hetharu !

— Ceux de Sotharrn verront la poussière ! gronda Fwar. Et les autres, qui sont le long du Narn. Ils ne vont pas perdre de temps !

Pour toute réponse, Roh piqua des deux, et les Hiuas prirent comme lui le galop. Mais ni l'éperon ni la cravache ne pouvaient grand-chose sur certains chevaux. Un écart se creusait. Fatiguées, les médiocres montures des Hiuas n'étaient pas de taille contre la jument de Roh qui dévorait l'espace. Vanye tenait son hongre en queue – une bête assez laide, portant un homme plus lourd qu'un Hiua, et un homme avec une cotte de guerrier ; mais une bête soignée par quelqu'un connaissant les chevaux, aimant les chevaux. Le hongre faisait donc l'impossible – et du reste, Vanye ne cherchait plus à mener le train. Il ne voulait qu'atteindre l'orée des bois. Les *Khals* gagnaient peu à peu. À travers la poussière soulevée, il put voir briller une lance. Ayant de bons chevaux, Hetharu les crèverait au besoin pour rejoindre Roh, d'autant qu'il voyait comme lui la masse des bois.

Roh ? Il prenait une avance considérable. Seul un petit groupe le suivait de près. Vanye contourna un bouquet d'arbustes, pensant trouver un axe meilleur – ce qui était le cas – et, bien que gardant la même allure, dépassa trois Hiuas. Mâchoires serrées, il fit galoper le rouan en direction de Shathan.

Outre le nuage de poussière des guerriers d'Hetharu, un deuxième s'élevait maintenant à l'est – beaucoup plus près, beaucoup trop près pour son goût.

Un Hiua finit par remarquer cette nouvelle menace qu'un sorcier semblait avoir fait surgir toute armée au sommet d'une bosse. Il alerta les autres, et chacun fouilla son cheval, quitte à tuer les pauvres bêtes, le terrain n'étant bon qu'à leur briser les pattes.

Effectivement, un rouan tomba, puis un bai. Vanye apprécia de loin le spectacle. Un des Hiuas

tombés était natif du grand marécage. Il vit un de ses congénères lui porter secours. Trois de moins, donc. L'homme eut beau prendre le brigand en croupe, leur double poids crevait l'animal qui fut aussitôt distancé.

Les brutes ! Vanye le Kurshin aimait trop les chevaux pour s'en réjouir vraiment. Encore un exploit de son cousin – car il fallait bien se défouler sur quelqu'un. Et il poussa le hongre, malgré la sueur qui le trempait, malgré les chocs douloureux que les inégalités du terrain lui infligeaient.

Cette fois, on ne voyait plus qu'une masse verte : Shathan. Mais les *Khals* arrivaient. Leurs flèches volèrent. Trop court, le tir. Un tir brisant d'ailleurs l'élan des Shiuas.

Vanye semait tout le monde – trois, quatre autres à l'orée même des bois. Par contre, le groupe suivant Roh y était déjà.

— *Ho-ô !*

L'éperon, un bond... Piqué des deux, le hongre fila d'une traite, diminua l'écart, rejoignit la belle jument d'Andur. Insoucieux des flèches, Vanye allait tête baissée, vers Shathan, vers les premiers chênes sous lesquels Roh s'était engagé. Roh, et Fwar, et Trin. Il venait en quatrième position maintenant, suivi lui-même de quatre autres Hiuas, immédiatement opposés à l'obstacle végétal du sous-bois. Un seul faisait volte-face, et un bai galopait sans cavalier.

Malgré les branches, Vanye amena le hongre fourbu à hauteur de Roh.

— Venez... hoqueta-t-il.

Ni Roh ni Fwar ne le mirent en question.

Bien qu'épuisé, son rouan gardait le pied sûr. Un crochet à droite, un à gauche, l'œil cherchant bosses et racines... Vanye put progresser relativement vite, descendre un talus, remonter.

D'autres suivaient, dont les chevaux s'ouvraient un chemin où personne ne les gênait, pas plus amis qu'ennemis. L'un d'eux cria. Qui ? Peu importait. Entre ses jambes, les flancs du hongre semblaient une forge, tandis que les jambes communiquaient leur tremblement de fatigue à l'homme. Vanye encourageait sa bête, murmurait au rouan des mots kurshins... des mots qu'un cheval, que tout cheval doit comprendre, même s'il n'est pas de Morija. Il avançait, il fallait avancer. Il se retourna. Roh, Fwar, Trin... un quatrième... un cinquième... Un bruit de feuilles écartées... c'était Mener. Son cheval peina à grimper la pente douce.

Entre les deux talus courait un filet d'eau... juste de quoi rafraîchir les sabots d'un cheval. Le hongre eût voulu s'y arrêter – mais il l'obligea à marcher, et distingua enfin la piste qu'il pensait trouver. Dès lors, il laissa le hongre au pas. L'obscurité croissait – ombre de la forêt et ombre de la nuit proche. Roh venait à quelques mètres, puis Fwar, Trin, Mener... d'autres plus éloignés. Fwar regardait lui aussi – et soudain, son expression montra qu'il venait de comprendre l'idée du Kurshin.

Tête baissée, Vanye éperonna le hongre, au milieu d'un concert de cris et de jurons. Un chêne foudroyé barrait la piste et, comme le cheval refusait l'obstacle, il fit volte-face en tirant son épée.

Pour attendre Fwar qui avait tiré sa propre épée – Fwar dont la longue tunique cachait une armure. Il ne l'oubliait pas mais, bien qu'il eût visé la gorge, Fwar put parer. Alternant feintes et coups d'éperon, Vanye abattit sa lame à l'instant où le hongre se dressait. Fwar roula sous sa propre monture qui, se dérobant, heurta un bai sans cavalier. L'un bousculant l'autre, ils basculèrent jusqu'en bas de la pente avec Fwar.

Un troisième. Mener. Une volte du hongre, une parade bloquant un coup tel que le choc meurtrit les doigts de Vanye, et une contre-attaque folle, qu'un bretteur même moyen aurait pu déjouer. Mais Mener ne fut pas assez prompt. Seule sa tête se trouvait là. Il mourut sans une plainte, sans même vider les étriers.

— *Ho-ô !*

Vanye fonçait, taillait, tranchait, fauchait. Deux Hiuas tombèrent, mais le hongre n'alla pas plus loin lorsqu'un des chevaux vint le heurter. Vanye chercha la bride, chercha Roh. Roh n'était qu'à quelques mètres, toujours sur sa noble jument noire. Roh lui tournait le dos, son arc bandé, une de ses flèches empennées de vert pointée en direction de l'enfilade que formaient les chênes de Shathan – une enfilade désormais tenue par des Hiuas morts.

— Roh !

La flèche verte siffla, et Roh rejoignit Vanye sous une grêle de flèches empennées de plumes blanches dont aucune ne fit mouche. Vanye put rétrograder jusqu'au ruisseau, non sans louvoyer entre les arbres pour éviter certains obstacles. La jument suivait.

Un cri retentit derrière eux... angoisse, rage ? Puis, alors que Vanye grimpait l'autre pente, un homme – ou un cheval affolé – piétina dans les fourrés. Le hongre gagna le sommet de la pente, faillit tomber. Il n'en pouvait plus. Vanye coupa les sangles de la selle, appliqua une claque sur la croupe du cheval pour l'obliger à marcher. Roh allégea lui aussi sa jument, bien qu'elle eût encore la force de le porter – et prit une deuxième flèche.

— Nous n'en avons pas assez expédié, constata Vanye.

À bout de souffle, il serrait le pommeau d'une épée rouge de sang. Il eût préféré son arc, perdu en même temps que la pauvre Mai.

Le bruit que faisait l'ennemi se rapprocha – et cessa tout à coup. Net. Plus rien. Le silence.

Roh jura.

Un hurlement, cette fois, puis un autre, puis d'autres cris, des plaintes, suivis à un bref intervalle d'un craquement de branches juste à leur gauche, au point que Roh faillit tirer. Mais non. Un simple barbe sans cavalier, fou d'épouvante. Il n'était du reste pas le seul à fuir à l'aveuglette.

Et à nouveau, le silence.

Un court silence. Brusquement, toute la forêt chuchota. Chaque fourré, chaque buisson, chaque feuillage. Vanye laissa tomber son épée. À quoi bon une épée, maintenant ? Il ne voyait rien – rien que des ombres. Il avait peur.

— Lâche ton arc, Roh... lâche-le, ou nous sommes morts !

Roh obéit.

Tout à coup, des silhouettes s'inscrivirent entre les chênes. Puis Vanye perçut comme un monologue débité d'une voix pépiante.

— Leurs armes sont empoisonnées. Et ils ont déjà souffert les mauvais traitements d'êtres de notre espèce. Ne bouge pas. Quoi qu'ils fassent, ne bouge surtout pas...

Il s'écarta de Roh, bras en croix, sur le sentier où ils s'apprêtaient à combattre. Il s'immobilisa un instant, et se tourna dans toutes les directions, jusqu'au moment où il vit la créature qu'il cherchait. Pas au niveau du sol. On eût dit un amas de mousse, dans la fourche d'un arbre. Mais les yeux énormes, ces yeux disproportionnés qui l'observaient, étaient bien d'une créature intelligente.

Il essaya le langage par signes, comme avait fait Lellin, puis s'agenouilla, les bras toujours ouverts, afin qu'on vît bien qu'il ne tenait pas d'arme.

Et l'être réagit. Il descendit du chêne, montrant une souplesse incroyable, littéralement collé à l'écorce rugueuse. Posé sur ses longues jambes – sur ses pattes de héron – il ne fit d'abord qu'observer Vanye. Mais presque aussitôt, d'autres pépièrent. Leurs formes grêles apparurent de chaque côté des Humains.

Ils dominaient l'homme agenouillé. Ils l'exploraient – tête, bras, torse – et Vanye subit le contact de ces doigts animés d'une force irrésistible pour éprouver le cuir ou le fer. Il put enfin se mettre debout, scruter leurs masques d'un autre monde.

Ils lui parlaient. Un pépiement au rythme accéléré, traduisant une colère certaine.

— Non, dit-il doucement.

Il mit sa main gauche à la place du cœur, forma le signe « *paix* ».

Rien. Il désigna le layon, la direction qu'il voulait prendre. Il en vit trois ou quatre se tourner vers Roh – et Roh garder une immobilité totale.

Il essaya de s'éloigner, de marcher dans cette même direction, mais ils le forcèrent à rejoindre Roh. Que faire ? Un terrain défavorable... quinze – non : vingt ennemis... des yeux inexpressifs... Pouvaient-ils sentir, penser comme les Humains ?

— Ce sont les *harilims*, Roh... les êtres de la forêt. Ils ne font qu'un avec elle.

— Et qu'un avec Morgane. Morgane est leur alliée.

— Ils ne sont les alliés de personne.

À présent, il faisait tout à fait sombre. D'autres *harilims* descendaient d'un peu partout, pépiaient à qui mieux mieux. Une vraie héronnière. Discussion ? Hymne martial ? Mais les derniers venus lorgnaient simplement les Humains, et un brusque silence s'établit – un silence stupéfiant.

— Mon médaillon, Roh ? Mon porte-bonheur ? Est-ce que nous l'avons encore ?

— Je crois.

Roh chercha sous sa cotte, exhiba le médaillon qui brilla entre les doigts du Chya. Un *haril* tendit son bras pour toucher l'objet. Il pépia d'un ton plus doux.

Cette fois, un des derniers venus sembla s'intéresser à Roh. Sautillant comme un grotesque oiseau, il toucha lui aussi le médaillon, puis le visage de l'homme. Et il lui parlait, avec un registre moins aigu rappelant le coassement d'une grenouille.

Vanye fit de nouveau le signe « *paix* » en montrant le layon – puis il ramassa son épée.

Personne ne bougea. Il avança d'un pas. Rien. Un deuxième. Un troisième. Toujours rien. Du coup, Roh l'imita, récupéra son arc, ses flèches. Pas le moindre bruit, pas la moindre menace des habitants de la grande forêt. Vanye et Roh étaient libres d'aller.

Une grêle de branchettes tomba sur eux. Ils s'éloignèrent. Nul ne les arrêta. Ils atteignirent le ruisseau – où finissait le layon, et où ils n'auraient plus que l'eau pour les guider. Une touffe de joncs frémit, tandis que le pépiement reprenait alentour.

— C'est ce que tu voulais ! gronda Roh. Shen t'a deviné, lui. Je me suis...

— Et toi, tu voulais quoi ? (Vanye chuchota, intimidé malgré lui par les arbres de Shathan.) J'ai seulement juré de te protéger, mon cousin. Mais toi ? Que disais-tu à Fwar ? Tes confidences semblaient lui plaire, non ?

— Eh bien, devine.

Il ne releva pas le gant, se bornant à boitiller au hasard des creux et des bosses. L'eau chantait, mais ils n'osèrent point en boire. Ils ne firent halte que quand leurs gorges les brûlèrent.

Agenouillés côte à côte, ils burent, encore et encore. Puis les frondaisons frémirent, et une autre pluie de branchettes tomba sur eux, mêlées de feuilles et de mousse, après quoi des débris plus gros les contraignirent à s'écarter. Tout un peuple d'ombres les menaçait. Ils repartirent, et le jeu s'arrêta.

Vint un moment où leurs forces lâchèrent. Vanye prit son genou à deux mains, Roh à bout de souffle se coucha sur le dos. Ils avaient obliqué pour suivre un autre sentier. Autour d'eux régnaient les ténèbres.

Cette fois, les *harilims* ne plaisantèrent pas. Un craquement – et une branche tomba à un mètre à peine du Kurshin. Il se releva tant bien que mal, Roh de même. Une volée de branchettes les cingla. Il fallait marcher, marcher, marcher...

— Ils vont nous mener loin ? demanda Roh d'une voix sourde. Tu crois qu'ils ont un endroit pour

nous ?

— Ils nous chasseront jusqu'au jour... Ils veulent nous chasser de la forêt...

Vanye serrait les dents, dominait un étourdissement. Il n'avait plus des arbres qu'une image floue. Défier les *harilims* ? Voir s'ils tueraient ? Les *harilims* n'hésiteraient pas... Bien beau qu'ils aient fait une distinction entre eux et les Hiuas... mais peut-être reconnaissaient-ils Vanye, peut-être reconnaissaient-ils le compagnon du jeune *Qhal*, si toutefois une pensée humaine existait derrière leurs immenses prunelles noires.

Impitoyables comme une force de la nature, ils ne voulaient pas d'intrus, ils faisaient place nette. Tout au plus épargnaient-ils Roh et Vanye. Une faveur. Une exception. Marche donc, Kurshin. Tu es libre. Tu vois ce sentier plus large ? Non, tu ne peux pas le suivre, on te jette des branchettes.

— Demi-tour...

Il repousse Roh, Roh qui voudrait passer outre. Il boite, il trébuche sur le layon. C'est le cœur même de Shathan.

Il est tombé. Des feuilles mortes collent à sa peau. Il reste là, inerte, tant que le pépiement ne l'aura pas secoué. Roh exhale une injure... Roh gronde : « Lève-toi ! » Il est levé, et Roh l'aide à marcher encore, à boiter encore.

Le jour pointe. Une aube grise. On distingue mieux ces ombres qui vous guident, qui vous mènent, qui progressent d'ailleurs plus vite que vous dans les bois.

Et puis, tout d'un coup, un grand calme, comme si les *harilims* ne faisaient qu'un avec l'écorce, la mousse, le limbe.

Roh chuchote : « Ils sont partis », s'adosse à un chêne. Vanye tourne la tête. Il n'est pas convaincu, mais il s'effondre. Roh le retient... Il est à plat ventre... Il a trouvé un lit de feuilles mortes... Il perd la notion du temps.

Un léger attouchement le réveilla. Il était sur le dos. Les doigts humides de Roh bassinaient son front.

— Tu m'écoutes ? Il y a un autre ruisseau, derrière les arbres. Viens. Je ne passerai pas une deuxième nuit dans cette forêt.

— Oui... je viens...

Il essaya. La douleur lui arracha une plainte. Roh l'épaula, le fit marcher. Il but l'eau du ruisseau, put y tremper sa tête que vrillait la migraine. Ses mains, sa cotte étaient rouges de sang. Fwar. Il eut un haut-le-cœur.

— Où sommes-nous ? grogna Roh. Que penses-tu trouver par ici ? Des êtres comme « tes » *harilims* ?

— Je suis perdu. Je ne sais plus.

— Ah ! tu es bien un Kurshin ! (Le ton faisait de « Kurshin » une insulte. Natif d'Andur, peu boisé, Roh n'aurait jamais rien d'un montagnard tel que Vanye.) En tout cas, le ruisseau peut nous mener jusqu'au fleuve... jusqu'au gué du Narn.

— Un gué situé de l'autre côté des *harilims* ? Tu iras seul. C'est toi qui as imaginé de me prendre pour guide. Je n'ai pas demandé que tu trompes Fwar.

Roh regarda fixement Vanye.

— Néanmoins, tu as bien su nous faire rencontrer les *harilims*. Tu es déjà venu dans cette forêt. Tu me caches beaucoup de choses, cousin Kurshin. Perdu ? Soit. Mais tu sauras t'y retrouver. Et retrouver Morgane.

— Les démons t'emportent ! S'il l'avait fallu, tu m'aurais livré aux Hiuas.

— Livrer mon cousin ? J'ai trop d'honneur pour m'avilir. Est-ce clair ? J'ai dit à Fwar que je te livrerais une fois Morgane entre nos mains – mais tu n'es pas le seul à cacher la vérité. J'aurais joué les Hiuas. J'ai entendu comme toi l'avertissement de Shen, je pouvais donc prendre une autre route – et je t'ai fait confiance. Deux guerriers d'Andur-Kursh valent bien ces brigands. Fwar, dis-tu ? Crois-tu que Fwar était sincère ? Il ne songeait qu'à me poignarder dans le dos. Morgane expédiée, il ne craignait plus qu'un Vanye sans armes. Il l'espérait – et il jouait la douceur. Douceur relative. Je l'aidais à capturer Morgane, et il supprimait l'homme qui l'empêchait de m'attaquer par-derrière. Moyennant un peu de patience, il mettait la main sur tout un pays. Que je puisse chercher ton aide, l'aide d'un ex-ennemi, une telle idée échappe à une brute du genre Fwar. Il n'a rien soupçonné, et ce fut sa perte. Mais toi et moi sommes d'une autre trempe. Nous pratiquons l'honneur.

Quoi qu'il en eût, Vanye dut admettre que Roh disait plus ou moins vrai.

— Je dois te protéger, pas davantage. C'est fait. Tu veux parler à Morgane ? Rejoins-la donc, mais sans moi. Notre accord prend fin ici. Je te laisse.

— Tu boites... et tu voudrais me laisser ?

Vanye s'arracha au sol, prit son épée, faillit retomber. Le dos à un chêne, il surveilla Roh. Mais Roh était toujours accroupi.

Le Chya montra ses paumes vides.

— Paix, dit-il avec un petit sourire. Tu penses pouvoir te débrouiller dans cette forêt sans mon aide. Pourquoi ? Blessé comme tu es, je répugne à t'abandonner.

— Laisse-moi.

— Non. Concluons un nouvel accord : je te suis. Je ne veux que parler à Morgane... si Morgane est vivante. Autrement, cousin, autrement, nous nous arrangerons. Tu as des alliés dans les bois, c'est certain. Tu n'as pas besoin du méchant Roh, n'est-ce pas ? Bon. Mais je te suivrai, entends-tu ? Je te suivrai. Accepte donc. Nul Kurshin ne peut me faire perdre sa piste. N'aimerais-tu pas mieux me garder à vue ?

Vanye grommela un juron, puis, d'une voix émue :

— Tu oublies qu'elle m'a fait promettre de te tuer... et que je n'ai pas le choix.

L'objection effaça le sourire de Roh, qui réfléchit un moment.

— Pour l'instant, tu aurais du mal à m'expédier – sauf si je m'offre à tes coups, chose que tu détestes. Je te suis, et Morgane tranchera.

Le « *Non !* » suppliant de Vanye l'interloqua.

— Non ? Pourquoi non ? Est-ce honorer ta dame que de me la peindre sans pitié, arrogante, inaccessible quand elle s'estime en danger ? Ma mémoire est comme un long rêve, un rêve plein d'elle. Les Hiuas la surnommaient Morgane-la-Mort, et les *Khals* de Shiuan trouvaient ça drôle. Plus maintenant. Je la connais. Je sais. Je cours un grand risque. Mais les *Khals* n'oublieront pas ce que j'ai fait. Je ne peux reculer, ils me tueraient. Je les ai vus avec toi, je comprends vite. Il me fallait déguerpir. Il n'y a plus que Morgane, cousin. Je suis las... oui, je suis las... et j'ai des cauchemars.

Vanye frémit. Où était Roh l'orgueilleux, Roh le moqueur ? Roh dont le ton faiblissait soudain, dont le regard se voilait ?

— Liell... tous les crimes de Liell... est-ce dans tes cauchemars ?

Les yeux de Roh exprimèrent l'effroi.

— N'évoque pas cette chose. Elle me hante chaque nuit. Et je doute qu'une réponse te plaise vraiment.

— Quand tu.. quand tu rêves... qu'éprouves-tu ?

— J'éprouve – Roh éprouve – de la haine pour Liell.

Vanye scruta le masque tragique du Chya, image même de son combat profond. Il revint près de l'eau. Courbé en deux, Roh frissonnait, comme s'il avait de la Fièvre. Puis le grelottement cessa. Vanye ne voyait plus qu'un visage moqueur.

— Roh...

— Cousin ?

— Allons-y.

Ils suivaient le ruisseau, véritable route pour ne pas s'égarer dans Shathan, route plus sûre que les sentiers – toutes les habitations humaines étant situées au bord. Ils peinaient par endroits, là où les halliers descendaient jusqu'à l'eau, où un tronc formant digue faisait monter le niveau. Ils avaient de quoi boire, et le poisson ne manquait pas. Piètre menu pour un Kurshin – mais le moyen d'être difficile ? Quant à Roh, il avait vu pire.

Il boitait, Roh derrière lui, taisant la façon dont il repérait le bon chemin – encore que Roh en eût peut-être une idée. Il marchait mieux grâce à un bâton, mais souffrait moins du genou que de ses multiples ecchymoses : il en souffrait jusqu'aux larmes – elles brûlaient à présent son corps d'une fièvre continue.

Vers midi il s'abandonna, plongea dans un sommeil lourd. Il reprit conscience. Roh dormait un peu plus loin. Il le secoua. Il fallait marcher.

— Nous avons trop dormi, estima Roh en observant le ciel d'un œil inquiet. Il est tard.

— Je sais. Nous ne nous arrêterons plus.

Vanye pressa le pas. Même il osa siffler, comme Lellin, mais n'obtint aucune réponse. Et aucune trace de gibier. Des oiseaux, oui – à croire que Shathan n'avait pas d'autres espèces vivantes. Les *Qhals* ? S'ils étaient là, ils ne se montraient pas. D'ailleurs, Roh s'en rendait compte : chaque fois que Vanye tournait la tête, il le voyait scruter le sous-bois. Il partageait son malaise. Le mystère les entourait.

Puis ils virent un vieil arbre ceint d'une corde blanche. Un chêne creux, fendu par la foudre.

— Mirrind... dit Vanye.

Son cœur battit. Cette fois, il s'y retrouvait. Le ruisseau les menait au bon endroit.

— Où sommes-nous ? demanda Roh.

— À Mirrind. Un village. Tu dois savoir, non ? Les Shiuas ont torturé un de ses... (Il s'interrompit. Tous deux étaient fourbus. Pourquoi chercher noise à Roh ?) Viens... et ouvre l'œil !

Il découvrit le chemin creusé d'ornières, bien qu'il fût envahi d'herbe et de ronces. Il allongeait la jambe, malgré sa fatigue, malgré son genou. La nuit tombait vite, trop vite. Il pourrait peut-être atteindre le camp du seigneur Merir... mais quelle route suivre ? Et puis, Merir n'aurait-il pas déjà levé le camp ? Au total, il pensait surtout s'éloigner le plus possible des *harilims* avant le soir.

Soudain, il distingua les champs entre les arbres. Il gagna l'orée du bois, où s'offrait un spectacle lugubre de murs, de poutres noircis. Mirrind. Mirrind, le village incendié. Il jura, s'appuya contre un chêne. Vu les circonstances, Roh ne disait mot. La gorge obstruée d'une boule, Vanye repartit, en demeurant dans l'ombre des arbres.

Les champs, les moissons étaient intacts, de même que la mairie, ou presque. Mais une telle désolation... tant de beauté, tant de paix anéanties...

— Éloignons-nous, dit Roh. Nous sommes à portée du noble Shen. C'est imprudent. Un peu de bon sens, cousin. Retournons sous bois.

Vanye hésita un moment, les yeux perdus. Et comme il allait suivre Roh, une flèche vint se planter à ses pieds. Une flèche empennée de brun.

Une vipère n'aurait pas eu plus d'effet sur Roh, qui saisit immédiatement son arc.

Mais Vanye retint sa main.

— Des amis à toi, non ?

— Ils l'étaient. Peut-être le sont-ils encore. *Arrhendims, lher nthim ahallya Meriran !*

Silence.

— Tu ne cesses de m'étonner, souffla Roh.

— Tais-toi donc...

L'épuisement et la crainte faisaient trembler la voix de Vanye. Si les *arrhendims* eux-mêmes le condamnaient, adieu tout espoir.

— *Khemeis*...

Quelqu'un, derrière lui. Un Homme. Un *khemeis*, qu'il ne connaissait pas.

— Venez.

Il obéit, de même que Roh. Le *khemeis* disparut, tel un fantôme. Ils s'engagèrent sous bois.

Et tout à coup, un *Qhal* à cheveux blancs leur barra le passage. Son arc était bandé, la flèche pointée.

— Je suis un ami de Lellin Erirrhén, dit Vanye, et *khemeis* de Morgane. Cet homme est mon cousin.

La flèche resta pointée.

— Où est Lellin ?

Le Kurshin eut un vertige, s'appuya à son bâton. L'autre le tuerait peut-être... Il n'en pouvait plus.

— Avec ma dame. Où, je ne sais pas. Je croyais que les *arrhendims* le sauraient.

— Votre cousin a le sauf-conduit de Merir. Mais il ne vaut que pour le porteur.

— Menez-moi au seigneur Merir. Je dois lui parler de son petit-fils.

Lentement, le *Qhal* baissa son arc.

— Nous vous mènerons où bon nous semble. L'un d'entre vous n'a pas le droit d'être ici. Vous ?
Votre cousin ?

— Moi, dit Roh, en rendant le médaillon à Vanye.

— Vous viendrez tous les deux !

Vanye hocha la tête pour répondre au regard inquiet de Roh, et suivit tant bien que mal les longs pas du Shathanéen.

On ne bivouaqua qu'une fois la nuit tombée, au pied d'un arbre géant. Vanye s'effondra, à bout de forces, mais Roh le secoua peu après.

— Veux-tu manger ?

Manger... Bien qu'il eût surtout envie de dormir, il accepta le pain, l'eau. Il mangea. Puis il lorgna les deux *arrhendims*. Deux – car le *khemeis* était maintenant là.

— Savez-vous où sont Lellin et ma dame ?

— Ce n'est pas à nous de vous le dire, trancha le *Qhal*.

— Vous me considérez donc comme un ennemi ?

— Ce n'est pas à nous de répondre à cette question.

Mieux valait renoncer. Il appuya sa joue contre l'écorce du chêne.

— Dormez, conseilla le *Qhal*.

Il s'enveloppa dans son manteau et ne fit plus qu'un avec l'arbre. Mais le *khemeis*, lui, disparut telle une ombre entre les fourrés.

Le lendemain, *Qhal* et *khemeis* n'étaient plus les mêmes. Vanye eut peine à en croire ses yeux. Qu'une relève ait pu s'effectuer avec aussi peu de bruit vous inspirait une certaine crainte. Roh ne semblait pas moins inquiet.

— Je suis Torrhen, se présenta le *Qhal*. Mon *khemeis* est Haim. Nous vous guiderons.

— Nous sommes Nhi Vanye et Chya Roh. Où nous conduisez-vous ?

Le *Qhal* haussa les épaules.

— Venez.

— Vous êtes plus courtois que l'autre, apprécia Roh en aidant Vanye à se mettre debout.

— L'autre monte la garde autour de Mirrind. Vous voudriez qu'il soit gai ?

Et Torrhen partit, laissant Haim guider les deux hommes – lequel Haim n'eut qu'une monosyllabe laconique quand Roh hasarda une question. Ils marchèrent jusqu'au soir, sauf pour de brèves pauses. Vers quatre heures, Vanye n'en pouvait déjà plus. Il lui fallait reprendre souffle, la forêt dansait devant ses yeux.

— Ôte ton armure, je la porterai, offrit Roh. Sinon, tu restes sur place.

Vanye put donc s'alléger. Le *khemeis*, qui attendait, leur donna du pain et de l'eau – un supplément au repas de midi.

— Nous avons réclamé des chevaux, expliqua Haim, ce que Vanye accueillit d'un sourire.

Il revint à la charge :

— Auriez-vous des nouvelles de mes compagnons ?

— Non. Et pourtant on nous renseigne bien. Rien ne nous échappe dans le secteur.

— Mais d'autres ont pu les croiser ailleurs !

L'air sombre du *khemeis* ruinait malheureusement cet ultime espoir.

— Les nouvelles ne sont pas bonnes. Je vois votre inquiétude. Je vous plains, je... j'en ai trop dit, Nhi Vanye. Nous repartons. Venez.

Roh l'aida à se lever. Sans armure, il peinait moins. Il tint jusqu'au crépuscule, et c'est alors que le souffle lui manqua complètement.

C'était Torrhen qui les guidait – non plus Haim. Torrhen ne montrait aucun désir d'arrêter.

— Venez... allons, venez !

Roh dut l'épauler. Et il suivit Torrhen tant que Roh put marcher.

Comme Roh trébuchait lui-même, une clairière s'ouvrit devant eux. Vanye distingua quatre *arrhendims* avec six chevaux.

— Autrement dit, ils nous font continuer... gémit Roh.

Vanye ne connaissait personne dans le groupe. On l'aida à grimper sur un bai qu'un *khemeis* menait par la bride. Roh n'eut pas besoin d'aide.

Vanye resta appuyé à l'encolure de son cheval, vieille habitude maintenant tout bon Kurshin en équilibre malgré les bosses, les creux, les coudes. Ses souffrances furent moins vives – et il faut dire que la douceur du bai y était pour quelque chose. Il sommeilla, même lorsqu'une branche l'égratigna. Il retomba en avant. Cette branche ne lui faisait qu'une joue un peu plus douloureuse.

Les *arrhendims* progressèrent jusqu'au jour. À l'aube, il y eut une nouvelle clairière, une nouvelle escorte, et des chevaux frais.

Cette fois, il ne descendit pas. Il empoigna une touffe de crins pour passer directement sur l'autre cheval. Le groupe partit. Ils n'avaient rien eu à manger. Manger... Vanye n'y pensait plus – sauf à midi, quand on lui offrit du pain. Mais on ne faisait pas halte. Roh suivait – il tournait la tête de temps en temps pour le voir. Comme les *arrhendims* s'interposaient entre eux, ils ne pouvaient parler. Mais

tout à coup, il se rendit compte qu'on leur laissait leurs armes. Détail rassurant. Et Roh ? Il avait la cotte et le casque de Vanye, puisqu'il gardait lui-même son équipement. Non que Vanye souhaitât les récupérer dans l'immédiat. À quoi bon ? Il ne voulait qu'un manteau. L'air vif le faisait grelotter.

À la fin, il en demanda un. Leur escorte était formée de *Qhals* shathanéens, et non des sangs-croisés d'Hetharu. Les *Qhals* de Shathan ne montraient aucune cruauté. Il obtint une couverture dont il put s'envelopper. En outre, il eut droit à une tranche de pain – le tout s'effectuant dans le plus bref délai. Au total, les *arrhendims* ne firent halte que deux fois.

À la tombée de la nuit on changea encore chevaux et guides. Vanye voulait rendre la couverture, mais le *Qhal* la lui laissa généreusement pour cette nouvelle étape.

Le groupe qui les prit en charge fut plus patient avec eux, comme si leur misère provoquait une certaine pitié. Mais ensuite on les confia à un autre groupe, et là, on dut les hisser sur leurs selles.

Vanye ne garda aucune image des étapes suivantes, aucune impression – sinon d'un long cauchemar peuplé de trilles, de claquements, de chocs plus ou moins rudes. Avait-on atteint une vraie route, une vraie piste traversant les bois ? Vanye ne décelait pas de guetteurs. Lorsqu'il sortit du trou noir, il s'aperçut que les chênes, les hêtres, les charmes faisaient place maintenant à des espèces géantes – des troncs gigantesques formant une double muraille, isolant Hommes et *Qhals* dans un monde crépusculaire.

La nuit vint, nuit sans lune sous les hautes frondaisons. Mais il flairait une odeur de fumée et, tout à coup, son cheval hennit, sentant des congénères tout proches.

Un flambeau... quelqu'un brandissait un flambeau. Il s'arc-bouta au bai, les yeux braqués sur la torche, sur le campement révélé entre les troncs, sur les tentes aux vives couleurs. Ses paupières clignotaient et des larmes de Kurshin fourbu brouillèrent cette vision.

— Nous... nous sommes chez Merir ?

— Oui, il veut vous voir, répondit l'*arrhendim* qui menait le cheval.

Une mélodie vint apaiser son angoisse. Une musique sublime, non humaine, dont les accords cessèrent dès qu'ils furent plus près. Hommes et femmes s'écartaient du grand feu pour les regarder passer.

Le peloton s'arrêta, et chacun descendit. Vanye empoigna la crinière du bai, mais il eut besoin d'aide. On dut également l'aider à marcher : ses jambes pliaient, l'effet d'une longue chevauchée l'affectait toujours, le sol tanguait sous ses pieds.

— *Khemeis* !

Un cri joyeux. Un choc. Un petit corps contre ses jambes, une petite tête contre son baudrier... une tête d'enfant, qu'il caressa d'une main tremblante. Sin. Il retrouvait Sin.

— Comment es-tu ici ?

Il aurait pu poser bien d'autres questions, des milliers de questions. Celle-là, du moins, était la plus claire, la plus directe.

Et Sin ne le lâchait pas, ses doigts noués agrippaient sa chemise, malgré les *arrhendims* qui entraînaient Vanye.

— On a fait mouvement, expliqua Sin. Des cavaliers sont venus. Ils ont tout brûlé, tout.

— Laisse-nous tranquilles, garçon, dit gentiment l'un des *khemeis*.

Mais Sin ne l'entendait pas de cette oreille.

— Alors je suis parti. J'ai trouvé les *Qhals*. Ils m'ont conduit au camp.

— Et Sezar ? Lellin ? Sont-ils avec vous ?

— Non. Ils devraient ? Où est la dame ?

— Laisse-nous, répéta le *khemeis*. Obéis donc !

— Oui, laisse-moi, murmura Vanye. Ton peuple ne m'aime pas beaucoup. Laisse-moi.

Les petites mains lâchèrent prise. Mais Sin traîna derrière lui. Vanye le voyait toujours, à quelques mètres, l'œil morne. Bon gré mal gré, il gagna la tente de Merir. On le fit entrer immédiatement. Lui seul, sans armes. Roh dut rester à la porte, ce dont il ne s'aperçut qu'une fois devant le vieillard.

Vêtu d'une simple robe beige, Merir montrait un visage sombre dont les prunelles brillaient à la lueur des lampes.

— Lâchez-le, dit-il.

Et le Kurshin put s'agenouiller aux pieds du seigneur *Qhal* pour lui rendre hommage.

— Je te vois gravement blessé, Nhi Vanye.

Début surprenant de la part d'un homme sans nouvelles de son petit-fils, alors qu'un ennemi féroce attaquait Shathan. Bien qu'il tremblât de fatigue, Vanye se prosterna.

— J'ai perdu Lellin, j'ai perdu ma dame, seigneur. Avec votre autorisation, je voudrais les retrouver.

Merir fronça les sourcils. Il n'était pas seul dans cette tente. À droite, à gauche du vieillard se tenaient des Humains et des *Qhals* et, derrière, les doyens – tous exprimant une même animosité. Mais il y avait plus de chagrin que d'animosité chez Merir.

— Tu ignores où nous en sommes, où en est notre pays. Je sais que ta dame a passé le Narn. Puis, les *harilims*... les êtres noirs... nous ont coupés de cette région. Est-il vrai que ta dame veut gagner Nehmin ?

— Oui, seigneur.

— Oui, car elle agit à l'encontre de mes idées, elle ne voit que les siennes. J'ai eu beau dire, rien ne peut la faire changer d'optique. À présent, Lellin a disparu, et Sezar, et elle. Et le fléau est à nos portes. (Une rancœur fit vibrer la voix de Merir – rancœur bientôt maîtrisée, tandis que les yeux du *Qhal*, un moment fermés, observaient à nouveau Vanye.) J'ai vu toutes ces choses en elle. En toi, je n'ai vu que ce que nous voyons maintenant. Dis-moi tout, *khemeis*. Je t'écoute. N'omets aucun détail. Un rien peut nous aider à mieux comprendre.

Vanye narra ses tribulations. Il faiblit un instant, au point qu'on dut lui faire boire un gobelet d'eau. Il put alors continuer dans un silence total. Un silence qui s'éternisa quand il eut achevé.

— Je vous en prie, seigneur. Je vous demande deux chevaux – pour moi, pour mon cousin. Et nos armes. Nous retrouverons Lellin et Morgane.

Le silence devenant insupportable, il décrocha le médaillon de sa chaîne, le tendit au vieillard. Et comme Merir restait figé, il posa l'objet sur la natte, tellement ses doigts tremblaient.

— Laissez-nous du moins aller. Ma dame est perdue. Je ne veux que la retrouver.

Merir secoua enfin la tête.

— Pourquoi cherchait-elle à gagner Nehmin, Homme ?

Cette question l'effraya. Elle concernait trop un épilogue duquel Morgane avait eu soin de ne pas parler.

— N'est-ce pas l'endroit d'où on commande les Feux d'Azeroth ? L'endroit que nos adversaires tiennent ?

— Vos adversaires l'ont tenu quelques jours, rectifia un des doyens.

Vanye déglutit, serra ses mains entre ses genoux pour arrêter leur tremblement.

— Tout est ma faute. Je suis responsable. Je vous l'ai dit : nos ennemis m'ont traqué. Nehmin n'a rien à voir là-dedans. Ma dame est blessée... morte peut-être. Cette attaque contre vous ne vient pas d'elle.

— Non. Mais vous ne nous disiez pas tout. Elle m’a demandé d’être confiant – et moi, j’ai eu confiance... jusqu’à subir la guerre, jusqu’à pleurer nos foyers rasés. Vos ennemis sont diaboliques, je le sais. Mais vous ne nous disiez pas tout. Ta dame et toi, vous avez franchi le pays des *harilims*. Ce n’est pas un mince exploit. Vous vous êtes servis d’eux pour échapper à un ennemi féroce, toi et ton cousin... vous vous en tirez sains et saufs. J’en suis stupéfait. Des Hommes que les créatures des ténèbres respectent... une chose insolite. Et tu voudrais que je te fasse encore confiance ? Tu voudrais que je t’aide, toi qui ne m’as pas une fois dit l’entière vérité ? Oh ! n’aie crainte, nous ne te ferons aucun mal. Mais te relâcher pour que tu causes d’autres ruines... non. Il faut d’abord tout me dire, et alors je jugerai.

Vanye se prosterna à nouveau.

— Vous dire quoi, seigneur ? Questionnez-moi demain, je vous parlerai. Je suis fatigué, trop fatigué pour penser clairement.

— Non ! intervint un jeune *Qhal*. Songez à Lellin, seigneur. Une nuit de sommeil améliorera-t-elle cette vérité que Vanye vous doit ?

Merir acquiesça du menton. Il insista, bien qu’avec une expression moins dure dans les yeux.

— Réponds, *khemeis*. Je te l’ai dit : nous te laisserons en vie, mais peut-être pas libre.

— Un *khemeis* irait-il donc trahir son seigneur ?

Argument de poids pour ces gens loyaux, comme il put le voir aussitôt. Mais Merir se mordit les lèvres en le regardant d’un air triste.

— Trahir ta dame ? A-t-elle une chose à cacher, *khemeis* ?

Vanye cligna les paupières. Une brume l’aveuglait.

— Ma dame ne veut pas votre perte.

— Pourquoi Nehmin, *khemeis* ?

Que répondre ? Il ne trouva rien.

— Faut-il croire qu’elle menace Nehmin ? La conclusion s’impose. Que ta dame ait franchi le pays des *harilims* doit nous inquiéter. Nous ne pouvons te laisser aller.

Non, il ne trouvait rien à dire. Mais le silence même n’était plus un refuge. L’amitié, un moment accordée, prenait fin.

— Elle voulait atteindre Nehmin. Pourquoi ?

— Je ne vous répondrai pas, seigneur.

— Il s’agit donc d’un acte qui nous vise... autrement la réponse ne pourrait lui causer aucun tort.

Vanye eut un frisson d’angoisse. Il lui fallait trouver quelque chose, un argument. Il montra la direction d’Azeroth, la direction d’où il était venu.

— Nous luttons, nous voulons barrer la route aux Shiuas. Telle est la simple vérité, seigneur Merir.

— Il n’est pas question de vérité, d’entière vérité, tant que tu te tais au sujet de Nehmin. Elle veut contrôler cette énergie ? Non ? Alors, quoi ? « *Le danger ne menace pas seulement votre monde* » – je cite ses propres paroles, qui visent beaucoup plus qu’Azeroth, *khemeis*. Dois-je admettre qu’elle voudrait détruire Nehmin ?

À voir l’horreur peinte sur les traits des Hommes et des *Qhals*, Vanye crut bien s’être trahi lui-même. L’atmosphère était de plus en plus lourde, de plus en plus tendue.

— Réponds, *khemeis*.

— Nous... nous voulions arrêter les Shiuas, arrêter le fléau qui vous frappe.

Personne ne broncha. Merir resta muet un moment, puis :

— Oui, arrêter ces Shiuas en obstruant le passage. En détruisant le point clé, Nehmin.

— Nous essayons de sauver votre pays.

— Mais vous craignez que ses habitants ne sachent la vérité.

— Cette invasion... je vous le dis, seigneur... cette invasion vient du fait qu'on a franchi votre Porte. Les Shiuas ont franchi votre Porte. Voulez-vous que d'autres suivent ?

Merir ne le quittait pas des yeux. Ses sens l'abandonnaient, tout son corps tremblait. Il avait dû perdre la couverture... où ? quand ? Un manteau... on l'enveloppait d'un manteau... Il eut beau le serrer, il tremblait toujours.

— Cet homme... Roh, dit soudain Merir, amenez-le !

Roh entra – contre son gré, mais il paraissait trop fatigué pour lutter. Dès qu'il fut devant le vieillard, Vanye chuchota :

— C'est le seigneur Merir... un prince de Shathan. Il a droit au respect, ne serait-ce que pour moi.

Roh s'inclina : seigneur lui-même, il demeurerait parfaitement digne, bien qu'on l'ait outragé. Et il s'assit en tailleur, marque de courtoisie à l'égard de son cousin, car il pouvait prétendre à un fauteuil comme Merir.

— Sommes-nous libres ou non, seigneur ?

— Voilà justement la question. (Les yeux de Merir fixèrent à nouveau Vanye.) Tu es avec ton cousin. Or, l'autre jour, tu nous mettais en garde contre lui.

— Seigneur, je vous supplie...

Les prunelles du *Qhal* flambèrent.

— Chya Roh ! Ton acte est une chose abominable, chez nous. Un meurtre ! Ton acte... est-ce même bien le seul ?

Roh ne répondit rien.

— Son être est double, seigneur, articula Vanye. Ne l'oubliez pas.

— Je ne l'oublie pas. Il est à la fois démon et victime. Et j'ignore lequel des deux je vois.

— Ne lui faites aucun mal.

— Non. Son mal est en lui. (Merir se recroquevilla dans son fauteuil, puis :) Qu'on les emmène. Je dois prendre une décision. Qu'ils soient bien logés.

Une main saisit l'épaule de Vanye. Il ne put s'arracher du sol, tellement ses jambes étaient douloureuses. On l'aida à gagner une des tentes voisines, jonchée de fourrures encore tièdes – les fourrures d'un premier occupant. On les laissait sans gardes, libres de fuir... mais fuir, ils n'y songeaient pas plus l'un que l'autre. Un sommeil de plomb anéantit Vanye.

Le jour vint. Une silhouette s'inscrivit dans le triangle que dessinait la porte de la tente. Vanye cligna les yeux. La silhouette tomba à genoux. Il reconnut Sin. Sin qui l'observait, bras croisés.

Et il devina une autre présence en percevant un souffle tout proche. Il bougea, distingua un jeune *Qhal* dont les longues mèches blanches et les yeux gris donnaient à cette figure d'enfant un aspect étrange, impression que renforçait encore le modelé des doigts soutenant son menton.

— As-tu le droit d'être là ? chuchota Vanye à Sin.

— Nous avons le droit, répondit le jeune *Qhal* en y mettant toute la fierté d'un adulte.

Roh s'éveillait. Il se dressa, chercha machinalement une arme absente.

— N'aie crainte, Roh. Tout va bien. Avec de tels gardes, nous ne risquons rien.

Roh exhala un soupir.

— Il y a de quoi manger, ajouta gaiement Sin.

Vanye se retourna, vit un grand pot d'eau, des habits, un plateau. Sur le plateau, du pain, une

cruche, des bols. Sin emplit un bol de lait crémeux pour lui, un deuxième pour Roh quand le Chya tendit la main. Ils dévorèrent pain, beurre, et fromage de chèvre – une orgie de fromage, comme Vanye n'en avait pas connu depuis des mois.

Sin présenta le jeune *Qhal* accroupi tout contre lui.

— Il s'appelle Ellur. Je pense être un jour son *khemeis*.

Ellur inclina simplement la tête.

— As-tu mal ? Sin effleurait la jambe du Kurshin.

— Moins. Mon genou désenfle. J'enlèverai bientôt l'éclisse.

— Et... lui ? C'est ton frère ?

— Son cousin, dit Roh. Chya Roh i Chya, jeune homme.

Ils se saluèrent poliment.

Le *Qhal* prit la parole :

— *Khemeis* Vanye... est-il vrai qu'une horde d'Humains vous suit, pour attaquer Shathan ?

On ne ment pas à ce genre d'enfants.

— C'est vrai.

Sin dit :

— Ellur a cru comprendre que... que Lellin et Sezar sont captifs, et que la dame est blessée.

— C'est vrai.

Ils restèrent muets un instant, l'œil sombre, puis Ellur hasarda :

— On dit encore que si on vous laisse libres, il n'y aura plus un seul *arrhendim* quand nous serons grands.

Vanye ne pouvait éviter leurs yeux – noirs chez l'Humain, gris chez le *Qhal*. Il eut l'impression qu'un glaive lui trouait le ventre.

— C'est peut-être vrai. Mais je ne voudrais pas d'une telle chose. Non, je ne la veux pas !

Cette fois, le silence fut interminable. Sin se mordait les lèvres au point de les faire saigner.

— Oui... dit-il à la fin. Oui, monsieur.

— Mon cousin est fatigué, jeunes gens, conclut Roh. Vous reviendrez d'ici quelques heures.

— Oui, monsieur... nous reviendrons...

Sin se leva, toucha doucement l'épaule du Kurshin, salua Roh, sortit. Ellur le suivit, tel un spectre d'enfant.

C'était une faveur du même prix que tous les autres bons procédés de Roh, qui l'obligea à s'envelopper d'une couverture sous laquelle il frissonnait. Et Roh resta à côté de lui, immobile. Roh préférait ne plus rien dire.

Il dormit. Trêve d'un sommeil lourd, trêve d'un simple moment. On le secouait.

— Cousin. Vanye !

Une ombre obstruait la porte. Un *khemeis* accroupi.

— Vous êtes réveillés ? Bien. Venez.

Vanye fit signe que oui à Roh, et ils s'extirpèrent de l'espace restreint pour déboucher en plein jour. Quatre *arrhendims* les attendaient.

— Merir veut-il nous voir ? demanda Vanye.

— Nous ne savons pas. Peut-être. Venez. Nous nous occuperons de vous.

Roh hésita.

— Ils font ce qu'ils veulent, lui dit Vanye dans leur langue – et le Chya s'inclina.

Vanye boitait bas, il souffrait, la tête lui tournait, mais il ne faisait qu'exprimer une chose vraie :

on ne leur laissait pas le choix.

Ils pénétrèrent dans une grande tente, où une vieille femme *Qhale* en longue tunique beige apprécia d'un œil sévère l'aspect misérable des deux hommes.

— Je suis Arrhel. (Sa voix tranchait comme une lame.) Je soigne les blessés, non les gens malpropres. (Et, appelant un adolescent qui se tenait au fond de la tente :) Mène-les à côté, Nthien. Occupe-t'en. Les *arrhendims* t'aideront s'il le faut.

Le jeune *Qhal* écarta un rideau. Son geste ne laissait place à aucune discussion. Vanye s'inclina néanmoins devant la femme, et Roh suivit, avec leurs gardes.

L'eau – une eau très chaude – était déjà là, introduite par un orifice pratiqué dans la paroi. Sur l'injonction du *Qhal*, ils ôtèrent leurs vêtements et prirent un bain complet. Roh fut même contraint de défaire sa tresse – une honte pour un guerrier. Mais puisqu'il le fallait, il n'eut qu'une grimace irritée. Vanye, lui, ne possédait plus cet ornement d'orgueil.

L'eau chaude mit leurs plaies à vif, et Vanye sentit bientôt les siennes le brûler. Nthien le constata au toucher. Il se prépara à panser les deux cousins. Vanye l'observait d'un œil inquiet – car il faudrait certainement un cautère pour les blessures les plus sérieuses. Roh étant moins mal en point, Nthien ne lui appliqua qu'un baume et quelques bandages. Puis, assis sur un matelas, Roh refit sa tresse tout en montrant pour les pommades du soigneur la même méfiance que Vanye.

— Mettez-vous là.

« Là », c'était le banc où il avait posé cuvettes et instruments. Vanye obéit, d'autant qu'il ne voyait aucun cautère. Le *Qhal* utilisa son baume avec la plus grande douceur. Il dut débrider certaines plaies, et les *arrhendims* nettoyèrent ses instruments, mais Vanye souffrit peu. Une fois le pire passé, il s'abandonna les yeux fermés aux mains habiles de Nthien. La chair à vif d'abord, puis les simples balafres furent traitées – et des bandages les protégèrent.

Nthien s'occupa ensuite du genou. Il appela Arrhel – Vanye frémit –, Arrhel dont les doigts osseux palpèrent l'articulation douloureuse.

— Ôte-lui son éclisse.

Elle tâta le front du Kurshin, l'obligea à la regarder. Cette femme avait l'expression d'une reine, que corrigeait toutefois l'infinie bonté de ses yeux.

— Tu es brûlant, petit.

Petit ? Il faillit pouffer. Mais les *Qhals* vivaient longtemps, très longtemps et, à voir les yeux d'Arrhel, il conclut que, pour elle, beaucoup d'Hommes étaient de simples enfants. Quand elle s'éloigna, Roh se dressa sur le matelas, l'observant de loin, en proie à un trouble étrange.

Vanye eut peur. *Ils sont de la même race... la race de Liell, la race des Anciens...* Il craignait pour Roh, tout à coup. Il aurait préféré l'emmener immédiatement.

— J'ai fini, annonça Nthien. Choisissez : Nous vous avons trouvé quelques habits propres.

Propres, en effet, et solides, le genre que portaient les *arrhendims* : blouse, culotte, bottes, ceinture. Et rien de tel qu'une chemise de toile fine sur votre peau : on est déjà guéri... du moins au moral.

Puis on les ramena en présence de la vieille femme.

Ils la virent debout contre une table à trois pieds qui n'était pas là avant. Elle touilla un liquide dans un bol qu'elle tendit ensuite au Kurshin.

— Pour ta fièvre. C'est très amer, mais bon. Et prends-en une provision. (Elle lui donnait un sachet de cuir.) Le contenu du creux de ta main une fois par jour. En outre, il te faut beaucoup de sommeil, ne pas monter à cheval et bien manger... toutes choses qui n'entrent pas dans tes plans, hélas ! Mais un sachet suffira à ton voyage.

— Quel voyage, noble dame ?

— Bois.

Il but. Effectivement, la drogue était amère, au point qu'il en eut la nausée.

— Un voyage ? Va-t-on me mener là où je voudrais aller ?

— Demande au seigneur Merir. Moi, je l'ignore. Tout dépend peut-être de tes réponses.

Elle prit sa main dans les siennes, mains de vieille femme, douces et tièdes. Elle la garda un moment, tout en scrutant Vanye de ses yeux gris, dont il ne pouvait fuir l'éclat.

Puis elle le lâcha, posa le bol sur la table à trois pieds, se tourna vers Roh.

— Viens.

Et Roh d'Andur, Roh le Chya vint lui aussi. Il s'agenouilla devant Arrhel, à l'endroit qu'elle indiquait. Cette fois, le tête-à-tête fut plus long, et Roh ne le supporta pas jusqu'au bout. Il ferma les yeux.

Enfin, elle effleura son front d'un baiser, mais sans le lâcher.

— Pour toi, il n'y a pas de drogue à boire. Le mal dont tu souffres n'est pas de mon domaine, hélas...

Ses mains tombèrent. Roh s'écarta d'un bond, bouscula le *khemeis* veillant à la porte, s'immobilisa.

Vanye regarda encore la silhouette d'Arrhel, salua poliment. Mais dès que la vieille femme leur eut dit de sortir, il entraîna Roh. Et Roh le suivit, sans tourner la tête, plongé dans un mutisme qui dura bien après.

Un peu plus tard, Merir les envoya chercher. Escortés des *arrhendims*, ils le trouvèrent vêtu de son manteau d'apparat, le front cerclé d'or. Un groupe d'Humains et de *Qhals* armés l'entouraient.

Roh salua Merir et prit place sur la natte. Vanye rendit l'hommage d'un *ilin*, puis réussit à s'installer malgré son genou douloureux. Figé dans une attitude sévère, Merir resta un moment à les observer, puis :

— *Khemeis* Vanye, ton cousin trouble la paix de mon âme. Quelle décision veux-tu que je prenne à son égard ?

— Il peut me suivre là où j'irai.

— Arrhel t'a donc dit que tu partais.

— Mais elle ne m'a pas dit où, seigneur.

Merir s'appuya au dossier du fauteuil, les mains jointes.

— Ta suzeraine a lâché sur nous le malheur. Un fléau, et d'autres viendront. Je n'y peux rien. La volonté des gens de nos bois n'y pourra rien. Je doute que tu aies tout dit... mais je suis obligé de te croire. Ton cousin... cet allié que tu veux emmener... ta dame l'accepterait-elle ?

Il regardait Roh.

— Je vous ai expliqué comment nous nous sommes alliés.

— Oui. Il n'en reste pas moins qu'elle te conseillerait la méfiance. Ce que je fais moi aussi. Arrhel s'inquiète à cause de lui, elle ne dormira guère ces nuits prochaines. Mais tu passes outre.

— Roh tiendra parole.

— Peut-être. Peut-être es-tu meilleur juge que nous. C'est ton affaire, *khemeis* Vanye. Je vais rechercher ta dame. Tu nous accompagnes. Lui aussi. Je réserve mon jugement. J'ai des craintes, pour plus d'une raison, mais nous partons quand même. Nous vous rendons vos armes, votre liberté. Donne-moi seulement l'assurance que tu m'obéiras en tout.

— Je ne peux pas, seigneur. (Vanye présenta sa paume marquée des cicatrices de la Réquisition.)

Je sers ma dame, et personne d'autre, comme l'indiquent ces marques. Mais je vous obéirai tant que vos ordres ne la lèseront pas. Je vous prie de n'en pas exiger plus.

— Soit !

Il se prosterna, pensant avec gratitude qu'ils étaient libres. Libres !

— Tenez-vous prêts. Nous partons bientôt, en fin de journée. Vos armes vont vous être rendues.

En fin de journée... mieux que Vanye ne l'espérait du noble Merir – et un doute l'effleura. Mais il salua à nouveau le vieillard, ainsi que fit Roh avec respect.

Cette fois, nul ne les suivait. Plus *d'arrhendims*. Sous la tente, ils trouvèrent armes et cottes de mailles, graissées, nettoyées. Immédiatement, Roh saisit son arc d'un geste possessif.

— Roh... chuchota Vanye, inquiet de voir certaine lueur mauvaise dans son regard.

Le Chya tourna la tête. Roh ? Non : le temps d'un éclair, ce fut l'*autre*, inexorable, n'oubliant pas la manière dont Merir l'insultait.

Mais peu à peu il maîtrisa cette fureur, lâcha son arc.

— Ne portons pas nos cottes, du moins au début du voyage. À quoi bon un tel poids sur nos épaules fatiguées ? Et nous ne serons pas tout de suite en vue de l'ennemi.

— Joue franc jeu avec moi, et je jouerai franc jeu avec toi.

Le Chya fixa Vanye d'un œil dur.

— Je t'inquiète, hein ? Je suis immonde aux yeux de Merir. Quelle bonté d'être intervenu, cousin !

— Roh, je...

— Et Morgane ? Tu n'as rien dit de ta dame, cher Vanye. Rien de son sang croisé. Qu'est-elle donc, sinon une métisse, ni vraiment *Qhale*, ni vraiment Humaine ? Écoute bien : Morgane a fait ce que j'ai fait, nous sommes sur un même plan. Tu t'en doutes, avoue-le !

Vanye faillit frapper Roh, ne retint sa main qu'au prix d'un effort violent. Les *arrhendims* étaient là. Il ne pouvait risquer leur liberté, celle de Roh comme la sienne.

— Tais-toi... murmura-t-il. Tais-toi.

— Je me tais. Ai-je dit grand-chose ? J'aurais pu, non ? Elle, je ne l'ai pas trahie.

Exact. Il scruta le visage de Roh. Roh croyait à ce qu'il affirmait. Et Roh n'avait pas trahi Morgane.

— Je sais. Je te le revaudrai.

— Oublies-tu que tu n'es pas libre ? Oublies-tu qui tu es ?

— Ma parole a cours chez les gens de Shathan et auprès *d'elle*.

Roh eut l'air d'encaisser un coup de poing.

— Tu es bien fier, *ilin*. « Auprès d'elle », n'est-ce pas ? Et tu marchandes avec les *Qhals* dans leur propre langue, tu disposes de moi à ton gré...

— Tu es seigneur, et du même clan que ma mère. Je m'en souviens. Et je me souviens d'un feu accueillant, le tien, à une époque où d'autres cousins m'auraient chassé.

— Ah ! Nous sommes donc cousins ?

Pouvoir briser cette froide ironie... Elle était là, depuis qu'Arrhel avait sondé le regard du Chya. Vanye détourna les yeux.

— Je jouerai franc jeu, Roh. Fais-en autant. Si tu te réclames de ton titre, je te fais mes excuses. Si tu te réclames du lien familial, je te fais encore mes excuses. Mais quand tu trouves que les *Qhals* agissent noblement avec moi et non avec toi... tu touches un autre aspect de ton être que je ne puis aimer. Cet être, on doit le combattre. Je le combattrai.

Roh n'insista pas. Sans un mot, ils empaquetèrent leurs affaires, de façon à mettre tout sur les chevaux. Ils ne porteraient que leurs armes.

— Je jouerai franc jeu... articula enfin Roh.

Le Roh d'Andur. À celui-là, Vanye rendit l'hommage précédemment refusé.

Un peu plus tard, deux *khemeis* vinrent les chercher.

Le rassemblement eut lieu devant la tente de Merir. Six *arrhendims* : deux jeunes, deux plus âgés – les mèches de chaque *khemeis* presque aussi blanches que celles de son *arrhen* – et deux femmes, dont l’une, la *khemein*, grisonnait à moitié, tandis que son *arrhen*, plus longue à vieillir comme tous les *Qhals*, offrait l’aspect d’une personne de trente ans.

On amenait les chevaux. Vanye fut satisfait : un hongre alezan pour lui, un rouan pour Roh, l’un et l’autre vigoureux malgré leur finesse de lignes. Même dans les plaines de Morija ces bêtes auraient empli d’orgueil un éleveur.

Ils ne montèrent pas. Il restait un cheval – une splendide jument blanche, et tous attendaient. Vanye boucla son équipement derrière sa selle. Ce faisant, il remarqua un bidon d’eau, des fontes, et une couverture beige – une couverture qu’un gueux tel que lui n’eût jamais osé mendier. Puis, un *khemeis* sortit de la foule pour lui donner une cape, et une autre à Roh. Ils les acceptèrent volontiers, car ils sentaient l’air vif sous leurs habits légers.

Et on attendait toujours. Vanye tapota l’encolure du hongre quelque peu rétif. Des forces toutes neuves l’animaient. Était-ce l’effet de la drogue d’Arrhel, le contact d’un pelage soyeux, son épée pendue à sa hanche ? Il se rongeaît. Il eût voulu être déjà en route, de crainte qu’un imprévu ne vînt changer les dispositions de Merir.

Enfin, un *khemeis* apporta une guirlande pour la crinière de la jument blanche. Et d’autres suivaient, ornant pareillement les chevaux des six *arrhendims*.

Mais ce fut Ellur qui mit une guirlande au rouan de Roh, et Sin qui s’occupa du hongre. Il avait choisi des fleurs bleues. Il lui fallut lever les bras pour nouer cette guirlande, tel un collier de minuscules clochettes. Quand il eut terminé, il regarda Vanye.

Et Vanye eut le pressentiment que c’était leur dernière rencontre, que, quoi qu’il fasse, sa nouvelle chevauchée ne le ramènerait jamais au cœur des bois. Et Sin pensait de même ; le Kurshin vit ses yeux briller. Il était brave, Sin, il ne voulait pas pleurer. Il avait gagné Shathan. Sin n’était plus l’enfant de Mirrind.

— Je n’ai rien à t’offrir, Sin... (Vanye s’interrogeait. Que laisser au petit ? Possédait-il encore quelque chose, à part son épée ? Non. Rien. Vanye le pauvre. Vanye le gueux.) Chez nous, la coutume veut qu’on s’offre des cadeaux quand l’absence doit être longue.

— Eh bien, moi, je t’offre ça.

Et Sin tira de sa tunique une tête de cheval. Une effigie sculptée dans du chêne – merveilleusement sculptée, même, une effigie à la mesure du talent de Sin. Vanye prit l’objet pour le glisser sous sa cotte. Puis, pauvre pour pauvre, il détacha un anneau de son ceinturon, un modeste anneau servant autrefois aux brides de rechange pour la tresse du guerrier. Les brides, il n’en avait plus, à présent. Il mit cet anneau dans la main hâlée du petit.

— Voilà tout ce que j’ai, tout ce que j’ai gardé de mon pays d’Andur-Kursh. N’exècre pas mon nom, Sin... jamais. Je m’appelais Nhi Vanye i Chya. Si je nuis à ton peuple, sois certain que je ne l’aurai pas voulu. Puisse-t-il y avoir toujours des *arrhendims* dans votre forêt, et d’autres Mirrindims. Veillez-y, Ellur et toi, quand vous serez *arrhendims* vous-mêmes.

Sin l’étreignit. Ellur vint lui dire adieu. Levant les yeux, Vanye rencontra ceux de Roh – et Roh semblait triste, tout à coup.

— Ra-koris était comme cette clairière, articula-t-il. (Ra-koris, le « château » de Roh, au pays d’Andur.) Si je n’avais pas jusqu’ici de raisons spéciales d’affronter les Shiuas, j’en ai du moins une, désormais, car j’ai vu Shathan. S’il ne tenait qu’à moi, je l’épargnerais, je n’irais pas supprimer la seule chose qui peut sauver Shathan.

Vanye, serrant les mains des enfants, se sentit désarmé, n'ayant d'autre argument que la promesse faite à sa dame.

— Si *elle* est morte, appuya Roh, je respecterai ton chagrin, cousin. Je ne dirai que du bien d'elle. Mais, étant libre, feras-tu encore comme elle veut ? Priveras-tu ces gens de leur Porte ? Tu as une âme, je suppose. Du moins, ils le croient.

— Tais-toi. Réserve ton ironie pour moi seul.

— Bon, bon. Je me tais. (Roh flatta son cheval, regarda les chênes géants qui dominaient les tentes d'une hauteur prodigieuse.) Je me tais, mais penses-y.

Soudain, il y eut un murmure dans la foule. Hommes et *Qhals* s'écartaient pour laisser passer Merir. Non plus le vieillard que Vanye connaissait. Un Merir vêtu d'un costume de voyage, avec trompe rehaussée d'argent, cape, et sacoché fixable au troussequin. La jument blanche flaira affectueusement son épaule. Il prit les rênes et n'eut pas besoin d'aide pour monter en selle.

— Ménage tes forces, père, lui recommanda un jeune *Qhal*.

D'autres faisaient écho :

— Oui, père, ménage tes forces. Ne t'expose pas.

Arrhel vint.

— Tu me remplaces, lui dit-il, avant de lâcher sa main.

Déjà ses compagnons mettaient le pied à l'étrier.

Une dernière fois, Vanye souhaita bonne chance aux garçons. À peine fut-il en selle, le hongre partit au trot – mais il ne pouvait pas ne pas tourner la tête. Sin et Ellur couraient, ils voulaient suivre leur ami le plus loin possible. Il agita son bras. On franchit l'enceinte du camp, au-delà de laquelle les arbres interposaient leurs frondaisons. Il vit encore les deux enfants arrêtés sous un chêne, *Qhal* et Humain côte à côte, l'un blond, l'autre brun, l'un et l'autre immobiles, isolés dans un chagrin commun. Puis, les feuilles bouchant cette vue, Vanye reporta son attention sur le hongre.

Ils chevauchèrent pratiquement sans parler. Les jeunes *arrhendims* ouvraient la marche. Venaient ensuite leurs aînés groupés autour de Merir, Roh et Vanye, et les deux femmes. À la différence des hommes, celles-ci n'avaient point d'épée, mais un arc, et un gros gant de cuir dont l'état laissait supposer un long usage. La *khemein* restait souvent loin derrière pour déjouer toute attaque sournoise – de même que le *khemeis* évoluait en éclaireur.

Grâce à Perrin, la femme avec qui il échangea quelques mots, Vanye sut bientôt les noms des deux vieux *arrhendims* : Sharrn et Dev. La *khemein* s'appelait Vis. Les jeunes : Lerrel et Kessen. De gais compagnons, ceux-là. À les voir, on voyait Lellin et Sezar – avec un serrement au cœur.

En fin d'après-midi, il y eut une courte pause. Kessen demeurait invisible, et Lerrel ne cachait pas son inquiétude. Mais l'autre arriva au moment où on remontait à cheval. Il s'excusa, en glissant quelques mots à Merir.

Soudain, du fond des bois, vint un trille d'oiseau, un son mélodieux – le signal que tout allait bien.

Un réconfort, ce trille, le premier depuis le matin, comme s'il n'y avait plus assez d'*arrhendims* dans la forêt... ou comme s'ils avaient peur. On se sentit plus léger. Merir souriait. Du moins, ses yeux souriaient.

Toutefois, Kessen et Lerrel distancèrent le groupe, pour battre les bois hors de vue.

Quand l'obscurité obligea la compagnie à bivouaquer, ils n'étaient pas revenus.

On s'installa près d'un ruisseau – et autour d'un bon feu, car Merir jugeait l'endroit sûr. On se chauffa, on mangea, même Vanye, bien qu'il eût peu d'appétit. Une journée à cheval le rendait

fiévreux. Il but un plein bol de la décoction d'Arrhel. Amère, cette décoction !

Il aurait volontiers étrenné sa bonne couverture, d'autant que son genou l'élançait. Mais Roh ? Roh pouvait en profiter pour abuser les *arrhendims*. Rien ne disait qu'il trahirait, certes. Mais mieux valait ne pas le mettre à l'épreuve. Le Kurshin restait donc assis entre lui et Sharra, offrant ses mains aux flammes.

Merir donna à voix basse des consignes à Sharrn et Dev – chose normale, vu les dangers. Ils s'éloignèrent sans bruit, et Vanye se dressa pour les observer.

Sharrn, Dev... puis Perrin et Vis, celles-ci bandant leurs arcs.

— Une alerte, seigneur ? demanda Roh, déjà sur le qui-vive.

Pourtant, ni Perrin ni Vis n'avaient l'air d'explorer les bois.

Merir ne bougeait plus, drapé dans sa cape, et les flammes du feu accusaient ses rides de patriarche. Les *Qhals* de l'ancienne race montraient tous le même aspect délicat, fragile. Mais, chez Merir, on trouvait une œuvre au burin, que des siècles et des siècles auraient patinée sans l'attaquer.

— Non, dit-il. Je veux simplement que Perrin et Vis se tiennent prêts.

Les vieux *arrhendims* revinrent près de lui. Immobiles. Il fallait donc écarter l'idée d'un ennemi plus ou moins proche. Conclusion renforcée par le fait que Perrin et Vis encochaient chacune une flèche, tournées cette fois vers le feu, au lieu de surveiller la forêt.

— C'est nous, l'ennemi, articula Vanye d'un ton posé, quoiqu'il rageât intérieurement. Je me suis fié à vous, seigneur.

— Comme je me fie à vous deux, *khemeis*. Pour l'instant, livrez-nous vos armes. Est-ce clair ? Livrez-nous-les, ou nous nous fâcherons.

Vanye jeta son épée, son poignard. Roh fit de même. Dev ramassa leur équipement et rejoignit Merir.

— Pardonnez-nous. C'est l'affaire d'une ou deux questions, pas plus.

Le vieillard s'était levé. Il appela Roh :

— Suis-nous, étranger. N'aie crainte.

Roh obéit – et Vanye.

— Non, pas toi, *khemeis*. Ne nous oblige pas à employer la force.

Perrin et Vis ajustaient maintenant les deux hommes.

— Ils procèdent de façon un peu moins brutale que nos bons Shiuas, releva Roh. J'accepte l'épreuve, cousin.

Et il partit sans broncher, ayant en lui suffisamment de ruse pour jouer Merir – encore qu'il préférât peut-être vendre Vanye. Merir, Sharrn et Dev l'emmenaient le long du ruisseau, là où les chênes formaient écran. Vanye resta sur place.

— Ne tente rien, *khemeis*, dit Perrin dont la flèche était toujours pointée. Nous ne manquons jamais une cible, même petite. Tu n'aurais aucune chance de nous échapper. D'ailleurs, ils ne feront pas de mal à ton cousin. Assieds-toi donc, et nous pourrons nous détendre.

Il s'assit. Les deux femmes baissèrent leurs arcs, mais sans relâcher leur surveillance. Vanye rongea son frein, en proie à la fièvre et à l'angoisse.

On ramena Roh, que les *arrhendims* devaient maintenant garder. Mais Vanye eut beau l'observer, leurs yeux ne se rencontrèrent qu'une seule fois, et ceux du Chya ne révélaient rien.

— Viens, dit Sharrn.

Vanye le suivit, marchant à son tour sous un dôme de verdure coiffant le ruisseau dont l'eau chantonnait parmi les pierres.

Merir attendait, pâle silhouette drapée d'une cape qu'éclairait la lune. Les *arrhendims* restèrent

avec Vanye à trois mètres du tronc sur lequel il était assis, et le Kurshin ne s'inclina point. On n'honore pas un homme qui a trahi votre confiance. On refuse même la place qu'il vous montre, dans l'herbe.

— Tu te juges maltraité, *khemeis*. Mais réfléchis, pèse bien les choses. N'es-tu pas en route, comme tu nous l'as demandé, nonobstant le fait que tu n'as pas été franc avec moi ?

— Êtes-vous donc mon suzerain ? (Il eut un pincement au cœur. Roh l'avait vendu !) Franc, je le suis. Mais il est certaines choses que je ne vous dirai pas... que je n'ai pas à dire. (Et il ajouta, d'un ton amer :) Les Shiuas m'ont fait prendre l'*akil*, leur drogue infecte ; ils pensaient m'obliger à parler. C'est cela que vous voudriez ? Je vous croyais d'une autre trempe, seigneur Merir.

— D'une autre trempe ? Alors, pourquoi ne nous as-tu pas, toi, considérés d'un autre œil ?

— Qu'est-ce que Roh vous a dit ?

— Tu as peur de Roh, je vois.

— Roh ne ment pas... du moins dans la plupart des cas. Mais on trouve deux êtres en lui, et l'un de ces êtres me couperait la gorge s'il le pouvait. Je vous l'ai dit, je vous l'ai expliqué. Je ne pense pas que ce Roh-là puisse dire du bien de moi ou de ma dame.

— Est-il exact, *khemeis*, que ta dame a sur elle un objet d'où émane l'énergie ?

En plein jour, Merir n'aurait point manqué de voir sa soudaine pâleur – car Vanye pâlisait, dans le même temps qu'une peur atroce l'empoignait. Il resta muet.

— Morgane a bien un tel objet, *khemeis*. Elle eût pu me le dire. Or, elle s'est tue. Elle est repartie, elle a cherché la route de Nehmin. Elle voulait atteindre Nehmin. Mais elle n'y est pas. Je le sais.

Vanye sentit son cœur battre la chamade. Certains Hommes se disaient Voyants – certains Shiuas, entre autres – mais Merir l'implacable faisait moins songer à ces rêveurs qu'aux yeux gris de Morgane.

— Où est-elle ? Où est ma dame ?

— Est-ce une menace, *khemeis* ?

Vanye bondit. Prendre les *arrhendims* de vitesse, isoler l'ennemi... c'était possible. Mais, tout à coup, il connut le vertige que provoquait le franchissement d'une Porte. À la seconde même où sa main agrippait Merir, il trébucha. Il eut beau faire, tout basculait, il tombait dans un gouffre noir, dans les ténèbres glacées...

... pour trouver enfin le sol. Une couche de feuilles mortes. Merir était là. Un *arrhendim* le saisit – il en fut à peine conscient –, l'écarta du vieillard qui remua faiblement.

— Non, entendit-il. Ne maltraitez pas cet Homme.

Un bruit d'épée remise au fourreau... puis Sharrn soutenant Merir jusqu'au chêne abattu... mais toujours ce vertige, ces mains, ces pieds insensibles...

Pour Vanye et pour le vieux *Qhal* – rien d'autre qu'un gouffre béant au bord duquel on flotte.

L'énergie des Portes. Un rempart d'énergie protège Merir. Une zone de terreur. *Je sais*, a-t-il dit. Et il le faut bien, sans quoi les Portes ne seraient plus activées. Merir sait : Morgane n'a pu atteindre Nehmin. Elle n'a pas encore pu prendre les commandes.

Merir... voilà que Merir dit quelque chose.

— Tu es brave, *khemeis*, pour t'être jeté contre cette force. Plus brave qu'en usant de violence contre un homme âgé.

Vanye baisse la tête, chasse les mèches qui l'aveuglent. Le regard du *Qhal* flambe d'une colère nouvelle.

— J'ai depuis longtemps perdu mon honneur, seigneur. J'aurais voulu vous maîtriser, vous rendre

à merci.

— Tu connais cette force, cette énergie. Deux fois au moins tu as franchi les Portes... je ne pouvais donc t’effrayer.

Merir tira une boîte de sous sa cape, l’ouvrit. Aussitôt, ses doigts, ses bras se nimbèrent d’opale, bien qu’il n’y eût dans la boîte qu’une toute petite gemme – mais c’était le même phénomène que lorsqu’on tirait *Changeling*. Vanye frémit. *Oui, je la connais, cette force...*

— Tu vois ? appuya Merir. Ta dame n’est pas seule à disposer de l’énergie des Portes. Nous sommes deux – elle et moi. J’ai vite su qu’une telle chose agissait dans les alentours. J’ai cherché. Longtemps. L’objet en question ne se montrait pas. Vous vous confondiez avec les Mirrindims, il faut l’admettre. Quand je l’ai apprise, votre présence parmi nous m’a inquiété. J’ai voulu vous voir, vous entendre... et même ensuite, je gardais l’impression d’un phénomène inexplicable. Je vous ai laissés libres, j’espérais vous voir attaquer vos ennemis. Or, ta dame ne songeait qu’à Nehmin... malgré mes avertissements. Et Nehmin a des défenseurs plus puissants que moi. Elle a triomphé de certains – chose étonnante – mais elle n’a pu éviter vos ennemis. Peut-être est-elle morte. Je ne sais. Lellin aurait dû revenir, et il n’est pas revenu. Il vous a crus, je suppose, sinon il aurait bientôt tourné bride... mais vivait-il encore après Carrhend ? J’ai seulement ta parole. Nehmin tient. Il se peut que ces Shiuas barrent la route à Morgane... ou d’autres. Tu t’es livré une deuxième fois à nous comme à des frères de race – d’un cœur sincère, je le veux bien. Mais ton mutisme même nous révèle son but : détruire la Porte qui est notre sauvegarde. Ta dame a bien sur elle l’objet-force dont j’ai senti l’effet. Je n’ai plus aucun doute maintenant. J’ai interrogé Chya Roh. Pourquoi détruire Nehmin ? Il m’a dit que c’était l’unique raison d’être de ta dame. Lui, il ne comprend pas. Pourquoi veut-il la rejoindre ? Parce que après tant de vicissitudes, personne d’autre ne l’accueillerait. Il ment peu, selon toi. Est-il sincère, actuellement ?

Vanye frémit. Une boule obstruait sa gorge.

— Il est sincère, seigneur.

— Je te pose donc la même question : Que penses-tu de Morgane ?

— Je... je n’en pense rien. Roh prétend dire la vérité sur elle... Moi, je ne sais pas. Je ne suis que son *ilin*. Je ne veux pas savoir, je lui ai demandé cette grâce, un jour. Elle a accepté. Je ne pourrais donc vous répondre, et je le regrette. Mais *elle*, je la connais, mieux que Roh. Elle ne cherche pas votre malheur.

— C’est vrai – du moins, c’est vrai dans ton opinion.

— Je ne vous ai jamais menti. Pas plus qu’elle.

Vanye essaya de se relever. Aussitôt, les *arrhendims* s’interposèrent, mais Merir ordonna du geste qu’on le laisse. Il chancela, en proie au vertige, dominant le vieux *Qhal* de toute sa taille.

— C’est Morgane qui a voulu protéger votre pays des Shiuas. S’ils sont venus, Roh et moi sommes les seuls à blâmer. Morgane prévoyait le malheur, elle voulait l’empêcher. Et il est une chose dont je suis certain : cette force que vous utilisez est démoniaque, elle causera votre perte comme elle a causé la perte d’autres Shiuas, naguère. Le contact de cette force... de cette gemme que vous possédez... est néfaste, je le sais. Et Morgane le sait mieux que nous. Elle hait cette chose, elle hait toutes ces ruines, tous ces massacres.

Les yeux de Merir le sondaient – deux yeux brillants dans un visage que des reflets d’opale baignaient d’un effet fantastique. Puis le *Qhal* ferma la petite boîte, et les reflets s’éteignirent.

— Le porteur de la chose décrite par Roh en subit certes les effets, lui le premier. Cette force le pénètre, l’ébranle au plus profond. Nos gemmes... nos Feux à nous sont moins redoutables. Le sien brûle, ronge. Il n’a pas place ici. La place de Morgane n’est pas ici.

— Mais cette chose... cet objet est bel et bien là, seigneur. Si ma dame est morte, j'aime autant qu'il soit entre vos mains qu'entre celles des Shiuas.

— Et entre les tiennes de préférence ?

Vanye ne riposta pas.

— C'est son épée, dis-le. L'arme qu'elle n'abandonne jamais. Le seul objet dont la taille corresponde.

Il fit signe que oui.

— Alors, écoute, *ilin* de Morgane : la nuit dernière, cette force fut libérée. Je l'ai sentie comme jamais auparavant, depuis que vous êtes dans nos bois. Qu'est-il arrivé, selon toi ?

— Morgane l'a tirée du fourreau...

L'espoir l'empoigna – et une peur soudaine. L'espoir : Morgane vivait. La peur : Morgane était obligée de frapper.

— Oui, je le crois également. Je t'emmène donc là-bas. Seul, tu aurais peu de chances. Et n'oublie pas, *khemeis*, que tu es toujours avec nous, que tu m'obéis. Tu peux me quitter. Affronter Shathan contre mon gré, ou reste.

— Je reste.

— Il est libre, dit Merir à ses hommes – et les *arrhendims* le lâchèrent, mais le groupe l'escorta jusqu'au bivouac.

Perrin et Vis n'avaient pas cessé de surveiller Roh. Dès que les *arrhendims* se furent fait reconnaître, elles baissèrent leurs arcs.

Vanye s'approcha du Chya. Une telle rage le possédait qu'il ne voyait plus que lui.

— Debout ! gronda-t-il.

Comme l'autre ne bougeait pas, son poing partit. Roh interposa son bras, voulut frapper à son tour, mais Vanye bloqua, expédia un deuxième coup et, cette fois, Roh tomba.

Les *arrhendims* tirèrent leurs épées. Une lame vint toucher Vanye – simple mise en garde qui le fit reculer et lui rendit son bon sens. Roh voulut bondir, mais un *arrhendim* le tint au large.

L'œil mauvais, il essuya ses lèvres fendues, cracha rouge, s'essuya encore.

Vanye l'apostropha dans leur langue :

— Maintenant, seigneur de clan mon cousin, je ne veillerai plus que sur moi, et je ferai bien, n'est-ce pas ? Je suis *ilin*, je ne suis pas ton homme, qu'on doive t'appeler Roh ou d'un autre nom. Notre accord prend fin. Tu es mon ennemi !

Les yeux de Roh fulguraient.

— Je n'ai rien révélé, cousin. *Rien*. Mais, soit. Notre accord prend fin. Tu m'aurais tué sans même m'entendre. Les Nhi te rejetaient, jadis. Seigneur de clan je suis, et par ma voix, le Clan Chya te rejette à son tour. Reste donc *ilin*, meurtrier, fraticide, et n'oublie pas : tu es ton propre juge. Tu portes en toi ta condamnation. Je n'ai rien dit que Merir ne sût depuis longtemps. Répondez, seigneur : ai-je vendu quelqu'un ?

— Roh ne nous a rien dit, *khemeis*. Tu peux le croire.

La colère abandonna immédiatement Vanye, pour ne laisser qu'une plaie béante. Que pouvait-il opposer à cet affront que lui infligeait Roh ? Il secoua la tête, desserra son poing.

— J'ai tout accepté, j'ai courbé le dos, et voici que je me rebelle à tort. C'est une malédiction. Je te crois, Roh.

— Ce n'est plus la peine, Nhi bâtard !

Il maîtrisa une nouvelle flambée de colère – mauvaise conseillère, la colère –, prit une de ses couvertures. Il eut beau fermer les yeux, il était trop bouleversé pour dormir.

Les autres se couchèrent. Le feu rougeoya, la braise devint cendre. Perrin monta la garde, puis Vis.

À côté du Kurshin, Roh contemplait d'un œil sombre la voûte étoilée. Peut-être trouva-t-il tout de même le sommeil cette nuit-là.

Au jour, le camp s'agita. Les *arrhendims* plièrent bagage, sellèrent les chevaux. Levé dans les premiers, Vanye revêtit cotte et surcot, ainsi que Roh – l'un comme l'autre observant un mutisme total. Réveillé à son tour, Merir les força à manger. Ils mangèrent donc, après quoi Merir leur fit rendre leurs armes.

— Je vous prie seulement d'être raisonnables, souligna-t-il néanmoins.

— Je n'en veux plus à mon cousin, affirma Vanye d'une voix que l'on entendait à peine.

Roh ne broncha pas. Il boucla son baudrier et alla s'occuper du rouan.

Vanye le suivit des yeux, s'inclina devant Merir... puis le rejoignit.

Manège muet. Roh ne le toisa qu'une fois, avec colère. L'ouverture étant impossible, il se borna à seller le hongre.

Ayant fini – comme Roh –, il allait guider son cheval vers les autres déjà prêts quand, saisi d'une dernière impulsion, il affecta d'attendre Roh.

Tous deux avancèrent côte à côte, et le groupe s'ébranla.

Au bout d'un moment, Vanye n'y tint plus :

— Roh ? Est-ce que nous perdons la raison ?

Le Chya haussa les épaules.

— Tu es inquiet, parbleu ! railla-t-il dans leur langue. Ils ont appris beaucoup de choses de *ta* bouche, cousin ?

— Autant que de la tienne, sans doute. Merir a une arme, Roh. Le même genre d'arme que Morgane.

Roh n'en savait rien – et la compréhension lui vint peu à peu.

— *Voilà* donc ce qui t'a démonté. Une force pouvant s'opposer à l'épée de Morgane. Je m'explique ton affolement. C'était une grosse erreur de m'amener à te prendre à la gorge... c'est bien la chose dont tu as le moins besoin. Deuxième erreur : il ne fallait pas m'en parler.

— Merir te l'aurait dit tôt ou tard. Je préfère que tu le saches tout de suite.

Roh resta un moment silencieux, puis :

— Je me demande pourquoi je ne te règle pas ton compte sur-le-champ. Disons qu'entendre un Nhi reconnaître son tort est une joie nouvelle. (Sa voix fléchit.) Non. Tu le sais, je te l'ai dit : je suis las. Chevauchons en paix, mon cousin. Un jour viendra où il nous faudra nous battre l'un contre l'autre. Mais nous aurons alors un motif valable.

— Fie-toi à moi. Je plaiderai ta cause. Je te l'ai offert, et je m'y tiens.

— Sans doute... (Roh cracha encore, s'essuya les lèvres.) Tu m'as ébranlé deux incisives. Ça me fait oublier tes vieilles dettes, non ? Entendu, nous verrons de quoi il retourne... nous verrons qui peut écouter la voix de la raison – Morgane ou le vieux *Qhal*. Des funérailles à la mode d'Andur ne sont pas pour me déplaire et, si les choses tournent autrement, je connais le rite kurshin.

Vanye se signa avec ferveur.

— Protégez-nous.

Roh eut un petit rire sec et baissa les yeux. Puis, la piste devenant moins large, ils ne chevachèrent plus côte à côte.

Lerrel et Kessen réapparurent. Ils attendaient tout bonnement au-delà d'un coude.

— Nous avons poussé jusqu'au Leum, dit Lerrel à Merir.

De fait, *arrhendims* et bêtes semblaient fourbus.

— Mirrind ne signale aucun trouble.

— Calme inquiétant, jugea Merir en regardant par-dessus son épaule. Ces Shiuas... des milliers d'hommes... et pas un bruit ?

— Bizarre, effectivement, convint Vanye que les yeux gris fixaient. Je craignais un assaut immédiat. (Mais une autre pensée lui vint :) Les hommes de Fwar ? Si l'un de ceux qui traînaient n'a pas été tué...

— Oui, appuya Roh. Une de ces brutes peut avoir donné l'alarme au sujet de la forêt... Ou même Shen. Et j'ai idée que les brigands des Tumulus ont pu nous nuire en parlant.

— Sauraient-ils où la chercher, *elle* ?

— Tous les Shiuas connaissent le joint où ils l'ont perdue. Et, nous ayant perdus à notre tour...

— Je sais où elle est, dit le *Qhal* d'une voix sourde. On a attaqué, non loin de Nehmin.

Changeting tirée du fourreau, deux jours plus tôt !

La horde avait eu le temps de se rabattre vers le Narn. Une sueur glacée mouilla Vanye.

— Faisons vite, seigneur !

— Nous abordons le domaine des *harilims*. Trop de hâte nous mettrait en danger.

On progressa néanmoins, ne prenant de repos qu'au crépuscule. Ils affrontaient le cœur même de Shathan, peuplé d'arbres colossaux, les ancêtres des futaies.

Sous ces chênes gigantesques l'obscurité tomba plus vite, tandis que, de chaque fourré, sortaient pépiements et couinements aigus qui effrayaient les bêtes.

Tout à coup, en avant du groupe, un nimbe opalescent baigna Merir, dont la jument fit un nouvel écart. On aurait cru une forme floue sous une eau bleutée.

Puis le nimbe s'éteignit et, après un bref silence, les *harilims* débouchèrent, portés sur leurs jambes de héron. Le premier salua le *Qhal* d'un trille, et les chevaux se cabrèrent encore.

Mais Merir poursuivit sa route, et ses étranges guides l'escortèrent. Peu à peu, d'ailleurs, leur nombre diminua. Il n'en resta plus que deux marchant en tête avec Merir. Il avait donc le droit de passer où il voulait, même chez les *harilims* : ces créatures craignaient les Feux, elles craignaient l'énergie que le *Qhal* tenait entre ses doigts, une force dont les *arrhendims* eux aussi avaient peur. Vanye mesura le danger couru quand il sous-estimait naguère les êtres noirs de Shathan. D'une certaine façon, les *harilims* défendaient les Feux... ils les adoraient probablement. Et lui, téméraire, avait cherché un chemin là où d'autres ne se hasardaient qu'avec précaution. En fait, l'un d'eux au moins ne pouvait pas ne pas se souvenir du Kurshin. Ils ne pouvaient pas ne pas se rappeler l'écuyer de Morgane, porteuse des Feux comme le seigneur Merir. Seule raison expliquant que Roh et lui vécussent encore. Les *harilims* se rappelaient Morgane.

Son cœur battit. Il observa plus attentivement leurs ombres d'échassiers. *Ils savent peut-être. S'il y en a qui savent où elle est, ce sont bien eux, non ?* Mèneraient-ils le groupe jusqu'à Morgane ? Quel espoir... Si seulement la langue humaine eût pu imiter leurs couinements... ou si une oreille humaine... Hélas ! Merir lui-même était forcé d'employer les signes.

Espoir vain. On ne les menait pas jusqu'à Morgane. On ne faisait que les guider à travers la forêt. Au jour, ils découvrirent le Narn entre les chênes. Masse d'eau imposante. Mais on voyait quelques bancs de sable – peut-être un cheminement. L'un des *harilims* montra le fleuve, fit un geste : « Franchir », et s'éloigna.

Vanye sauta à bas du hongre pour lui barrer le passage. *Trois personnes... où ?* demanda-t-il par signes. La créature comprit certainement. Les immenses prunelles brillèrent au clair de lune. Un signe : main levée, doigts joints, un autre qui indiquait le fleuve, un troisième : doigts remuant très vite. Et le *haril* disparut, laissant Vanye bouche bée.

— Les Feux, traduisit Sharrn. Les eaux. Les Hommes – beaucoup.

Vanye hocha la tête.

— Tu risques gros à les importuner. Le *haril* pouvait te tuer. Il ne faut surtout pas les toucher.

— Nous n'en saurons pas davantage, conclut Merir – et il poussa la jument blanche vers le fleuve.

Les *harilims* n'étant plus là, le malaise qu'engendrait leur présence cessait, et les *arrhendims* suivirent d'un même trot. Vanye se remit en selle. Il fermait la marche avec Roh et Vis. Au total, les maigres renseignements obtenus n'avaient fait qu'accroître son inquiétude. Dès qu'ils eurent atteint la berge, il inspecta les abords car bien que les lieux fussent différents de ceux où Fwar s'était embusqué, un piège semblable demeurerait possible. À un détail près : les *harilims* avaient guidé Merir. Peut-être veillaient-ils toujours sur lui.

Et il fallait prendre garde aux sables mouvants. Confiant son cheval à Kessen, Lerrel s'engagea le premier. Il eut du mal à un endroit où il perdit pied, mais le reste du trajet fut moins pénible. Kessen suivit exactement ses pas, puis Dev, puis Sharrn et Merir, puis les autres. Sur la berge d'en face, Lerrel grelottait de froid... et de l'effort fourni à l'instant où il pensait être happé par le sable. *Qhal* de bonne souche, il n'en montrait pas moins des joues blêmes. Kessen le couvrit d'un manteau. Il craignait déjà un accès de fièvre, mais Lerrel remonta à cheval.

— Éloignons-nous tout de suite, dit-il entre deux claquements de dents. Un gué est un point qu'on surveille trop.

Il n'y eut pas d'avis contraire. Merir obliqua vers le sud, et ils allèrent tant que les bêtes purent avancer.

Ils firent une pause pour un repas que, dans la hâte du matin, ils avaient négligé. Pause silencieuse, l'épuisement ayant raison de tous – même des *Qhals*. Roh s'effondra sur les feuilles baignées de soleil – c'était l'unique endroit où le soleil tombait. Vanye l'imita. À bout de forces. Mort comme le Chya. Sa fièvre des jours précédents semblait coupée, mais il avait l'impression d'être vidé. Ce soleil venait l'achever. Il voyait une main... non la sienne... la main d'un autre, une main squelettique, un poignet écorché. Il flottait dans sa cote de mailles. Chauffée par le soleil, elle le brûlait en touchant sa peau. Mais la fatigue l'empêchait de se tourner, de faire cesser cette douleur.

Soudain, un bruit inquiéta les bêtes.

Il remua. Les *arrhendims* bondirent – puis Roh. Un trille. Bref : une question. Merir s'avança, tandis que Sharrn répondait. Une suite de trilles et de roulades, d'une telle virtuosité que, malgré ses connaissances, Vanye n'en saisit goutte. Et les trilles que Sharrn reçut à son tour n'étaient pas moins hermétiques.

— On nous informe d'une menace contre Nehmin, traduisit Merir. Les Shiuas auxquels vous avez échappé remontent le Narn. Ils sont nombreux.

— Et Morgane ?

— Morgane, Lellin, Sezar... rien. On croirait qu'ils ont cessé d'exister. Morts ou vivants, Shathan ne peut localiser l'endroit où ils sont... sinon les *arrhendims* nous renseigneraient. Ils ne savent pas. C'est très grave.

Vanye frémit. Pouvait-il conserver un espoir ?

— Allons ! dit Merir. Le temps presse.

La menace ne tarda point à se concrétiser. Sur l'autre rive du fleuve, un mouvement invisible effraya les oiseaux peuplant le couvert, et un peloton de cavaliers déboucha. Mais le fleuve, large en cet endroit, séparait Merir de l'ennemi, et il n'y avait pas le moindre gué. L'ennemi s'en aperçut d'ailleurs, car il donna l'impression d'hésiter. Vanye reconnut des *Khals* : masques hideux, plaques brillantes, bêtes chétives du pays shiua. Ils brandissaient leurs armes – mais il y avait pire... il y avait là une force mauvaise, inexorable. Quant à leur chef, il suffisait de voir ses mèches blanches ondulant au vent. Et les *arrhendims* le voyaient ! Ils le voyaient pareil à eux et néanmoins différent, fantastique dans son armure, dans ce produit des rêves fous dus à l'*akil*.

— Shen ! gronda Vanye.

C'était bien Shen. De tous les Shiuas, lui seul pouvait faire preuve d'un tel mépris pour l'adversaire – en dehors du jeune Hetharu. Il défiait le seigneur des bois, poussant son cheval dans l'eau avant de rejoindre ses gens qui l'appelaient.

Merir continua sa route – mais Shen effectua une volte-face pour le suivre de l'autre côté du Narn. L'ennemi tira même quelques flèches, dont la plupart manquèrent leur but d'assez loin.

Perrin s'approcha du bord, visa, tira. Un *Khal* casqué d'airain hurla, et ses compagnons le maintinrent au moment où il s'effondrait avec un cri de rage. Et Vis faisait comme Perrin, et pas plus que Perrin elle ne manqua son homme.

— Prête-moi ton arc, dit Vanye à Roh. Si tu ne t'en sers pas main...

— Tu veux abattre Shen ? Non. Quels que soient tes motifs, Shen est l'ennemi du bon Hetharu. Un ennemi solide, même.

C'était d'ailleurs trop tard : Shen se laissait distancer, hors de portée des *arrhendims*. Les Shiuas mesuraient l'infériorité de leurs flèches face à l'effrayante précision d'une Perrin ou d'une Vis. Ils se bornèrent à suivre de loin. On ne pouvait plus les atteindre, et le temps pressait. Les femmes débandèrent leurs arcs, et le groupe fit bloc autour de Merir. On scrutait les taillis avec inquiétude. Il fallait aller vite, il fallait galoper, galoper encore le long du fleuve, malgré, ça et là, l'obstacle de quelque buisson.

Puis, Vanye jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Du côté shiua, une fumée blanche s'élevait.

Voyant l'expression de ses yeux, Perrin et Vis regardèrent elles aussi – et l'angoisse figea leurs traits.

— Le feu !

À entendre Perrin, on aurait cru un fléau. Merir, Shaim, Roh tournèrent la tête.

— Les Shiuas communiquent, dit Roh. Ils préviennent ceux de l'aval que nous longeons le fleuve. Sharn serra les poings.

— Nous n'aimons pas les incendies. S'ils ont un peu de sagesse, ils s'éloigneront. Ils ne laisseront pas la nuit les surprendre à proximité des bois.

Vanye regarda une nouvelle fois l'eau tumultueuse du Narn, cette brèche ouverte dans Shathan, dans le rempart... cette route qu'allaient suivre l'Homme, le Shiua, le fer, le feu... Et les *harilims* ? Les *harilims* qui dormaient, impuissants en plein jour ? Là-bas, il voyait la meute de Shen, les vouges, les lances, les épées briller au soleil. Son méfait accompli, Shen n'abandonnait pas la poursuite.

On fit une deuxième pause, alors que les chevaux n'en pouvaient plus. Vanye ne cessa guère de s'occuper d'eux, car même si les *arrhendims* aimaient leurs bêtes, ils n'étaient que des forestiers. Il leur manquait les connaissances d'un Kurshin.

À la fin, Vanye vint s'incliner devant Merir.

— Seigneur, bois et plaine sont des milieux différents. Ne fatiguons pas nos chevaux maintenant, quand nous pouvons être obligés d'en tirer le maximum sous peu. Supposons que les Shiuas nous acculent au fleuve : les bêtes n'auront plus la force de nous porter.

— Je ne crains pas les Shiuas.

— Vous crevez les chevaux.

Renonçant à conseiller Merir, Vanye s'éloigna. Il caressa d'un air malheureux la splendide jument blanche et, assis près de Roh, appuya son front sur ses genoux.

Merir ordonna bientôt le départ mais, quoiqu'il eût affecté l'indifférence vis-à-vis de Vanye, les *arrhendims* allèrent plus lentement.

Comme Morgane, songea le Kurshin. *Il ne veut pas avouer ses torts...* Morgane ? L'image de la Chevaucheuse était un crève-cœur. Tête basse, il menait le hongre en somnambule. Une seule fois il se tourna pour observer la troupe des Shiuas. L'ennemi suivait toujours, hors de portée. On n'aurait pu rien faire. Il voyait le plan des Shiuas : au prochain gué, les *arrhendims* allaient rencontrer une deuxième troupe adverse, et Shen leur interdirait le franchissement du fleuve.

Roh le rattrapa, de sorte que hongre et rouan se frôlèrent. Roh lui offrit une galette.

— Je ne t'ai pas vu manger. Tu n'as pas faim ?

Non. Pas faim. Mais Roh avait raison. Il mangea cette galette, la fit passer d'une gorgée d'eau. Et Vis la grisonnante vint aussi lui offrir quelque chose : une petite gourde.

— Prends.

Une odeur d'alcool. Un liquide de feu, sans doute... et c'était bien du feu. Il en eut les larmes aux yeux. Il but, voulut rendre la gourde. Mais Vis secoua la tête... Vis dont le regard semblait d'une jeunesse merveilleuse dans un sourire d'aïeule.

— Tu as du chagrin. Nous le voyons bien, nous qui sommes *khemeis*, nous qui sommes *arrhens*. J'aurais du chagrin comme toi. Cette gourde vient de mon pays. Je m'en procurerai d'autre.

Il ne put répondre. Vis comprenait son émotion, et rejoignit Perrin en queue. Au moment d'accrocher la gourde, il pensa à Roh – et Roh accepta volontiers de boire.

Peu à peu, le crépuscule assombrit le ciel. Au-delà du Narn, le soleil flamboyait derrière la masse de Shathan. À l'est, tout n'était que silence. Pas le moindre appel, pas le moindre trille encourageant.

Ils continuèrent tant qu'il fit jour, après quoi Merir rentra sous bois, un affluent du Narn leur coupant la route.

Pas une grande rivière. Une petite, que les arbres poussant de chaque côté suffirent bientôt à coiffer.

Tout à coup, à droite, à gauche, un théâtre d'ombres s'anima, et une cascade de pépiements révéla les *harilims*.

L'un d'eux faisait le guet au bord de l'eau, tel un échassier d'une espèce bizarre. Il produisit un son roulé qui exprimait la crainte, recula en voyant Merir, montra le cours d'eau.

— Nous ne pouvons continuer encore sans nous arrêter, seigneur, objecta Sharn. Vous êtes...

— Nous n'allons pas vite, l'interrompit Merir, et il mena son cheval blanc dans la direction que le *haril* indiquait.

La jument eut de l'eau jusqu'au poitrail, mais le courant était faible. Tout le groupe suivit, gagna l'autre côté où les bois s'épaississaient.

Le *haril* voulait qu'ils se hâtent. Impossible. Les chevaux butaient contre des cailloux, peinaient à grimper certaines pentes. Sous de grands arbres sans âge, la forêt leur opposait une végétation serrée.

D'autres *harilims* vinrent guider Merir. Eux, ils trouvaient des pistes que les bêtes ne voyaient pas.

Et puis, au bout d'un temps très long, une forme pâle s'inscrivit entre les chênes. Un *arrhen* ? Vêtu de blanc – au lieu de vert comme les Shathanéens. Ses cheveux tombaient sur ses épaules. C'était... non, ce n'était pas un éclaireur. Il tenait plus d'un spectre que d'un vivant.

Lellin !

L'adolescent leva les yeux.

— Grand-père... chuchota-t-il.

C'était bien Lellin, en chair et en os, mais un Lellin tout différent du gai compagnon que Vanye avait connu. Il prit la main de Merir, s'appuya à la selle.

— Grand-père... tu n'aurais pas dû venir, *toi*.

Le vieux seigneur sembla effrayé.

— Pourquoi ? Es-tu fou ? Cet air... Pourquoi n'ai-je pas reçu un message de toi ?

— Je n'ai pas pu.

— Et Morgane ? (Vanye poussait son cheval jusqu'à Lellin.) Où est Morgane ?

L'autre tendit le bras.

— Près d'ici... derrière une colline.

Éperonnant le hongre, Vanye partit au galop, couché sur sa bête, sourd aux cris, sourd aux avertissements des *harilims*. Mener les *Qhals* à Morgane ? Il préférerait la voir avant. Le hongre buta, se reprit. En dépit des ronces, des branches fouaillant sa cotte, il tint bon. Homme et cheval gardèrent l'équilibre, grimpant, dévalant, faisant un crochet au moindre signe des *harilims*. Et on poursuivait le Kurshin – *on* : les *arrhendims* de Merir.

Tout à coup, un espace nu, visible entre les troncs. Et le tertre... oui, le tertre indiqué par Lellin. Plus qu'un simple écran de jeunes chênes...

Mais alors, des silhouettes blanches lui barrèrent la route. Des êtres en toge, dont le vent faisait onduler les longues mèches de neige. Des êtres qui semblaient nimbés d'opale.

Trop tard pour les éviter !

Un gouffre le happa.

— *Khemeis* !

On le remuait doucement. Il entendit un cheval. Et la force, cette force des Portes l'oppressait toujours.

— *Khemeis* !

Lellin... Ses doigts trouvent le contact d'une herbe dure... Quelqu'un l'aide à se mettre debout... Sesar... Sesar vêtu de blanc, comme Lellin. Ils n'ont pas d'épée, rien. Il cherche autour de lui. Il les voit – les toges blanches, les toges des deux qui naguère étaient *arrhendims*... Un *Qhal* tient les rênes du hongre, et le hongre résiste, à croire que la bête est encore effrayée.

Puis il vit les autres. Il vit Merir prendre place parmi les toges blanches. Il vit Roh avec les *arrhendims* – isolés, comme s'ils craignaient un piège.

Lellin montra le tertre.

— Vous pouvez y aller. C'est elle qui m'envoie. Allez.

Il regarda une nouvelle fois autour de lui, subissant l'étrangeté du spectacle, subissant le silence, subissant les forces inconnues d'Azeroth. Et brusquement, l'inquiétude, l'angoisse le poussèrent en direction du tertre. Une robe blanche le mena jusqu'au point où une piste s'amorçait entre les chênes. Il ne courait pas – et il aurait pourtant voulu courir.

Ce n'était pas une colline imposante. Un simple soulèvement rocheux. À droite, à gauche de la

piste on voyait à présent de très vieux arbres, gauchis, tordus par le vent – ou par l'énergie des Portes. Vanye allait désormais d'un pas circonspect, le cœur glacé, imaginant une chose qui l'attendait peut-être dans ce silence de tombe.

Un coude – et elle fut là : toute blanche comme Lellin, toute blanche comme ses cheveux libres au vent... sans cotte et sans armes. Morgane ? Morgane qui n'abandonnait jamais *Changeling* ?

— *Liyo*... dit-il à mi-voix – puis il s'arrêta.

Il était... il n'était qu'humain. Un simple Humain. Il ne voulait pas approcher, il ne voulait pas trouver une autre Morgane. Non, il ne voulait pas perdre Morgane de cette façon.

Mais ce fut elle qui approcha, qui le rejoignit. Morgane demeurait. Seul l'extérieur avait changé. Morgane la forte, Morgane la Chevaucheuse. Toute fantomatique qu'elle parût, elle n'en faisait pas moins preuve d'une belle ardeur à descendre cette pente, le plus lestement du monde, et les bras tendus vers lui quand elle arriva en bas. Il la saisit. N'était-il pas le jouet d'un songe ? Il la saisit, et ils s'étreignirent, avec le désespoir que rend une vision claire de la réalité.

Elle ne disait rien. Vanye non plus. Mais bientôt il se souvint. La flèche shiua ; Morgane était blessée, affaiblie, il la serrait peut-être trop fort. Il l'emmena jusqu'aux rochers, s'assit près d'elle.

— Vous êtes saine et sauve...

— J'ai vu la fumée... d'ici. J'ai... j'ai espéré que tu y étais pour quelque chose. J'ai expédié un message, le genre de message qu'un *haril* peut transmettre. Puis je t'ai vu... d'en haut. Je n'ai pas pu empêcher le heurt. J'ai crié, mais il y a du vent, ils n'ont pas entendu... ou ils n'ont pas voulu m'entendre. Lellin... c'est Lellin qui vous a trouvés ?

— Du côté de l'eau. (L'émotion serra la gorge du Kurshin, qui appuya sa nuque contre une roche.) Juste Ciel... j'ai bien cru ne jamais vous revoir !

— Sezar a trouvé ta jument morte, au bord du fleuve... et des traces de chevaux. Lellin et lui ont poussé plus loin, mais les Shiuas sont partout. Ils ont fait demi-tour. Les Shiuas t'ont poursuivi ?

— Oui...

Il chercha sa main amaigrie. Il voulait se convaincre de sa présence, se convaincre que cette Morgane-là n'était pas un spectre.

— Et vous ? Et ces toges blanches ? Où sommes-nous donc ?

— Ces gens sont des *arrhas*. Entre autres choses, ils défendent Nehmin. Ils sont à craindre. Mais quelle que soit la suite, sans eux je n'aurais pas survécu.

— Êtes-vous libre ?

— Là est le problème. Où pouvons-nous aller ? Hier soir, les petits noirauds du marécage ont attaqué. Ils sont toujours là. Nous les avons stoppés net, d'ailleurs, Lellin, Sezar, les *arrhas* et moi. J'aurais voulu ne pas me montrer, ne pas révéler ma présence... mais c'était impossible. Même à nous tous, nous avons eu du mal.

Les questions se bousculaient sur les lèvres de Vanye.

— Êtes-vous solide ? – ces doigts amaigris – la flèche qui...

Elle porta la main à sa hanche.

— Le trou est refermé. Les *arrhas* sont d'habiles guérisseurs. Heureusement, car j'ai bien failli mourir. Je ne me souviens pas de la fin de notre chevauchée – sinon que Lellin et Sezar connaissaient la bonne route... ou croyaient la connaître. Quoi qu'il en soit, les *arrhas*... nous ont accueillis.

— Quand je pense que vous auriez pu...

Vanye frémit, incapable d'en dire plus.

— Oui... j'aurais pu tomber de cheval. J'ai craint la même chose pour toi. Mais tu as joint notre vieux seigneur, en fin de compte. Et tu ne m'as pas expédié le moindre message.

Juste Ciel ! Elle croyait...

— Merir ? Si seulement je l'avais joint tout de suite !

Il s'interrompit pourtant, pris d'une angoisse nouvelle. Ne rien cacher ? Dire qu'il s'était trouvé aux mains d'Hetharu ? Cette force infernale issue des Portes changeait l'âme d'un individu – à preuve : Roh. Et Vanye n'oubliait pas qu'autrefois Morgane eût tué sur-le-champ tout compagnon dont elle aurait douté.

— Il faut me pardonner, *liyo*. J'ai eu recours à des aides qui ne peuvent vous plaire. Et le seigneur Merir... Merir sait ce qu'est *Changeling*... il sait le but que vous... que nous poursuivons. Pardonnez-moi, *liyo*. J'accorde trop vite ma confiance.

Morgane resta un moment silencieuse. L'inquiétude voila son regard.

— Donc, les *arrhas* savent, à présent.

— Ce n'est pas tout, *liyo*. Avec nous, il y a Roh.

Elle sursauta, voulut dégager sa main, mais il la serra plus fort.

— J'ai été jusqu'à la Porte, puis j'ai dû faire demi-tour. Je n'ai pas eu le choix, *liyo*, je vous le jure. Sans Roh, je ne vous aurais pas retrouvée.

— Tu jures ? Et ton serment ? Tu as juré de le supprimer. Or, voilà que tu m'amènes Roh. Roh vivant !

— Il nous a aidés, l'un comme l'autre, vous comme moi. Il n'a posé qu'une condition : vous voir. Je l'ai mis en garde... oui, j'avoue que je l'ai mis en garde. J'aurais préféré qu'il fuie. Mais... il a tenu bon. Ses alliés shiuas l'ont lâché. Et sans lui... Écoutez-le, *liyo*.

Morgane baissa les yeux.

— Viens, dit-elle.

La main toujours dans la sienne, elle lui fit redescendre le tertre par le versant opposé.

— Notre camp est en bas, expliqua-t-elle. Nous avons droit à une faveur inouïe ; aucune hache ne doit jamais entamer Nehmin, mais les *arrhas* ont fait venir des rondins d'ailleurs, et nous ont construit un abri. À certains égards, ils sont hospitaliers.

Un abri – une cabane dissimulée sous les chênes, et près d'elle, broutant l'herbe : Siptah. C'était bien lui ! Vanye en fut tout heureux. Morgane l'aimait, le beau cheval de Baien. Siptah tué, elle l'aurait pleuré plus qu'elle eût pleuré son *ilin*, peut-être, car il la servait depuis longtemps. Et il vit deux autres bêtes : celles de Lellin et de Sezar, l'une bien reconnaissable : la balzane. Les trois semblaient parfaitement soignées.

— Roh... Roh est donc avec toi... reprit Morgane comme ils atteignaient la cabane. Les *arrhas* voulaient vous isoler de moi pour vous questionner, je n'en doute pas. Mais ils comprennent le lien qui attache *khemeis* ou *arrhen*. Quand je les ai accusés de te nuire, ils t'ont laissé passer – par simple honte, je crois. Roh ici... voilà qui m'inquiète. Je n'aimerais pas qu'il leur donne son opinion à mon sujet.

— Fuyons.

Morgane secoua la tête.

— Notre sort dépend des Shiuas, Vanye. Ils nous coupent la route en deux points.

Elle tira le rideau fermant la cabane – un tissu du même genre que les péplums des *harilims*, une espèce de mousse agglomérée. Le mince tissu frôla les joues du Kurshin qui trouva le contact désagréable.

Morgane approcha une brindille d'un foyer rougeoyant, transmit cette petite flamme à la mèche d'une lampe, et une maigre lumière éclaira Vanye.

— Les *harilims* ont grand-peur du feu. Nous sommes prudents, naturellement. Ôte ton armure. Les

Shiuas ne peuvent venir ici qu'au prix du sang, et les *arrhas*... les *arrhas* ne sont pas comme nous. Je vais nous chercher à manger.

Il resta immobile au milieu de l'abri tandis qu'elle inventoriait les pots relégués dans un coin. Il vit les équipements des trois chevaux. Puis trois paillasses, dont une isolée au moyen du même vélum arachnéen. Puis la cotte de mailles de Morgane. Et *Changeling*... *Changeling* à plat sur la cotte, comme une simple épée. Le seul fait, pour Morgane, d'avoir gravi le tertre sans son arme maudite était une chose incroyable... un oubli des précautions grâce auxquelles elle tenait tête à l'adversaire. Oui, elle avait changé, elle était tout autre, plus lointaine. La différence venait d'elle, non des objets familiers. Il la voyait, mince et délicate, il voyait cette longue robe blanche... et mieux encore quand elle se tourna vers lui, quand elle montra l'empreinte d'une douleur mal effacée. *La perdre... suis-je si près de la perdre, à dieux ? Elle est peut-être marquée...*

— Eh bien, Vanye ?

Il cherchait les courroies de sa cotte. Morgane l'aida, reçut vingt livres de métal à bout de bras, les mit dans un coin. Il put alors défaire son hoqueton, s'effondrer avec un soupir heureux. Elle lui donna un gobelet d'eau, du pain, du fromage dont il n'absorba qu'une ou deux bouchées. Il se contentait d'être là, au chaud, avec Morgane.

— Ne t'inquiète pas des autres. Lellin et Sezar nous préviendront en cas d'attaque, et les *arrhas* ne porteront jamais la main sur nous... Ah ! c'est bon de te revoir, Vanye !

— Oui...

Il est des fois où votre émotion vous empêche d'en dire plus.

Accroupie contre le brasero, elle fut un long moment à l'observer, comme si elle notait les petits détails.

— Tu as été blessé.

— C'est fini.

— Quand tu es tombé...

Il haussa les épaules.

— Je ne réfléchissais pas. Je voulais vous avertir... que j'étais poursuivi.

Morgane n'en sembla que plus inquiète.

— Effectivement, tu m'as avertie. Voyons, dis-moi tout.

— Au sujet de Roh ?

— Au sujet de Roh... et du reste. Tout ce qu'il est bon que je sache.

Il cilla, la regarda à nouveau.

— Je ne vous ai pas obéi. Je le sais. Je n'ai pas pu tuer Roh. Une fois de plus... oui, une fois de plus, je n'ai pas pu. Je lui ai dit que je vous parlerais. Il ne me l'a pas demandé, mais j'ai promis malgré tout. J'ai une dette à payer. Roh n'a plus un seul allié, plus d'autre espoir que vous.

— Et tu le crois ?

— Oui... là, je le crois.

Il vit les mains de Morgane se crispier, au point que les jointures des doigts blanchirent.

— Et qu'attends-tu de moi ?

— Je... je ne sais pas, *liyo*. (Il s'agenouilla pour rendre hommage – chose qui déplaisait toujours à Morgane – mais la circonstance l'exigeait.) J'ai promis. M'écoutez-vous ? J'ai juré...

— Ne t'imaginer pas que je ferai la moindre différence ! Quand je choisis, ni mon cœur ni le tien n'ont voix au chapitre.

— Entendez-moi, je n'en demande pas plus. Donner mes raisons n'est pas facile... et je ne vous ai guère importunée, depuis que je vous accompagne.

— Non... murmura-t-elle. Soit, je t'écoute. Je puis du moins t'écouter.

— Longtemps ?

— Tout le temps que tu veux. Jusqu'à l'aube, même.

Il baissa la tête. Il cherchait à bien rassembler ses idées. Comment les traduire, sinon en prenant dès le début... avant cette venue de Roh ? Il remonta donc à l'époque d'Andur-Kursh. Morgane fut d'abord étonnée – mais elle l'écouta et, peu à peu, les yeux gris perdaient leur sombre éclat pour suivre certaines images restituées d'une voix heurtée : images du jeune Vanye, du château paternel, de choses qu'il n'avait jamais dites, de choses qu'un homme n'aime pas évoquer... L'enfance pénible d'un métis de Chya, la lutte entre Clan Nhi et Clan Chya, sa mère – une Chya captive chez les Nhi, chez un seigneur dont il était le fils bâtard... Et il parla de choses moins anciennes, qu'il avait été le seul à observer, de choses qui intéressaient Liell (Liell/Roh)... une nuit passée à Ra-koris, chez Roh... une autre avec lui, en pleins bois, non loin d'Ivrel, alors que Morgane dormait... et la nuit d'Ohtij-in, cette place forte shiua. Et Morgane ne bronchait pas, bien qu'il vît souvent la fureur dans ses yeux.

Et tout le reste : Fwar, les Shiuas, Merir – la chevauchée avec Merir... Il ne celait rien, car il fit taire sa fierté. À la fin, il n'osa même plus la regarder, tant il eut honte. Une moitié de Vanye était nhi – et les Nhi n'aiment pas admettre leurs fautes.

Morgane serrait les poings quand il eut terminé. Elle s'en rendit compte, les desserra. Au bout d'un moment, elle leva la tête.

— Il y a des choses que j'aurais pu savoir plus tôt.

— Oui... et des choses que j'aurais préféré ne pas dire.

— Elles ne m'inquiètent pas... Non, je ne m'inquiète pas à ton sujet. Mais Roh... *Roh* ! Je n'avais pas tenu compte de cela. Je te le jure.

— Vous avez vu Roh. Mais... peut-être... que sais-je moi... ?

— Ça ne fait aucune différence. Rien n'est changé.

— *Liyo*...

— Je t'ai mis en garde : aucune différence. Roh ou Liell – aucune différence.

— Mais Roh...

— Laisse-moi un instant. S'il te plaît.

Il faillit bien perdre son sang-froid. Il en avait trop dit, trop d'aveux pénibles – et Morgane les dédaignait.

— Oui... exhala-t-il d'une voix sourde.

Il se dressa d'un bond, voulut sortir, retrouver la fraîcheur nocturne. Mais elle l'arrêta, presque avec brutalité. Passer outre ? Dans cette colère où il était, il lui aurait fait mal. Il s'immobilisa, et les larmes furent plus fortes que sa fierté. Du moins pouvait-il détourner son visage.

— Tu as une idée ? gronda-t-elle. Tu as une idée au sujet de Roh ? Comment l'employer, ton beau cadeau ?

Comment, en effet ?

— Sa parole, vous ne l'accepterez jamais. Or, c'est tout ce qu'il peut offrir. Et il y a mon sentiment, qui a une certaine valeur... sauf pour vous.

— Tu es injuste.

— Je ne me plains pas.

— Le garder prisonnier ? Il sait trop de choses, plus que toi, plus que Merir peut-être... et peut-être même plus que moi sur un ou deux points. Je ne puis tolérer d'aussi vastes connaissances... pas chez l'homme qui a les instincts de Liell !

— Des fois... certaines fois, il n'y a que Roh, je crois. Il m'a dit que l'autre n'agit qu'en rêve. Donc, les rêves l'emportent peut-être seulement dans les périodes où rien n'intéresse la mémoire de Roh. Il dit qu'il a besoin de moi... Mais je ne suis qu'un ignorant dans cette partie. Je cherche à comprendre. Je l'ai peut-être obligé à venir du simple fait qu'auprès de moi il est mon cousin. C'est possible.

Morgane réfléchit, puis :

— Oui... ton instinct ne t'abuse pas tellement.

L'angoisse étreignait Vanye. Il la regarda néanmoins, osant affronter ses yeux gris, son visage – qui était un visage *qhal*.

— Roh m'a dit... plusieurs fois... que vous êtes vous-même passée par là.

Elle eut un haut-le-corps, mais il entendait bien tirer d'elle une réponse.

— Je ne sais pas, Vanye... non, je ne sais pas.

— Roh dit que vous êtes comme lui, une créature double comme lui. Je vous pose cette question, *liyo*. Je suis votre *ilin*, vous pouvez donc me faire taire, et mon serment tient toujours, qui que vous soyez. Mais moi, je veux savoir. *Je veux savoir*.

— Est-ce utile ?

— Vous n'êtes pas *Qhale*, dites-vous. Mais comment vous croirai-je, à présent ? Vous n'avez pas fait ce que Liell a fait ? Mais... (Vanye s'efforçait de parler doucement, malgré l'expression farouche des yeux gris)... mais si vous n'êtes pas *Qhale*, *liyo*... vous êtes peut-être l'*autre* ?

— En somme, je t'aurais menti ?

— M'auriez-vous bien dit toute la vérité ? Un léger mensonge, *liyo*, un mensonge pour ne pas m'effrayer, le premier jour... je comprendrais. Même si vous me disiez que vous êtes un démon, je ne peux rompre le serment des *ilins*. Vous vous taisez par pitié, je pense. Mais après si longtemps, après nos chevauchées côte à côte... pour que je sois en paix...

— L'aurais-tu, cette paix ?

— Oui. Vous comprendre me donnerait la paix. À bien des égards...

Les yeux gris clignèrent. Et Morgane présenta sa main, qu'il serra. Une promesse, pour lui comme pour elle – et ce faisant, il ne pouvait pas ne pas voir l'extrême finesse de ses doigts.

— Sache donc la simple vérité... Je suis du même sang qu'Hetharu : une *demi-Qhale*. Je viens d'un pays très loin d'Andur-Kursh... très loin dans l'espace et le temps... un pays dont la route est scellée, perdue. La catastrophe n'a pas seulement touché les *Qhals*. D'autres furent balayés : leurs ancêtres, les créateurs des Portes. (Elle éclata de rire. Un rire amer.) Tu ne comprends pas. Mais si les Shiuas viennent de mon passé, moi je viens du leur. Paradoxe. Le réseau des Portes est un paradoxe. Est-ce que ça peut te donner la paix ?

Il y avait une grande peur en elle – comme si Morgane attachait un prix non moins grand à l'estime de Vanye. Le réseau des Portes ? Oui... il comprenait qu'entre les Portes le temps se déformait, se jouait des lois d'un univers normal. Une époque antérieure aux *Qhals* ? Là, sa logique semblait... Mais il avait blessé Morgane. Cette idée lui était odieuse. Lâchant ses doigts, il la baisa au coin des lèvres, seule preuve de foi en un tel moment. Il avait douté, accusé sur de simples présomptions. Lorsqu'un homme a compris sa dame, il peut bien oublier une infime tromperie.

Mais non. Un gouffre s'ouvrait à ses pieds, un gouffre sans fond...

— Allons... je vois que tu es toujours ici.

Il ne sut quoi répondre.

— Tu m'étonnes parfois, Vanye.

Comme il ne répondait pas davantage, elle secoua la tête, s'éloigna.

— Pour toi, bien sûr, il ne pouvait y avoir qu'une conclusion à mon sujet. D'ailleurs, Roh lui-même le croit. Et du fait des petits désagréments qui pourraient m'arriver, je te prie de n'en parler à personne. Je ne suis pas *Qhale*. Mais ce que je suis ou ne suis pas n'a plus d'importance. Plus à l'époque où nous sommes. Aucune importance pour Shathan.

— *Liyo*...

— Je ne voudrais pas que tu croies que je connaissais la double nature de Roh. Je ne t'aurais pas dit de le tuer en sachant ce qu'il est. Je ne l'aurais pas fait, Vanye. Jamais.

— Par le Ciel, *liyo* ! Vous me prenez entre deux serments. Je ne pensais qu'à Roh, et voilà que je crains de plaider pour lui. Je ne... je vous jure que je ne veux pas m'opposer à votre sagesse. Non, je ne veux pas. Il faut vous défendre, *liyo*. Je n'aurais pas dû vous mettre en doute ; ce n'est pas ainsi que l'on peut vous convaincre. Ne m'écoutez plus !

Morgane s'était levée, visage crispé.

— Je sais lire en moi. N'endosse pas tout. Nous sommes maintenant à Nehmin. Tu verras l'endroit comme je l'ai vu. Je ne cherche pas à y répandre le sang. Nous nous trouvons loin d'Andur-Kursh, loin de ses querelles. Et je plains Roh. Je le plains, même quand je songe à l'*autre*, quoique je doive me forcer, car j'ai connu ses victimes. Laisse-moi du temps... que je réfléchisse. Dors... oui, dors. La nuit n'est pas finie, et tu es fourbu.

Il acquiesça – mais plutôt pour couper court à une dispute.

Elle lui abandonna son matelas, contre le mur est. Il s'étendit, encore qu'il n'eût point envie de fermer les yeux. Mais le bien-être vint tout de suite. Il ne bougea plus. Morgane disposa la couverture, prit l'autre matelas, le dos au poteau central, garda la main de Vanye dans la sienne. Il tremblait, soudain. Pourquoi ? Le froid ?... Il était trop fatigué pour... Des doigts minces... des doigts qu'il fait bon serrer... Le sommeil eut raison de lui.

À l'aube, elle n'était plus là. Mais il vit du lait, du pain et du beurre, des tranches de venaison... et, sur le pichet, une empreinte de beurre formant un M.

Tout va bien, signifiait cette marque. Il mangea, d'un appétit dont il ne se serait pas cru capable. Et comme Morgane avait mis un peu d'eau à chauffer, il se rasa – avec son propre rasoir ! Oui, son rasoir était dans cette hutte. Son rasoir, de même que ses autres affaires – récupérées sur la pauvre Mai, sans doute – et son arc. Il en fut heureux. Gêné aussi, de penser que Lellin, Sezar, Morgane aient risqué leur vie pour les lui conserver.

Mais, à propos d'armes, il voyait celles de Morgane, toujours dans leur coin. Morgane non équipée ? Pris d'inquiétude, il sortit, la chercha des yeux. Personne. Il ne voyait pas non plus Siptah – rien que son harnachement.

Puis, quelque chose remua, en haut. Morgane. Elle descendait la pente, montée à cru sur Siptah – une autre Morgane vêtue de sa longue toge blanche. Mettant pied à terre, elle attacha le cheval à un chêne. Son regard traduisait une certaine angoisse, expression qui s'effaça d'ailleurs dès que Vanye eut tourné la tête vers elle. Il le vit bien, et y répondit d'un sourire un peu forcé.

— Les Shiuas nous causent de l'ennui, ce matin. Ils nous tâtent.

— Est-ce la bonne façon de les affronter ?

Il n'avait pas voulu parler d'un tel ton, mais Morgane ne s'en formalisa point. Elle eut un simple mouvement d'épaules, puis montra de nouveau cette expression sérieuse, l'œil fixé sur le chemin d'où elle venait.

Vanye frémit. Trois *arrhas* escortaient Morgane... trois *arrhas*, et un Homme en vert et brun. Roh.

Les *arrhas* l'amènèrent sans brutalité – mais le Chya n'avait plus ni arc ni épée.

— Merci, dit Morgane en les congédiant. Et ils obéirent, bien que demeurant près des rochers.

Roh salua, comme un seigneur saluant le maître d'un château.

— Entre ! intima Morgane.

Il franchit la porte, dont Vanye écartait le rideau – un Roh blême, non rasé, et inquiet, même s'il ne voulait pas le montrer. Un visage d'homme qui a manqué de sommeil.

— Assieds-toi.

Ils s'installèrent de chaque côté du brasero, et Vanye à sa place d'*ilin*, afin que son cousin comprenne. Mais *Changeling* ? *Changeling* reléguée dans un coin ? Bah, il aurait toujours la possibilité de s'interposer entre Roh et l'épée, le cas échéant.

Morgane hocha la tête.

— Chya Roh... es-tu bien ?

Un muscle de la mâchoire de Roh saillit.

— Oui.

— J'ai eu du mal à te faire venir. Les *arrhas* ne l'entendaient pas ainsi.

— D'habitude, on ne vous résiste guère.

— Vanye a plaidé ta cause. Chaudement, tu peux me croire. Mais en fin de compte – et j'ajouterai le fait que tu l'as secouru, Chya Roh i Chya – ne restons-nous pas ennemis malgré tout ? Roh ou Liell, tu me hais. Tu me hais depuis Ra-koris. Je doute que tu sois homme à changer d'idée du tout au tout.

— Je vous espérais morte.

— La vérité dans ta bouche ? J'en suis surprise. Et qu'aurais-tu fait ?

— J'aurais fait comme j'ai dit... (Les yeux de Roh plongèrent dans ceux du Kurshin.) J'aurais

essayé de te convaincre. Mais... les choses ont mal tourné... n'est-ce pas, cousin ?

— Et maintenant ? insista Morgane.

Roh eut un petit rire sec.

— Ma position est délicate, non ? Maintenant... eh bien, je vous offre mes services. Simple bon sens. Je ne crois pas que vous acceptiez. Vous m'écoutez pour apaiser les scrupules de mon cousin... et moi, je suis là parce que je n'ai plus où aller.

— Parce que Merir et les *arrhas* ont fait fi de tes conseils, hier soir ?

Roh cilla.

— Vous pouviez vous y attendre, ne croyez-vous pas ?

— Certes ! Et à présent ? Veux-tu nuire à Vanye, qui est trop confiant ? Peut-être pas, somme toute. Mais moi, tu me hais. Tu n'as pas cessé de me haïr. Quand tu étais Zri, tu as trahi ton roi, ton clan... Quand tu étais Liell, tu as noyé des enfants, tu as fait de Leth un lieu maudit, un cloaque.

Les yeux de Roh exprimèrent l'horreur. Morgane s'interrompit et Vanye le vit trembler, son cynisme envolé d'un coup. Il eut mal pour lui, avec lui ; il toucha l'épaule de Morgane, il voulait qu'elle se taise. Mais elle passa outre.

— Tu souffres, murmura-t-elle. Vanye me l'a dit : tu as des cauchemars.

— Cousin... supplia Roh.

— Non. Je ne les évoquerai pas. Calme-toi, Roh... Roh ?... Je n'en parle plus. Sois en paix.

Roh enfouit son visage dans ses mains. Il resta ainsi un moment, blême, effondré.

— Donne-lui à boire, dit Morgane.

Vanye prit la gourde, s'agenouilla pour la tendre à Roh, qui but un peu d'eau. Et il ne s'éloigna plus du Chya.

— Es-tu mieux ? demanda Morgane. Roh. (Mais l'autre ne voulait pas la regarder.) J'ai été trop dure. Oublie-le.

Mutisme. Cette fois elle se leva, alla prendre *Changeling*, franchit la porte de la hutte.

Roh ne regardait toujours pas – ni Morgane, ni la porte, ni rien.

— Je peux le tuer... grondait-il entre ses dents. Je peux le tuer... le tuer...

Avait-il perdu la raison ? Puis Vanye comprit, l'empêcha de bouger.

— Roh... mon cousin... je suis là. Tu m'entends ?

Une minute plus tard, Roh fut de nouveau lucide.

Il aspira une ample gorgée d'air, mit sa tête sur ses genoux.

— Elle ne recommencera pas, Roh. Elle a bien vu.

— Quand je mourrai, je voudrais être moi-même. Ne peut-elle m'octroyer cette grâce ?

— Tu ne mourras pas. Je connais... oui, je connais Morgane. Elle ne s'y résoudra jamais.

— Tu te trompes. Crois-tu qu'elle me laisserait derrière elle, à ton côté, ou qu'elle pourrait dormir en me sachant là ? Elle me tuera.

Le rideau s'écarta, livrant passage à Morgane.

— Je suis désolée, mais j'entends. Un tissu léger n'arrête rien.

— Vraiment ? Je peux néanmoins tout vous répéter, mot pour mot. Je peux être sincère. À charge de revanche – la courtoisie l'exige.

Morgane fronça les sourcils et, posant *Changeling* devant elle :

— Je ne dirai qu'une chose : que je le veuille ou que je ne le veuille pas, je crains fort que l'épilogue soit le même. (Elle indiqua du menton le mur ouest de la hutte.) Traversez ces bois, allez jusqu'au fleuve : on y voit les Shiuas – et une telle horde que nos disputes n'ont plus la moindre importance. Ce que je dis, je le dirais même si Vanye n'était pas là. En règle générale, mes bontés

sont plus néfastes que les pires de mes actes. Pourtant, le meurtre me déplaît, et... (Elle leva *Changeling*, la reposa doucement.) Je n'ai pas, comme un homme, le choix d'un combat loyal, et je ne veux pas non plus obliger Vanye à te... Tu as raison : je me méfie de toi, alors que je ne me méfie pas de lui. Mais nous avons un ennemi commun. Shathan est un pays innocent. Doit-il subir le fléau dont nous sommes l'un et l'autre responsables ? C'est nous qui avons ameuté cette horde. Ne m'aideras-tu pas à barrer la route aux Shiuas ? Après tout, les hasards de la guerre peuvent... mettre un terme à notre différend.

Roh parut stupéfié, puis il se redressa, éclata d'un rire fêlé.

— Leur barrer la route ? Oui, je veux bien.

— Pas de serment entre nous, pas d'engagement solennel. Je serais l'esclave d'un honneur auquel je ne dois plus songer. Ta parole me suffira, Roh. Je sais que tu peux maîtriser tes impulsions.

— Vous avez ma parole. (Roh et Vanye se levèrent en même temps.) Je vous obéirai. Vous aurez ce que vous voulez. Tout ce que vous voulez.

Les lèvres de Morgane se pincèrent. Elle alla jusqu'au mur du fond, y appuya *Changeling*, prit sa cotte de mailles.

— Pas si vite... Vanye ? Il doit rester de la viande, du lait. Fais-le manger.

— Mes armes ?

Les yeux gris flambèrent.

— On te les rendra.

Elle déplia la cotte de mailles.

— Morgane kri Chya.

— Oui.

— Ce n'est pas vous qui m'avez entraîné loin d'Andur-Kursh, c'est moi qui suis parti, de mon plein gré. Ce n'est pas vous qui avez lâché cette horde – c'est moi, moi seul. Je n'accepte donc ni votre viande, ni votre hutte. Si vous insistez, j'obéis. Sinon, j'irai ailleurs. Je ne veux rien vous devoir, et je ne veux pas que vous me deviez quelque chose.

Elle sembla interloquée, puis écarta le rideau, fit signe aux *arrhas* qui veillaient un peu plus loin. Roh sortit, après s'être incliné devant elle. Morgane laissa retomber le rideau, mais demeura un moment sur le seuil. Vanye l'entendit jurer dans sa langue quand elle se retourna. Ses yeux fuyaient le Kurshin.

Il rompit un silence pesant.

— Vous lui accordez tout ce qu'il pouvait espérer.

— Mais toi, tu espères plus.

— Non, *liyo*. Je crains trop pour vous. Vous risquez votre vie en donnant ce que vous avez. Il peut vous tuer. Je ne le crois pas... mais il représente quand même un danger... et je connais vos sentiments – de plus en plus. Roh est mon cousin. Il m'a amené jusqu'ici sain et sauf. Mais... mais s'il est tenté, *liyo*, il est perdu. Je le sais. Et il le sait tout comme moi. Vous faites la plus belle chose que vous pouviez faire.

Elle se mordait les lèvres.

— Ton cousin est un homme brave, Vanye. Il faut l'admettre.

Elle enfila sa cotte avec une grimace excédée.

— Il aura une chance. Son arc. Si c'est comme la dernière fois, le reste est inutile. Je ne peux frapper les Shiuas que quand ils atteignent la colline. Le danger n'est pas mince.

— Ils sont prêts ?

— Certains ont remonté le Solet, un affluent qui coule au sud. Les troupes longeant le Narn ont

franchi l'eau au petit jour.

— Et vous laissez faire ?

Morgane pouffa.

— Qui ? Moi ? Je ne suis pas le chef, Vanye. Ce sont les *arrhas* qui laissent faire, au point que nous sommes pratiquement encerclés. Oh ! ils sont forts, mais leur tournure d'esprit les pousse plutôt à une simple défensive. Ils ne m'écoutent pas. J'aurais agi autrement, certes, mais j'étais trop faible. Je n'ai pu que les aider à tenir sur place. Pour moi, pas question de choix.

Sans répondre, Vanye prit son équipement.

Ils sellèrent les chevaux, ceux de Lellin et de Sezar comme le gris, chargèrent tout le matériel dont ils pouvaient avoir besoin dans le cas où il faudrait fuir. Les intentions de Morgane ? Elle n'en soufflait mot – mais Vanye n'oubliait pas le bilan qu'elle dressait : Nehmin, secteur encerclé par l'eau et la forêt, et les Shiuas maîtres des rivières contournant la colline.

Oui, un secteur boisé, qu'un Kurshin ne peut aimer : pas d'espace libre, pas de manœuvre possible. À quoi bon les chevaux, et à quoi bon un réduit trop peu élevé ?

Ils gravirent la pente pour regarder le chemin qui zigzaguait entre les rocailles, et atteignirent bientôt la prairie.

Vanye observa le cours d'eau d'un œil inquiet.

— On ne les voit pas.

— Oh ! c'est que nous les rendons prudents. Mais ça ne durera pas, hélas.

Obliquant vers la gauche, ils s'enfoncèrent sous bois – un secteur planté d'arbres géants. Une piste les guidait. Comme elle guiderait nos ennemis... songea Vanye. Il y voyait des empreintes de sabots toutes fraîches.

— Où allons-nous, *liyo* ? À quoi pensez-vous ?

Elle eut un geste fataliste.

— Les *arrhas* se replient, et je ne crois pas qu'ils hésiteraient à nous abandonner. À quoi je pense ? À Sezar et Lellin. Où sont-ils ? Ils auraient dû me faire un rapport. Je n'aime guère déplacer leurs bêtes – ils risquent de ne plus les trouver – mais je ne veux pas non plus les perdre. Ai-je le choix ?

— Ils sont... à épier les Shiuas ?

— En principe. Mais les *arrhas* ne sont pas où ils devraient être, chose qui m'inquiète.

— Roh non plus.

— Roh non plus... bien que je doute qu'il soit d'accord. Il est lui-même en danger, je le crains. Merir... Merir est l'homme à surveiller. Il est respectable, certes, mais tu sais que les gens vertueux peuvent nous combattre tout comme d'autres – et même avec plus d'obstination, et tout en étant sincères, car ce n'est pas l'égoïsme qui les pousse. C'est donc d'eux dont il nous faut nous méfier en premier lieu. Je suis celle que les Shiuas ont nommée, vois-tu ? Celle à laquelle on a le droit de résister, surtout lorsqu'on est un *arrhen*, qu'on protège un pays appelé Shathan... Bon, excuse-moi. J'ai mes idées noires, tu le sais. Je ne devrais pas te les imposer.

— Je suis votre homme, *liyo*.

Elle le regarda, avec une émotion qui venait tempérer son amertume.

Et soudain, au détour du chemin, ils virent un... non, une *arrha*, une très jeune femme, immobile dans un cadre de branches et de fougères.

— Où sont Lellin et Sezar ?

Elle ne fit qu'indiquer le chemin.

Morgane poussa à nouveau Siptah – mais lentement, car la piste zigzaguait. Vanye tourna la tête : l'*arrha* ne bougeait pas, sentinelle un peu trop visible.

Puis ils atteignirent un autre espace moins boisé où broutaient quelques destriers. Et il y avait là les *arrhendims* de Merir... ainsi que Roh. Le Chya se leva dès qu'il aperçut Morgane.

— Où est Merir ?

— Là-bas.

Roh montrait un point éloigné. Il parlait en andurin... rasé, nettoyé, redevenu le *dai-uyo* de jadis, d'autant qu'il s'était fait rendre son arc et son épée.

— Personne ne bronche. Il semble que les Shiuas progressent de deux côtés – mais les vieux sont toujours à palabrer. Si on n'agit pas, Hetharu nous atteindra au crépuscule.

Morgane sauta lestement dans l'herbe.

— Venez. Les bêtes sont bien ici.

Elle fixa la longue du gris à une branche, imitée par Vanye.

Les *arrhendims* ne faisaient que regarder.

— Venez ! intima-t-elle. (Et, d'une voix plus forte :) Suivez-moi !

Il y eut un flottement. Lerrel obéit, et Kessen, mais les autres hésitaient. Ce fut Sharrn qui les décida.

On aurait dit que Morgane connaissait le chemin – mais Vanye ne la lâchait pas d'un mètre, l'œil aux aguets. Il se méfiait de Roh, il se méfiait de cette piste tout à coup moins large. Malgré les moyens, les armes que possédait Morgane, il craignait l'embuscade, pour elle comme pour les six *arrhendims* marchant en file indienne.

Et soudain, dans le taillis même, il vit une suite de pierres grisâtres, de blocs dressés et couverts de lichens, qui formèrent bientôt une double colonnade entre les chênes.

Une double colonnade aboutissant à un dôme bas que gardaient deux *arrhas* – mais ils n'empêchèrent nullement Morgane d'approcher.

La voix venant de l'intérieur cessa lorsqu'elle franchit le seuil. Des torches éclairaient le dôme où les *arrhas* occupaient les bancs de pierre disposés en cercle. Au milieu : Merir. C'était lui qui parlait, et qui se tourna immédiatement, face à Morgane.

Mais un des *arrhas* n'en fut pas moins courroucé – un *Qhal* sans âge, décharné, voûté, plié sur un bâton. Il rejoignit Merir et, apostrophant la Chevaucheuse :

— Votre place n'est pas ici, dame ! Jamais nous n'avons vu une épée dans notre Conseil. Nous vous prions de vous retirer.

Morgane resta muette, et les *arrhas* montrèrent tous la même crainte... tous sans âge comme l'ancêtre au bâton.

— Si chacun discute pouvoir, nous sommes perdus, releva un autre. Mais certains veulent le pouvoir que nous possédons. J'entendrai l'étrangère.

— Seigneur Merir...

Morgane vint jusqu'au milieu du dôme, et Vanye derrière elle, puis les six *arrhendims* prêts à affronter le Conseil. Vanye eût préféré qu'elle ne s'éloignât pas de l'entrée. Les gardes... les *arrhas* ? Tous avaient sur eux cette énergie qui venait des Portes, il n'en doutait point. Mais qu'y faire ? S'il fallait tirer l'épée, elle aurait besoin d'un bras pour la protéger de dos... et il ne pourrait la protéger, vu le mouvement effectué par un de leurs *arrhendims*. En tout cas, Morgane s'adressa aux doyens d'une voix posée :

— Seigneurs, l'ennemi vous attaque. Avez-vous un plan de défense ?

Le *Qhal* au bâton secoua la tête.

— Vous n’êtes pas du Conseil.

— Vous refusez l’aide que je vous offre ?

Plus un mot, plus un bruit, sauf un léger choc – le bâton frappant le sol.

— Si vous refusez mon aide, je vous laisse, seigneurs. Et si je vous laisse, votre fin est certaine.

Alors Merir s’approcha d’un ou deux pas, tandis que Vanye se tenait prêt à tout – car le vieux seigneur savait. Merir savait à quoi Morgane faisait allusion : la destruction de cette Porte dès qu’elle aurait quitté le monde d’Azeroth – cette Porte, source même du pouvoir protecteur. Et Merir avait dû mettre les doyens au courant.

— Votre épée, noble dame, surpasse en puissance tous nos pouvoirs réunis. Mais elle reste une épée, un objet dont le rôle est de tuer, donc... donc l’œuvre d’un fou, une œuvre mauvaise. Il ne peut en aller autrement. Pendant quinze siècles nous nous sommes servis du pouvoir avec mesure, pour le bien commun. Et maintenant vous venez, saine et sauve grâce à ce même pouvoir, vous nous dites que si nous n’obéissons pas, vous tournerez cette force contre nous, vous détruirez Nehmin, vous nous laisserez affaiblis, face à un ennemi impitoyable. Mais si nous acceptons... qu’arrivera-t-il ? Que voulez-vous ? Nous vous écoutons.

Merir se tut, et nul ne demanda à parler.

Mais soudain, d’autres pas firent résonner les pierres du seuil. Lellin – et Sezar.

L’adolescent s’inclina devant son grand-père, puis :

— Vous m’aviez ordonné de revenir dès que les Shiuas auraient passé l’eau. Ils l’ont passée, noble dame. Ils vont nous attaquer.

Un murmure courut dans le cercle des *arrhas* – mais un murmure bientôt éteint, de sorte que le moindre mouvement était audible.

— Tu lui obéis donc... s’étonna douloureusement Merir.

— Grand-père... ne vous ai-je pas dit que j’allais surveiller nos ennemis ?

Merir en convint du geste, promena son regard à la ronde : Morgane, Vanye, les autres – les six qui accompagnaient la Chevaucheuse. Et tous les six – sauf Perrin – baissèrent les yeux, incapables d’affronter leur seigneur.

La voix de Merir trembla.

— C’est déjà notre fin. Vous nous proposez votre idée... votre idée ou rien. Nous pouvions vaincre ces Shiuas, comme furent vaincus les *sirrindims* qui nous ont attaqués, il y a bien longtemps. Mais maintenant l’ennemi pénètre chez nous, là où on ignorait ce qu’était une arme de guerre... et certains d’entre vous ont foi en de telles armes.

— Lellin Erirrhén nous a dit qu’il obéit à Morgane, seigneur, grinça le vieillard au bâton. Il n’agit plus que sur ses ordres, il n’écoute plus les nôtres.

Morgane répliqua d’une voix claire :

— Oui, il m’obéit, sans quoi je resterais dans le noir, à cause d’un Conseil mal inspiré. Et n’oubliez pas, seigneurs, qu’en me servant, Lellin et Sezar m’ont épargné le regret d’agir... autrement. S’ils m’ont servie, ils ne vous ont pas desservis.

La bouche du *Qhal* se crispa, ne forma plus qu’une ligne mince, mais le jeune *arrhendim* s’inclina devant lui, puis devant Morgane, et s’adressa de nouveau à son grand-père :

— Nul ne nous a contraints. Croyez-moi, grand-père, Shathan a besoin des *arrhendims*. Je vous en prie, sortez, vous verrez vous-même. L’ennemi est tout le long du fleuve, comme une forêt. (Il insistait, apostrophait Merir, le cercle des vieillards.) Vous verrez cette horde, cette... cette meute. Vous songez à l’intégrer, à conclure une paix équitable... comme avec les *sirrindims*. Mais voyez les Shiuas... je vous le répète : voyez-les donc !

— Un danger plus immédiat nous menace, affirma l’homme au bâton.

Il levait le bras – et l’énergie des Portes fusa entre ses doigts, baignant sa maigre silhouette, flot d’énergie qui faisait chanter l’air telle une corde sous l’archet d’un virtuose.

Puis le flot s’accrut. Un deuxième, un troisième *arrha* y joignaient leur propre part d’énergie, tant et si bien que les *arrhendims* se blottirent dans le fond du dôme.

— *Liyo...* grommela Vanye – et il tira son épée, car deux vieillards encadraient à présent le seuil où ils opposaient à toute fuite une barrière infranchissable.

— Cessez ! cria Morgane.

L’ancien frappa les dalles de son bâton dont l’air bourdonnant noya le bruit. Ses yeux à moitié aveugles ne cillèrent pas.

— Nous voilà six qui usons actuellement du Pouvoir. Et nous sommes trente. Livrez-nous le vôtre.

— *Liyo...*

Cette fois, Morgane saisit *Changeling* qu’elle garda néanmoins contre sa hanche. Vanye jeta un coup d’œil à la ronde. Les doyens... les *arrhas* terrifiés... et Roh. Roh blême, mais cloué au sol.

— Encore deux, dit l’ancien.

L’énergie bourdonnante devint intolérable. Morgane fit un pas.

— Songez-vous au résultat ?

— Oui. Nous mourrons. Nous sommes prêts. Le passage ouvert ici peut être la fin des ennemis de Shathan comme la nôtre. Mais vous... vous qui n’avez pas de motifs d’aimer Shathan... je pense que vous voulez vous abstenir. Un à un, nous augmentons cette force, cette énergie. Combien faudra-t-il d’*arrhas* pour créer le passage ? Nous le saurons sous peu. Vous ne pouvez nous échapper. Vos autres armes ? Nous sommes en mesure de riposter. Mais vous êtes libre de tirer cette épée, dont la propre énergie suffira à créer le passage. Il nous engloutira, et l’ennemi avec nous. En nous donnant votre épée, vous êtes sauve. Je le jure !

La force des Portes s’accrut un peu plus.

— *Liyo...* (C’est à peine si Vanye put s’entendre lui-même.) Votre petite arme...

Morgane resta muette, et il n’osa plus affronter le groupe des vieillards. Mais il observait toujours Roh, et Lellin et Sesar qui, bien qu’effrayés, ne bougeaient pas.

— Écoutez-moi, seigneurs ! cria Morgane. Nous perdons notre temps ainsi. Nous faisons simplement le jeu des Shiuas.

— Nous avons choisi, dit Merir.

— Vous me poussez à bout, donc ? Est-ce un piège conçu par vous, seigneur Merir ? Vous êtes adroit.

— Nous acceptons notre fin. Nous sommes vieux. D’autres reprendront le flambeau. Mais ce n’est pas nécessaire, à moins que vous ne prisiez le pouvoir avant tout. Si nous ajoutons une ou deux gemmes à notre faisceau, dame Morgane, le passage s’ouvre. Vous le sentez. Moi de même. (Il exhiba sa petite boîte.) Voici une autre parcelle de cette énergie dont nous disposons. Je pense qu’elle suffirait. Faut-il ?

— Assez ! Assez ! Oui, vous en êtes capable.

— Donnez-nous l’épée.

Morgane décrocha *Changeling*, la tint devant elle.

— Nobles *arrhas* ! Le seigneur Merir dit vrai... cette épée est maléfique. Il n’y en a qu’une au monde, et il n’est danger plus subtil. Votre pouvoir est collectif, il procède d’un groupe. Mais quiconque prend mon épée est seul à posséder le même pouvoir. Alors ? Qui veut prendre

Changeling ?

Pas un mot.

— Vous n’avez jamais vu une Porte ouverte, je crois. Vous n’avez jamais fait appel au Pouvoir dans son intégralité, car vous jugiez le passage périlleux. Vous faisiez bien. Dois-je vous en donner une preuve ? Mettez maintenant un terme au vôtre, et vous verrez. Vous verrez pourquoi Nehmin doit cesser d’être. La raison parle en vous, seigneurs, donc vous accepterez. Je ne veux rien. Je ne cherche pas une conquête. Je viens détruire Nehmin, que nous repoussions ou non les Shiuas.

— La folie vous tient ! s’écria l’homme au bâton.

— Laissez-moi vous montrer. D’abord, masquez vos gemmes. Si je ne puis vous convaincre, sachez qu’une seule agissant en même temps que *Changeling* peut répondre à vos desseins... et aux miens. Je voudrais que vous croyiez... que, comme vous, je suis prête à tout pour le but que je me suis fixé.

Le *Qhal* recula, désorienté. Merir eut un geste las.

— Elle est sincère. Chacun meurt quand il veut.

Et l’énergie libérée diminua plus brusquement qu’elle n’avait crû, les saphirs d’Azeroth renfermés un à un dans leurs petites boîtes. Quand la vibration eut cessé, Morgane tira *Changeling*... *Changeling* faite du même cristal, mais les gemmes n’étaient que d’infimes parcelles qu’on gardait entre les doigts sans le moindre mal. À présent, chacun voyait une lame dont un feu d’opale soulignait les runes, glaive de lumière au bout duquel béait le gouffre noir où hurlait un vent furieux. Un des vieillards cria, éclaira en plein, comme tous les autres. Puis Morgane pivota, et le vent mugit, fouettant torches, cheveux, robes et parois. Vanye s’éloigna d’elle, sans même s’en rendre compte, jusqu’au moment où il bouscula Lellin.

— Vous l’avez, votre passage ! scanda Morgane d’une voix plus forte que le vent. Il est ici, il vous attend. Regardez bien. Regardez ! Oserez-vous y ajouter le faisceau de vos gemmes ? Ajoutez-en une seule – *une seule* ! – et nous nous trouverons ailleurs, avec le dôme. Le déplacement d’air soufflera cette partie des bois et, comme vous le dites, presque tous les Shiuas. On peut même craindre autre chose, pour peu que l’énergie – toute l’énergie – s’infilte dans la mauvaise direction de la durée. Tel est le pouvoir avec lequel vos aïeux ont joué, avec lequel ils ont mêlé passé, présent et futur. Vous, vous le fragmentez, et à juste titre. La raison vous éclaire. Mais que feront vos enfants ? Et les enfants de vos enfants ? Supposons qu’un jour, un imprudent, un fou veuille aller plus loin ? Supposons que je vous laisse *Changeling*, et que l’un d’entre vous s’en serve ? On y a gravé les formules des Portes, le code d’ouverture des Portes. Cette lame est indestructible, sauf si elle est plongée à l’intérieur même d’une Porte, si les Feux d’Azeroth l’engloutissent. Qui veut prendre ma place ? Pour quelqu’un qui aime Shathan, pour quelqu’un disposant de *Changeling*, pour quelqu’un qui garde encore un peu d’honneur en lui, il ne reste qu’une voie : l’emmener loin de vous, et toujours plus loin, de monde en monde, à jamais. Sceller les Portes, l’une après l’autre. Vos légendes ne font-elles pas mention d’un grand malheur, d’un fléau ? Le même fléau a frappé, chaque fois qu’un homme a eu le Pouvoir – et il frappera à nouveau, et à nouveau. Il faut donc y mettre un terme. Répondez : qui veut mon épée ? Qui veut me remplacer ?

Morgane brandit *Changeling*, et le vent infernal fit rage. Roh était juste derrière elle, en cet instant – un Roh que Vanye ne cessait d’observer : immobile, des reflets d’opale dans ses yeux.

Et tout à coup, Roh prit la fuite, trompant Sezar, trompant Lellin, trompant les *arrhas* – ceux-ci trop effrayés pour bouger, d’ailleurs. Vanye s’aperçut alors qu’il tenait une épée, la sienne. Il vit ses compagnons, tous hagards, se tourna vers Morgane. Son bras pliait sous l’effet de cette énergie s’imposant aux muscles comme à la volonté. La sueur mouillait ses joues.

— Il faut sceller votre Porte. Laissez-moi vous délivrer de cette chose, laissez-moi obstruer le passage à jamais. Ce que vous pensiez faire n'est pas une sauvegarde pour Shathan. Mon épée... cette chose... n'aime pas la vie.

— Cachez-la, dit Merir d'une voix étranglée. Cachez-la.

— Vous comprenez donc ? J'ai toujours douté du bon sens de l'homme qui a façonné *Changeling*. J'en sais la force maléfique. Lui-même savait, et là réside peut-être la seule vertu d'une telle arme : une épée dit exactement ce qu'elle est, une épée ne vous abuse pas, ne vous leurre pas. Oui, non ? Pas de question : cette chose doit être détruite. Vos pierres, vos bijoux ont la même origine. Ils sont beaux, et ils vous trompent. Ils sont utiles, et ils vous trompent. Un jour, un fou les assemblera, et vous verrez. Regardez. Regardez bien !

Elle fit tourner *Changeling*, de plus en plus vite, et un véritable ouragan emplit le dôme, et le glaive d'opale devint blanc, et Vanye eut l'impression d'être au bord d'un gouffre, gelé par un froid atroce – tandis que les *arrhas* se cramponnaient à leurs bancs de pierre et que les autres étaient plaqués contre le mur, comme si un poids de chair humaine ne pouvait résister à une telle force.

— Assez ! cria le doyen.

Elle remit lentement *Changeling* au fourreau. Le mugissement cessa. Plus de gouffre noir, plus de glaive ardent... rien qu'un dôme où le vent avait soufflé tous les flambeaux, et un peu de jour venant du dehors. Et Morgane jeta l'épée aux pieds de Merir.

— Voilà l'effet du pouvoir que vous détenez, *arrhas*. Il suffit d'assembler vos petites gemmes. Vous ne le saviez pas ? Vous et moi sommes d'égal à égal. Et je vous livre la formule car, un jour ou l'autre, vous aurez à l'employer, quand un fléau vous menacera.

— Non !

— Ne dites pas non ! Oublierez-vous mes paroles ? Laisseriez-vous cette épée au fourreau quand les *sirrindims* vous attaqueront, quand les Hommes vous dépasseront en nombre ? Songez-y : tôt ou tard, un être maléfique s'en servira. Et *Changeling* n'est pas comme vos gemmes, qui mourront une fois la Porte scellée... Avec *Changeling*, on peut créer d'autres Portes, grâce aux formules et au code.

Il y eut un silence poignant. Merir et plusieurs *arrhas* pleuraient.

— Renoncez, insista Morgane. Ou bien quittez Nehmin, prenez la même route que moi, le même passage que moi. Je vous ai tout dit, je vous ai tout montré. Tant que votre Porte est ouverte, vous risquez de tomber dans le gouffre, vous risquez d'être victimes du leurre. Obstruez-la, obstruez Nehmin : les gemmes mourront, Shathan durera – sans rempart, mais intacte. Sinon, vous succomberez. Mais quel que soit votre choix, je n'aurai pas l'alternative : je dois emmener cette épée. Il n'y va pas que du sort de Shathan, il n'y va pas que de votre peuple, il n'y va pas que de votre planète. Le mal est à l'échelle du réseau des Portes. Et il est d'autant plus sournois quand on le croit maîtrisé. Vos gemmes sont plus redoutables que *Changeling*, car vous ne les voyez pas pour ce qu'elles sont : les fragments d'une Porte. Assemblez-les : elles causeront votre ruine... et la ruine des autres mondes.

L'ancien frémit, regarda ses compagnons, puis Merir. Lellin et Sezar pleuraient, à genoux sur les dalles et, deux par deux, leurs frères *arrhendims* vinrent se prosterner devant Merir.

— Nous entendons une grande vérité, dit celui-ci.

Une vérité que Lellin fut plus prompt à admettre. L'ancien hocha la tête, tremblant au point que son bâton heurta le sol. Il regarda tour à tour les *arrhas* ; nul ne fit d'objection. Alors, parlant à Morgane :

— Soit. Passez. Nous scellerons Nehmin derrière vous.

Morgane eut un long soupir, s'inclina. Au bout d'un moment, elle ramassa *Changeling* pour pendre le fourreau à son baudrier.

— Il nous faut vaincre les Shiuas qui nous coupent d'Azeroth. Hetharu nous menace toujours, seigneur. Que ferez-vous ?

Merir réfléchit.

— Nous tiendrons là où nous sommes, dit-il enfin. Et nous tiendrons Nehmin. Nehmin est assiégé. Nous pouvons quand même joindre les *arrhas* qui défendent la forteresse, pour qu'ils vous aident. Nous vous donnons sept jours. Gagnez Azeroth et passez, après quoi, nous scellerons Nehmin.

— Vous seriez vaincus, et la horde n'aurait plus qu'à envahir Shathan.

— Non. Nos pères se sont battus contre les *sirrindims*. Nous battons les Shiuas.

Morgane regarda tous ces vieillards dont elle scrutait les yeux. Des yeux qui ne fuyaient pas. Elle croisa les bras, quêtâ l'opinion de Vanye – mais le Kurshin ne voulut pas l'influencer.

— Acceptez plutôt mon aide, seigneur. Je ne vous laisserai pas seuls face à un fléau dont je suis responsable. Oui, Vanye et moi pourrions tromper les Shiuas, atteindre Azeroth en quelques jours. Mais leur meute, le long du fleuve... c'est avant tout mon affaire. Je ne vous laisserai pas exposés aux coups des Shiuas.

L'ancien s'approcha d'elle, courbé sur son bâton. Il s'inclina avec respect, et ses yeux fixèrent Morgane, comme s'il voyait dans les siens le gouffre des Portes.

— Vous avez dû... effectuer bien d'autres passages, noble dame.

— Oui, seigneur. Je suis vieille, très vieille.

— Beaucoup plus vieille que nous... je m'en doute. (Une main frêle chercha le bras de Vanye.) *Khemeis* d'une telle *arrhen*... votre destin nous navre... (L'ancien salua encore Lellin et Sezar, et tous les *arrhendims* – et, revenant à Morgane :) Vous avez la pratique des guerres. Nous, non. Vous pouvez nous aider. Nous accepterons votre aide.

— J'y mets une condition. Nous discutons du plan ensemble.

— Soit, acquiesça Merir.

— Vous pouvez joindre les défenseurs de Nehmin, dites-vous ? Eh bien, prévenez-les que nous y serons. Vous tiendrez cette butte comme ils tiendront Nehmin entre-temps. Seigneur Merir...

Morgane fit signe au vieillard de la suivre jusqu'au seuil du dôme. Mais une faiblesse la prit, et Vanye se hâta de l'épauler. *Changeling* vous exténuaît – corps et âme. Il le savait.

— Roh... bégaya Morgane. Où est Roh ?

Roh ! Dans cette presse, on l'oubliait.

Il n'avait pas fui. Ils le trouvèrent dehors, prostré contre un des blocs géants. Dès qu'il les aperçut, ses yeux exprimèrent son angoisse.

— Ils vous laissent donc partir... dit-il.

— Ils acceptent de sceller Nehmin. Ils ont choisi d'eux-mêmes.

L'angoisse du Chya se mua en stupeur. Il suivit Morgane comme un automate, sans un mot de plus.

Les chevaux n'étaient pas loin, sous la garde des *arrhas* – quatre *Qhals* vêtus de blanc dont l'expression montrait qu'ils ignoraient la décision prise. Ils ne s'inclinèrent ni ne bronchèrent, mais tous eurent le même coup d'œil inquiet, peut-être à cause d'un signe révélateur chez les *arrhendims*, comme chez Lellin et Sezar : l'empreinte d'un chagrin profond. Vanye les comprenait, maintenant, il comprenait cette muette tristesse des gens de Shathan ayant vu la fragilité du monde où ils vivaient.

Tristesse qui accablait surtout Merir.

— Seigneur, dit Morgane, il faut battre le rappel des *arrhendims*. Pour défendre cet endroit, nous aurons besoin d'eux. Le pouvez-vous ?

Merir fit oui de la tête, puis se tourna en direction du fleuve. Malgré l'écran des chênes géants, on entendait un tumulte, un piétinement sourd. Les Shiuas avançaient.

— Je voudrais les voir, noble dame.

C'était folie – mais Morgane elle-même ne refusa pas.

— Si vous voulez. Lellin, Sezar... ?

— Le tertre tient toujours, noble dame. Du moins, il tenait encore récemment.

Des *arrhas* veillaient sous bois, et plus loin dans l'herbe haute.

— Ne restez pas là quand les Shiuas attaqueront, leur conseilla Morgane. Vous ne pourriez que vous faire tuer. Cachez-vous avec les anciens.

Ils saluèrent, sans un mot. L'écouterait-ils ? Peut-être, ou peut-être pas. On perd son temps à essayer de convaincre les muets.

Mais là-bas, il y avait l'endroit à défendre, cette butte et cette piste zigzaguant jusqu'au sommet. Une butte dont se rapprochaient les cris des Shiuas qu'un simple écran de verdure dissimulait.

Ils grimpèrent à cheval, et Morgane les emmena de l'autre côté. Là, les blocs de granit abondaient, formant un éperon d'où on dominait les alentours.

Tel fut le point que Morgane choisit pour y laisser son gris, et tout le groupe la suivit, après avoir entravé les bêtes.

Vanye chercha Roh des yeux. Roh nouait la bride de son destrier à une branche. Il eût pu décamper, certes – et une moitié du Kurshin l'espérait du fond du cœur, alors que l'autre, également du fond du cœur, cette autre moitié qui aimait Roh, voyait bien pourquoi il n'en faisait rien : le seigneur de Ra-koris voulait retrouver son âme.

Mais il n'attendit pas Roh. S'immiscer dans sa lutte intérieure – non. Il s'éloigna de lui au contraire, pour suivre Sharrn et Dev entre les blocs.

La colline offrait une vue magnifique, car elle était plus élevée qu'il ne semblait d'en bas, plus élevée que les plus grands chênes en un point où la roche crevait le sol comme les doigts d'un squelette. De véritables mégalithes coiffaient donc cette crête – non pas l'œuvre des *Qhals*, mais celle du ruissellement des eaux. Morgane et le vieux seigneur s'y faufilèrent, invisibles de l'ennemi, ainsi que les *arrhendims*.

Vanye s'avança tout au bord pour rejoindre la Chevaucheuse. Il découvrit un panorama qui embrassait le cours du fleuve, très loin, jusqu'au fief *haril*, tant la perspective procédait d'une pente générale que l'œil avait peine à remarquer. De chaque côté les bois s'estompaient en un fond gris-bleu où s'insérait même la tranche courbe d'une clairière.

Mais plus près d'eux, une chose effrayante rampait. Lellin n'avait pas exagéré : on eût dit une nouvelle forêt surgie le long du fleuve – une forêt monstrueuse de piques, de vouges, de faux et de fourches dont le hérissément faisait peur. Ça et là on situait un noyau *khalien*, petit groupe identifiable aux cuirasses formées de plaques, et la plupart cavaliers, d'ailleurs, avec épées et

lances. Cette horde occupait toute la rive droite, d'où elle affluait par une dépression menant vers le terrain planté d'herbe haute. Ces pillards allaient d'un pas régulier, prudemment. Leurs chants, leurs jurons, semblaient sortir d'un seul gosier.

— Ils sont trop... chuchota Vis. Nous n'aurons jamais assez de bras à opposer. Et où trouver assez de flèches ?

— Et le temps matériel de toutes les tirer ? appuya Lerrel.

Morgane voulut mieux voir, mais Vanye la retint, bien qu'elle ne risquât guère d'être aperçue dans l'ombre des pierres levées. Elle eut néanmoins la sagesse d'obéir au geste du Kurshin.

— L'endroit n'est pas tenable, même si nous sommes assez. L'autre pente est trop étendue, et cette hauteur deviendrait pour nous un piège. Mais les Shiuas n'ont pas encore fermé le cercle. Si les *arrhendims* parviennent jusqu'à nous avant qu'Hetharu lance la meute, et si nous pouvons défendre Nehmin...

— Nous le pouvons ! s'écria Lellin. Il faut barrer la route de Nehmin, grand-père !

Merir secoua la tête.

— Nous ne saurons pas nous battre comme eux, à l'épée et à cheval. Chez nous, les esprits ne songent pas qu'à tuer... nous n'avons pas l'habitude de tuer.

— Mais il nous faut une aide, quelle qu'elle soit, pesa Morgane.

— Ne vous fiez pas...

C'était Roh, qui s'avancait soudain. Vanye prit son poignard et resta à trois mètres de Morgane, le dos contre un bloc.

— Écoutez-moi. Ne vous fiez pas aux apparences avec les Shiuas. Je les ai conseillés. Eh bien, tout le nord du pays shiua a obéi au jeune seigneur en moins d'une semaine. Il m'en a remontré.

— Quel est leur nombre, d'après toi ?

Roh fouilla des yeux la rive du fleuve, un peu gêné par le soleil et le vent.

— Ici, ils sont huit ou dix mille, car il doit s'en trouver cachés sous les arbres. Quant à ceux qui progressent de l'autre côté de Nehmin... je dirai trois fois plus. Et il y a ceux qui suivent le petit cours d'eau, au nord. Ils veulent nous acculer. Tout messenger essayant de passer est certain d'échouer. Le Prince d'Ohtij-in est là, avec ses Shiuas et ses Hiuas. Barrer la route de Nehmin ? Ce sont eux qui la barrent. Cette meute, bien visible... trop visible... est simplement destinée à nous tromper.

— Et les gués en amont du Narn ?

— Croyez que ç'a été le premier but des Shiuas. Le nombre total de la horde ? Les *Khals* eux-mêmes l'ignorent. Mais ils l'évaluent à cent mille – cent mille hommes de guerre, cent mille égorgeurs. Y compris les enfants. Ils ont déjà pillé Shiuan, massacré leurs propres frères de race pour venir ici. L'un des nôtres tombant aux mains d'une telle mauvaise graine sera abattu, même par un jeune. Ils ont la pratique du meurtre, du vol, du crime sous toutes les formes. Ils vous font la guerre, et ils la font d'autant mieux qu'ils vous croient impuissants.

— Dois-je écouter Chya Roh, noble dame ? demanda Merir.

— Oui, seigneur. Écoutez-le. Il ne veut que vous aider. Son pays fut comme Shathan, jadis... il l'était du reste encore plus avant l'époque où il est né. Un pays qu'il doit bien se rappeler... dans ses rêves. N'est-ce pas, Roh ?

Il soutint le regard de Morgane, mais se cramponna au bloc d'une main tremblante.

— Nul *arrhendim* n'aura plus de cœur que Roh à défendre vos bois, affirma-t-elle.

Les yeux gris du *Qhal* le fixèrent un instant, et des larmes faisaient briller les prunelles du Chya quand il releva la tête.

— Oui, convint Merir. Il est sincère. Il veut nous défendre.

D'en bas montait toujours le chant féroce des Shiuas, dont le volume s'amplifiait.

— Nous ne pouvons nous exposer davantage, souligna Vanye. *Liyo*, je...

Morgane recula – mais pas Merir, qui saisit sa petite trompe doublée d'argent – cette trompe de chasse d'un autre âge, toute bosselée au cours des siècles.

— À vos chevaux ! Moi, je dois signaler le danger. Nous respectons une loi insolite, amis venus d'ailleurs : ne pas nous servir de nos trompes en forêt. Mais bien que personne n'ait désobéi à cette loi depuis plus de quinze siècles, nous les portons toujours sur nous. Et vous voulez me faire appeler les *arrhendims*. À vos chevaux !

Morgane observa une dernière fois la meute d'Hetharu. Elle fit un signe affirmatif et s'éloigna, suivie de ses compagnons, sauf Lellin et Sezar.

— Nous ne pouvons les lâcher, releva Sharn.

— Il n'en est pas question. Que l'un de vous tienne leurs chevaux prêts. Nous aurons du mal à nous échapper.

Ils furent vite en selle.

Et tout à coup, il y eut comme une longue plainte dont la note devint bientôt le son clair d'une trompe : entre les blocs d'où ils étaient partis, Merir lançait son appel. À bout de souffle, il dut s'arrêter, confier la trompe à Lellin. Noyé d'abord – les Shiuas prenant cet acte pour une bravade le couvraient de leurs cris –, il gagna en force, produisit un écho que les roches répercutèrent.

Il y eut même une trêve au tumulte des guerriers d'Hetharu, tellement la trompe s'imposait.

Puis, très loin, une deuxième trompe répondit, note ténue, aussi faible qu'un vent léger. Et une nouvelle clameur la domina.

— Venez ! cria Morgane.

Cette fois, Merir quitta l'ombre des rochers, aidé par Lellin et Sezar.

Vanye guida la jument blanche dont il lui remit les rênes et, toujours aidé par Lellin, le vieillard monta en selle. Après quoi les Kurshin et les *arrhendims* foncèrent prendre leurs propres chevaux pour suivre Morgane.

Ils galopèrent, à l'abri des chênes ou dans l'herbe haute quand ils devaient contourner une bosse. Brusquement, à droite du sentier, où la butte s'inclinait en pente douce, d'autres cris. Les cris d'une deuxième troupe, en dessous d'eux.

« *Angharan ! Angharan ! Angharan !* » Ainsi nommaient-ils leur ennemie – Morgane-la-Mort.

Et un éclair pourpre jaillit des doigts de la Chevaucheuse, en même temps que Perrin tirait une flèche.

Plusieurs Shiuas tombèrent, mais Morgane ne voulait pas le contact. Quant à Vanye, il se glissa entre elle et l'ennemi, courbé sur l'encolure de son destrier, afin d'offrir une moindre cible aux flèches des petits brigands du marécage. La piste était devant eux. Ils s'y lancèrent, sans s'inquiéter de la forte pente, sans freiner cette course des bêtes à la fois souples et rapides.

Les Shiuas n'avaient pas encore atteint le sommet du tertre. Dès qu'elle fut en bas, Morgane mena Siptah droit vers les chênes, droit vers le layon que cachait la forêt, et Vanye risqua un coup d'œil par-dessus son épaule. Une meute les talonnait – piétaille et hommes à cheval, visages nus et heaumes grimaçants, simples coiffures et casques d'airain, piques, fourches, vouges et lances.

Sharn, Dev, Perrin, Vis, Roh – l'arrière-garde – leur envoyèrent une volée de flèches. Lerrel, Kessen protégeaient Merir, car Lellin et Sezar étaient sans armes. Bien vulnérable, cette escorte. Mais sous les flèches qui pleuvaient dru, la horde montrait maintenant moins de fureur.

Vanye tira son épée. Lui et Morgane allant devant, à quoi bon son arc s'il fallait se battre au

corps à corps ? D'ailleurs, Morgane s'éloignerait, de crainte de le tuer – comme elle avait, jadis, tué un fidèle compagnon. *Changeling* et l'arme noire exigeaient un espace vide autour d'elles, surtout l'espace qu'occupe un *ilin*, à gauche de son seigneur, du côté du bouclier. Pour le moment, Vanye y restait, éperonnant sa bête, alors qu'ils fonçaient au triple galop et que la prudence s'imposait comme une attaque de flanc. Des branches l'éraflaient, les chevaux trébuchaient aux hasards d'une pierre, d'un trou, d'un coude. Mais la meute shiua qui connaissait mal le pays, qu'encombraient en outre casques et vouges, ne put suivre : bientôt, Vanye ne l'entendit plus derrière eux.

Soudain, une tache blanche. Morgane n'eut que le temps de freiner la course du gris. Une tache... non, deux taches. Deux très jeunes femmes. Deux *arrhas*, dont les gestes signifiaient : *route libre*.

— Venez ! leur dit Morgane. Ici, vous êtes inutiles. Toutes vos gemmes réunies ne peuvent rien contre cette meute qui nous traque.

— Obéissez ! appuya Merir. Montez. Nous aurons besoin de vous tous.

Lellin et Sezar s'en chargèrent, eux qui, n'ayant pas d'armes, étaient peu aptes à se battre. Les jeunes *arrhas* s'installèrent donc en croupe, et Morgane repartit à fond de train pour laisser derrière elle la clairière – un train moins rapide lorsqu'elle prit une direction l'éloignant du dôme.

— À gauche !

C'était la première fois que Vanye entendait une *arrha* – mais celle montée avec Sezar indiquait bien la gauche, et Morgane y lança Siptah.

Cette nouvelle route s'élargit peu après, sous des chênes géants, offrant un terrain meilleur, propice aux chevaux.

Ils pouvaient désormais galoper, crocheter jusqu'à ce que la fatigue eût raison des bêtes. Hetharu semblait avoir perdu leur trace. Ils ralentirent, reprirent le galop, ralentirent encore afin de ne pas crever les chevaux.

Et tout à coup, une plaine nue succéda aux bois, un espace à la vue duquel Vanye oublia le danger imminent. Il voyait deux collines, dont une, la plus éloignée, formait un bloc abrupt – deux collines, les seules émergeant d'un paysage plat limité par un horizon que le crépuscule teintait de rouge. Et, coiffant ce bloc, un château, une forteresse cubique, comme toutes les forteresses bâties par les Anciens aux points clés de leur empire trans-temporel.

Nehmin.

Mais, devant Vanye, devant Morgane, d'un bout à l'autre de cet espace défriché, il y avait les troupes du Prince d'Ohtij-in. Le gros de ses armées. L'œil distinguait des taches brillantes qui montaient vers la forteresse, taches infimes en regard du nombre d'Humains dont la brume du soir estompait le flot.

Morgane fit halte à l'abri des derniers chênes. L'angoisse marquait rarement ses traits, mais cette fois, on lisait bien sa pensée. Une telle multitude autour de Nehmin était comme la multitude des cailloux le long du fleuve. Multitude grise, multitude houleuse battant la forteresse tel l'océan de Shiuan rongeant les côtes d'un pays condamné à s'engloutir, pieuvre humaine dont les tentacules cherchaient à atteindre le sommet, l'énergie des Portes.

— Évitions l'endroit, *liyo*, conseilla Vanye. Être coincé... être pris entre deux feux ne me plaît pas.

Elle fit volter Siptah, tournant le dos aux Shiuas, face à la forêt – et chacun put percevoir à nouveau le bruit de la meute des poursuivants.

— Hetharu nous cerne, mais nous sommes là. Ses troupes affluent par les trois rivières. Dans l'immédiat, les *arrhendims* nous manquent. Nous ne les aurons pas d'ici des jours... oui, *des jours*.

Merir baissa la tête.

— Notre combat est inégal. Nous ne pouvons lutter qu'isolément...

— Et être vaincus isolément, ragea Vanye. Quelle folie, contre ce nombre d'égorgeurs !

— Même les Shiuas ne peuvent tuer tout le monde, objecta Sharn. La forêt résiste. Mais il faut du temps. Les premiers mourront... nous, des milliers d'autres. Mais c'est notre pays, notre forêt. Elle ne tombera pas aux mains d'un prince venu d'ailleurs, d'un prince qui ne songe qu'à tuer.

— Et Nehmin ? rappela Morgane. Un assaut en règle, une masse d'hommes suffisante, et c'en est fait. Toutes vos gemmes elles-mêmes n'y pourraient rien. Songez-y, seigneur : des brutes ignorantes, des assassins libres d'employer l'énergie des Portes à tort et à travers ? Jamais ! Je ne resterai pas les bras croisés, je ne resterai pas inactive. Par où accède-t-on à la forteresse ?

— Il y a trois collines, qu'on ne voit pas d'où nous sommes. D'abord, la Petite Corne, à côté de la plus haute. C'est une première forteresse sous laquelle passe la route menant au point clé. Puis cette route monte jusqu'à la Corne Noire, puis jusqu'à Nehmin. Avant d'être rejoints, nous ne pouvons guère atteindre que la plus proche de nous – celle-ci, devant, la Butte Blanche.

— Eh bien, gagnons la Butte Blanche. Vous aurez du moins fait quelque chose.

— L'ennemi reconnaîtra votre cheval de loin, l'avertit Roh. On n'en trouve pas deux comme lui, dans un camp ou dans l'autre.

Morgane haussa les épaules.

— J'en prends le risque.

Ses yeux exprimaient une méfiance soudaine. Était-ce l'idée que Roh se trouvait maintenant armé ? Roh derrière elle, prêt à la tuer sans qu'elle puisse l'en empêcher ?

Mais leurs poursuivants approchaient toujours, et Morgane piqua des deux, gardant la tête de façon à ne pas s'écarter des bois.

Elle voulait interposer la Butte Blanche entre eux et Nehmin. Vanye eût fait de même : courir sus aux Shiuas, mais obliquement, pour être hors de vue le plus longtemps possible.

— Ils nous rattrapent ! cria Kessen.

Le Kurshin regarda. C'était vrai : les premiers cavaliers surgissaient d'entre les arbres. En désordre. Ils coupaient droit, ils voulaient barrer la route à Morgane.

Mais elle déjoua cette manœuvre d'un brusque crochet, et fila en direction de la Butte Blanche.

— Vite ! Au galop, Lellin, Sesar, Merir ! Nous nous occupons des Shiuas. À tout à l'heure ! Les autres, avec moi !

Bien joué ! jubilait Vanye. Les cinq sans armes pouvaient prendre du large. Quant aux neuf armés, ils disposaient d'un couvert sous lequel ils ne craignaient point un assaut improvisé. L'arc ? Non... pas l'arc. Un Kurshin est piètre tireur, à cheval. Un guerrier du Clan Nhi préfère l'épée, et il se bat aux côtés de sa dame. Déjà, Perrin et Vis, Roh, Sharn, Dev, Lerrel et Kessen expédiaient leurs flèches, tandis que l'arme noire de Morgane fouettait d'un trait pourpre le front des Shiuas. Plusieurs tombèrent en criant, malgré quoi une poignée passa – casques d'airain, lances, piques, vouges – ainsi qu'une piétaille essoufflée : les petits noirs du marécage.

Cette charge arrivait. Vanye plongea pour éviter une première lance, basculant dans le meilleur style nhi, et son brave cheval tint bon lorsque, redressé, il pointa à son tour. Le guerrier vit venir la mort – un *Khal* aux yeux fous, incapable de ramener sa lance, d'autant moins que le Kurshin perçait sa défense. Puis l'épée troua la gorge non protégée, et le *Khal* fut renversé par-dessus la croupe de sa monture sous l'impact.

— *Ho-ô !*

Un cri, un moulinet fauchant un casque d'airain... Roh ! Pas habitué aux combats de plaine, le Chya – mais Vanye ne voyait qu'une selle vide là où un autre *Khal* s'apprêtait à l'embrocher.

La meute ne pliait pas encore. Un éclair rouge freina un attaquant qui oscilla sur sa selle. Comme Morgane ne manquait jamais son homme, Vanye comprit qu'elle le lui laissait. Il chargea l'infortuné dont le visage disait l'horreur d'être vaincu par un ennemi doté de moyens qui rendaient toute garde inefficace. Vanye l'étendit raide et rejoignit Roh aux prises avec les hommes du marécage. Ceux-là, l'arme noire de la Chevaucheuse suffit à les débander quand elle tailla dans leur masse hurlante, jusqu'au moment où ils jonchèrent le sol. L'herbe brûlait – bientôt éteinte par le piétinement des fuyards à mesure que la panique gagnait les Shiuas. Mais ni l'*arrhen* ni Morgane ne faisaient trêve, flèches de bois et flèches de feu rattrapant les vaincus.

Vanye jeta un œil à la ronde. Il vit Roh, très pâle, les traits durcis, figé sur place... puis Lerrel – Lerrel inerte entre les bras de Kessen. À voir le sang qui les couvrait tous les deux, le jeune *Qhal* ne pouvait qu'être mort. Oui : mort éventré.

Comme il regardait, Kessen bondit tout à coup, décocha trois flèches à la suite en direction des Shiuas. Tir aveugle : il pleurait.

— À cheval, *khemeis* ! cria Morgane. À cheval, tous ! Votre seigneur a besoin de vous !

Sous le poids du chagrin, Kessen n'obéit pas immédiatement. Mais Sharrn l'appela à son tour, et il réagit enfin, laissant le mort parmi les morts. Il n'était pas aguerri, Kessen. Vanye le plaignit – et pensa que deux de leurs compagnons – les *arrhas* – n'avaient pas de montures... non, une seule, Perrin ayant pris le cheval de Lerrel.

D'ailleurs, Roh était là, tirant un bai shiua. Ils foncèrent à bride abattue, galopade folle pendant laquelle Kessen tourna plus d'une fois la tête.

Et Vanye voyait grandir la Butte Blanche, et Morgane poussait Siptah, et le gris dévorait l'espace, semait tous les autres, même l'alezan, et le Kurshin ne pouvait qu'observer cette colline inquiétante, cette forme de relief étrange posée sur un terrain plat. Et il eut froid dans le dos, tellement on aurait dit que la Butte Blanche allait leur barrer la route.

Morgane voulait faire halte hors de portée de flèche, alors que Merir était presque rendu malgré deux chevaux trop chargés. Siptah réduisit néanmoins l'écart, tout comme l'alezan. Elle eut gain de cause : Merir comprit son intention. Lui et le groupe de tête s'arrêtèrent, leurs montures à bout de souffle.

— Lerrel... gémit-il.

Oui... Lerrel manquait – tout le drame des *Qhals* mourant sans postérité... Vanye regrettait Lerrel, certes, mais l'autre, le *khemeis* en larmes ? Vanye ne pouvait rien pour Kessen...

— À cheval ! intima Morgane aux jeunes *arrhas*.

Elles mirent pied à terre et Sezar les aida à grimper sur les bêtes qu'on leur offrait. À la façon dont chacune prit les rênes, on voyait bien qu'elles n'avaient jamais fait d'équitation.

— Nous resterons près de vous, leur dit Roh. Tenez simplement vos rênes, ne les tendez pas. Cramponnez-vous si vous avez peur de tomber.

Pour avoir peur, elles avaient peur ! Se cramponner ? Elles se cramponnèrent tout de suite, alors que les chevaux partaient au pas. Vanye grommela un juron, leur montra comment faire. Pauvres petites *arrhas*... iraient-elles loin, dans la bataille, face à un mur de vouges ? Il chercha des yeux Roh, qui lui lança un regard sombre.

— Lerrel a ouvert la liste, cousin.

Ce n'était pas une prophétie, vu l'issue certaine d'un corps à corps pour les *arrhendims* sans épées ni cottes. Seuls, Roh et Vanye supporteraient le choc – et Morgane. Il vint à sa gauche, autant par habitude que par volonté. À présent, l'œil ne pouvait plus fuir l'objectif – cette forteresse de Nehmin, au-delà d'une nappe grise, estompée, qui occupait tout l'horizon visible. En fait, les Shiuas

ne remarquaient pas leur chevauchée, ou bien ils n’y voyaient rien d’insolite – rien qu’un groupe allié rejoignant l’ost – n’ayant d’ailleurs pu voir l’escarmouche à cause de l’écran que formait la butte. Et même ? Un petit groupe ne semblait guère une menace.

— Regardez ! s’écria une des *arrhas*.

Elle montrait la Butte Blanche, au sommet de laquelle brûlait un feu – un signal ! – dont le vent chassait le panache de fumée.

Un panache suffisant à ameuter les Shiuas.

Leur tumulte évoqua une tempête, comme leur nombre évoquait un océan humain, spectacle incroyable, même aux yeux d’un *ilin* d’Andur-Kursh. Un océan, tout ce que contenait l’ost du Prince d’Hetharu, tout ce qui grouillait sur la plaine d’Azeroth, tout le peuple de Shiuan... du moins, toutes les épaves de Shiuan, monde englouti. Cette fois, Vanye voyait foncer vers Morgane une armée à cheval, coiffée, masquée d’airain, dont chaque homme pointait une vouge ou une lance.

Espérer ? Folie. Les noirs du marécage hua lâcheraient peut-être pied, reflueraient peut-être en désordre, mais les *Khals* tiendraient bon, les *Khals* savaient, les *Khals* attaqueraient, ils attaqueraient Morgane, objet de leur haine. Sus à Morgen-Angharan – vous êtes cent, deux cents, trois cents... vous êtes le double de front ! Foncez, criez, hurlez victoire !

Une jument. Une bête superbe... Merir sur sa jument, la seule qui puisse rejoindre Siptah et l’alezan... Merir parle :

— Tous derrière, vite ! Derrière. Les *arrhas* et moi sommes à notre place. C’est à nous ou jamais.

Morgane obéit, et Vanye, qui ne put réprimer un frisson, car le vieux seigneur allait au-devant des Shiuas, lui et ses *arrhas*, si frêles d’aspect sous leurs toges. Et comme ils se déployaient face aux lances, l’énergie des Portes fusa tout à coup entre eux, une énergie telle, qu’une des jeunes femmes tomba rudement dans l’herbe. Mais l’autre, celle qui avait le destrier de Lerrel, resta à hauteur de Merir.

Sa compagne se mit debout, plus ou moins étourdie du choc. Elle saignait, elle tremblait, on aurait dit un enfant – que Vanye cueillit, Vanye galopant bride abattue, exploit qu’un Kurshin peut réaliser, empoignant l’*arrha* pour la coucher en travers du cheval. Morgane n’aima point une pareille prouesse, et il lui jeta un coup d’œil farouche.

— Suis-moi ! Laisse-la s’il le faut, mais suis-moi !

— Tiens bon !... gronda Vanye.

Il ne pouvait mieux dire, mieux faire, d’autant que l’alezan peinait sous une charge doublée. Mais la frêle *arrha* fit des pieds et des mains pour se redresser – et même du poing – jusqu’au moment où il s’aperçut qu’elle tenait encore la gemme, qu’elle voulait lui montrer cette masse d’énergie. Et elle avait mal. Il remit son épée au fourreau, empoigna la fille, la planta assise, bien que le contact du cuir de la selle fût douloureux. Puis, Vanye penché à droite et elle à gauche – quel cran même s’il était capable de maintenir leur équilibre ! – elle améliora sa position. L’alezan galopait de bon cœur – un faux pas, tout au plus – et, à l’instant où elle se trouvait bien d’aplomb, l’*ilin* ressentit un vertige. Le vertige que provoquait le voisinage immédiat d’une Porte : la jeune femme dardait l’énergie du joyau.

Il comprit ce qu’elle voulait, poussa le cheval, à coups d’éperon, à fond de train. C’était oublier l’ordre donné par Morgane, un oubli dont il se rendait coupable en de rares occasions ; c’était se mettre entre Merir et l’autre, le temps qu’un quatrième les rejoigne. Un quatrième qui... oui, bien sûr !... qui était Morgane.

Le souffle manquait à Vanye, et son alezan trébucha quand il atteignit enfin cette zone d’énergie, mais la petite *arrha* ne lâchait pas prise, au contraire. Il chassa les gouttes de sueur qui le gênaient,

cloué face aux Shiuas, aux lances, aux piques, aux vouges pointées telle une forêt qu'eût courbée un vent d'enfer.

Impossible ! Ils ne résisteraient pas au choc. Question de bon sens, même si l'épouvante des Portes régnait autour d'eux. *Changeling* ? *Changeling*, venant s'ajouter à l'énergie de Shathan ? Il frémit. Mais Morgane ne sortait pas son épée du fourreau. Elle n'employa qu'une de ses petites armes dont le trait de feu fouailla les Shiuas – impitoyable aux bêtes comme aux guerriers. Tout un rang fut fauché. Le deuxième y buta, et d'autres contournèrent les cadavres. Certains tombaient, mais pas assez. Vanye vit les lances à dix mètres de Morgane.

Penché de côté pour ne pas être atteint par l'énergie, il vit encore tomber les casques d'airain au point où tous les faisceaux convergeaient. Mais, plus près, quelques Shiuas étaient indemnes – et d'ailleurs, plus ou moins ébranlés, ils ajustaient mal leurs coups. Vanye ne pouvait qu'esquiver. Tandis qu'il se courbait, afin de mieux protéger la petite *arrha*, une lame s'abattit sur son casque. L'alezan plia, résista quand même à l'impact. Ils foncèrent par-dessus morts et mourants. D'autres épées, d'autres chocs – et Vanye prit du champ. Les chevaux galopèrent, Morgane en tête, Morgane qui laissait la bride à Siptah, Morgane chargeant les piétons, les Hommes de la Boue. Ils voulurent tenir, pointèrent leurs piques – et cette fois, *Changeling* fut tirée. Même aussi loin, son énergie eut raison du Kurshin, comme de l'alezan. Puis... plus rien. Morgane et la petite *arrha* faisaient trêve. Il se crut sauvé.

Non, pas sauvé ! Un appel lancé d'une voix rauque... une mise en garde... Le temps d'expédier la petite *arrha* au sol, d'effectuer un demi-tour en ne formant plus qu'un avec l'encolure du cheval... Roh ! Roh, et Lellin... et un Shiua dont il ne vit que les jambes au moment même où l'homme basculait. Mais d'autres suivaient. Redressé d'un coup de reins, Vanye tira son épée non sans que l'alezan eût d'abord buté contre un cadavre.

D'autres... un autre, surtout.

Hetharu, flanqué de trois seigneurs dont les cuirasses brillaient. Soit. Il affronterait Hetharu. Mais déjà Roh s'interposait, épée contre épée, armure contre armure, et Vanye n'avait plus qu'à charger l'ennemi situé à droite. Le Shiua eut un cri de haine en tirant au corps, attaque à laquelle répondit un coup de pointe qui lui troua la gorge. Vanye l'identifia au dernier moment : l'éphèbe, le giton d'Hetharu... Écœuré, il chercha les autres – mais deux flèches arrhendéennes l'en privèrent. Et Roh n'avait pas besoin d'aide ! En quelques images brouillées, Vanye vit le corps sans tête du Prince d'Ohtij-in rouler à bas du cheval, puis il se vit lui-même au milieu d'une jonchée de cadavres, de destriers tués, de spectres qui commençaient seulement à remuer... et un peu plus loin les *arrhendims*... et plus loin toujours, le gros des Shiuas.

Morgane ? Il l'aperçut bientôt, avec Merir, au centre d'une zone nettoyée, comme il aperçut les fuyards. *Changeling* flambait sur un fond de crépuscule, et cette vue provoqua une résonance douloureuse dans ses muscles, car il savait ce qu'il en coûtait de brandir l'épée maudite.

Mais... l'autre ? Il fit voler son cheval, et une honte le prit quand il reconnut la petite *arrha*, la toge en lambeaux que des traînées rouges souillaient. Relevée tant bien que mal, elle tâchait d'amadouer un pie affolé. Mais il se déroba, et elle ne pouvait trouver l'étrier. Il fallut que Sezar intervienne, qu'il la hisse par-dessus le dos du pie. Vanye rallia tout son monde, et ils galopèrent à nouveau. Il voulait coller au train d'enfer de Morgane, car l'ost d'Hetharu se reformait. Leur champ libre risquait d'être submergé.

Morgane ne s'occupait pas d'eux. Dès qu'elle les vit lancés, elle chargea la piétaille, et les noirs s'égaillèrent à l'approche de Siptah. Leurs flèches avaient beau grêler, aucune ne portait, et le tir cessa.

Maintenant, la Petite Corne masquait l'horizon dans les feux du soleil pourpre. Une chaussée y conduisait, et d'autres hommes s'enfuirent, mêlés à une poignée de Shiuas, quand ils reconnurent Morgane. Plus d'un traînard perdit la vie, escamoté par le gouffre béant à la pointe de *Changeling*. Ils abandonnaient piques, vouges, arcs, frondes, dégringolaient jusqu'en bas, entre les blocs.

Une arche monumentale s'ouvrait devant Morgane. Y faisaient suite une voûte sombre, une deuxième arche, et le prolongement de cette route qu'estompait le crépuscule. En somme, un abri resserré, que Morgane et le vieux seigneur des bois atteignirent, puis Vanye et les *arrhendims*, d'un élan suprême, alors qu'une nouvelle grêle de flèches tombait autour d'eux. Ils pénétrèrent sous le refuge, où ils ne trouvèrent âme qui vive – forteresse dont aucune porte n'était intacte. Les chevaux glissaient sur le sol dallé, au milieu d'échos que renvoyait l'imposante voûte – mais chacun pouvait reprendre souffle. Vanye dénombra ses compagnons : Roh... Lellin et Sezar... Sharrn, Kessen, Perrin... la petite *arrha* – seule – et Vis, Vis que Perrin vint étreindre, muette de bonheur, bien qu'elle fut en sang.

Les larmes ? Elles mouillaient les joues du vieux Sharrn.

— Dev n'est plus là, Kessen. Toi et moi, nous irons côte à côte, à présent.

Et Kessen, d'un ton ferme :

— Toi et moi, *arrhen*.

Morgane fit pivoter le gris pour observer les Shiuas. Ils montraient un peu moins de hâte, ils avaient ralenti. Malgré le choc subi, elle saisit le fourreau de *Changeling*, y remit le glaive, rengainant son mortel éclat bleu. Une seconde de plus, elle tombait. Vanye n'eut que le temps de mettre pied à terre, de la recevoir dans ses bras.

— Je n'ai rien... rien, dit-elle tout bas – mais la sueur perlait à son front.

Accroupi, il la garda contre lui. Elle cesserait bientôt de trembler. C'était une réaction, l'effet causé par *Changeling*. Quant aux autres, ils s'allongeaient, ne pensant qu'à cette minute où ils pouvaient s'octroyer une halte. Merir était à bout, presque... la petite *arrha* pleurait, elle se voyait seule, désormais... seule comme Kessen, comme Sharrn.

Tout à coup, Morgane tressaillit.

— Les Shiuas... le portail... il faut fermer... Je veux...

— Non, laissez-moi faire.

Le Kurshin se leva, gagna l'entrée de la forteresse. Démoli, le portail... les deux portails. Obstruer ces brèches ? Avec quoi ? On ne voyait que des planches brisées, trop courtes ou trop minces. Il explora des yeux l'espace situé au-delà du deuxième, du côté sommet. Rien que la route. Une route en zigzag, qu'estompait le crépuscule. Pas l'ombre d'un Shiuas.

— Lellin...

La voix de Morgane... puis un raclement... Morgane était contre le premier portail, celui par lequel on accédait à la forteresse. Elle voulait le fermer – c'est-à-dire, pousser un des battants. Elle appelait Lellin, et Lellin vint, et Roh, et Sezar, bien qu'ils fussent fourbus. Au loin, dans la grisaille d'Azeroth, les Shiuas massaient chevaux et archers, piquiers et piétons, Humains et sangs-croisés, une horde qu'on fouaillerait plus qu'on ne mènerait.

— Ils y viennent, dit Roh. Une attaque en grand style... toutes leurs forces réunies. Ils auraient dû y songer bien avant. Trop tard pour le Doux Prince d'Ohtij-in... Mais ils ont un nouveau chef – un *Khal* qui ne comptera pas ses tués.

— Il faut tenir ! insista Morgane.

Leurs gonds brisés, les battants, épais de quinze centimètres à la tranche, raclèrent le sol et penchèrent dangereusement quand chacun mit toute sa vigueur à les faire pivoter. Puis ils fermèrent

l'autre portail, dont un des battants tournait trop bien, celui-là, sur un gond intact. Mais le lourd panneau racla lui aussi les dalles et se mit en place, ne laissant plus filtrer qu'un rai bleuâtre.

— Cette poutre... (Roh désignait une des épaves jonchant la forteresse : une grume tout juste équarrie.) Le bélier des Shiuas, je pense. Il peut servir de cale.

Effectivement, on n'aurait pas trouvé mieux. Ils eurent peine à remuer un tel poids, néanmoins et, d'ailleurs, les deux portes ne tiendraient pas contre d'autres coups de boutoir. On eut beau les renforcer encore, elles n'étaient qu'échardes et fentes. Un homme seul eût démoli le misérable obstacle. Il cédait en trop d'endroits.

Vanye hocha la tête, s'appuya à un battant.

— Inutile d'y compter.

Les yeux de Morgane... Morgane pensait comme lui, visage tendu, nimbé d'un jour crépusculaire que laissait passer leur barricade...

Et Morgane parla :

— Si les Shiuas qui se trouvent sur cette colline ne nous ont pas déjà attaqués, je n'y vois qu'une raison : ils ont vu ceux d'en bas se préparer. Ils espèrent leur venue, ils espèrent nous prendre entre deux feux. Si nous ne les en empêchons pas, ils défonceront les Portes de Nehmin. Je n'ai plus le choix, Vanye. Pas question de tenir ici !

— Ceux d'en bas nous talonneront avant même que nous approchions ceux d'en haut.

— Alors ? Nous baissions les bras ? Nous nous rendons ? Moi, j'attaque !

— Ai-je dit le contraire, *liyo* ? Je vous suis.

— Eh bien, à cheval ! La nuit tombe. Faisons vite !

— Votre épée ? Vous ne pouvez pas la garder, elle vous tuerait. Donnez-la-moi.

— Non ! Je la garde tant que je peux. Si près d'un point clé, je... je crains davantage. Je me méfie de *Changeling*. Il est des dangers que d'autres... qu'un autre ne décèlerait pas... des dangers qu'on décèle uniquement au son, au poids... une limite de tolérance. Si... si *Changeling* t'est remise, écarte-toi des gemmes... ne reste pas trop près d'elles. Et si quelqu'un libère l'énergie amassée dans la forteresse... je souhaite que tu le sentes à temps. À elle seule, mon épée pourrait fendre en deux cette butte. (Morgane quitta d'un bond le portail, prit les rênes de Siptah.) Tu me suis !

Leurs compagnons les imitèrent – tous à cheval malgré la fatigue, tous ayant choisi. Et elle les regarda, sans mot dire. Elle regarda Roh, surtout – un long regard qui était probablement le reflet de sa pensée, un regard englobant Nehmin et le Chya.

Roh affecta de regarder ailleurs, de regarder le portail. Leur pauvre barricade ne pouvait arrêter le bruit féroce d'une horde rendue presque en bas de la route, à en juger par le volume.

— Je peux les amuser un certain temps, de façon qu'ils ne puissent se servir d'un bélier. Ils ne vous talonneront pas, vous aurez une meilleure chance.

Roh ? Vanye eût préféré autre chose, mais Morgane acquiesça :

— Oui. J'accepte.

— Cousin ! Tu y laisseras la vie, tu ne pourras pas te replier, tu ne...

Un voile assombrit les yeux de Roh.

— Tu es bon, cousin, tu t'inquiètes pour moi. Mais je ne vous suivrai pas quand ma place est ici. Et puis, je crois que là-haut, devant Nehmin... je romprais mon serment. Ma place est ici... et en outre, tu sous-estimes mes dons d'archer, Nhi Vanye !

Ses dons d'archer – et ses scrupules. La gorge nouée, Vanye l'étreignit, sauta à cheval.

Un appel de Sezar collé contre l'interstice du portail : les Shiuas approchaient, d'en bas comme d'en haut.

Vanye ne voyait plus que Perrin et Vis derrière eux, Perrin et Vis tenant chacune leur grand arc.

— Un seul archer ne suffit pas, dit Perrin. À nous trois, nous saurons peut-être museler cette meute... et nous protégerons Roh.

Vis s'adressa à Merir.

— Bénis-nous, Maître.

Le vieux seigneur prit la main gantée.

— Je vous bénis... tous les trois.

Et il rattrapa Morgane qui plongeait déjà dans la nuit. Vanye collait au gris. Adieu, Roh, Perrin, Vis... Ne pensons plus qu'à notre propre sort. Une question d'heure... ou même moins. Lellin et Sezar sans épées, la petite *arrha* tout juste capable de monter une jument, Sharrn et Kessen... oui, eux, ils ont des arcs...

— Est-ce loin ? demanda Morgane à l'*arrha*. Combien de coudes d'ici à la Corne Noire ? Combien d'ici à Nehmin ?

— Trois d'ici à la Corne Noire, puis... quatre, ou cinq. Je ne me souviens pas bien, noble dame. (Voix sourde, les mots enfrenant une règle de mutisme.) Je n'y suis allée qu'une fois.

À présent, les roches formaient une falaise sur leur gauche, tandis qu'elles s'échancraient sur leur droite, de sorte qu'on voyait jusqu'en bas. Pas le moindre bruit venant d'en haut. Mais des cris, des appels, des jurons lancés par le flot des Shiuas qui cernaient la Petite Corne.

Plus loin, une deuxième falaise se dressa sur leur droite. C'était un passage encaissé.

— Gare au piège ! grommela Vanye quand ils s'y hasardèrent.

Morgane tirait déjà *Changeling* du fourreau.

Et le piège joua : un tonnerre d'avalanche les assourdit, un grondement de blocs arrachés, bien fait pour effrayer les chevaux. Mais *Changeling* fouetta l'espace, *Changeling* dont la pointe opposait un gouffre noir à l'intérieur duquel mugissait l'ouragan, le cyclone qui aspirait tout. Sa voix infernale noya le fracas des blocs. Le seul qui eût pu tuer Morgane flotta au-dessus d'elle... et se volatilisa. Mais sous sa cotte, la sueur mouillait Vanye.

Siptah prit le galop. Il fallait échapper aux flèches pleuvant de tous les côtés – encore qu'un surplomb et l'ouragan de *Changeling* rendissent cette attaque bien vaine.

Les flèches, ils ne les affrontèrent qu'une fois le coude franchi, face au sommet. Morgane ouvrait la marche, avec *Changeling* pour bouclier, *Changeling* happant d'un seul moulinet une volée de plumes blanches, et le cyclone réduisant à d'inoffensifs fétus les flèches qui passaient quand même. Outre ces flèches, il y eut un groupe armé d'épieux. Ceux-là, Morgane les balaya : un geste de droite à gauche... ils cessèrent d'être là, et Vanye se chargea du reste. Vanye toujours trop près du glaive ardent pour son goût. Il sentait le froid terrifiant de l'épée – mais Morgane maintenait Siptah le plus à droite du passage qu'ils creusaient, afin que le Kurshin soit hors de portée.

En fait, une peur abjecte eut raison des Shiuas. Ils lâchèrent pied, cherchant à remonter jusqu'au sommet. Inexorable, Morgane les poursuivit, ne laissant qu'une jonchée de cadavres.

Au-delà du coude guettaient les ténèbres, l'ombre de la Corne Noire dans le ciel nocturne et, un peu plus loin qu'une zone plate, l'ennemi massé.

Et Kessen alerta Morgane, car d'autres blocs tombaient en retrait, à gauche, coupant la route derrière eux.

Glaive de feu, cottes de mailles – *liyo* et *ilin* firent front un moment, puis la Chevaucheuse céda du terrain, le dos contre le roc. Ces Shiuas n'avaient pas peur d'elle, pas encore.

— *Angharan ! Angharan !*

Ils la connaissaient, ils lui criaient leur haine, ils chargeaient d'un même élan, les casques *khals*

comme les simples bâtons des hommes du marécage.

Le roc. Seul repli possible. Munis d'armes récupérées sur les tués, Lellin et Sezar, Sharrn et Kessen tenaient, lance à lance, vouge à vouge, et leurs montures tenaient, et Vanye tenait, tandis que *Changeling* décimait toujours la horde.

Un flottement... L'ennemi semblait cloué, hébété par une telle coupe claire dans ses rangs, comme par cet effet physique de l'énergie des Portes, effet touchant l'oreille, la peau, le souffle. Peu d'hommes auraient pu y faire front. Peu d'hommes auraient pu brandir *Changeling*.

Celle qui pointait l'arme maudite le pouvait, et Vanye profita du recul des Shiuas pour pousser son alezan. Il pensait que Morgane voulait charger. Mais non. Il s'immobilisa en la voyant, nimbée de bleu, mouillée de sueur, incapable même de rengainer. Il lui arracha *Changeling* des doigts. Et *Changeling* posséda tout son être, flot d'énergie encore plus terrible qu'avant. Les mains vides, Morgane s'affaissa sur l'encolure du gris, tel un pantin, et il resta à côté d'elle, l'arme nue, ne voulant pas redonner du cœur à ces brutes en la remettant au fourreau.

Merir vint près d'eux.

— Essayons, dit-il. À nous tous. Ici, nous aurions du champ.

Morgane avait déjà récupéré. Elle secoua ses mèches de neige.

— Non ! Non, il y a trop de risques à opposer un faisceau d'énergie. La combinaison de toutes nos forces peut former un pont, nous happer tous. Non. Et reculez. Votre barrière n'a aucune utilité contre les épées ou les lances. Vous et votre...

Elle chercha l'*arrha*, qui n'était plus avec Merir. Vanye la chercha également, vit une petite silhouette blottie à mi-hauteur du roc noir, seule, bien seule, maintenant qu'elle avait laissé son cheval dans la mêlée.

—... votre *arrha* : elle ne doit pas bouger. Mais vous, reculez. Reculez jusqu'aux blocs !

Comme elle disait ces mots, un bruit de gong monta d'en bas, un bruit dont l'écho s'imposa aux brigands eux-mêmes, qui cessèrent de hurler. Et Lellin, aussi bien que Sezar, Sharrn et Kessen restèrent une seconde pétrifiés.

— Un bélier... grommela Vanye. (Il étreignit la garde de *Changeling* – le dragon d'or de *Changeling*.) La Petite Corne n'en a plus pour longtemps.

Un nouveau coup. Cette fois, une clameur féroce s'éleva des rangs disloqués. Les Hiuas avaient compris.

— Ils vont attendre, jugea Lellin. Ils attendent que les autres soient là, pour nous cerner.

— Nous devrions pousser plus haut, dit Morgane, pousser coûte que coûte. Il nous faut Nehmin.

— Non, *liyo*. Ici, du moins, nous sommes le dos aux blocs, nous interdisons le lacet. Plus haut... nous n'aurons pas les mêmes avantages.

Morgane hocha la tête.

— S'ils se méfient de nous, nous pouvons résister... et si nous résistons, nous pouvons donner le temps aux *arrhendims* d'arriver. En tout cas, ni l'eau ni le pain ne nous manquent. Il y a des situations plus mauvaises.

— Le fait est que nous jeûnons ! s'exclama Sezar.

Morgane eut un petit rire sans joie.

— C'est vrai, nous jeûnons. Eh bien, nous allons y remédier.

— Du moins, nous boirons, dit Sharrn, et Vanye s'aperçut tout à coup qu'il avait le gosier sec, les lèvres craquelées.

Il but à une gourde – celle de Morgane, car il n'osait rengainer *Changeling* pour prendre la sienne. Puis on fit circuler une autre gourde, pleine d'un élixir de feu qui réchauffa les corps transis ;

réchauffement illusoire, d'ailleurs. Et comme leur répit se prolongeait, Sezar partagea un ou deux biscuits dont Kessen offrit un morceau à la pauvre *arrha* toujours isolée sur la dalle noire. Mais si elle but, l'enfant refusa la nourriture.

Bien lourds, bien indigestes, les biscuits. Heureusement, cet élixir vous mettait du soleil au ventre. Vanye s'essuya les yeux d'une main rouge de sang, et... mais oui : il n'entendait plus rien.

Le bélier ne cognait plus.

— Les Shiuas vont attaquer, traduisit Morgane. Rends-moi *Changeling*, Vanye.

— *Liyo*, vous...

— Rends-moi *Changeling* !

Il obéit. Elle prenait un ton trop connu. Il obéit, et une douleur atroce poignarda son bras – plus que la douleur des chocs encaissés : l'ébranlement résultant du simple fait d'avoir tenu le glaive ardent. Un ébranlement comme jamais il n'en avait ressenti. Une pensée lui vint soudain. *Les gemmes... les pierres magiques des occupants de la forteresse. Un arrha utilise la sienne...*

Et cette deuxième, plus agréable : *Ils savent que nous sommes ici.*

Mais l'ennemi ne vint pas tout de suite. Il y eut d'abord un tumulte en bas, un tumulte qui alla crescendo, qui partait du pied de la Corne Noire. Et les Hiuas d'en haut se regroupaient, prêts à charger.

— Ne pas lâcher ! dit Morgane. Tenir bon. Nous ne pouvons rien faire d'autre.

— Les voilà... chuchota Kessen.

C'étaient bien les *Khals*, masse houleuse montant à l'assaut dans la nuit. *Ils commettent une faute*, songea Vanye pris d'une joie nouvelle. *Ils préfèrent la vitesse au nombre*. Joie brève. Le nombre ? Les *Khals* faisaient vite, mais ils attaquaient en nombre, ils submergeaient la route, débouchant à gauche, et les Hommes du marécage fonçaient à droite, moins rapides que les cavaliers qui plongèrent entre leurs groupes.

Casques d'airain, mèches de neige, piques, lances, vouges dont les fers brillaient au clair de lune... et un *Khal* nu-tête, un...

— Shen ! cracha Vanye.

Shen, celui qui avait donc eu raison de Roh, alors que Roh l'avait épargné naguère. Shen qu'il... Non, pas maintenant. Maintenant, il fallait se garder des flèches shiuas, sur la gauche. Morgane s'en occupait. Pas une ne fit mouche, toutes repoussées ou déviées par le glaive d'opale... si, une seule frappant la cotte de mailles du Kurshin, au point de lui couper le souffle. Sharn et Kessen expédièrent les leurs en échange, riposte impitoyable pour certains cavaliers. Et Lellin et Sezar pointaient leurs lances à merveille. Malgré quoi, ils demeuraient acculés aux rochers.

Une deuxième charge fut lancée – une charge que menait Shen en personne, bride abattue, voyant Morgane cernée. Un carrousel de démons. Morgane voulut pousser Siptah, atteindre Shen. Elle ne le put.

Changeling eut beau engloutir hommes et bêtes, les *Khals* arrivaient toujours, les *Khals* et leur bruit formidable d'armures et de malédictions.

Fini... Fini pour Morgane, fini pour Vanye luttant près d'elle, de son mieux, jusqu'au bout. Non ! Comme un casque d'airain lâchait pied devant sa dame, le Kurshin vit l'ouverture. L'éperon, un cri de joie féroce, l'occasion saisie immédiatement... Il dut faucher un bras lui-même alourdi d'un glaive et d'un gantelet – mais il se trouvait dégagé.

Shen le reconnut. Shen dont les yeux eurent une expression mauvaise. Deux passes successives, épée contre épée, lame contre lame... Cette fois, l'alezan fourbu plia sous le choc lorsque Shen réattaqua. Bien qu'il eût esquivé d'une courbette, Vanye sentit le fer mordre son dos. Ses muscles

n'obéirent plus. Son bras gauche pendit, inerte. Et il fut sur l'ennemi, et il pointa avec une force désespérée, capable de lui briser le coude, et il troua les plaques, et Shen mourut dans un ultime cri de rage, proprement empalé.

Morgane... Morgane et *Changeling* – l'énergie des Portes. Un vent de colère qui happe tout. Un *Khal* dont Vanye voit le visage tourner, rapetisser... plus rien. Il tangué. Ses doigts tiennent encore les rênes, mais son bras gauche est mort, son bras gauche ne peut guider l'alezan. Siptah le remplace, Siptah frôle sa monture qui trébuche, puis pivote, au moment où la Chevaucheuse s'interpose entre Vanye et les *Khals*.

Et tout à coup, les yeux gris fixent les blocs, à mi-hauteur de la Corne.

— Non ! (Elle brise son élan, elle répète :) Non, non !

Cette fois, Vanye regarde dans la même direction. C'est *l'arrha*, droite, immobile, une main brandie, tunique blanche dominant une meute qui cherche à s'emparer d'elle. Mais la petite ne s'inquiète pas des Hiuas. Elle est tournée vers Morgane, elle abaisse sa main fermée vers Morgane, spectre d'enfant sur un piédestal noir.

Alors fusa une gerbe bleue, et le gouffre béant à la pointe de *Changeling* gagna jusqu'au sommet, créant un pont d'énergie. Des blocs, des quartiers de roche se trouvèrent ébranlés, saisis, enlevés, telle une fantasmagorie où l'œil n'avait plus le moindre repère – et Shiuas et Humains, et piques, et vouges, et lances et chevaux, tous sucés par un abîme que cloutaient des étoiles inconnues. Et Vanye vit l'autre chose : une petite silhouette immobile, une petite silhouette inexorable s'inscrire en bleu, puis s'allonger, s'étirer, bientôt confondue avec le sillage du vent... Et soudain, les ténèbres – sauf l'endroit qu'éclairait *Changeling* – tandis que Vanye sentait la terre trembler.

Bêtes cabrées, blocs projetés, piste rompue, d'autres blocs roulant le long de la pente, d'autres tombant d'en haut, fauchant chevaux et guerriers, l'effroi fut à son comble. L'ennemi fuyait. Les plus exposés poussèrent des cris atroces auxquels Morgane répondit d'un moulinet qui raya un vougier de l'espace d'Azeroth.

Rares étaient les survivants, aussi bien chez les *Khals* que chez les pilleurs de sépulcres et les petits hommes du marécage. Vanye pouvait laisser tomber son épée, desserrer ses doigts rouges de sang pour prendre les rênes que tenait toujours sa main gauche morte – pour suivre sa dame.

Des Hiuas se risquèrent à dévaler la pente, oubliant les rocs instables, croyant échapper plus vite à *Changeling*. Mais une volée de leurs propres flèches expédiées par les *arrhendims* eut raison d'eux.

Plus un cri, plus une plainte, plus un blasphème. *Changeling*, l'épée ardente, nimba d'opale les corps inertes, les roches éclatées, les derniers compagnons de Morgane. Ils étaient six, avec elle, dont Sharrn pleurant Kessen. Disparue, la petite *arrha*... Sezar avait une blessure ; Lellin bandait tant bien que mal sa jambe.

— Aide-moi... dit Morgane d'une voix sourde.

Vanye n'eût pas demandé mieux, mais elle ne put faire obéir son bras pour remettre *Changeling* au Kurshin. Ce fut Merir qui vint jusqu'à elle. Merir, le seul indemne du groupe. Merir qui prit *Changeling*.

Changeling, foyer d'énergie. Le choc produit eut une répercussion immédiate dans les yeux du vieillard où on lisait tout à coup des choses monstrueuses. Vanye saisit sa lame d'Honneur, prêt à sauter par-dessus le cheval gris, prêt à tuer si *Changeling*...

Mais non. Merir écartait la pointe de l'épée, réclama son fourreau. Dès qu'il l'eut, il y fit rentrer le glaive maudit, et le feu d'opale s'éteignit, et la brusque obscurité les laissa une seconde aveugles.

Une voix rauque – la voix de Merir.

— Reprends ton épée, Dame Morgane. Je suis trop vieux pour ne pas être sage. Reprends cette épée.

Et Morgane reçut *Changeling* comme une femme reçoit son bébé, comme une femme tient son bébé contre son cœur. Puis, dressée soudain, elle promena un œil hagard autour d’eux.

C’était un spectacle de mort, un lieu sinistre où plus rien ne bougeait, sauf les destriers auxquels leur grande fatigue faisait baisser la tête, même la tête du gris. Mais Vanye sentit à nouveau son omoplate, son bras, et une flambée de souffrance. Il explora son côté gauche. Mailles et cuir étaient crevés, à la limite que ses doigts pouvaient atteindre. Un trou, une estafilade ? En tout cas, l’omoplate jouait normalement. Il mit pied à terre pour ramasser son épée.

Puis il entendit au loin – très loin – une suite de cris, d’appels, de clameurs. Sa gorge se serrait. Il imaginait la meute des Shiuas. Il eut du mal à remonter, non moins de mal que ses compagnons sortant de leur hypnose – Sharrn prenant le carquois d’un homme du marécage, Lellin un carquois et un arc, objets plus à son goût qu’une épée ou une vouge, Sezar... le pauvre Sezar était bien touché.

Les clameurs venaient d’en bas, elles assaillaient la Corne Noire comme les flots que lance l’ouragan, un ouragan de fureur et de folie.

— Allons ! dit Morgane. Méfiez-vous des traquenards. Mais le séisme a peut-être bloqué la route en dessous de nous.

Ils chevauchaient, économisant le peu de forces qui restaient aux uns et aux autres, de lacet en lacet, voyant à peine dans l’obscurité. Morgane ne voulait pas tirer *Changeling* du fourreau, et ils n’y tenaient pas plus qu’elle. Ils allaient, allaient toujours. Entre les notes claires des sabots de leurs montures, ils percevaient encore, du fond de la nuit, le tumulte des Shiuas.

Tout à coup, un grand portail carré s’inscrivit à quelques mètres d’eux. Le portail d’un château, d’une forteresse qui coiffait le sommet de cette Corne. Nehmin. Le point clé ! Nehmin... où ils auraient dû voir les Shiuas attaquer, ici plus qu’ailleurs. N’était-ce pas leur but, le seul ? Mais non. Malgré certaines fentes, certaines éraflures, malgré la présence d’un bélier abandonné, Nehmin avait résisté. La gemme de Merir eut un bref éclat... deux brefs éclats entre ses doigts qu’elle teinta de rouge.

Alors, lentement, le grand portail s’ouvrit vers l’intérieur, et Morgane y poussa Siptah... Morgane, puis Merir, puis Vanye, Lellin et Sezar, puis Sharrn. Morgane franchit le grand portail dans un flot de lumière, dans un bruit de fers claquant sur des dalles pour aborder un petit groupe d’*arrhas* en longues toges blanches, qui l’accueillaient à Nehmin.

— Tu es celle que nous attendions, dit le plus âgé.

— Oui. Je suis Morgane.

Le doyen s’inclina – devant elle, devant Merir, imité par tous les autres, et ce fut d’une voix changée, pleine de fatigue, qu’elle reprit :

— Il y a un blessé. Nous nous tiendrons dehors, pour guetter. Si nous ne nous laissons pas surprendre, votre forteresse nous donne l’avantage. Ai-je votre appui, monsieur ?

— Je veux y aller... articula péniblement Sezar – mais ses traits creusés, qui le vieillissaient, plaidaient contre son désir.

— Non, dit Lellin. Je te remplacerai. Je veillerai pour deux.

Sezar hocha la tête, mit pied à terre. Sans le secours d’un *arrha*, il s’effondrait sur les dalles.

Un vent froid sifflait entre les rochers où ils s'abritaient, immobiles, dans leurs capes, ragaillardis quand même par une boisson chaude dont se chargeaient les défenseurs de Nehmin – et par du pain, encore que, épuisés comme ils l'étaient, cette nourriture passait mal. Et les *arrhas* soignaient leurs chevaux, jugeant bien qu'ils n'avaient plus de vigueur, sauf pour eux-mêmes. Vanye alla se rendre compte, s'assurer qu'un au moins connaissait le métier – et il s'occupa de Morgane.

Plus tard, Sezar les rejoignit, avec l'aide d'un jeune *arrha* et vêtu d'une longue houppelande. Lellin l'aurait renvoyé – mais il ne dit rien, heureux au fond que son *khemeis* fût sain et sauf. Sezar eut sa place entre lui et Sharrn. Somme toute, il était peut-être mieux là qu'à s'inquiéter d'eux à l'intérieur.

Morgane demeurait à l'écart, évitant de regarder ses compagnons. Elle semblait fixer un point au loin, d'un œil triste, d'autant plus triste que la lumière venant du grand portail faisait de son visage un masque tragique. Elle avait mal au bras, peut-être même avait-elle des blessures. Elle tenait ce bras appuyé sur ses genoux. Vanye s'était mis de façon à couper le vent, seule charité que sa dame acceptât, probablement parce qu'elle ne remarquait rien. Lui aussi avait mal. Mal de tous ses muscles. Mal physique, doublé d'une peine immense au sujet de Morgane.

Changeling tuait une nouvelle fois, *Changeling* fauchait d'innombrables vies – et en outre, la vie d'une jeune *arrha*, d'une alliée. Cette image devait peser sur sa conscience, comme devait lui peser l'incertitude du lendemain.

Les cris, les clameurs, le tumulte des Shiuas, des noirauds du marécage ? On les entendait toujours, accrus ou moins forts, à mesure que la horde affluait au pied de Nehmin.

— L'éboulement a dû couper la route, dit Vanye – mais il s'interrompt.

Ne rappelait-il pas à sa dame l'image d'une robe blanche... une image dont il préférait...

— Je l'espère. (Elle s'exprimait en andurin. Puis, sans cesser d'observer ce point noyé dans les ténèbres :) Nous avons eu une vraie chance. Pas d'éboulement... nous étions morts. Et le hasard voulait qu'aucun de nous ne fût entre *Changeling* et l'*arrha*.

— Vous vous trompez.

Elle lui glissa un coup d'œil aigu.

— Il n'est pas question de chance... ni de hasard. Notre petite *arrha* savait. C'est moi qui l'ai amenée jusqu'ici. Elle était brave... très brave, *liyo*. Elle a eu tout le temps de prendre son parti... tout le temps de choisir et d'agir.

Morgane ne répondit rien. Trouverait-elle la paix dans les mots du Kurshin ? Elle se tourna à nouveau vers Azeroth, vers les clameurs dont le volume faiblissait. Il chercha encore le point invisible, puis revint à elle. Un frémissement le parcourut quand elle tira du fourreau sa lame d'Honneur. Mais elle ne fit que détacher une des lanières pendues à son ceinturon – une lanière qu'elle offrit à Vanye en rengainant le poignard.

Il ne comprenait plus.

— Une lanière ? Pourquoi une lanière ?

Elle haussa les épaules, le premier mouvement qui traduisît chez elle une certaine gêne.

— Tu ne m'as jamais bien expliqué les raisons qui ont fait de toi un hors-la-loi... *ilin*, je sais pourquoi... mais les tiens t'ont ôté l'honneur. Note que je ne t'oblige pas à tout me dire.

Il baissait la tête, il enroulait et déroulait cette lanière, il sentait le vent coller une mèche à sa joue. Et il sut alors ce que Morgane voulait lui rendre. Il la regarda, soudain plus léger.

— Mon père m'a traité de lâche, le jour où je n'ai pas voulu me tuer comme il m'en laissait le choix.

— Ton père... *Un lâche, toi ?* (Une telle idée amusait Morgane.) Eh bien, refais ta tresse, Vanye ! Tu y as droit, après m'avoir si longtemps suivie.

Elle disait cela lentement, gravement, les yeux dans ses yeux. Elle n'ignorait pas que c'était un sujet qu'un *liyo* – même une *liyo* ! – ne doit pas effleurer. Mais Vanye interrogea la nuit d'Azeroth et comprit que Morgane ne pouvait faillir. Il mit la lanière entre ses dents, rejeta ses mèches sur sa nuque pour les tresser... et son bras gauche souffrit de faire un tel angle. Pas moyen. Il eut un grognement de dépit.

— *Liyo*, je...

— Je peux, si tu as trop mal.

Elle ? Il n'en croyait pas ses oreilles. Au pays d'Andur-Kursh, nul n'aurait eu le droit de coiffer un *liyo*, sauf un proche parent... et nulle femme, sauf une sœur, ou une...

— Nous ne sommes pas parents.

— Oh ! non, pas du tout.

Elle connaissait donc les coutumes. Un moment il chercha quoi dire et, ne trouvant rien, il affecta l'insouciance, tourna le dos à Morgane, la laissa défaire son ouvrage maladroit. Elle s'y prenait mieux que lui. Elle rayait d'un seul geste le passé.

— Tu n'auras peut-être pas une tresse de Nhi. Je n'en ai fait qu'une, il y a longtemps, et c'était une tresse de Chya... la mienne.

— Eh bien, faites-moi une tresse de Chya. Je n'ai pas honte du clan de ma mère.

Elle tressait, tressait, et il ne disait plus rien, en proie à des idées que les mots sont incapables d'exprimer. Leur longue route, côte à côte... longue aux yeux d'un Humain, à travers l'espace, à travers les siècles... Côte à côte, Morgane la *liyo*, Vanye son *ilin*... N'était-ce pas une faute, ces sentiments nés entre eux ? Oui, une faute, il le craignait... mais que peut la raison, dans ce domaine !

Et que Morgane kri Chya puisse s'attacher à une simple créature... voilà une chose qui exigeait beaucoup d'elle.

Elle noua enfin la lanière. Le chignon du guerrier parut normal à Vanye – et quand même insolite. Il le ramenait aux jours heureux de Morija, cette époque où il l'arborait de plein droit. Impression curieuse. Puis il se retourna face à Morgane, sans baisser la tête comme il l'aurait fait avant. Autre impression curieuse.

— Il y a bien des choses auxquelles nous ne songeons pas, *liyo*... des choses nous concernant, vous et moi. Rien n'est simple, je trouve.

— Non... rien n'est simple.

Morgane scrutait à nouveau la nuit et, soudain, il se rendit compte que plus un cri, plus un appel ne venait d'en bas. Plus la moindre galopade. Le silence.

Ils n'étaient d'ailleurs pas seuls à s'en apercevoir : Merir faisait maintenant comme Morgane, cherchait à déceler un mouvement, une ombre. Et Lellin et Sharrn penchés au-dessus des blocs, et Sezar malgré sa jambe.

Un peu plus tard, il y eut d'autres cris. Non pas les cris d'une horde, mais une suite de cris pitoyables, cris d'une multitude en proie à l'épouvante. Et ceux-là venaient de loin, de divers points d'Azeroth.

Et encore le silence. Total.

Jusqu'au moment où une aube grise éclaira l'horizon.

Comme d'habitude, le soleil fut long à monter au-dessus de Shathan. L'est rosissait, teintait les nuages, rendait forme aux blocs arrachés, à la falaise fendue de Nehmin et, plus bas, au portail

démantelé de la Petite Corne. Dans cette brume d'aurore on voyait à présent se dessiner la Butte Blanche, de même que l'orée circulaire des bois. Et les morts jonchaient Azeroth, hideuses taches noires amassées par endroits. Avec le jour vinrent les oiseaux, comme vinrent les hennissements de quelques chevaux effrayés, galopant les étriers vides.

Mais de la horde... nul signe.

Plus tard, bien plus tard, Vanye, puis Lellin, dominèrent leur grande fatigue : les défenseurs de la forteresse sortaient au-devant du jour, sans bruit. On les eût dits hypnotisés par cette désolation.

— Les *harilims*... chuchota Merir. Les êtres de la nuit ont dû frapper.

Au même moment sonna une trompe de chasse, un son clair, tout au nord. C'était à l'orée de Shathan qu'il fallait regarder, pour voir enfin un groupe à cheval – un groupe qui allait droit vers Nehmin.

— Ils viennent ! s'exclama Lellin. Les *arrhendims* !

— Réponds-leur ! dit Merir.

Lellin ne demandait pas mieux ! Il emboucha la trompe, lança une note prolongée.

Au loin, les chevaux prenaient le galop.

Et Morgane rejoignit les *Qhals*, appuyée sur *Changeling*.

— Il nous faut déblayer une route, seigneur.

Rien de plus sinistre que le monceau obstruant cette route – un monceau de blocs qui avaient été la Corne Noire. Rien de plus sinistre, comme rien de plus effrayant. Ils progressèrent sans hâte dangereuse. Peut-être même les *arrhendims* craignaient-ils un travail pénible à la main, car on les entendit murmurer. Mais Morgane prit les devants, tira *Changeling* du fourreau.

Le glaive d'opale flamboyait, le gouffre de ténèbres géant à sa pointe expédiait les blocs les plus gênants outre-espace. Non point au hasard. Morgane visait un bloc, puis un deuxième ailleurs. Un bloc tombait, un autre basculait pour rouler jusqu'en bas, un autre était purement et simplement volatilisé. Et bien qu'il y fût habitué, Vanye finissait par fermer les yeux : l'esprit ne peut accepter une telle fantasmagorie, cette image d'un gouffre engloutissant tout au sein d'un ouragan infernal. Alors même que Morgane n'ouvrait qu'un étroit chemin, on croyait à un rêve.

Ce chemin, on le prit, certes, mais tous gardèrent l'œil en direction de la pente éboulée : Morgane avait eu beau choisir ses blocs, l'amoncellement demeurait instable.

Et le carnage était affreux. Quand l'énergie des Portes avait détruit la Corne, les Shiuas lançaient leur grand assaut du bas de cette route. En plus d'un point, Morgane fut obligée d'ouvrir un deuxième chemin à travers piques, lances, vouges et chair. Et il fallait craindre un dernier coup des Shiuas, une dernière embuscade, une grêle de flèches, de cailloux. Mais non : seul le bruit des sabots des chevaux se répercuta jusqu'aux abords de la Petite Corne à mesure que l'on tournait pour gagner la forteresse en contrebas.

Forteresse dont Vanye se méfiait – comme chacun, d'ailleurs. D'autant qu'on ne pouvait éviter d'y passer. De loin, on voyait le jour entre les panneaux disjoints ou crevés. De plus près, et une fois à l'intérieur, on voyait le sang – sang des bêtes, sang des Hommes, sang des *Khals*, tous criblés de flèches, ou égorgés, ou éventrés. Et on voyait poutres et madriers jonchant les dalles, constituant des obstacles tellement dangereux que l'on préféra marcher. Et Morgane mena Siptah parmi les cadavres.

Vanye reconnut Vis, toute petite. Vis qu'il eût pu confondre avec un petit brigand hiua... Vis éventrée au milieu d'ennemis tués. Il reconnut Perrin près de l'autre portail, ses mèches blanches comme la neige, ses doigts tenant toujours son grand arc... Perrin morte d'une flèche en plein cœur...

Et Roh... ?

Vanye sauta à bas du hongre pour chercher Roh, chercher le cadavre de Roh sous les cadavres des Shiuas. Et il ne le trouvait pas, alors que Morgane attendait sans rien dire.

Morgane en colère, naturellement, du fait qu'il retardait tout le monde à cause de Roh.

— Je voudrais le retrouver, supplia-t-il.

— Moi aussi, je le voudrais.

Il explora les débris, à droite, à gauche, dans un fracas de poutres dont la voûte multiplia l'écho. Lellin vint lui prêter main-forte – et ce fut Lellin qui trouva Roh, tombé contre la maçonnerie derrière un des vantaux, le seul qui eût encore un de ses gonds.

— Il vit, *khemeis* !

Vanye introduisit son épaule, fit basculer le panneau avec un craquement de mauvais augure. Roh gisait, à moitié couvert de débris – planches et poutres qu'ils écartèrent soigneusement, voyant une esquille plantée dans l'omoplate du Chya. Quand ils l'eurent enfin dégagé, ses paupières bougeaient. Sharn tendit sa gourde à Vanye qui humecta le front de Roh et, soulevant son buste, lui fit boire un peu d'eau.

Puis, le cœur lourd, il questionna Morgane des yeux. Était-ce une bonne œuvre d'avoir retrouvé Roh ?

Et Morgane descendit de cheval pour marcher à pas lents jusqu'à Roh. Elle vit le grand arc, le carquois où restait une flèche – une seule. Elle s'accroupit pour les ramasser, ôter la poussière, sourcils noués. Elle semblait ne plus voir que le grand arc.

Bientôt, il y eut d'autres bruits. À l'extérieur. Des chevaux montaient par la route. Cette fois, Morgane se leva, remit arc et carquois à Lellin, franchit le seuil de la forteresse. Mais comme sa démarche n'indiquait aucune crainte, Vanye jugea qu'il pouvait bien ne pas la suivre. Il garda le buste de Roh appuyé contre ses genoux.

Les chevaux étaient ceux des *arrhendims*. Des *arrhendims* – l'émanation même de Shathan, cavaliers aux habits d'émeraude, longues mèches blanches et longues mèches noires, tout fringants sur le fond de lumière poussiéreuse que dessinait le portail. Laissant là leurs bêtes, ils vinrent rendre hommage à Merir en lui exprimant leur peine de le trouver dans un tel chaos, et d'apprendre que d'autres *arrhendims* avaient succombé face à la horde.

— Oui... dit Merir. Nous étions quatorze. Nous ne sommes plus que sept. Deux *arrhas* mortes... et Perrin Selehnin, Vis d'Amelend, Dev de Tirrhend, Lerrel Shaillon, Kessen d'Obisend... Nous les pleurerons à jamais.

— Nous sommes plus heureux que vous, seigneur.

— Et la horde ? demanda Morgane.

Le jeune *arrhen* qu'elle questionnait eut l'air surpris.

— La horde ? Je vois que vous n'êtes pas au courant, noble dame. La horde n'existe plus. Humains et *Khals* se sont entre-tués, ils se sont pratiquement exterminés. Comme leur folie continuait, les survivants ont péri sous nos flèches, sauf ceux qui ont fui dans les bois... chez les *harilims*, où ils sont morts à leur tour. Mais la plupart s'étaient bel et bien entre-tués.

— Hetharu... (La brusque intervention de Roh eut une résonance étrange.) Hetharu tué... Shen tué... il y a eu la zizanie, et ensuite une débandade... (Vanye pressa la main du Chya dont les yeux errèrent.) Je... je vous écoute. Ils sont morts... tous morts. Une bonne chose de faite...

Il parlait la langue d'Andur, d'une voix pâteuse, mais ses prunelles retrouvaient peu à peu leur éclat normal – surtout quand Morgane s'éloigna des *arrhendims* pour s'approcher de lui.

— On dirait que tu es bien vivant, Chya Roh.

— Si tant est que je vive bien, ou que je fasse bien de vivre ! riposta Roh.

L'ancien Roh, volontiers moqueur – et non *l'autre*.

— Mes excuses, noble dame. Nous voilà ramenés au premier chapitre.

Morgane marqua le coup, lui tourna le dos.

— Les *arrhendims* peuvent le panser, le soigner. Je ne veux pas le voir trop près des *arrhas*, trop près de Nehmin. Mieux vaut l'isoler dans les bois, le plus loin possible.

Elle embrassa des yeux la forteresse aux portails béants.

— Je reviendrai – à mon heure. Pour le moment, je préfère votre forêt... et une nuit de sommeil.

Cette fois, leur route fut sans aléas, mais pas sans la joie d'Azeroth que reflétait l'accueil de nombreux amis. Le dernier soir, ils campèrent au-delà des rivières, chez les *arrhendims*, près d'un feu pétillant vous protégeant du froid nocturne.

Ils campèrent avec Merir, grand honneur pour l'*Arrhend*. Et Lellin et Sezar, et Sharrn, qui ne pouvaient ne pas être des leurs. Et Roh. Isolé dans un sombre mutisme, observant d'un œil non moins sombre un point que lui seul voyait. Roh isolé des autres, surveillé – et bien surveillé ! – par un groupe d'*arrhendims* de l'est dont pas un ne le connaissait. Roh gardé à vue, même s'il ne montrait aucune velléité de s'échapper.

Et ce dernier soir, tandis que tout le monde – sauf Roh – festoyait, Merir confia à Morgane :

— Votre Chya Roh... un sang-croisé, oui... mais Shathan l'accueillerait volontiers. N'avons-nous pas déjà accueilli certains Shiuas, des Humains ou des *Khals* qui veulent vivre en paix chez nous, qui aiment nos bois ? Et peut-on imaginer plus belle preuve d'amour que celle donnée par Roh en offrant sa vie pour sauver Shathan ?

Le plaidoyer s'adressait à Morgane, et Vanye se tourna vers elle d'un air suppliant car, depuis Nehmin, le sort du Chya lui ôtait toute quiétude. Mais Morgane ne répondit pas.

— Il nous a protégés, renchérit Lellin. Sezar et moi prenons sa défense.

— Moi de même, ajouta Sharrn. Noble Dame, je n'ai plus de compagnon. Cet Homme peut être mon *khemeis*. Dev ne m'en tiendrait nullement rigueur, ni Lerrel, ni Kessen.

Et Morgane ne fit que secouer la tête, quoique avec une grande tristesse.

— N'en parlons plus. Pas maintenant, seigneur. S'il vous plaît.

Quand même, lorsqu'ils se retrouvèrent seuls sous leur tente, sous une minuscule lampe à huile faisant danser un théâtre d'ombres autour d'eux, Vanye en parla à nouveau. Il voyait l'expression de Morgane, annonciatrice d'un état d'esprit mal disposé où elle préférerait garder le silence – mais il parla. Il n'avait plus tellement le temps.

— Cette offre de Sharrn... y songez-vous, *liyo* ?

Ses yeux gris affrontèrent le Kurshin. Elle était tout de suite braquée.

— Je vous prie d'accepter... si vous le pouvez.

— Non. (Elle avait beau le mesurer, son ton demeurerait dur.) Ne t'ai-je pas dit un jour : *Je ne dévierai jamais d'un pouce pour te plaire* ? J'ai une route à suivre, Vanye – et je la suis. Si tu ne le comprends pas, tu ne me comprendras jamais.

— Si vous ne comprenez pas ma requête, même une requête que vous n'écouteriez pas, alors vous ne me comprendrez pas davantage...

Elle haussa les épaules et, d'une voix plus douce :

— Pardonne-moi... Oui, je te comprends. Tu es un Nhi. Mais pense à Roh, pas à ton simple honneur. Que me disais-tu... au sujet du duel qui se joue en lui ? Jusqu'à quel point peut-il résister ?

Il exhala un soupir, ramena ses genoux contre son ventre. Le duel... Morgane avait raison.

L'humeur changeante de Roh... Roh/Liell... L'ombre effrayante qui semblait coiffer Roh la plupart du temps... Les Feux d'Azeroth allaient s'éteindre. L'énergie de Nehmin, l'énergie des Portes cesserait le lendemain soir, à l'heure dite, au coucher du soleil.

— J'entends que les *arrhendims* le surveillent tout spécialement cette nuit.

— Vous le laissez en vie. Pourquoi ?

— Je l'observe.

Il ne lui avait jamais parlé du sort de Roh alors qu'ils étaient près de Nehmin, pendant que Sezar et le Chya guérissaient, ni plus tard, lorsque les *arrhendims* de l'est les eurent accueillis. Il espérait un verdict de clémence – en fait, il se fiait à la clémence de Morgane.

Mais au moment de quitter Nehmin, elle avait voulu garder Roh, et qu'on le surveillât.

— Je saurai où tu es, disait-elle.

Et Roh s'était incliné d'un air moqueur.

— Oh ! Je n'en doute pas. Je crois même que vous me réservez pire.

Et dans les yeux de Roh passait l'esprit de l'*autre*. Liell prenait à nouveau la place du Chya. Aujourd'hui encore. Vanye « *le* » voyait muet, sombre. Il voyait Roh... et il voyait Liell, tour à tour. Les *arrhendims* le voyaient-ils comme lui ? Oui... ou non. Si quelqu'un le voyait comme Vanye, c'était bien Merir. Et Sharrn peut-être. Sharrn connaissait le drame de Roh.

Vanye eut une moue d'amertume.

— Doubteriez-vous que j'imagine à quel point il doit souffrir ? Mais Roh s'en sortira. Vous et moi, nous différons à son sujet : j'envisage le meilleur, alors que vous envisagez une catastrophe.

— Roh le bon ou Liell le mauvais – lequel triomphera ? Nous ne pourrions seulement le savoir que lorsque les Feux ne brûleront plus. Et ni toi ni moi ne pouvons nous attarder dans ce pays pour en avoir le cœur net.

— Vous ne prenez aucun risque.

— Aucun.

Long silence.

Puis :

— Je n'ai jamais eu les moyens d'écouter mon cœur plutôt que ma tête, Vanye. Toi, tu es mon meilleur reflet... mon bon profil. Tu es ce que je ne suis pas totalement. Il nous arrive donc de nous heurter. Tu es le seul qui... oui, tu me manquerais. Et j'ai réfléchi. Détruire Roh ? Tu m'exécerais... tu t'en irais un jour ou l'autre. Tu ne peux pas changer, tu fais comme tu crois devoir faire. Nous le faisons tous deux, toi d'après ton cœur, moi d'après ma tête. Est-ce toi qui as raison ? Moi ? Je ne sais. Mais je ne me laisserai pas guider par un simple élan du cœur. Je ne le dois pas. Du reste, je ne m'inquiète pas des actes éventuels de ton cousin. Les Feux éteints, j'espère... j'espère le rendre inoffensif.

Je connais le sens des runes gravées sur Changeling, disait Roh... *du moins le sens général*. Ces mots revinrent à Vanye du fin fond d'une nuit où on le droguait pour le faire parler. Des mots qui l'épouvantaient... peu de chose, mais il se les rappelait.

— Roh en sait plus que vous ne le croyez. Il peut comprendre au moins une partie des runes de *Changeling*.

Morgane en fut un instant stupéfiée, les yeux toujours braqués sur Vanye. Puis, baissant la tête, elle murmura à plusieurs reprises une courte phrase dans sa langue oubliée.

— J'ai tué Roh... Je l'ai tué en vous disant cela, n'est-ce pas ?

Une minute – un siècle – plus tard, elle répondit :

— Honneur nhi oblige.

— Je ne vais pas bien dormir.

— Tu es comme moi : tu sers un idéal tyrannique.

— Et qui ne me réchauffe pas plus que le vôtre sous mes couvertures. C'est peut-être la raison pour laquelle je reste si proche de vous. Je n'ai qu'une prière à ajouter : épargnez-lui *Changeling*. Rien ne vous fait fléchir – je ferai donc moi-même... le nécessaire.

— Je n'accepte pas !

— En l'occurrence, *liyo*, votre volonté ne compte pas.

Elle croisa les bras, y appuya son front.

Leur petite lampe s'éteignit – mais tant qu'elle brûla encore, ils ne trouvèrent qu'un sommeil peuplé de cauchemars. Après seulement, Vanye dormit comme peut dormir un être fatigué, une joue reposant sur ses bras.

Au milieu de la matinée, ils dormaient toujours. Les *arrhendims* ne firent rien pour les réveiller, mais ils avaient préparé pain, beurre et crème fraîche quand Morgane sortit dans sa grande cape d'*anomen* blanc, Vanye dans la cotte de mailles neuve qu'on lui donnait. Une fois de plus, Roh se tint à l'écart. Il refusa même le pain, sourd à l'insistance de ses gardiens. Il ne fit que boire du lait, et leur tourna le dos, les yeux baissés.

— Nous l'emmenons, dit Morgane à Merir, une fois sa dernière bouchée avalée. Notre route bifurque, seigneur. Nous vous quittons – mais Roh doit nous suivre.

— Comme il vous plaira, Noble Dame. Tout de même, nous aimerions vous accompagner jusqu'aux Feux.

— Nous préférons aller seuls. Rentrez chez vous, seigneur. Transmettez nos meilleures pensées aux villageois de Mirrind, de Carrhend... Qu'ils sachent pourquoi nous ne sommes plus avec vous sous les chênes de Shathan.

— Vous avez là-bas un jeune garçon... dit Vanye. Il est de Mirrind, Sin. Il rêve d'être *khemeis*.

— Oui, je le connais, assura Sharm.

— Inculquez-lui vos lois, il en est digne, reprit Vanye – et il vit une expression de joie dans les yeux du *Qhal*.

— Je l'instruirai, *khemeis*. Les Feux peuvent s'éteindre, mais l'*Arrhend* doit continuer.

Vanye eut le cœur plus léger.

— Je voudrais vous suivre, dit Lellin. Comme Sezar. Pas simplement jusqu'aux Feux, mais au-delà. Nous aurions peine à nous exiler, à quitter l'*Arrhend*, mais...

Lui ? Et Merir... le chagrin de Merir ?

— Non... fit Morgane. Shathan est votre pays, Shathan a besoin d'être défendu – par vous. Abandonner vos bois serait une faute. Nous, nous allons vers... Enfin, vous nous avez servis, Lellin, du mieux que vous pouviez. Mais Vanye et moi saurons bien trouver seuls notre route au-delà d'Azeroth.

Vous, Vanye et ... Tous les regards exprimèrent une même question doublée d'une même crainte concernant le sort de Roh. Il y eut un silence lourd.

— Nous partons ! brusqua Morgane. Tenez, seigneur. (Elle rendait à Merir le petit médaillon d'or qu'elle avait porté sous sa cotte.) C'était un présent d'une valeur inestimable.

— De la même valeur qu'une Dame que nul n'oubliera jamais.

— Non... vous n'oublierez pas... Vous n'oublierez pas non plus certaines choses dont la responsabilité me navre.

— Il n'est pas nécessaire d'oublier, Noble Dame. Ces choses, nous les chanterons. Nos enfants,

les enfants de nos enfants sauront pourquoi elles ont eu lieu. Ils vous honoreront, vous et votre *khemeis*, tant qu'un *arrhendim* défendra ces bois.

— Voilà encore un présent d'une valeur inestimable, seigneur.

Merir s'inclina. Puis, tourné vers Vanye :

— Laisse ton hongre et prends la jument blanche, *khemeis*. Pas un cheval ici ne vaut le gris de ta dame – sauf elle.

Il n'en crut pas ses oreilles. La stupeur, l'émotion... il bégaya :

— Votre... votre jument, seigneur ? Je ne...

— Dis plutôt la petite-fille d'une jument sur laquelle j'ai chevauché autrefois. J'y tiens comme on tient à un trésor – donc je te l'offre, car je sais que tu l'aimeras. Son nom est Arrhan. Puisse-t-elle te porter loin, et longtemps. Accepte également ceci...

Ceci... une des boîtes contenant les gemmes d'opale.

— Nos pierres mourront à la minute même où mourront nos Feux. Avec l'autorisation de ta suzeraine, j'en offre une à son *khemeis*. Cette gemme n'est pas un objet qui sème la mort. Elle te gardera, elle te guidera au cas où le destin vous séparerait.

Il leva les yeux vers Morgane qui sourit en lui faisant signe de prendre la boîte.

Et il voulait s'agenouiller, mais le vieux *Qhal* l'en empêcha.

— Non. C'est à nous de t'honorer. De vous honorer. Vois-tu, *khemeis*, je n'ai plus beaucoup de jours à vivre, mais quand nos arrière-petits-enfants dormiront dans leurs tombes, vous n'aurez pas encore vu le terme de votre route... peut-être même n'aurez-vous pas encore franchi l'Entre-Portes. Pour vous, ce soir, un simple bond vous mènera loin... très loin. J'y penserai lorsque mon heure sonnera – et j'aimerais que mon présent vous aide à ne pas m'oublier.

— Nous ne vous oublierons pas, seigneur.

Et Merir s'inclina une dernière fois face à Morgane, avant d'ordonner aux *arrhendims* de démonter le camp.

Ils soignèrent leur équipement, vêtus en partie de leurs cottes de mailles et en partie d'accessoires *arrhendéens*, plus un grand arc et un carquois garni de flèches empennées de brun. Seul Roh n'avait pas ses armes : Morgane lui fixa son arc au troussequin de Siptah, et Vanye se chargea de son épée.

Le Chya n'eut pas l'air ému en apprenant qu'il les suivrait.

Il leur adressa une courbette, mit le pied à l'étrier du bai qu'on lui avait donné. Ses gestes étaient encore lents, pénibles : il se servit de la main droite plus que de la gauche pour s'enlever.

Chevauchant Arrhan la Blanche, Vanye la guida doucement jusqu'à la hauteur de Siptah.

— Adieu, dit Merir.

— Adieu, seigneur.

— Bon voyage, leur souhaita Lellin – qui s'éloigna le premier, avec son *khemeis*. Lellin, Sezar, et Merir – mais Sharrn s'attardait.

— Bon voyage, dit-il à son tour – et, les yeux sur Roh : Puisse le...

Roh l'interrompit, Roh qui n'avait pas articulé un mot après Nehmin :

— Merci, Sharrn Thiallin. Tu as le cœur bon.

Et Sharrn s'en alla, suivi des *arrhendims*, en direction du nord. Morgane et Vanye allaient vers le sud. Pour eux, rien ne pressait. Les Feux d'Azeroth ne mourraient qu'au crépuscule. Ils avaient toute la journée, et pas loin à chevaucher.

Plusieurs fois, Roh jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule, tant qu'il put voir les *arrhendims*, tant

que le soleil ne les eut pas noyés, tant que la poussière qu'ils soulevaient n'eut pas été dissipée.

Et Roh, comme les deux autres, demeurait bouche close.

Leur mutisme prit fin brusquement, quand le Chya apostropha Morgane :

— Vous ne me ferez pas franchir cette Porte !

— Non.

Il hocha la tête.

Morgane reprit :

— Je pense que tu as certaines objections. J'écoute.

Roh eut un geste fataliste, sans répondre immédiatement mais, tout impassible qu'il fût, la sueur perlait sur son front.

— Nous sommes ennemis de longue date, Morgane kri Chya... Pourquoi ennemis ? Je ne l'ai compris qu'ici, à Nehmin. Du moins, je comprends votre but, et j'y trouve un peu de paix. Je m'étonne seulement que vous m'ayez laissé vivre. Hésiteriez-vous donc ? Je ne crois pas que vous changiez d'idée.

— Tu le sais : les meurtres me font horreur.

Roh pouffa, la tête levée vers le soleil qui l'obligea à cligner les yeux – puis sa gaieté fit place à une moue.

— On ne saurait être plus aimable. Le choix m'incombe, somme toute ? Vous attendez que je tranche ? Parbleu ! Vous aviez remis cette lame d'Honneur à mon cousin Vanye dans cet espoir. Eh bien, je crois que... loin des Portes... je peux utiliser le Poignard. Mais ailleurs... trop près... je ne sais pas. Il y a des choses que je ne veux pas me rappeler.

Morgane fit halte. Autour d'eux, ils ne voyaient qu'une vaste plaine herbeuse. Ni arbres ni personne... ni Porte à l'horizon. La Porte était encore loin. Mais Vanye vit l'extrême pâleur de Roh quand Morgane lui rendit le Poignard – le sien. Roh le saisit, baisa son manche d'ivoire avant de glisser la lame dans sa gaine. Puis Morgane lui rendit son arc, et la seule flèche que Roh n'avait pas tirée.

— L'épée, maintenant.

Vanye obéit, et ce fut le cœur en joie qu'il remarqua tout à coup la disparition de l'*autre*. Il n'y eut plus qu'un Homme : Roh, le vrai Roh. Un Homme grave, dont l'œil exprimait néanmoins une légère tristesse.

Et Morgane confia à mi-voix au Kurshin :

— Je ne l'approcherai pas. J'éveille au fond de lui certains souvenirs... d'autres souvenirs. Il est préférable que je m'écarte. Il a d'ailleurs eu soin d'éviter mon contact. Mais le connais-tu bien ?

— Oui, *liyo*. Il se dominera... il se dominait même beaucoup plus que vous ne le croyiez.

— Avec toi, dans la forêt. Actuellement, il a du mal. Pour Roh, il n'y aurait pire chose que mon voisinage. Je suis le seul adversaire commun aux deux : Roh et Liell. Il ne peut nous suivre... Écoute, Chya Roh, tu sais combien ta présence ici risque d'être un fléau. Mon œuvre dépendrait de ta volonté, de la façon dont tu saurais dominer ton autre nature. Je crains que tu ne cherches à rouvrir cette Porte, à causer la ruine de Shathan.

Roh secoua la tête.

— Non. Je ne crois pas que je le puisse.

— Dis-tu vrai, Chya Roh ?

— En fait... je l'ignore. Je ne veux pas... mais il y a tout de même un risque.

— Eh bien, je te laisse une chance, Chya Roh. Tu as le moyen et la force d'âme de te tuer, si cette issue te semble la meilleure pour toi et pour Shathan. Mais si tu te trouves assez fort pour dominer

l'*autre*... choisis Shathan.

Roh fit reculer son bai, contempla Morgane. Et c'était la première fois qu'elle le voyait ému, qu'elle voyait l'angoisse creuser ses traits.

— Non... je ne crois pas à votre offre.

— Ton cousin et moi pouvons gagner la Porte d'ici. Nous attendrons que tu sois loin, nous pousserons nos chevaux pour être là-bas avant toi, et nous attendrons encore pour être certains que tu ne nous auras pas suivis. J'élimine donc la mauvaise chance. Quant au reste, que tu nuises à Shathan... J'ai foi en Chya Roh. Je sais maintenant quel homme a choisi. Cet homme ne peut vouloir le malheur de ce pays.

Roh fut un long moment sans rien dire, tête basse, l'épée et le grand arc posés en travers de la selle.

— Et si j'en ai la force... ?

— Si tu as la force de dominer l'*autre*, Sharrn t'accueillera. Et nous envierons ton exil.

Les yeux de Roh brillèrent. Il fit volter le bai, l'éperonna, puis revint tout à coup pour saluer Morgane, serrer Vanye dans ses bras.

Il pleurait. Roh pleurait, comme le Kurshin. Il est des circonstances où les larmes d'un guerrier ne sont pas une honte.

Et Roh toucha la nuque de Vanye à présent dégagée sous son chignon.

— Ah ! La tresse du Clan ! On te rend l'honneur, Nhi Vanye i Chya. J'en suis heureux. Et tu me rends le mien. Je n'aimerais pas suivre ton chemin, cousin, mais il me faut te dire merci, et merci de tout cœur.

— Tu auras des obstacles.

— Et toi, tu as ma parole. Adieu.

Et Roh tourna bride. Peu à peu, l'éloignement, le soleil intervinrent entre lui et Vanye.

Un léger bruit de métal, de sabots : le gris frôlait doucement Arrhan la Blanche.

— Merci, *liyo*... murmura Vanye.

— J'ai peur, avoua Morgane d'un ton néanmoins posé. C'est bien la plus folle imprudence que j'aie jamais commise.

— Il ne tentera rien contre Shathan.

— Et j'ai fait jurer aux *arrhas* que, s'il reste dans le pays, ils fermeront les approches de Nehmin.

Il jeta un coup d'œil à Morgane, vexé qu'elle lui eût caché cette intention.

— Même quand j'ai pitié, je ne perds pas toute mesure. Tu le sais.

— Oui, je sais.

Roh n'était déjà plus qu'un point au fond de l'horizon.

— Allons ! dit Morgane en enlevant Siptah.

Vanye lança Arrhan derrière le gris. Sous leurs fers, l'herbe dorée ployait mollement.

Et bientôt il put voir la Porte, brasier d'opale dans le grand soleil d'après-midi.

ÉPILOGUE

C'était une fin de printemps, avec une herbe haute couvrant la plaine, une herbe semée d'innombrables fleurs qui multipliaient l'or et l'argent.

Et c'était un cadre insolite pour deux *arrhendims*.

Ils allaient à cheval depuis cinq jours, depuis la forêt, cinq jours dans une plaine déserte ondulant à perte de vue, si bien qu'elle vous faisait l'impression d'être nue à la face du soleil.

L'impression d'être isolé, complètement isolé, et l'impression s'accrut encore lorsqu'ils atteignirent le but de leur voyage.

La Porte.

Elle dominait l'immense plaine, masse sombre, monstrueuse. Comme ils approchaient, les sabots des chevaux heurtèrent des pierres cachées par l'herbe, écrasèrent des morceaux de bois vermoulus. Il y avait eu là un campement, autrefois... tout un ost réuni.

Ils firent halte en dessous, dans un rayon de soleil tombant d'une voûte fendue. Blocs sans âge, hors d'âge, dont l'un basculé... après bien peu de temps, si peu de temps au regard d'une telle dégradation, que l'Homme et le *Qhal* eurent un même frisson.

Le *khemeis* sauta dans l'herbe : un courtaud bâti en force, mèches noires striées de gris, un anneau – un simple anneau d'acier – au doigt. Et il fouilla des yeux la voûte, mais l'autre issue n'offrait qu'une même perspective d'herbe et de boutons-d'or. Il resta immobile, jusqu'au moment où son *arrhen* le rejoignit et posa une main sur son épaule.

— As-tu une idée ? chuchota Sin. Ellur... qu'aurions-nous vu, quand cette Porte conduisait... on ne sait où ?

Le *Qhal* ne trouva rien à dire, ses yeux rêveurs observant la Porte. Puis Sin alla prendre un arc fixé au troussequin de son rouan. Un arc ancien, fait d'un bois inconnu, orné de motifs inconnus des sculpteurs shathanéens.

Sin le prit avec précaution. Il craignait que le bois ne fût moins souple, après ces années passées depuis les jours où son possesseur s'en était servi. Mais Ellur lui donna une flèche – une seule –, une flèche à plumes couleur d'émeraude. Il l'encocha, leva l'arc, visa le ciel, le soleil.

La flèche vola très haut dans l'espace. Ils ne purent voir où elle tombait.

Et Sin laissa le grand arc sous cette voûte qu'il fouilla à nouveau des yeux.

— Viens. Il ne faut pas nous affliger, Sin... L'archer que tu as connu te blâmerait.

— Oh, je ne pleure pas.

Mais ses larmes brouillèrent l'image de la Porte, et il dut les essuyer.

Il s'éloigna pour retrouver son rouan, tourner bride, tourner le dos aux pierres. Ellur s'empressa de le rattraper. Cinq jours, et ils seraient à l'ombre des chênes.

Une dernière fois, Ellur jeta un regard en direction du point où avaient flambé les Feux d'Azeroth. Mais non son *khemeis*. L'anneau d'acier serré dans son autre main le recouvrant, Sin galopait droit vers Shathan.

Table of Contents

[PROLOGUE](#)

[1](#)

[2](#)

[3](#)

[4](#)

[5](#)

[6](#)

[7](#)

[8](#)

[9](#)

[10](#)

[11](#)

[12](#)

[13](#)

[14](#)

[15](#)

[16](#)

[17](#)

[ÉPILOGUE](#)